

Karl MARX et Friedrich ENGELS

1979 [2015]

LA SOCIÉTÉ COMMUNISTE

Introduction, traduction et notes
de Roger DANGEVILLE

Un document produit en version numérique par un bénévole français,
aux initiales J.M., qui souhaite conserver l'anonymat.

Dans le cadre de: "Les classiques des sciences sociales"
Une bibliothèque numérique fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi
Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf., .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.

Cette édition électronique a été réalisée par un bénévole français, aux initiales J.M., qui souhaite conserver l'anonymat à partir de :

Karl MARX et Friedrich ENGELS

LA SOCIÉTÉ COMMUNISTE

Introduction, traduction et notes de Roger DANGEVILLE.

Cet ouvrage, qui aurait dû être paraître aux Éditions Maspero en 1979, n'a malheureusement pu être publié. Il est mis ici, pour la première fois, à la disposition des lecteurs francophones.

Les ayants droit de Roger Dangeville, traducteur, nous accordaient le 17 mai 2013 leur permission de diffuser ce livre dans Les Classiques des sciences sociales.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les citations : Times New Roman, 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5'' x 11''.

Édition numérique réalisée le 7 février 2015 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, Québec.



Karl Marx et Friedrich Engels

**Karl Marx
Friedrich Engels**

LA SOCIÉTÉ COMMUNISTE

Le communisme hante la société bourgeoise. L'inutilité des propriétaires fonciers, l'éviction progressive des capitalistes industriels de leurs fonctions dans l'entreprise, l'expropriation des petits, moyens et gros bourgeois, la substitution des machines aux ouvriers eux-mêmes préludent à l'abolition de la rente, du capital, du salariat et des classes dans la société communiste.

Paris, Préface, traduction, notes et choix de textes, Roger Dangeville, 1979. Texte non publié destiné originalement pour publication aux Éditions Maspero. Chicoutimi : Les Classiques des sciences sociales, 2015, 278 pp.

Karl Marx
Friedrich Engels

LA SOCIÉTÉ COMMUNISTE

Le communisme hante la société bourgeoise. L'inutilité des propriétaires fonciers, l'éviction progressive des capitalistes industriels de leurs fonctions dans l'entreprise, l'expropriation des petits, moyens et gros bourgeois, la substitution des machines aux ouvriers eux-mêmes préludent à l'abolition de la rente, du capital, du salariat et des classes dans la société communiste.

La société communiste fait partie d'une série de recueils de MARX-ENGELS :

- dans la Petite Collection Maspero :

Le syndicalisme (en 2 volumes)

[*Le parti de classe*](#) (en 4 volumes) [Volume I](#), [volume II](#), [volume III](#)
et [volume IV](#).

Le mouvement ouvrier français (en 2 volumes)

[*Les utopistes*](#)

[*Utopisme et communauté de l'avenir*](#)

Critique de Malthus

- dans la collection 10/18 :

[*La Commune de 1871*](#)

[*La guerre civile aux États-Unis*](#)

[*La Chine*](#)

La Russie

[*La social-démocratie allemande*](#)

La crise

- aux Éditions de L'Herne :

Écrits militaires

- dans la revue « Fil du temps » (n°14) :

La Belgique

Table des matières

AVERTISSEMENT

PRÉSENTATION

Le « Capital » rouge
Trois moments de la dissolution du capital
En passant par la politique
Marx : dictature du prolétariat et transition au communisme
Alliance avec Ricardo
Renversement de la loi de l'appropriation
Théorie de la plus-value, base vitale du communisme
Surtravail : valorisation et dévalorisation
Dévalorisation et société communiste
Dénouement par le surtravail
Héroïque prolétariat
Parti, anticipation réelle de la société communiste

TEXTES DE MARX ET ENGELS

I. BASE ÉCONOMIQUE ALIÉNÉE DU COMMUNISME

- 1 Le communisme dans la base productive
 1. Nécrologie du capitalisme
 2. Prolétariat, producteur du communisme
 3. Processus d'aliénation et de désaliénation
 4. Ferments communistes dans la grande industrie
 5. La coopération
 6. Division du travail
 7. Démystification du capital

- 2 ORGANISATION ACTIVE ET CONSCIENTE DU COMMUNISME
 1. Luttés économiques et revendications communistes
 2. De la revendication économique à la revendication politique et sociale
 3. Dépassement des limites des syndicats
 4. La synthèse : le parti et l'Internationale
 5. Le développement du communisme conscient et organisé

II. ÉVOLUTION ÉCONOMIQUE VERS LE COMMUNISME AU SEIN DU CAPITALISME

Préliminaire

Élimination des diverses fractions bourgeoises

Mystification de la propriété

La propriété foncière enseigne

1 ÉLIMINATION DE LA CLASSE DES PROPRIÉTAIRES FONCIERS

1. Victoire du travail sur la rente
2. Propriété foncière et capital
3. Incapacité du profit à triompher de la rente
4. Agriculture et capitalisme

2 RAPPORTS DE CIRCULATION ET DE DISTRIBUTION ALIÉNÉS DU COMMUNISME

Préliminaire

Présupposés mercantiles et monétaires du communisme

Marché mondial et limites du capital

Du communisme primitif au communisme universel

A. Tendance universelle du capital dans la circulation

1. Les hommes produisent leurs rapports sociaux sous forme aliénée
avant de se les soumettre
2. La plus-value, moteur du révolutionnement dans la circulation
3. Marché mondial : présumé opposé du communisme

B. Élimination des capitalistes industriels et monétaires

1. Antagonismes dévastateurs au sein même du capital
2. Dévalorisation dans le procès de circulation
3. Le crédit, moyen capitaliste d'abolir la circulation
4. Crédit et future société communiste
5. Antagonisme entre argent et production capitaliste
6. Le capitalisme n'existe plus

C. Formes du communisme bourgeois

1. Nivellement et capitalisme communiste
2. Régulation des capitaux et dissolution mercantile du profit
3. Socialisation à la manière bourgeoise
4. La Bourse
5. Le procès de centralisation du capital
6. Capitalisme d'État et socialisme

**III. ÉVICTION PROGRESSIVE
DE LA FORCE DE TRAVAIL**

Preliminaire

Machinisme et capitalisme d'État

Capitalisme d'Etat et entreprise sans propriété ni finance

Dégénérescence de la production capitaliste

Définition du communisme et formes anticipatrices du futur

Vers l'abolition des classes

1. SUBSTITUTION DES MACHINES AUX OUVRIERS

1. Machinerie et application de forces gratuites à la production
2. Corruption du mode de production capitaliste
3. Dévalorisation du capital avec l'essor des forces productives
4. Mode de production, usage des machines et consommation

2. DÉVALORISATION DE LA FORCE DE TRAVAIL

1. Division du travail dans la société et dans l'entreprise
2. Communisme mystifié dans le procès de travail ET de valorisation
3. Abolition de la division du travail par sa propre dialectique
4. Abolition du capital-argent
5. Machinisme et gonflement des productions antisociales
7. Contradiction entre la loi de la valeur et le capital automatisé
8. L'épargne véritable

LA SOCIÉTÉ COMMUNISTE

AVERTISSEMENT

[Retour à la table des matières](#)

Cet ouvrage qui aurait dû paraître aux Éditions Maspero en 1979, conjointement avec celui sur la Dictature du prolétariat, n'a finalement pas pu être publié. Il est mis ici pour la première fois à la disposition du lecteur, revu et augmenté à partir de sa version en italien parue en 1983 dans la monographie Economia e strategia della rivoluzione proletaria (Edizioni 19/75).

Les idées exposées dans ce recueil – malgré l'apposition de nom d'auteurs, d'ailleurs parfaitement interchangeables – sont une œuvre collective impersonnelle.

LA SOCIÉTÉ COMMUNISTE

PRÉSENTATION ¹

par Roger DANGEVILLE, 1979.

Les innombrables formes contradictoires de l'unité sociale ne sauraient être éliminées par de paisibles métamorphoses. Au reste, toutes nos tentatives de les faire éclater seraient du donquichottisme si nous ne trouvions pas, enfouies dans les entrailles de la société telle qu'elle est, les conditions de production matérielles ET les rapports de distribution de la société sans classes.

MARX, *Grundrisse* (Ed. 10/18, tome 1, p.159).

[Retour à la table des matières](#)

¹ Dans ce recueil des écrits de Marx-Engels sur *la Société communiste*, nous avons rassemblé les extraits significatifs, dispersés à l'intérieur de toute leur œuvre, sur la *base économique* de la société communiste telle qu'elle existe d'ores et déjà à l'intérieur du capitalisme. Nous avons ainsi tenté de traiter de façon plus accessible le matériel théorique qui permet de systématiser les tâches historiques et la stratégie de la révolution communiste. Le thème de la dictature du prolétariat est directement lié à celui de la société communiste. Aussi avons-nous publié ensemble les recueils de Marx-Engels sur ces deux points (cf. recueil sur *la Dictature du prolétariat*).

L'une des difficultés pour mettre sur pied le présent recueil a été de faire un choix, parce que – le lecteur s'en rendra compte – Marx oppose à chaque ligne de son œuvre l'essor de la société communiste à la *dissolution du capitalisme* d'aujourd'hui, se fichant bien de cet odieux mode de production et de ses structures si ce n'est pour théoriser sa destruction radicale, détaillée et complète. Afin de faire de ce recueil un texte centré sur cet objectif fondamental, nous avons été obligés d'abstraire les conclusions communistes et les axes qui mènent au communisme de la démonstration fouillée que Marx en donne dans son œuvre multiforme. D'où la nécessité de renvoyer le lecteur au reste des écrits de Marx-Engels dans des notes qui alourdisent peut-être ce recueil, mais qui permettent de le centrer le mieux possible autour du thème traité : la *genèse de la société communiste*.

Le « Capital » rouge

[Retour à la table des matières](#)

On peut imaginer que Marx – en communiste qu’il était – avait un sourire en coin quand il écrivait « le Capital ». Selon l’expression d’Engels, il opérait avec un froid esprit d’analyse – « en anatomiste » qui dissèque le corps qu’il étudie, comme si le capitalisme était déjà mort. De nombreux socialistes, qui sont en réalité de grands amis et défenseurs des bourgeois, ont interprété cette façon scientifique de procéder comme la marque d’un grand penseur objectif et impartial. En fait, le red terror doctor – comme l’appelaient ses ennemis anglais qui le connaissaient souvent mieux que ses prétendus amis – s’intéressait avant tout à l’embryogenèse du communisme, c’est à dire l’étude du développement des stades de formation de la société communiste au sein de la marâtre bourgeoise, et aux meilleures façons d’en mener à bien l’accouchement². C’est d’ailleurs la raison pour laquelle Marx est considéré généralement comme le théoricien du prolétariat d’hier, d’aujourd’hui et de demain, et qu’il dirigea l’Internationale pour mettre en pratique les conclusions auxquelles il était arrivé dans ses recherches, notamment le Capital qu’Engels appelait la Bible de la classe ouvrière.

Effectivement, depuis plus d’un siècle, la controverse porte sur deux façons de « lire le Capital » – celle des ânes candidats à la gestion de la société bourgeoise qui n’y voient que la seule description des lois régissant l’économie capitaliste, et celle des révolutionnaires qui voient, dans la dynamique du développement capitaliste, naître et croître au fur et à mesure, à tous les plans, ses contradictions et le prolétariat communiste qui portera finalement son géniteur à la tombe. Le marxisme n’a plus rien d’utopique, parce qu’il se fonde sur la dynamique même du cours de l’économie capitaliste, alors que les

² D’emblée, « la production capitaliste détruit la base économique de la production mercantile – la production individuelle autonome et l’échange entre possesseurs de marchandises, c’est-à-dire l’échange entre équivalents » (MARX, [un Chapitre inédit du « Capital »](#), Ed.10/18, p.77). Le capital développe les forces productives sociales qui deviennent rapidement des « forces destructrices » (selon l’expression de Marx-Engels dans *l’Idéologie allemande*, Ed. Sociales, p. 68) et le dissolvent.

premiers utopistes tiraient leur vision de leurs aspirations (qui n'étaient pas arbitraires, mais découlait de toutes les conditions matérielles faites aux classes opprimées), en suppléant par leurs intuitions aux conclusions scientifiques que permet une maturité sociale plus grande.

Les utopistes sont de véritables ennemis du capitalisme, parce qu'ils critiquent le système bourgeois avec force et cohérence, et vont au-delà de la société de classe dans leurs aspirations, alors qu'un Proudhon, par exemple, illusionne les masses en leur faisant croire que l'on peut sortir des limites du capitalisme sans briser son enveloppe mercantile – en y restant.

Si les utopistes ne peuvent prévoir l'action des classes et se limitent à l'élaboration de plans sociaux, la société qu'ils décrivent est néanmoins la véritable négation du capitalisme. Leurs affirmations sur la société future « ont une signification exclusivement utopique », parce qu'ils n'ont « qu'une conscience rudimentaire des oppositions de classe qui ne font que commencer à se développer à leur époque ». Marx se fonde uniquement sur l'économie et les oppositions de classe, mais lui qui voit la réalité adhère aux affirmations des utopistes parce qu'ils définissent la seule société socialiste qui soit et qui puisse être : abolition de l'opposition entre ville et campagne, de la famille, du gain privé (salaire), de la disharmonie sociale (en termes marxistes : l'anarchie sociale), de l'Etat, transformé en simple administration de la production.

Les utopistes désiraient et proposaient que toutes ces formes soient abolies. Marx, quant à lui, démontre qu'elles le seront par les forces sociales que le capitalisme a déjà mises en mouvement. Dans toutes ses analyses, il scrute avec des yeux d'aigle toutes les failles, les antagonismes qui poussent le système capitaliste à sa crise finale. L'étude scientifique – et, précisément parce qu'elle est scientifique, propre à glacer le sang dans les veines des roquets d'université – suit les phénomènes de l'économie bourgeoise et ses processus historiques successifs qui se nient et s'abolissent, en suscitant une dynamique nouvelle, différente et opposée, des forces économiques : le communisme. Les lois scientifiques de cette société nouvelle s'opposent formule à formule, mot à mot, irréductiblement, aux lois de la société actuelle. Marx défend la notion de lois vraies, et non falsifiées, de la dynamique de l'économie capitaliste, parce que la claire vision de ce

mode de production fournit l'arme suprême pour faire sauter l'infâme machine sociale bourgeoise comme il convient et au moment de l'histoire où il le faut. Ce n'est pas la biologie du capital, c'est sa nécrologie que décrit le socialisme scientifique.

Trois moments de la dissolution du capital

[Retour à la table des matières](#)

La structure du Capital – et donc sa signification réelle – ne peut être comprise que si l'on saisit qu'à chaque livre, à chaque chapitre et, pour ainsi dire, à chaque page, on trouve devant soi les trois moments dialectiques de la naissance, de la croissance et de la mort du capitalisme et, avec la dissolution de celui-ci, l'essor du communisme dans la succession historique des modes de production et de société que traverse l'humanité dans sa longue marche en avant.

Le premier moment donne la théorie du capital individuel ou, mieux, du capital d'entreprise. Le Premier Livre porte sur la genèse du capital dans l'entreprise, avec la définition des rapports de la valeur, du caractère mercantile du procès de production, ainsi que du symbolique personnage du capitaliste qui devient rapidement superflu, tandis que croît sans cesse la masse de ses ouvriers et que leur production se socialise de plus en plus, créant la base économique de la société future.

Comparant la productivité spécifique à chaque mode de la production sociale avec celle du précédent, dans une série où le travail acquiert une efficacité toujours plus grande, le Premier Livre souligne le fait qu'un premier gaspillage a lieu et se calcule par le taux de plus-value qui – dans la période manufacturière – oscille mettons autour de 100% (et augmente sans cesse). Quoiqu'il corresponde à l'extorsion la moins susceptible de nous préoccuper, puisque la plus-value va en partie à des fins sociales supérieures à celles des vieilles économies pré-bourgeoises, dès lors qu'elle échappe à une minorité avide de jouir, nous devons la considérer tout de même comme du gaspillage, parce qu'elle repose sur l'appauvrissement croissant de l'ouvrier à tous les points de vue (physique, intellectuel...) : sous le capitalisme, la richesse repose sur la misère, et c'est cette contradic-

tion qui engendre la surproduction, les crises et guerres toujours pires, fatales à la fin aux bourgeois.

Dans le second moment – dans une langue radicalement opposée à celle des comptables bourgeois – Marx cesse d’écrire le « bilan de l’entreprise industrielle » pour passer à l’étude des lois de toute la société capitaliste considérée dans son ensemble. Il souligne maintenant que la production socialisée entre en contradiction toujours plus criante avec le mode d’appropriation et de circulation privé du capital. Le mode mercantile et monétaire du capital devient un frein intolérable à son développement ultérieur, et la circulation mercantile constitue un faux frais que la société non mercantile du communisme abolirait d’un coup, en détruisant le procès borné de la reproduction du capital qui doit passer par le marché pour métamorphoser le produit (valeur d’usage) en argent (valeur d’échange), et cet argent en marchandises (forces de travail, matières premières, machines, etc.). Et Marx de noter que ces procès n’ajoutent rien, mais enlèvent au contraire des bras et des moyens matériels pour s’effectuer, ces opérations étant tout à fait stériles. Il en déduit, d’une part, que la société future sera amenée inmanquablement à briser le mercantilisme et son corollaire, l’appropriation privée, et à rompre l’autonomie des entreprises qui ne peuvent communiquer que par le moyen vain et dispendieux de l’échange monétaire, et, d’autre part, que la société communiste unifiera (socialisera) le procès de production à l’échelle de toute l’humanité, en mettant fin à la contradiction entre circulation et production ainsi que, du même coup, à celle entre la consommation et le procès de travail. La taupe de la société communiste a bien travaillé à l’échelle sociale tout entière.

En cumulant les économies que le prolétariat pourrait faire aussitôt s’il s’érigait, dans les pays développés, en classe dominante, Marx évalue qu’il serait possible d’obtenir le même résultat qu’avec le capital si, au lieu de 8 heures, on n’en travaillait plus que 2, voire moins encore dès lors que tous les parasites et oisifs sont contraints eux aussi à faire du travail productif. En ce sens, Marx conclura que le système mercantile et monétaire du capital est synonyme de dilapidation et de gâchis du temps de travail humain et de surproduction avec la course frénétique à l’augmentation de la masse de la production.

Pour distraire le monde de ce qui distingue essentiellement capitalisme et socialisme, au point qu'un hippopotame lui-même ne pourrait plus les confondre – à savoir que le capitalisme implique marché, valeur d'échange, monnaie, salaire, bilan d'entreprise et de famille, impôt, droit héréditaire, propriété de la maison habitée et autres choses semblables, et le socialisme leur abolition –, on truque une autre notion du marxisme qui, exactement citée, est la suivante : une forme sociale de production ne se substitue à une autre, à travers des luttes et des révolutions, que si elle garantit un EFFORT HUMAIN MOINDRE pour une production, une productivité ou un rendement égal, sinon supérieur. Si le socialisme n'est pas le simple prolongement du capitalisme ou, pire, le capitalisme développé ou exacerbé, il ne diminuera pas l'effort en améliorant sa productivité, d'un côté, pour l'augmenter, de l'autre, par l'accroissement insensé de la masse de la production. Il est faux, en effet, de prétendre que le socialisme accroît encore, dans les pays développés, la masse et l'indice de croissance de la production qui tendent à baisser historiquement avec la chute du taux de profit. Le socialisme épargnera et le travail humain et ses produits pour un bien-être supérieur de tous, sinon, il ne représenterait pas les intérêts de la classe des travailleurs, mais la « production pour la production ».

Le troisième moment est vital pour qui a assez de lumière dans les yeux pour voir et comprendre. Ce n'est plus la théorie de l'entreprise industrielle, ni celle de la société bourgeoise, mais c'est – décrite d'une main sûre – la théorie et la description de la société communiste. Marx la décèle dans le sein même de la production capitaliste, dans la dissolution et les crises croissantes du capital dues à ses contradictions de plus en plus frappantes. Il en tire le programme politique et social du prolétariat communiste, qui n'est que le développement révolutionnaire de ces contradictions mêmes qui se déroulent sous nos yeux, parce qu'il les saisit sous l'angle de classe, avec des moyens scientifiques. Il se traduit en un ensemble de mesures conscientes et systématiques, donc capables d'accélérer le processus de l'accouchement de formes sociales qui existent déjà dans le sein du capitalisme. En ce sens, classiste et de prévision, Marx lui-même définissait le Capital comme « le plus terrible missile qui ait encore jamais été lancé à la face des bourgeois ainsi que des propriétaires fon-

ciers »³, et – pour qu'il n'y ait pas de doute sur son efficacité – il ajoutait qu'au plan théorique, c'était « un coup dont les bourgeois ne se relèveront jamais »⁴. De la sorte, la société communiste, but du mouvement ouvrier, ne se trouve plus dans le domaine de l'idéal, de projets d'activistes ou de réformateurs, mais dans la dynamique réelle

³ Cf. Marx à J. Ph. Becker, 17-04-1867.

⁴ Cf. Marx à K. Klings, 4-10-1864.

Voir aussi : *Science économique du marxisme en tant que programme révolutionnaire*, in *Il Programma Comunista*, n°12 et 13, 1960, travail de parti que nous utilisons dans cette présentation.

Au cours des phases de reflux de l'onde révolutionnaire, le répit accordé par la lutte de classe aux éléments révolutionnaires « leur permet d'utiliser dûment à des travaux théoriques le calme qui s'est instauré pour bûcher ferme » (cf. MARX-ENGELS, *le Parti de classe*, chapitre sur le *Parti à contre-courant*, PCM, p. 54).

Le petit parti, qui a pu résister sur les positions communistes après la défaite de 1926 qui vit triompher le « socialisme dans un seul pays », était très conscient de cette partie essentielle de son travail : « Notre effort d'analyse et d'exposition au niveau de la science économique ne date pas d'aujourd'hui. Pour être conduite jusqu'à sa systématisation, la démonstration totale exigera un long travail du noyau de marxistes orthodoxes : nous ne prétendons donc pas aujourd'hui (1956) en être arrivés au bout, ni ne pouvons encore donner à ce travail un caractère de pleine évidence. Toutefois, ce n'est que lorsque cette lutte théorique sera conduite à terme que nous aurons l'assurance QU'ELLE SE REPRODUIRA DANS LA PRATIQUE DANS LES DECENNIES SUIVANTES COMME GUERRE DE CLASSE » (cf. *Stato del lavoro sul presente tema*, in *Il Programma Comunista*, n° 19, 1956).

Les revendications formulées par la classe ouvrière, la prévision de la crise et du cours de la révolution, de même que le programme de transition ou interventions despotiques du prolétariat en vue de passer au socialisme, ont un caractère économique et politique qui découle des déterminations de la production et de la société : ils ne peuvent donc jamais cesser de faire l'objet d'une analyse scientifique et objective. Ainsi Engels faisait-il « un devoir aux chefs des organisations ouvrières de se libérer de plus en plus de l'influence des phrases traditionnelles, en n'oubliant jamais que le socialisme – depuis qu'il est devenu une science – veut être pratiqué, c'est-à-dire étudié, comme une science. Il importe donc de répandre, avec un zèle accru, parmi les masses ouvrières, les conceptions toujours plus claires ainsi acquises, et de consolider de plus en plus puissamment l'organisation du parti et celle des syndicats » (cf. *la Guerre des paysans en Allemagne*, Ed. Sociales, p. 24).

de l'actuelle société bourgeoise secouée par des crises et guerres de plus en plus dévastatrices.

En passant par la politique

[Retour à la table des matières](#)

Ce troisième moment communiste est omniprésent et fuse de partout. C'est l'œuvre de la taupe du prolétariat qui opère au sein du procès de production et crée, dans le travail effectué en COOPÉRATION, la plus-value qui sert à reproduire le capital à une échelle toujours plus large, au point où il n'est plus compatible avec l'économie de l'entreprise autonome, de la mutilante division du travail et de l'appropriation privée. La coopération, base sûre de la socialisation pour le prolétariat de demain, est cependant accaparée et sans cesse incorporée au corps du capital qui suce le travail vivant et en absorbe tous les produits, non seulement matériels, mais encore intellectuels (science qui devient la technique glaciale), ainsi que les combinaisons et procédés de travail qui se muent en moyens d'organiser l'exploitation et l'oppression de la force de travail vivante. La coopération décrite dans le Premier Livre du Capital devient socialisation à l'échelle de toute l'économie. Elle s'oppose, dans l'analyse du Second Livre, aux multiples formes et figures de la circulation mercantile et de l'appropriation privée – à l'argent, à la valeur d'échange, au marché, au capitaliste marchand, au financier, etc.

Ce communisme tout matériel, créé par les ouvriers au sein du procès social de production, étant constamment monopolisé par le capital pour son propre développement (qui le fera éclater à la fin, de par sa démesure et les contradictions qu'il suscite) demeure aliéné. Lénine l'a fort bien compris dans son Que faire ? où il explique que les ouvriers ne peuvent s'en sortir en cantonnant leurs efforts dans la sphère économique, que le communisme lui est extérieur et ne peut être réalisé que par des luttes politiques et révolutionnaires qui vont au-delà de la forme capitaliste.

Le communisme intégral, c'est-à-dire non seulement économique, mais encore consciemment actif, prend ses racines matérielles dans les escarmouches contre le capital et se hausse au niveau de la société

dans la convergence des revendications économiques (syndicales) et des actions subversives au niveau politique – dans la guerre civile que Marx a décrite de façon classique dans les heurts révolutionnaires en France de 1848 et de 1871, par exemple. Le communisme embrase ainsi l'ensemble des sphères de l'activité – de la base économique à la vie politique et sociale – de toute la classe.

*Toute cette expérience historique est théorisée dans le programme communiste du parti de classe, et les ouvriers doivent s'organiser en ce parti politique pour se hausser au communisme émancipateur qui passe par la conquête du pouvoir dans la société, où le prolétariat s'érige en classe dominante afin de prolonger la production socialisée en une distribution elle aussi sociale. Dans la société bourgeoise, ce communisme ne peut être conscient, systématique, cohérent et actif qu'en étant politique dans la lutte anticapitaliste de l'avant-garde qui, comme force matérielle réelle et présente, intègre tout le communisme diffus mais déjà existant dans la société de classe*⁵.

Ce communisme révolutionne le prolétariat lui-même du début à la fin : d'agent matériel aveugle de la socialisation des forces produc-

⁵ En dépit de la logique formelle et de la raison bourgeoise, la réalité est dialectique et la science paradoxale par rapport à l'apparence immédiate : si la société communiste n'existait pas au sein de la capitaliste, nos revendications ne relèveraient pour leur réalisation que du hasard, et non du développement déterminé de l'humanité. Ce communisme, impossible avant le développement capitaliste (et c'est là que réside la grande justification de la bourgeoisie), est élaboré par le prolétariat travailleur qui le représente dans l'histoire comme classe, tant que les classes existent. Marx a montré (dans un des extraits que nous reproduisons dans ce recueil) qu'au plan théorique (celui des lois abstraites, certes, mais irréfragables et déterminantes) « le capitalisme est mort et n'existe pas », cf. le chapitre ainsi intitulé, dans *Science économique du marxisme...*, *op.cit.*

Cette certitude ne conduit pas au quiétisme ou à l'indifférence vis-à-vis de l'action révolutionnaire : elle la fonde et la dirige au contraire, en lui donnant cette foi absolue qui « ébranle les montagnes » et qu'avaient aussi les révolutionnaires de l'Antiquité luttant contre l'esclavagisme de Rome. Elle renforce l'énergie et la conviction qu'il est indispensable de balayer le fatras sans vie des superstructures de l'Etat qui encombrant la voie de l'humanité vers le lumineux communisme, et que le prolétariat, créateur de toute vie dans la base économique, est bridé depuis trop longtemps sous la contrainte d'organisations ouvrières qui sont, en fait, passées à l'ennemi depuis qu'elles ont abandonné la voie révolutionnaire.

tives sous l'aiguillon de la bourgeoisie, il devient une force organisée, active, avec le parti communiste qui fait converger ses revendications économiques dans les luttes politiques pour le but final communiste ; puis, par l'acte révolutionnaire, après la conquête du pouvoir, il se dépouille progressivement de ses caractéristiques de classe pour devenir libre producteur associé et, finalement, homme social, épanoui dans tous les sens. Mais, dès ses débuts, ce prolétariat est subversif quand il fournit son travail gratuit à la société qu'il révolutionne de ce fait en ruinant ses lois mercantiles d'équivalence sur lesquelles reposent tout le mode d'appropriation privée et les superstructures de contrainte politiques et idéologiques ; et il l'est toujours plus activement quand il lutte syndicalement pour la diminution de la journée de travail et l'abolition du salariat, et enfin quand il mène le combat révolutionnaire frontalement contre le capitalisme, sous la direction des principes et du parti de classe. Si l'action de ce dernier est la condition indispensable de la victoire, ce n'est pas tant pour des raisons d'organisation que parce qu'il concentre en lui le communisme anticipé bien avant la révolution sociale.

Ce qui a dicté le plan de ce recueil, où se mêlent intimement les trois moments que nous avons présentés, c'est l'ordre logique et chronologique de la dissolution ou dégénérescence du mode de production capitaliste, avec l'élimination progressive du propriétaire foncier dans l'agriculture, puis celle du capitaliste industriel et monétaire, et enfin celle du prolétariat lui-même qui se dépouille finalement de ses stigmates de classe dans le procès de production et de vie de la société postrévolutionnaire - théorisée par Marx, notamment dans sa Critique du programme de Gotha – parce qu'il représente alors, lui-même, une forme étriquée et surannée des forces productives.

Ce processus économique est constamment traversé, dans le drame historique, d'éclats fulgurants de conscience et de gestes révolutionnaires qui éclairent l'œuvre de sape de la taupe révolutionnaire au sein de la base économique, qui est fondamentale et dont il faut toujours partir dans la méthode classique du socialisme scientifique ⁶.

⁶ Ce n'est pas un paradoxe quand Marx affirme : « Ce que l'on appelle les révolutions de 1848 n'ont été que des épisodes dérisoires – de petites failles et percées dans la dure croûte de la société européenne. Elles révélaient

Marx : dictature du prolétariat et transition au communisme

[Retour à la table des matières](#)

La contribution de Marx a été de donner une base scientifique au communisme du stade supérieur, entrevu par les utopistes à l'aube du capitalisme.

Loin de s'opposer aux intuitions utopistes et aux manifestations locales et sporadiques de la lutte de classe contre le capital, le socialisme scientifique les réunit et les hausse à son niveau : il leur donne une base solide et réelle, et il absorbe « par ailleurs le contenu réel de la littérature utopiste comme élément ENRICHISSANT dans le socialisme moderne » (cf. Engels, Socialisme utopique et socialisme scientifique). L'intuition, les aspirations et l'instinct de classe ne sont pas « faux » : ils se fondent, en effet, sur une réalité communiste qui existe dans le passé, le présent et le futur pour ceux qui ont des yeux pour voir et des sens pour pressentir. L'utopie ne se révèle inconsistante qu'au niveau de ses projets de réalisation, en raison du manque de maturité économique du début du capitalisme. En somme, le marxisme donne une base scientifique aux aspirations des premiers plébiens et utopistes, dont la vision, non embarrassée par la montagne de camelotes et de préjugés bourgeois, s'étendait d'emblée jusqu'à la phase supérieure de la société sans classe, ni Etat, ni argent, ni valeur

pourtant un abîme. Elles dévoilaient, sous une surface en apparence solide, des océans de masse liquide, qui ne demandait qu'à grossir pour faire voler en éclat des continents de roche dure. Elles annonçaient bruyamment et de façon confuse l'émancipation du prolétaire, c'est-à-dire le secret du 19^{ème} siècle et de la révolution de ce siècle.

Cette révolution sociale de 1848 n'était pas cependant une nouveauté qui aurait été découverte en 1848. La vapeur, l'électricité et la machine à filer ont été des révolutionnaires de nature bien plus périlleuse pour la bourgeoisie que les citoyens Barbès, Raspail et Blanqui. Mais, alors que l'atmosphère dans laquelle nous vivons pèse sur nous d'un poids de 20 000 livres, ressentons-nous cela le moins du monde ? Pas plus que la société européenne avant 1848 ne ressentait l'atmosphère révolutionnaire qui l'entourait et la pressait de tous côtés » (The People's Paper, 19-04-1856, in Werke t. 12, p. 3).

d'échange, ni marché ; une vision où l'antagonisme entre ville et campagne était aboli dans les petits îlots de leurs palais collectivistes réunissant production et consommation, travail et jouissance en un tout indissoluble.

Ce qui a été fatal aux écoles utopistes, après la phase où elles étaient l'expression historique adéquate des conditions sociales, c'est qu'elles se sont sclérosées et n'ont pas évolué sur la base du capitalisme moderne, qui a précisément donné naissance au socialisme scientifique, systématisé par Marx. Son œuvre a consisté essentiellement à mettre en lumière le fait que le communisme correspond à la dynamique nécessaire de l'évolution du capitalisme vers sa dissolution croissante, au milieu de contradictions et de crises toujours plus graves. Il a donc décrit avant tout la dialectique économique du passage du capitalisme au communisme, en mettant l'accent sur la rupture politique de classe entre bourgeoisie et prolétariat, dont l'expression la plus haute est l'érection de l'Etat ouvrier qui permet la transition sociale au communisme. Sa contribution spécifique, comme il le dit lui-même, est d'avoir exposé le déterminisme dans l'économie et la société, avec la succession nécessaire des divers modes de production, et notamment la phase de la dictature du prolétariat et du stade inférieur du socialisme, alors que les utopistes avaient, pour leur part, théorisé la phase de plein communisme. C'est ce qui fait dire à Engels : « Pour faire une science du socialisme utopique, il a fallu le placer sur le terrain réel pour qu'il obtienne une base solide et irréfutable – et c'est là l'œuvre de Marx »⁷.

Pour ce qui concerne le présent recueil, nous avons donc tenu compte de ce que le socialisme scientifique s'attachait en particulier à établir les lois du développement communiste dans et contre la société capitaliste. En fondant ainsi objectivement les mesures de transition de la phase inférieure du communisme, il a consolidé les intuitions utopistes sur la phase du communisme intégral, dont la lumière brille d'un éclat plus vif⁸.

⁷ Cf. ENGELS, Travaux préparatoires à l'« Antidühring », in MEGA p. 197-198.

⁸ Engels n'a jamais manqué de souligner que les pays qui ont vu naître l'utopisme connaissent un prolétariat dont le communisme est plus vigoureux et généreux, au souffle plus puissant, que celui des pays qui sont nés

Alliance avec Ricardo

[Retour à la table des matières](#)

*Pour démontrer la naissance du communisme et son essor inévitable, Marx se base uniquement sur l'analyse de la réalité du développement capitaliste. Il s'agit pour lui d'accepter les faits tels qu'ils sont, d'en déterminer les lois et, sur cette base, d'en suivre l'évolution. C'est la raison pour laquelle Marx avait une grande estime pour l'économie politique classique, pour Ricardo par exemple*⁹.

directement sous le capitalisme, dans une ambiance mesquine et ratatinée, étroitement bourgeoise.

Le marxisme trouve d'emblée la solution finale que les utopistes et le « parti communiste véritablement agissant » des Münzer et autres Babeuf avait dégagée à l'aube de la lutte de classe du prolétariat, de sorte que celui-ci était uni, programmatiquement, par le même but communiste. C'est muni de cette clé que Marx procéda ensuite aux investigations concrètes afin de théoriser le mouvement réel. Cette méthode collective et impersonnelle est le propre d'une classe révolutionnaire ; et si l'intuition précède le savoir raisonné, il n'y a pas là une contradiction – bien au contraire. Celle-ci est – aux yeux du matérialiste Marx – aussi fondée, sinon plus solidement, dans et à partir de la réalité, que les déductions intellectuelles que le cerveau humain est susceptible d'en tirer. En effet, les intuitions prolétariennes ne passent pas par le filtre déformant du système de pensée ou de préjugés officiels – ce qui est le cas en premier des classes dominantes et parasitaires « instruites ».

En ce qui concerne la partie relative au stade supérieur de la société communiste, nous renvoyons le lecteur aux recueils suivants de MARX-ENGELS : *le Mouvement ouvrier français* (pour la partie qui traite des utopistes et de Babeuf), les [Utopistes et Utopisme et Communauté de l'avenir](#), tous volumes parus dans la Petite Collection Maspero (PCM). Pour ce qui est des mesures de transition post-capitalistes et de la phase inférieure du communisme, voir notre précédent recueil sur *la Dictature du prolétariat*.

⁹ Comme l'alliance du prolétariat avec la bourgeoisie révolutionnaire contre le féodalisme et ses survivances,, celle de Marx et de Ricardo est toute provisoire et conflictuelle : le Capital cherche à entraîner le prolétariat sur son terrain et à l'y ficeler, sinon à l'acheter et le corrompre ; le socialisme cherche à utiliser le capitalisme comme tremplin pour en sortir, Marx affirmant que « les conditions matérielles nécessaires à l'émancipation du prolétariat sont spontanément engendrées par la marche de la production bourgeoise » (Lettre à Cafiero, 29-07-1879).

Ils partent tous deux du même terrain réel du mode de production bourgeois – ce que l'économie politique bourgeoise a renié depuis, en devenant de plus en plus vulgaire et professorale. L'un comme l'autre admet que la production capitaliste obéit à des lois que l'on peut déduire scientifiquement de la base économique : la loi de la valeur et celle de la plus-value. Marx noua cette alliance parce que le prolétariat est né en même temps que la bourgeoisie et en liaison avec elle contre les puissances féodales.

La foi inébranlable de Marx – et des siens – en l'inévitabilité de la révolution prolétarienne repose sur une hypothèse commune à l'adversaire (Ricardo) : que l'essor des forces productives dans les formes et sous l'enveloppe capitalistes se poursuive irrésistiblement. Or, c'est cette progression même qui fera éclater la forme trop étroite du capitalisme, alors que Ricardo estimait que le capitalisme était une forme éternelle, capable en se réformant d'évoluer au-delà de toute limite – ce que contredit l'expérience répétée des crises et guerres cycliques, ainsi que la paupérisation croissante dans le monde.

À tous les économistes et bourgeois qui ont « découvert » par la suite que les domaines de l'homme et de la production seraient indéterminés, nous disons qu'après les démonstrations rigoureuses de Marx, c'est bien là le seul argument qu'il leur reste, mais que cette piètre argutie ne mérite que mépris parce qu'elle nie la science et les

Ce qui est absolument le côté positif de Ricardo, c'est qu'il donne une priorité totale à l'essor des forces productives. Mais Marx a déjà constaté que le capitalisme est incapable de tenir son pari, et *qu'il dégénère*. Par exemple, il ne peut éliminer les parasites propriétaires fonciers qui grèvent les produits agricoles d'une rente excédant leur valeur (payée par l'industrie en un gigantesque transfert de plus-value). Marx a toujours eu une grande sympathie pour les socialistes « ricardiens » anglais, plus cohérents que leur maître et qui voulaient, de plus, faire profiter les ouvriers eux-mêmes de l'accroissement des forces productives (cf. les Ravenstone, Hodgskin, Bray, W. Thomson, etc.). Ainsi différaient-ils de Ricardo en poussant à fond sa lutte contre les parasites et en proposant de diminuer les heures de travail des ouvriers *dans la mesure* où les oisifs et inutiles seraient incorporés au travail productif. Cette dernière mesure les distingue de certaines fausses écoles, comme celle de Proudhon, incapable de lier l'ouvrier *moderne* aux mesures de « réforme » sociale en le faisant intervenir lui-même activement dans la base *productive*, sa vision ne dépassant pas le cadre de la distribution qu'il voulait juste et égale.

*lois déterminées tirées des phénomènes, en leur opposant le hasard, l'impossibilité de savoir et donc de prévoir : « J'ai horreur, écrivait Marx, des explications qui résolvent les problèmes en faisant appel à une autre sphère »*¹⁰.

Quant à l'argument selon lequel il n'est plus de place pour l'« action » et l'initiative des hommes si tout est déterminé, il suffit de répondre que ce cours déterminé est leur histoire, leur tragédie ou leur comédie, et que les uns mettent toutes leurs forces physiques et intellectuelles à ralentir le processus, et les autres à l'accélérer – tous deux étant déterminés par des conditions de classe opposées.

*L'une des lois fondamentales du capitalisme, défendue par Ricardo et les siens, est celle de la valeur-travail : toute marchandise est déterminée par le temps de travail nécessaire à la produire. Si son propriétaire a mis cinq heures dans la production de sa chaise et qu'il l'échange contre six kilos de farine qu'il a fallu cinq heures pour produire, il y a eu échange entre équivalents. Cette valeur se détermine non pas sur le marché, selon l'apparence, mais dans la production, d'après les heures passées au travail pour la produire*¹¹.

¹⁰ Cf. Marx à Lavrov, 18-06-1875.

Il n'est pas de socialisme scientifique sans prévision. Toute prévision est cependant conditionnelle – non dans le sens de « peut-être bien... », mais au sens où il faut passer par certaines conditions toutes matérielles pour que se réalise la révolution communiste : « *Les réponses du marxisme aux demandes concernant le futur sont toujours alternatives. Elles contiennent un SI. Si vous, chiens de bourgeois, allez à l'enfer, ce sera par la voie de la dictature et de la terreur, non par la légalité et la paix* » (cf. *Russie et révolution dans la théorie marxiste*, in *Il Programma comunista* n°1, 1955).

Ce n'est pas que le marxisme se remette ainsi lui-même en question, ni qu'il rejette le déterminisme du cours historique, mais le communisme n'est pas pour lui une chose abstraite, qui tombe du ciel sans que l'on sache pourquoi ni comment ; au contraire, il est strictement *lié à des conditions sans lesquelles il n'arrivera jamais*. Le communisme se perd dans les nuages, n'est plus qu'une parole creuse – bonne pour les renégats sociaux-démocrates, etc. – lorsqu'il est hypocritement revendiqué comme un simple but final, abstraction faite de ses conditions indispensables, de ses principes et lois actuels. C'est pourquoi ce volume sur *la Société communiste* est directement lié à celui qui paraît conjointement sur *la Dictature du prolétariat*.

¹¹ La guerre doctrinale entre l'économie bourgeoise classique et l'économie marxiste naît dialectiquement comme alliance. Ainsi Marx défendit-il la loi

Historiquement, la loi de la valeur qui imprime le caractère mercantile et monétaire au mode de production bourgeois, n'a fonctionné DANS LA PRODUCTION ET LA DISTRIBUTION que dans des économies précapitalistes, et notamment au Moyen âge dans les sphères où il n'y avait pas d'extorsion de plus-value (sous forme de corvée, dîme, etc.) – par exemple, dans les corporations d'artisans qui jouissaient de la protection ou du privilège de la franchise féodale. Elle reposait sur la propriété des instruments et matières de celui qui produisait ses denrées qu'on lui payait dans l'échange selon les heures travaillées. L'exploitation n'existait donc pas et toute l'idéologie bourgeoise actuelle est née de ces rapports économiques : égalité, liberté, fraternité, justice, etc ¹². L'avènement du capitalisme a ruiné

de Ricardo selon laquelle la valeur est engendrée seulement par le travail, mais en établissant aussitôt contre son allié que la validité de celle-ci se limitait à une phase historique donnée, à un mode de production qui avait eu un commencement et connaîtrait une fin, et que les lois de la société future seraient tout autres. Notre texte de parti consacré à cette question en concluait : « *Il est vain de se dire marxiste si l'on ne comprend pas cette double position : faire accorder correctement la loi de l'échange, de la valeur et de la plus-value avec les phénomènes du monde et du temps bourgeois signifie faire correctement coïncider la victoire du programme prolétarien et communiste avec la chute de ces lois propres à un mode transitoire de la production et de l'économie* » (cf. *la Guerre doctrinale entre le marxisme et l'économie bourgeoise*, in *Il Programma comunista*, n° 19 et 20 de 1957).

Solidement assise sur cette opposition frontale, l'économie marxiste démontre que la loi de la valeur est remise en question par le développement capitaliste lui-même.

- ¹² Dans les *Grundrisse*, Ed. 10/18, t. 2, p. 7-20, Marx montre qu'à titre d'idées pures ces valeurs ne sont que des expressions idéalisées des rapports économiques où les échangistes-producteurs sont libres d'échanger ou non, et s'ils échangent, ils le font entre équivalents, comme égaux.

Avec la révolution bourgeoise, « *ces idées sont développées en rapports juridiques, politiques et sociaux* », et les superstructures de l'Etat se détachent de plus en plus de la base économique réelle, où naissent – à partir de la même base de la loi de la valeur – les rapports capitalistes, et elles deviennent un frein et une entrave insupportable, à la fin, pour les forces de production. Les phrases de liberté, d'égalité et de fraternité entrent en opposition de plus en plus sinistre avec le despotisme et l'oppression des rapports réels. Ce que Marx résume de manière synthétique : « *La valeur d'échange, et mieux encore le système monétaire, constituent en fait le fondement de l'égalité et de la liberté ; les perturbations survenues dans l'évolution moderne ne sont que des troubles immanents à ce système ; autrement dit, la*

toutes ces conditions de production idylliques – l'âge d'or du travail, selon Marx – en substituant au travail parcellaire du petit paysan libre, de l'artisan ou boutiquier, le travail associé, exploité, des salariés prolétaires dans les manufactures et fabriques : l'opposition des classes découle des fonctions productives de l'une (prolétariat) dans l'économie, et des fonctions improductives et de plus en plus parasitaires et antisociales des monopoleurs dans la distribution (propriétaires fonciers, bourgeoisie et leurs innombrables laquais).

Renversement de la loi de l'appropriation

[Retour à la table des matières](#)

Sous le capitalisme, la loi de la valeur mystifie les ouvriers exploités dans le procès de production, mais possesseurs « libres et égaux » de leur force de travail sur le marché : une partie de leur temps de travail seulement leur est payée, mais la valeur de leur force de travail – dans la distribution – équivaut bel et bien au temps de travail qu'il a fallu pour sa production, à l'instar de n'importe quelle autre marchandise. Le salaire qui est dépensé sur le marché ou dans la circulation, où règne l'appropriation privée, correspond par définition aux moyens de subsistance nécessaires à reproduire la force de travail : l'ouvrier la vend donc... à sa valeur au capitaliste, qui l'exploite tant qu'il peut.

L'ouvrier reçoit, par conséquent, son « juste salaire », et peut l'échanger en toute liberté et égalité contre des équivalents sur le marché...

Pour maintenir cette mystification, en faisant feinte d'ignorer le développement nouveau des rapports de production (qui les dérange en théorie, mais les arrange au plan économique), les bourgeois font donc abstraction de ce que, par définition, l'ouvrier n'est employé (exploité) par le capital que s'il produit un surplus excédant le travail nécessaire à le reproduire ; s'il ajoute à son salaire de la plus-value,

réalisation de l'égalité et de la liberté provoque l'inégalité et le despotisme » (ibid. p. 18).

*du profit ou surtravail*¹³. C'est-à-dire que la classe ouvrière est ba-fouée par la loi de la valeur, que le capitaliste lui applique dans l'échange, sur le marché du travail, et au plan politique, avec l'ineffable bulletin de vote du brave citoyen qui choisit chaque quatre ans parmi ses exploités celui qui le gouvernera. En effet, la loi de la valeur est complètement dépassée au point essentiel pour l'ouvrier, là où il travaille, où – selon l'expression moderne toute démocratique – il crée son « revenu ».

Il s'ensuit qu'à un certain point de son évolution, l'économie bourgeoise cesse d'être scientifique et de retracer fidèlement les lois des phénomènes réels : elle devient vulgaire, autrement dit, elle truque et manipule la réalité pour faire l'apologie du capital contre toute « vérité ». Les économistes, pour autant qu'ils la reconnaissent encore, falsifiant la loi de la valeur, en font une loi du marché et non de la production.

¹³ Toujours dans les *Grundrisse*, où Marx décrit pour son autoclarification, avec le maximum de détails, la dynamique, ou mieux la dialectique du développement capitaliste, de sa naissance à sa mort, nous trouvons trois chapitres consacrés à ce *Renversement de la loi de l'appropriation* :
 1/ tome 2, p. 277-278, où il définit ce renversement comme suit : « L'échange entre équivalents qui représente l'opération primitive et exprime le droit de propriété juridique s'est à présent modifié au point qu'il ne subsiste plus qu'un simulacre d'échange pour l'une des parties (l'ouvrier), puisque la fraction de capital échangée contre la force de travail vivante est a/ du travail d'autrui échangé sans équivalent [N. d. Tr. : elle provient du travail non-payé dans le cycle précédent], et b/ doit être remplacée par un [nouveau] surplus de travail » ;
 2/ tome 2, p. 72 : le résultat en est « la dissociation entre la propriété et le travail », c'est-à-dire « la pauvreté pour le producteur et la possibilité de richesse générale pour la société bourgeoise », donc une contradiction absolue entre la production et les appropriateurs oisifs, qui fonde la lutte des classes sous le capitalisme ;
 3/ tome 2 bis, p. 55 : « Cette forme extrême de l'aliénation contient déjà en elle – bien que sous forme renversée, la tête en bas – la dissolution de toutes les conditions limitées de la production [c'est-à-dire production dans les rapports de classe] en même temps qu'elle produit les conditions illimitées de la production [puisque la plus-value ne fait qu'élargir sans cesse l'échelle de la production] ainsi que les PLEINES CONDITIONS MATE-RIELLES du développement entier et universel des forces productives de l'individu [définition ramassée de la société communiste] ».

Or, sur le marché, nous avons l'effet et non la cause, et la valeur ne peut qu'y être indéterminée et indéterminable : les prix fluctuent selon la concurrence, les monopoles, la rareté, l'abondance, etc. – tous facteurs bien réels mais contingents, qui ont pour théâtre le bordel du marché où tout se vend et tout s'achète. Toute science y est impossible¹⁴ car celle-ci ne peut se faire qu'à partir de la production. La bourgeoisie ne peut plus supporter de voir les choses en face. Elle lâche Ricardo et les déterminations scientifiques rigoureuses, et se réfugie dans l'indéterminisme, la contingence et les préjugés qui en naissent avec le conservatisme et la bigoterie : « Dès lors que l'on se rend compte de la nature exacte des rapports, l'effondrement que l'on constate dans les faits provoque le naufrage de toute foi théorique en la nécessité durable des conditions capitalistes actuelles. Il est donc de

¹⁴ La marge (surtravail ou plus-value) que le capitaliste réalise sur ce que lui coûte la main-d'œuvre (salaire ou capital variable ou travail nécessaire) est tout à fait différente des marges occasionnelles sur le marché ou nées de l'escroquerie d'un capitaliste aux dépens d'un autre. Ces dernières se compensent : ce que l'un gagne, l'autre le perd. En revanche, le surtravail naît d'un *rapport* économique : le profit du capitaliste dépend du taux de plus-value qui exprime en même temps le degré d'exploitation du travail salarié. Si le capitaliste ne fait plus de plus-value, il arrête sa production, devenue vaine et inutile pour lui : faire de la plus-value, et dans des rapports et quantités déterminées, est la *loi du capital*, donc objet de science.

La loi du surtravail domine tout le développement bourgeois. Le capital implique que le taux d'exploitation augmente sans cesse et que baisse donc relativement le capital variable, parce que tout le progrès de la société bourgeoise est déterminé par le surtravail : les investissements, la croissance, la masse de la production et l'essor des forces productives. Or, surtravail croissant donne l'équation suivante : masse croissante de richesses et masse croissante de misère. Il fait que le capital est « production pour la production » (aux dépens de l'homme qui produit).

Dans *le Capital* I (Ed. Sociales, tome 2, p. 211), Marx explique qu'« *il a fallu beaucoup de temps avant que l'histoire parvienne à déchiffrer le SE-CRET du salaire* ». Quel est ce secret ? C'est que l'ouvrier ne touche pas en marchandises ce qu'il a dépensé de temps de travail dans le procès de production, c'est-à-dire qu'il y a surtravail. Lorsque les ouvriers seront convaincus que l'échafaudage entier du capitalisme repose sur ce surtravail qu'eux et eux seuls effectuent, et que les classes qui en profitent – représentant cette superstructure – sont parasites, c'est-à-dire ne vivent que de leur travail à eux, alors ils détruiront tout ce fatras et prendront eux-mêmes en mains la direction de la société sur tous les plans (politique, idéologique, artistique, etc.).

l'intérêt absolu des classes dominantes de semer partout la confusion et l'ignorance. Et pourquoi donc paierait-on les apologistes infatigables, dont le seul argument « scientifique » est d'affirmer qu'en économie politique il ne faut jamais réfléchir ? »¹⁵.

En conséquence, le prolétariat – dans le procès de production qui est la source de toute vie d'une société, et donc aussi de son intelligence et de ses lois – est d'emblée mis HORS LA LOI du mécanisme général de la distribution bourgeoise, de l'échange entre équivalents qui forme la substance des valeurs bourgeoises (justice, ordre, liberté, égalité et autre mensonges pour les ouvriers) sur lesquelles reposent les superstructures du droit, de la politique et de l'idéologie (Etat), qui entrent en contradiction croissante avec le devenir de l'économie. Ce prolétariat évincé est – selon l'expression de Marx – « dissolution active de la société bourgeoise ».

Théorie de la plus-value, base vitale du communisme

[Retour à la table des matières](#)

En renversant la loi de l'appropriation privée pour les ouvriers qui forment la base de la production, l'économie bourgeoise s'engage dans la voie qui mène à l'abolition du mode de production capitaliste. Dans la base économique de celui-ci règne désormais la loi de la plus-value qui a évincé de la production la loi de la valeur et l'a rejetée sur le marché où elle dégénère. Les amateurs de « solutions positives » peuvent se réjouir, la loi du surtravail représente non seulement le moteur qui PRODUIT les fondements communistes au sein du capitalisme, mais encore la cause effective de l'évincement progressif, d'abord des classes dominantes, propriétaires fonciers et bourgeois, puis – et c'est là que l'on constate la force irrésistible de cette cause motrice – du prolétariat. On a dès lors les pleines conditions matérielles de la société communiste sans classes. C'est la loi du surtravail toujours croissant, de la société esclavagiste au capitalisme, qui exprime le déterminisme économique de cette évolution.

¹⁵ Cf. Marx à Kugelman, 11-07-1868.

Ce surtravail grossit sans cesse ce que l'on appelle aujourd'hui les investissements, donc les taux de croissance et la masse de la production, en rendant à la fin les classes incompatibles avec un développement aussi gigantesque des forces productives. L'appropriation privée devient intolérable, parce que trop bornée par rapport aux sources fécondes de la production socialisée. C'est le surtravail qui, d'ores et déjà, dévalorise les produits, la force de travail et les moyens de production. Or, cette dévalorisation annonce la société communiste, non mercantile et non monétaire, c'est-à-dire sans loi de valeur. Elle provoque les crises aiguës de destruction de masses gigantesques de travailleurs surnuméraires (chômeurs), d'installations productives et de denrées, avec les guerres périodiques de surproduction qui finiront par emporter le capitalisme. L'inflation qui fait augmenter les prix de tous les articles, au lieu qu'ils baissent (dévalorisation) à mesure que la productivité augmente, n'est qu'un truc pour transformer une partie des salaires en plus-value, en faisant diminuer la capacité d'achat des salaires. Mais le capital est incapable de changer les lois qu'il falsifie tant qu'il peut : c'est toujours le pays qui a la plus grande productivité qui domine le marché, et évince les autres. Les faillites en chaîne de l'actuelle crise le rappellent durement aux capitalistes enivrés d'économie politique vulgaire du bien-être de la phase de prospérité.

En outre, depuis le début des sociétés de classe, le surtravail est synonyme ou mieux père de l'ignoble civilisation de la « foule des travailleurs prétendument supérieurs – les fonctionnaires, artistes, médecins, curés, juges, avocats, etc. qui non seulement ne sont pas productifs, mais essentiellement destructifs »¹⁶, en ce qu'ils accaparent

¹⁶ Cf. MARX, Théories de la plus-value, in Werke 26/1, p. 145.

Une contradiction fatale se développe ainsi entre la société et l'économie, d'une part, et l'État ainsi que les autres superstructures, d'autre part ; entre les classes productives œuvrant dans la production, et les classes oisives dominantes et leurs sous-produits s'affairant dans les activités superstructurelles (magistrature, police, armée, culture, enseignement de classe, industrie du spectacle) qui diffusent l'idéologie dominante. Le marxisme en déduit un programme de réorientation de l'économie sous la dictature du prolétariat qui abolira finalement toutes ces activités improductives, malsaines, voire nocives et destructrices, pour permettre au producteur de se réappropriier les conquêtes intellectuelles, artistiques et spirituelles du travail.

les richesses matérielles et intellectuelles créées par les travailleurs productifs, en les conformant à leur image infecte et en empêchant les travailleurs de se hausser à un niveau supérieur, avec un développement qui serait humain et accroîtrait encore leurs forces productives.

Depuis les sociétés esclavagistes qui développèrent une brillante mais méprisable civilisation, parce que fondée sur l'exploitation de la masse écrasante des producteurs, tout ce qui est progrès provient du surtravail. Aussi n'avons-nous pas le culte du progrès, puisqu'il signifie, dans les sociétés de classe, misère et abrutissement croissants pour une masse toujours plus nombreuse d'humains, c'est-à-dire paupérisation absolue¹⁷ ou aliénation. Mais nous savons que c'est cette aliénation qui fournit les moyens de la désaliénation – non pas progressive, mais par une rupture brutale, révolutionnaire.

Ce n'est pas un paradoxe que la part la plus médiocre de la production sociale entre dans les revenus individuels – du luxe stupide et creux des riches aux divertissements minables des pauvres, voire aux moyens de subsistance faméliques qui correspondent au travail nécessaire et à la satisfaction des besoins les plus bornés – tandis que le surtravail sert au développement des besoins et activités sociales à caractère collectif : un train est toujours au dessus d'un moyen de communication privé, par exemple les automobiles dont la technique est dégénérée, l'entretien dispendieux et l'utilisation plus pénible, sans parler des pistes, ruineuses pour la collectivité et la nature, qu'il faut mettre à leur disposition.

Le marxisme a établi la loi qui n'a rien de paradoxal non plus, à savoir que si le capitalisme avait été capable – comme le théorisait Ricardo – de produire des masses toujours plus grandes de denrées à des prix toujours moindres à mesure que la productivité du travail augmente, il aurait gagné la partie. Mais Marx a prouvé que cette règle ne s'appliquait pas aux moyens de subsistance nécessaires (tels

Le lecteur trouvera un tableau synoptique des branches de la production et de la distribution à éliminer dans le recueil qui traite de l'économie capitaliste devenue sénile, parasitaire et rentière : MARX-ENGELS, la Critique de Malthus, PCM ; voir notamment les chapitres : Petite liste non exhaustive, Et puis les classes hybrides, les Productions sublimes, Pillage des ouvriers productifs, Au cœur de la question, la Production de luxe, p. 161-177.

¹⁷ Cf. MARX-ENGELS, la Crise, Ed. 10/18, chapitre intitulé Absolues ou relatives ? p. 24-30.

qu'aliments et logements, liés à la terre) sur lesquels pèse la rente parasitaire des propriétaires fonciers. Et le capitalisme sénile nous a montré, en outre, que les produits industriels augmentaient eux-mêmes de prix, à la fin, ne serait-ce que parce que les matières premières extraites de la terre sont, elles-aussi, grevées d'une rente foncière¹⁸. Le capitalisme, loin de satisfaire toujours mieux les besoins collectifs de l'humanité, dégénère donc ainsi de plus en plus, et c'est son arrêt de mort.

Quoi qu'il en soit, ce qui mine le capitalisme, c'est qu'il gaspille non pas tant l'or et les breloques pour les riches et les rentiers, mais le travail humain, le degré de sacrifices et de tourments causés à l'espèce humaine, et surtout à la fraction des ouvriers productifs, pour la création d'une certaine masse de produits de consommation. Au début, il fut progressif parce qu'il haussa l'humanité à un niveau de productivité supérieur, en condamnant sans appel la peu productive économie parcellaire du travail (artisans, petits paysans, etc.) ; parce qu'il utilisa une part importante de la plus-value de ses esclaves salariés pour valoriser le capital en élargissant sans cesse le procès de production, en éliminant la loi de la valeur du procès de travail et en lui substituant celle du surtravail, du don gratuit, forcé sous le régime de classe qui socialise progressivement la production, ce qui exigera

18 Cf. MARX-ENGELS, Critique de Malthus, PCM, chapitres : la Défaite de Ricardo, p. 13-19, et Fonctions de destruction, p. 40-41.

Non seulement la société communiste ne produira pas pour produire, mais elle ne produira pas de producteurs, notion qui avilit l'homme et naît de la poussée à l'accumulation, fatale dans toute économie mercantile, avec sa conséquence inévitable : la course à la superindustrialisation.

Le communisme ne pourra pas non plus avoir comme but la multiplication des humains, car en général c'est le propre de toute économie dont la structure sociale incite à l'intérêt individuel au détriment du collectif d'avoir pour effet l'accroissement de la population. L'instinct de possession conduit à celui de la possession sexuelle – au sens non pas tant physiologique qu'économique –, aux institutions d'héritage et de famille qui favorisent la prolifération. La révolution socialiste pourra renverser le mouvement démographique en mettant en pièces les codes d'Etat et d'Eglise. Cela se fera par une limitation rationnelle des accouplements féconds, en fonction de l'âge, de la santé, et non d'une parodie de planification des activités sexuelles comme cela se passe en Chine. Le secret pour y parvenir est qu'il sera mis fin aux comptes en unité monétaire, parce qu'on lui aura substitué des unités vraies, et en premier lieu l'unité animal-homme.

finalement l'abolition du mode de distribution privé, c'est-à-dire du système des classes. C'est en quoi réside la grandiose mais aliénée mission historique de la bourgeoisie, et il en résulte la base économique du communisme.

Rien ne sert de poser la question stupide – au fond, démocratique – de l'approbation ou de la réprobation du système capitaliste : il existe, et le déterminisme a imposé cette voie historique à l'humanité. Il s'agit de découvrir la loi de son développement et de sa dissolution, en combattant d'abord les systèmes d'oppression les plus rétrogrades et dépensiers du travail humain que lui, puis en retournant les armes contre le capitalisme qui, dès qu'il est arrivé à maturité, gaspille encore plus ignoblement le travail humain.

Surtravail : valorisation et dévalorisation

[Retour à la table des matières](#)

La loi du surtravail domine la production capitaliste, comme elle domine le travail nécessaire de la force vivante de travail. Tout s'arrête quand il n'y a plus de surtravail : pourquoi faire travailler l'ouvrier ou pourquoi produire, s'il n'en résulte pas une plus-value, du surtravail, du profit ? Le capital tend donc inexorablement, qu'il le veuille ou non (c'est Marx qui a élaboré cette loi), à produire toujours plus de surtravail et, pour ce faire, il en reconvertit une partie en capital, afin d'élargir encore l'échelle de la production. C'est ici que le capitalisme démontre sa supériorité sur tous les modes antérieurs d'extorsion de surtravail (aux esclaves et aux serfs) où la plus-value tout entière était consommée par la classe dominante et sa suite de laquais (cour médiévale, prolongée par les pauvres et la cour des miracles du clergé) : les bourgeois réinvestissent une large part de cette plus-value pour élargir le cercle utile (toujours au début) de la production.

Mais ce réinvestissement qui est valorisation (c'est-à-dire production plus grande) du capital est EN MEME TEMPS dévalorisation du

*capital, l'accroissement de la productivité abaissant le coût de production pour une même unité de denrée produite*¹⁹.

*En effet, en mobilisant du surtravail pour pouvoir élargir sans cesse le procès de production, le capital, est obligé de révolutionner constamment ses procédés et méthodes de production et d'accroître sa masse de produits – ce qui provoque une dévalorisation encore plus grave du capital*²⁰: *la marchandise est produite à un coût toujours moindre et perd donc relativement de la valeur à chaque augmentation de la productivité du travail. En somme, la valeur d'échange diminue à mesure que les forces productives créent davantage de valeurs d'usage.*

*Nous abordons ici le problème des pertes et faux frais spécifiques du mode de production capitaliste, et c'est alors qu'éclate le paradoxe qui posera un terme au capital : il ne peut que se dévaloriser de plus en plus, en se rapprochant du communisme, sous peine d'éclater de par la pression de la surproduction. Marx énonce d'abord la loi suivante : « La valeur s'établit à l'origine par les coûts de production initiaux – en fonction du temps de travail primitivement nécessaire pour fabriquer le produit. Or, une fois le produit fabriqué, son prix est déterminé par les coûts nécessaires pour le REPRODUIRE. Les frais de production diminuant constamment – et d'autant plus vite que l'époque est industrialisée – il y a, en conséquence, dépréciation permanente de la valeur-capital elle-même »*²¹.

C'est ce que Marx appelle le conflit entre l'élargissement de la production et la valorisation qui se manifeste dans ce cercle vicieux qu'avec l'accroissement de la proportion du capital constant eu égard au capital variable, augmente aussi la productivité du travail qui dévalorise ce même capital : « Pour lui donner une expression tout à fait générale, voici en quoi consiste la contradiction : le système de production capitaliste implique une tendance à un développement ab-

¹⁹ À la base de l'ardu concept de dévalorisation se trouve le surtravail, qui, en générant un plus dans la production, est à l'origine de la valorisation et de la dévalorisation dans la circulation, où règne l'échange entre *équivalents*. Elle résulte, en un mot, de la contradiction entre la production de plus-value et sa réalisation au moyen de la loi de la valeur, ce qui débouche sur la destruction ou diminution de valeur.

²⁰ Cf. MARX, *le Capital* III, Ed. Sociales, t. 1, p. 257-258.

²¹ Cf. Marx à Engels, 14-08-1851.

solu des forces productives, sans tenir compte de la valeur et de la plus-value que cette dernière recèle, ni non plus des rapports sociaux dans le cadre desquels a lieu la production capitaliste, tandis que, par ailleurs, le système a pour but la conservation de la valeur-capital existante et sa mise en valeur au degré maximum (c'est-à-dire un accroissement sans cesse accéléré de cette valeur). Son caractère spécifique est fondé sur la valeur-capital existante considérée comme moyen de mettre en valeur au maximum cette valeur. Les méthodes par lesquelles la production capitaliste atteint ce but impliquent : diminution du taux de profit, dépréciation du capital existant et développement des forces productives du travail aux dépens de celles qui ont déjà été produites»²².

L'augmentation de la force productive du travail, qui met en route le mécanisme fatal de la chute du taux de profit, entraîne aussi la dévalorisation de tous les éléments constitutifs du capital, et il s'ensuit la dépréciation des marchandises entrant soit dans la reproduction de la force de travail, soit dans les éléments du capital constant : « Ces deux conséquences qui impliquent une dévalorisation du capital existant et vont de pair avec une diminution du capital variable par rapport au capital constant, entraînent la baisse du taux de profit, bien qu'elles la ralentissent ». En effet, si le temps de travail nécessaire diminue, la plus-value relative augmente, donc aussi le taux de profit ; d'autre part, si le capital constant est dévalorisé, le rapport (ou taux) du profit s'améliore, puisque le profit se réfère à un terme moindre (diminué de toute la partie qui est dévalorisée). De deux choses l'une donc, ou bien le taux de profit baisse, ou bien du capital est détruit (dévalorisé). Le remède est pire que le mal, comme nous allons le voir.

Pour contrer ces implications fatales de sa course à l'accumulation, le capital tente sans cesse de dépasser les barrières suivantes : 1/ le travail nécessaire, qu'il veut ignorer bien qu'il soit la source de la valeur ; 2/ les limites du surtravail, qu'il veut sans cesse reculer (aux dépens du premier) ; 3/ l'argent, qui est un frein à la production ; 4/les limitations (marché, circulation monétaire) que pose la valeur d'échange à la production des valeurs d'usage»²³.

²² Cf. MARX, *le Capital* III, in *Werke*, 25, p. 259.

²³ Cf. MARX, *Grundrisse*, Ed. 10/18, t. 2, p. 222-223. Et Marx de conclure qu'à un certain point (au moment du krach) « la surproduction rappelle

Or, ce seul moyen pour surmonter ces entraves inhérentes à son mode de production, c'est-à-dire le fait de surproduire, le mène à la crise et aux guerres où la dévalorisation est générale, avec le risque de révolution. A mesure que baisse le taux de profit, c'est-à-dire que vieillit le capital, il devient donc plus destructif, dilapidateur, en un mot antisocial : l'heure de le renverser est arrivée. Mais même ces destructions ne sont pas un remède à la baisse du taux de profit, car « dans des cas déterminés, la dévalorisation est susceptible de réduire la masse du profit en réduisant la masse du capital qui produit le profit »²⁴.

Il ne faut donc pas voir le communisme se réaliser en un mouvement graduel, toujours plus large et profond, de dévalorisation de toutes les formes du capital (constant, fixe, variable, produits, etc.), car on arriverait à la fin à une conception progressive de la « construction » du socialisme au sein du... capitalisme. La société communiste, aussi longtemps qu'elle est économique dans le capitalisme, est aliénée, comme l'est le mouvement de la dévalorisation croissante du capital, et c'est ce qui en fait d'ailleurs une force et un agent révolutionnaires : la contradiction entre valorisation et dévalorisation est explosive, car le jour où la surproduction aura accumulé une montagne de marchandises qui ne trouvent plus de débouchés solvables, ces valeurs se dévaloriseront brutalement, et cela risque même de faire sauter le reste du monde de la valeur, le capital lui-même.

Pour suivre à la trace la société communiste, Marx démonte le mécanisme par lequel le capital dévalorise toutes ses marchandises (ou produits et valeurs d'usage), procès qui mène au point où toute valeur (donc aussi l'argent et le mode de propriété privé) disparaît dans le communisme supérieur.

brusquement au capital que tous ces éléments sont nécessaires à sa production, car cet oubli a provoqué une dévalorisation générale du capital » (dans les crises et guerres de destruction de la surproduction). Cf. également le Capital III, Ed. Sociales, t.1, p. 261-262.

²⁴ *Ibid.*, p. 246. Pour ce passage, le lecteur français peut se reporter au Capital III, Ed. Sociales, t. 1, p. 262, 271, 265-267, 246, 248-249 ; cf. aussi *Grun-drisse*, t. 2, p. 222-223, 99, et t. 1, p. 116-117 ; ainsi que *Théories sur la plus-value*, Ed. Sociales, t. 2, p. 94.

*En utilisant le schéma des **TROIS MOMENTS** du Capital, auquel nous avons fait allusion plus haut, nous structurerons comme suit les trois points centraux et convergents de la dévalorisation :*

*1. **Dévalorisation au niveau du procès de production – le « capital individuel » de l'entreprise.***

Dans le premier moment, tant que le produit du procès de travail n'est pas encore sur le marché où il sera transformé en argent, ce n'est qu'une valeur d'usage : il est donc dévalorisé. On pensera peut-être que Marx pinaille ici, mais le capitaliste n'est-il pas plus préoccupé de vendre sa marchandise que de la produire ? Les travailleurs sont là pour cela, et lui-même est d'ailleurs assez peu ferré de connaissances et de savoir-faire techniques. Ce moment se révèle désastreux pour le capital dans la crise, quand le bourgeois, n'arrivant plus à réaliser en argent sa surproduction sur le marché, ne peut donc plus reproduire son capital. En outre, au plan théorique qui établit la prévision, ce moment montre que le procès de travail ou de production est parfaitement viable comme pur procès de valeur d'usage, métabolisme entre le travail humain et la nature. Mieux, il ne subira plus ni accrocs, ni crises quand les forces productives auront augmenté au point de pouvoir se dépouiller de leur valeur d'échange.

Voici quelques citations caractéristiques à ce sujet ²⁵ : « La dévalorisation reste un élément du procès de valorisation, ne serait-ce que parce que, dans sa forme immédiate, le produit du procès n'est pas valeur, puisqu'il doit entrer dans la circulation pour se réaliser en tant que telle. Si le procès de production crée donc le capital sous forme de valeur et de valeur nouvelle, il le crée aussi et d'abord sous forme de non-valeur, puisque l'échange doit par la suite le valoriser ». « Dans le procès de production, la valorisation s'identifie purement et simplement à la production de surtravail (objectivation du travail en surplus) ». Or, dans le procès de travail qui crée cette valeur en plus, le produit, support de cette valeur est dévalorisé. Et Marx d'en conclure

²⁵ Cf. MARX, *Grundrisse*, Ed. 10/18, t. 2, les extraits suivants sont tirés des p. 206-210. Voir en outre : t. 2, p. 268 ; t. 1, p. 225 ; t. 3, p. 26 ; et t. 4, p. 14-16.

que « la barrière à surmonter se trouve en dehors du procès de production » – ce qui démontre, sur la base du fonctionnement du capital lui-même, qu’il faut abolir le mode de circulation en vigueur qui constitue une entrave à l’essor des forces productives.

2. Dévalorisation dans le procès de circulation d’ensemble avec les faux frais du moyen de circulation – l’argent, etc. – qui sont liés au mode de distribution ou d’appropriation privé.

C’est là qu’est réalisée la valeur issue du surtravail, échangée contre équivalent (contradiction immanente), mais avec cela, c’est aussi le moment du « saut mortel » du capital, où il enregistre de grosses pertes de valeur²⁶.

Ce deuxième moment traite donc du problème des pertes et faux frais spécifiques du mode de production capitaliste. Les frais de circulation s’avèrent en fin de compte un gaspillage du temps libre créé par les ouvriers, et n’ajoutent aucune valeur au produit (contrairement au transport). Marx explique que « lorsque je transforme la marchandise en argent ou l’argent en marchandise, la valeur reste la même, bien que la forme se trouve modifiée. Il est donc clair que la circulation ne peut augmenter la valeur des marchandises qu’elle met en mouvement, puisqu’elle se résout en une série d’opérations d’échange entre équivalents.

S’il faut du temps de travail pour effectuer ces opérations – c’est-à-dire s’il faut y consommer des valeurs, puisque toute consommation se ramène, en fin de compte, à une consommation de temps de travail vivant ou matérialisé –, la circulation occasionnera des frais. Or, si le temps de circulation coûte du temps de travail, il y aura une réduction,

²⁶ Sur la dévalorisation dans le procès de circulation, cf. *Grundrisse*, t. 3, p. 219-220, 58-59, 70-71, 190-192, 430-432. Le lecteur peut se reporter également au recueil de Marx-Engels sur *la Crise*, Ed. 10/18, qui indique les divers endroits où peuvent éclater les crises (dus le plus souvent à la dévalorisation) dans le système de production et de distribution bourgeois (cf. notamment p. 339-382 sur la chute du taux de profit et les points mercantiles et monétaires de la crise).

une suppression proportionnelle des valeurs en circulation, celles-ci étant dévalorisées en raison du montant des frais de circulation » ²⁷.

Pour compenser cette perte spécifique au « deuxième moment », le capital est encore poussé à surproduire sans pour autant échapper à l'inexorable dévalorisation. D'autre part, la dévalorisation dissout l'appropriation privée : sous la pression du procès de production – donc du travail socialisé de l'ouvrier – la socialisation déborde sur tous les rapports sociaux, y compris dans la circulation (afin d'en limiter les frais), et ce faisant, il y a un effet corrosif qui s'exerce sur la propriété privée de façon croissante.

3. Dévalorisation – sous-tendue dans les deux premiers moments – qui est systématiquement organisée et parachevée lors du passage au communisme au cours de la phase inférieure du socialisme.

Dans l'explosion des antagonismes qui pousse à son comble la lutte de classe, le prolétariat sera contraint à prendre le pouvoir pour mener à terme, au niveau politique et social, ce processus de dévalorisation par ces grandioses mesures de transition : abolition des classes non-ouvrières en étendant à tous les membres de la société l'obligation de travailler productivement, dans un premier temps, puis dépouillement du prolétaire de ses stigmates de classe pour le transformer en libre producteur associé. Les moyens décisifs pour abolir la valeur et faire retrouver aux produits et à la force de travail leur pure valeur d'usage, abstraite de la valeur d'échange artificieuse des sociétés de classe mercantiles, sont : 1/ la réduction des heures de travail jusqu'à l'abolition complète de la partie nécessaire, quand est atteint un niveau productif tel que le travail perd son caractère pénible et devient donc gratuit à la société ; 2/ la prédominance croissante de la vie collective sur la vie privée, de sorte que les « dépenses » pour l'ouvrier individuel (équivalence pour son travail) diminuent progressivement au profit des « dépenses » collectives, comme Marx le théorise dans la critique du Programme de Gotha.

²⁷ Cf. MARX, *Grundrisse*, Ed. 10/18, t. 3 p. 219.

La production devient alors ouvertement production de non-valeur, en même temps que disparaît l'opposition entre production et circulation.

Dévalorisation et société communiste

[Retour à la table des matières](#)

Une contradiction stupéfiante est que le capital se dévalorise aussi bien quand il circule sur le marché que quand il se fixe dans le corps du capital, la machinerie.

Pour ce qui est de la dévalorisation résultant des faux frais de la circulation, nous renvoyons le lecteur aux passages de Marx dans ce recueil²⁸ : on y trouve une condamnation claire et sans appel du mercantilisme et de l'argent. Nous ne ferons ici que les remarques suivantes et qui sont d'une brûlante actualité dans le capitalisme sénile, archi-mûr pour le communisme. Étant un faux frais, « le temps de circulation (qui emploie du travail) représente donc une limitation de la productivité du travail : il augmente le temps de travail nécessaire et diminue la plus-value ; c'est un frein, une barrière à l'autovalorisation du capital »²⁹. Or, « comme le capital doit tendre à abattre toute bar-

²⁸ Cf. infra. Deuxième Partie du recueil: B. Elimination des capitalistes industriels et monétaires - Dévalorisation dans le procès de circulation.

²⁹ Cf. Grundrisse, Ed. 10/18, t. 3, p.59. En conséquence, tous les rythmes de la nature sont violés par la frénésie du capital de s'amortir ou se rentabiliser au plus vite. Cf. également : p.219-220, 58-59, 70-71, 197, 190-192, 219-220 et 431.

Le crédit est la tentative par excellence de tourner les difficultés engendrées par la loi fondamentale du capital – celle de la valeur. Il en est une négation, mais par un moyen qui reste enlégé dans le monde de la valeur. C'est une solution mercantile aux problèmes que pose la production socialisée – ou société communiste au sein de la base économique bourgeoise.

Le crédit réalise « une circulation sans temps de circulation », en introduisant un mécanisme fictif qu'il valorise : on fait crédit avec intérêt, tout en niant le besoin d'argent pour faire circuler les marchandises. Le capitaliste qui n'a pas encore en mains l'argent provenant de la vente des marchandises qu'il a produites, reçoit l'argent de crédit et peut aussitôt commencer son cycle de reproduction avec une continuité parfaite, au point qu'il perd de

rière locale au trafic, c'est-à-dire à l'échange, pour conquérir le monde entier et en faire un marché, il doit tendre à DÉTRUIRE L'ESPACE GRACE AU TEMPS » (ibid.). *C'est ce qu'il fait quand « il réduit au minimum le temps que coûte le mouvement d'un lieu à l'autre ». Si cette tendance rapproche une nation de l'autre et resserre les liens de toutes sur le marché mondial, elle devient criminelle à la fin. En effet, après avoir ruiné dans la production la force de travail et la terre, le capital viole l'espace avec sa course démente contre le temps.*

Afin de réduire ses frais de circulation et accroître frénétiquement ses rotations, et satisfaire sa soif de surproduire, il détruit le sol, les forêts, les champs et leur vie, pour construire des routes, canaux, terrains d'aviation : il pollue la nature et l'air, l'espace (avec la couche d'ozone transpercée) ; il détruit la flore et la faune, salit et tue les mers avec le pétrole, pour gagner du temps et épargner sur les coûts de production d'autres énergies. A contrario, on peut définir le communisme comme la reconstitution de l'espace, l'occupation rationnelle de la terre par l'humanité, harmonieusement distribuée sur la croûte terrestre, en fonction de la valeur d'usage, des besoins et de l'utilité, ainsi que des possibilités réelles – et non plus de la criminelle valeur d'échange.

La dévalorisation représente une véritable force motrice de ce que nous avons appelé le troisième moment chez Marx – le communisme en mouvement dans la production capitaliste.

vue la surproduction qu'il crée sur le marché, et donc la crise si ses marchandises ne se vendent pas au fur et à mesure.

De plus, ce crédit n'est pas gratuit, il prélève des intérêts sur le capital productif. Il a fait accepter au capitaliste productif les complexes faux frais liés à la commercialisation en plus des frais du transport physique jusqu'au lieu de consommation : c'est des opérations mercantiles que le prêteur tire ses prétentions à un revenu.

« Le temps étant de l'argent », tout le temps (de production et de circulation) devient de l'argent aux yeux du prêteur d'argent. Le financier fait montre d'une telle indifférence pour la production qu'il voit la source du profit dans le temps qui rapporte de l'intérêt. Nous sommes retombés au niveau de l'usure parasitaire. Le gaspillage atteint son paroxysme, et la stricte économie de temps de travail, de matières premières, d'instruments, etc. dans la production devient dérision, puisque le *temps qui coûte* s'étend jusqu'à la table du consommateur après les mille détours de la circulation et du marketing.

Mais la forme en est aliénée sous le capital, parce qu'il détruit et dilapide les forces dévalorisées. Toujours par opposition : le communisme se définit comme réanimation et vivification de toutes les richesses créées par la nature et le travail humain au cours du passé, et enfouies aujourd'hui dans le capital mort.

La dissolution de la valeur d'échange se constate surtout dans la masse croissante des valeurs d'usage créées par les forces productives en augmentation incessante.

Pour utiliser un terme de Lénine, la dévalorisation « ouvre les fenêtres » suivantes sur le socialisme : a/ le développement du machinisme qui évince la force de travail, avec l'effet b/ d'augmenter le temps libre et de diminuer le temps nécessaire ; c/ la mise en sommeil d'une masse croissante de capital fixe qui se dévalorise à un rythme accéléré (cf. l'infrastructure, les édifices, installations, le réseau des routes et communications, etc., qui sont gratuits) ; et enfin d/ la dévalorisation constante de la force de travail qui anticipe matériellement sur la déprolétarianisation ou abolition du prolétariat de la phase inférieure du communisme.

Dans le présent recueil, nous avons reproduit les textes de Marx sur un aspect essentiel de la dévalorisation qui dissout le capital lui-même à mesure de la croissance des forces productives : le communisme frappe au cœur le capital. La dévalorisation devient un phénomène dominant dans la phase du machinisme, mais elle ne fait qu'exprimer la nature profonde du capital : « À mesure que la grande industrie se développe, la production de richesses dépend de moins en moins du temps de travail et de la quantité de travail utilisée [qui crée la valeur], et de plus en plus de la puissance des agents mécaniques qui sont mis en action pendant la durée du travail. Or, l'énorme efficacité de ces agents est, à son tour, sans rapport aucun avec le temps de travail immédiat que coûte leur production »³⁰.

Les machines sont ce moyen concentré pour dévaloriser le capital, parce qu'elles concentrent en elles toutes les forces gratuites de la nature et de la société : « Une autre force qui ne coûte rien au capital, c'est la science. Or, elle ne peut être appropriée par le capital qu'au moyen de l'utilisation de machines »³¹. En conséquence, « le capital

³⁰ Cf. MARX, *Grundrisse*, Ed. 10/18, t. 2, p.340-341.

³¹ *Ibid.* t. 4, p. 38.

commence par faire prisonnier le progrès historique et le met au service de la richesse »³².

Le mode de production transitoire du capital entre ici en conflit avec le cours historique de l'humanité, et le caractère non scientifique de la loi de la valeur éclate aux yeux. Les machines ne peuvent être que gratuites, abstraction faite des heures de travail immédiates qui y sont incorporées. Or, le capital ne peut payer toutes les heures que l'humanité a passées pour arriver à la science et à la technologie actuelles : payer ces heures du passé serait grossir les dépenses du capital au point de faire tomber aussitôt le taux de profit au dessous de zéro, et les produits seraient hors de prix ! « Il faut donc supposer que la valeur d'usage de la machine est infiniment plus grande que sa valeur d'échange »³³. *Une machine nouvelle plus efficace dévalorise les anciennes de la même espèce et pousse toute l'industrie à la dévalorisation : « Si, par exemple, à la suite d'une invention nouvelle, une machine peut être reproduite avec une dépense moindre de travail, la machine ancienne de même espèce perd plus ou moins de sa valeur et en donne par conséquent moins au produit »*³⁴.

Lorsque le capital introduit une innovation technique, des machines plus perfectionnées, c'est toujours pour accroître la part de la plus-value eu égard aux salaires, et il fait à cette occasion un surprofit par rapport à ses concurrents capitalistes, puisqu'il vend son produit au même prix qu'eux, alors qu'il a diminué ses frais de production. Mais c'est la recherche de ce premier avantage tout provisoire qui conduit à une dévalorisation générale, durable. En effet, lorsque tous les concurrents capitalistes de la même branche ont repris les mêmes méthodes, les prix se mettent à chuter – et sous l'action combinée de la surproduction et de la concurrence, les frais de production moindres dus à l'innovation représentent la nouvelle valeur sociale. La recherche de surprofits provoque elle-même une dévalorisation générale du capital de la branche d'industrie. Les surprofits sont

³² *Ibid.* t. 3, p. 143.

³³ *Ibid.*, t. 2, p. 181.

³⁴ Cf. Marx, *le Capital* II, Ed. Sociales, p. 55. Voir également *Théories sur la plus-value*, Ed. Sociales, t. 2, p. 666 ; *Grundrisse*, t. 3, p. 45-46 et 131 ; t. 4, p. 16-18 et 144 ; t. 2, p. 160, 356, et 262-263 ; *le Capital* III, Ed. Sociales, t. 1, p. 128-240, sur l'accroissement de valeur et la dévalorisation : la libération et la fixation du capital, et p. 138.

temporaires, contingents ; la dévalorisation est progressive, systématique et universelle.

Pour ce qui est de la dévalorisation de la force de travail, le salariat est dévalorisé par rapport au système de l'esclave, dont toute la personne (y compris la famille nécessaire à la reproduire) était achetée, et par rapport aussi au système de l'artisan, qui touche le plein équivalent de son travail. Le prolétaire, n'ayant plus que sa force de travail, doit produire du surtravail et ne touche rien quand il ne travaille pas. Le capitalisme marque ainsi une étape importante dans la dévalorisation croissante du travailleur, dont le travail devient de plus en plus simple, perdant tout caractère complexe de métier, etc. Cette loi économique du capital ébranle les institutions les plus fondamentales de la société. Par exemple, la sacro-sainte famille : en jetant femme, enfants sur le marché du travail, les machines dévalorisent la force de travail de l'ouvrier mâle adulte, dont le seul salaire ne suffit plus à le reproduire par l'intermédiaire biologique représenté aujourd'hui par la cellule familiale de la société bourgeoise. De même, le capital ruine l'individualisme en mutilant et en divisant le travail de l'ouvrier dès le stade de la manufacture, dans le but d'accroître les forces productives à l'infini.

Cette dévalorisation de la force de travail converge dans ses effets avec le surtravail qui évince au fur et à mesure le travail nécessaire dans la société moderne pour aboutir dans le communisme à ce que la force de travail soit entièrement sans valeur, gratuite – comme les forces de la nature et de la science³⁵. Ce ne sera plus qu'une valeur d'usage collective.

En somme : « Les rapports de production bourgeois sont la dernière forme contradictoire de la production sociale »³⁶. Mais, ajoute Marx, « les forces productives qui se développent au sein de la société créent en même temps les conditions matérielles pour résoudre cette contradiction » (ibid.). La dévalorisation générale et brutale dans les crises cycliques de plus en plus graves suscite elle-même la révolution politique et sociale qui accouche de la société communiste.

³⁵ Cf. MARX, *Grundrisse*, Ed. 10/18, t. 2, p. 263.

³⁶ Cf. MARX, *Préface à la Contribution à la critique de l'économie politique*, Ed. Sociales, p. 5.

Dénouement par le surtravail

[Retour à la table des matières](#)

Avant de voir comment s'effectue pour Marx l'abolition de la contradiction entre travail nécessaire (salaire) et surtravail (plus-value), considérons les solutions erronées que proposent diverses écoles socialistes qui ne s'en prennent qu'au mode de distribution et laissent intact le mode de production capitaliste. Cela permettra de définir, par opposition et de manière non ambiguë, la vision de la société communiste de Marx.

Le point de vue ouvrieriste, proprement réactionnaire, est : travaillons seulement les heures nécessaires et reconstituons simplement l'échange entre équivalents. Alors, nous ne serons plus dupés, car nous ne ferons pas de surtravail. Prenons donc la juste part, et retournons à la maison : si cela n'est pas réalisable avec le système de fabrique, mettons-nous en coopératives ! C'est aussi la position immédiatiste de Proudhon, de Lassalle, de Dühring, des anarchistes et de quantité d'autres. Leur bête noire à abattre, c'est le surtravail qui est sans façon identifié au capital. En revendiquant de l'éliminer purement et simplement, ils se placent même au-dessous du capitalisme, qui utilise quant à lui la plus-value, en partie du moins, pour élargir la production, améliorer la productivité (grâce à laquelle le communisme réduira les heures et la peine du travailleur)³⁷. En effet, par

³⁷ En critiquant Proudhon, Marx réfute d'avance toutes les solutions ouvrieristes qui ne tendent qu'à privilégier l'aristocratie ouvrière avec leur socialisme « gestionnaire », bouée de sauvetage pour faire durer le capitalisme. « *L'astuce proudhonienne... se ramène, à mon avis, au raisonnement suivant : le véritable ennemi à combattre, c'est le capital. L'expression la plus pure en est au plan économique l'intérêt, car ce que l'on appelle profit n'est qu'une forme particulière du salaire. Nous éliminons donc l'intérêt que nous changeons en annuités, c'est-à-dire en remboursement du capital par acomptes annuels – et voilà assurée la prééminence pour toute l'éternité à la classe travailleuse (lis : la classe industrielle) – la classe capitaliste étant dès lors condamnée à disparaître progressivement. Les différentes formes de l'intérêt sont : l'intérêt de l'argent, le loyer, le fermage. En somme, la société bourgeoise se trouve conservée, justifiée : on la dépouille seulement de sa mauvaise tendance* » (Marx à Engels, 14-08-1851).

rapport à la loi du surtravail ou de la plus-value, ces socialistes retombent au niveau de la loi de la valeur (où le travailleur, ou mieux l'artisan touchait le plein produit de son travail, l'équivalent de toutes les heures faites). Cela n'a aucun sens puisque les travailleurs n'ont plus de capital constant à avancer depuis la fin de la période artisanale. Ce ne sont rien d'autre que des nostalgies petite-bourgeoises qui revêtent l'habit ouvrier.

Au demeurant les textes de Marx sur le machinisme et l'entreprise automatisée illustrent à quel point ces revendications sont dépassées par l'industrie moderne elle-même qui rend impossible le calcul de la contribution de l'ouvrier individuel au produit du procès de la production même par le comptage de l'heure de travail et signe ainsi la faillite définitive de la théorie de Lassalle de pouvoir disposer du « fruit intégral de son travail ». Si cette « liberté fondamentale de pouvoir disposer du produit de son travail » existait, l'espèce humaine, du fait du nombre de membres qu'elle a atteint maintenant, du fait du niveau actuel de ses exigences, même strictement physiques, ne pourrait plus survivre.

Il y a deux nuances possibles dans cette « utopie réactionnaire » : 1/ tout le revenu va à la société comme plus-value, et nous allons la diviser entre ceux seulement qui ont travaillé... et que deviendront alors les enfants, les vieux, les malades, sans parler de l'élargissement nécessaire de la production pour la population qui croît ? – demandera Marx dans la critique du programme de Gotha ; 2/ le socialisme arrive lorsqu'on paie la force de travail à sa véritable valeur, et qu'on « abolit » l'extorsion de plus-value, en distribuant le « profit » aux ouvriers, système qui se ramène au précédent, avec les mêmes objections marxistes. De toute façon, la base économique du capitalisme subsiste et ses superstructures. Et puisque reste la nécessité de nourrir les enfants, les malades, les vieux, etc. nous aurons également la famille privée avec ses « esclaves domestiques », ou bien l'assistance sociale tout aussi répugnante ; sans tenir compte des investissements pour un « avenir meilleur », ou pour combattre des ca-

Ce n'est pas que le communisme ne supprimera pas ces phénomènes apparents – cela fait au contraire partie des mesures de transition – mais ce coup de griffe dans la distribution doit être accompagné de mesures qui révolutionnent la base économique : c'est là que réside l'apport révolutionnaire de Marx, porte-parole de la classe ouvrière moderne.

tastrophes inattendues, et éviter une régression sociale. En d'autres termes, ces propositions ne sont pas révolutionnaires, mais conservatrices. C'est dire qu'elles ne changent rien de fondamental au capital et ignorent même le développement actuel des forces productives sur la base de l'énorme surtravail qui exige qu'on dépasse effectivement – et pas illusoirement – le système de distribution capitaliste, parce que la production est désormais sociale et étouffe dans les limites de l'appropriation individuelle, des entreprises et des classes.

Il faut, en somme, briser la formule capitaliste qui est : capital constant anticipé + salaire anticipé + plus-value (profit) = capital plus grand.

Le marxisme démontre que ce système n'est pas éternel, donc susceptible seulement d'être réformé : avant le capitalisme, cette formule n'existait pas et elle sera progressivement abolie après la conquête du pouvoir par le prolétariat. Nous ne pouvons donner dans cette Introduction que les grandes lignes de cette abolition progressive avec la formule centrale de la société communiste. Pour en saisir le détail et la profondeur, il faut se plonger dans les textes de Marx-Engels, notamment la Critique du programme de Gotha que nous reproduisons à la fin du recueil sur la Dictature du prolétariat.

Il ne s'agira de donner ni « tout le produit au travailleur », ni tout le produit au capitaliste, à l'entreprise, voire à l'Etat capitaliste, de façon à assigner en argent au travailleur non seulement son salaire, mais encore une part aliquote du profit, pour qu'il touche ainsi travail nécessaire + surtravail (salaire + plus-value). Il y a plus de cent ans, Marx a écrit : « C'est précisément en se fondant là-dessus que les économistes démontrent, depuis 50 ans et plus, que le socialisme ne peut abolir la misère, enracinée dans la nature ; il ne pourrait que la généraliser, la répartir également sur toute la surface de la société ! ».

La formule marxiste est toute différente. Le socialisme attribue à la société, qui en dispose, tous les produits du travail social, en excluant de l'appropriation individus, entreprises et unités privées semblables (même s'il s'agit de coopératives)³⁸. Nul n'aura, en tant qu'individu

³⁸ Mais, dira-t-on, les coopératives avec le travail associé se substitueront aux fabriques à l'échelle nationale pour transformer les prolétaires en producteurs associés avant de les hausser au stade de l'homme social. Certes, mais nous parlons ici de l'appropriation, et de fait elles ne seront pas proprié-

ou groupe, la possibilité de disposer des produits du travail de qui que ce soit – ni même du sien propre. Une forte proportion de « marxistes » convaincus resteraient ahuris d'apprendre que le socialisme maintiendra le surtravail et ne paiera pas le travail nécessaire.

Le communisme, à la fin, ne parlera plus en termes de valeurs, mais dira tout simplement : la société prend de tous le travail, libre si possible (dans le dernier stade), forcé si nécessaire (surtout au début du premier stade), et elle donne à tous leur consommation, illimitée si possible, et contingentée si nécessaire (au début surtout). Nous sommes toujours, au nom des masses misérables avant tout, pour le contingentement par la valeur d'usage et contre celui qui s'effectue au moyen de l'argent (valeur d'échange).

Dans la transition du communisme inférieur ou dictatorial (avec l'Etat de contrainte), on évince D'ABORD les classes parasites et dominantes, etc., de l'appropriation dans la distribution, ET EN-SUITE – ce qu'oubliait le libéral Proudhon – on les oblige à travail-

*taires de leur produit qui ira à la société ; c'est elle qui mettra à leur disposition les moyens pour produire, abolissant de la sorte la notion de capital constant et les stigmates du mercantilisme. C'est la seule manière d'éviter la plaie, dont parlait Staline dans ses *Problèmes économiques* de 1953, à savoir qu'il se développe des kolkhozes millionnaires à côté de kolkhozes pauvres, les premiers touchant une RENTE en raison de leur bonne topographie etc., ce qui amorce de nouveau un processus de concentration et de ruine des plus faibles qui sont absorbés par les gros.*

*Disons tout de suite que la Russie n'a jamais atteint le stade du socialisme inférieur qui implique une économie développée : elle a dégénéré bien avant qu'elle se soit haussée à ce niveau. Elle a, en fait, développé un système de « socialisme romantique » qui, dans l'agriculture, donne au travailleur une part du profit, ce qui diminue la part du capital constant à investir pour augmenter la production et faire donc baisser les prix, ce qui profite à tous dans le « capitalisme classique » progressif de Ricardo, et faisait dire à Marx : « Je vote pour le libre essor du capital ». Pour des raisons de conservation sociale (cf. aussi la Pologne de Gierek), le capitalisme « populaire » est au-dessous du capitalisme « dur et pur » que Lénine proposait de contrôler par la dictature du prolétariat dans l'intérêt collectif des masses, et non pour l'avantage contingent des producteurs directs (les ouvriers des bonnes grosses fabriques touchant de confortables revenus, et ceux des fabriques petites et arriérées touchant des salaires de misère, sans parler des masses qui ne disposent pas du tout de moyens de production notables). Cf. *Dialogo con Stalin*, Ed. Filo del Tempo, article intitulé *Capitalismo classico, socialismo romantico*, p. 127-144.*

ler productivement dans la base économique pour réorienter les branches de la production vers la valeur d'usage dans l'intérêt collectif, et on en arrive ENFIN à l'abolition de tous les prolétaires – au communisme supérieur ou spontané. Si l'on veut, nous pouvons donner la formule en termes de valeur, c'est-à-dire avec le langage de la société économique actuelle (Marx procède souvent ainsi, quand il parle du communisme par opposition au capitalisme) : la société socialiste, représentée par la classe prolétarienne au pouvoir et par son parti, continuera à prendre de l'ouvrier le surtravail et le passera de l'entreprise (dont l'autonomie sera rapidement brisée) à la société, et EN OUTRE prendra de l'ouvrier le travail nécessaire ³⁹.

En somme, la société s'approprie tout – comme le capital tend à le faire, mais sans y parvenir. En effet, c'est le capital en général, social, abstrait qui s'approprie tout le produit, mais il est représenté par tous les capitalistes individuels ; certes, il les exproprie au fur à mesure, mais il n'y parvient jamais complètement, car il n'est pas – de par ses contradictions internes et la loi de l'appropriation privée qui règne dans la distribution des capitaux – en mesure de centraliser tous les capitaux en une seule main.

Comme c'est sur la lancée de la dynamique économique actuelle que le prolétariat au pouvoir centralisera tous les moyens productifs entre les mains de la société, il abolira d'abord le premier et le dernier terme de la formule capitaliste ci-dessus énoncée, à savoir

³⁹ Toutes ces propositions réfutent directement le « socialisme romantique », théorisé par Proudhon, etc., qui voulait simplement éliminer la personne économique des capitalistes, propriétaires fonciers et autres monopoleurs, afin de donner leur part aux travailleurs, croyant ainsi avoir réalisé le socialisme. En fait, le capitalisme classique fonctionne plus efficacement que ce « socialisme » qui conserve tout le mécanisme bourgeois dans la base de la production. Il ne faut donc pas confondre les mesures de contenu capitaliste que Marx reprend dans les pays attardés sous la dictature du prolétariat (dans *le Manifeste*, par exemple) avec des mesures affadies de « capitalisme populaire » : le mécanisme le plus efficace doit fonctionner, et il le fait de manière d'autant plus pure que les classes accapareuses ne prélèvent pas pour leurs « jouissances » une part de la plus-value qui doit être réinvestie pour la société. Transférer celle-ci aux travailleurs ne fait qu'accentuer les mêmes vices en corrompant la classe ouvrière devenue petite-bourgeoise : *le surtravail doit aller à tous les membres de la société* – sinon, plus de communisme, ni de solidarité humaine véritable.

l'élément du capital constant et, du même coup, le caractère capitaliste (monétaire et mercantile) du produit final, puisque les produits ne seront plus vendus sur le marché. Toute la société tendra à former une « entreprise » unique, et les machines, matières premières et auxiliaires produites ici ne seront plus du capital constant là, du fait de l'échange (vente) d'une entreprise à l'autre : il n'y aura plus que du travail ajouté aux matières premières et ressources naturelles gratuites.

Marx le démontre lorsqu'il met en évidence – au plan théorique de la SCIENCE économique (ce qui confirme la puissance du savoir de classe) – que le capital constant disparaît quand la société forme une seule et même unité, au niveau du capital abstrait⁴⁰. Il ne reste plus alors que le taux de plus-value ; le taux de profit qui se rapporte au capital anticipé, où figure le capital constant, se trouve éliminé du même coup. La société peut désormais distribuer les forces productives en fonction non plus de la valeur d'échange, de la rentabilité mercantile et de la recherche du profit, mais des besoins, de la valeur d'usage – en mettant en veilleuse les activités et industries malsaines, antisociales et parasitaires, pour développer les productions utiles. Si le but n'est pas encore atteint, l'orientation est claire et décidée.

Comme Marx l'explique à propos du programme de Gotha, la société qui dispose de tout le produit en rend une partie seulement (qui est donc contingentée) au travailleur en échange d'un bon de travail (qui se substitue au salaire dont il a perdu les caractéristiques monétaires et de valeur d'échange thésaurisable, transférable et accumule, etc.)⁴¹. Le changement révolutionnaire suivant est que la société-

⁴⁰ Le lecteur trouvera la théorie du capitalisme pur, abstrait, mais scientifique et REEL, puisque conçu comme un mécanisme fonctionnant selon des lois déterminées, et non selon le hasard, dans les chapitres intitulés *Théorie du capitalisme drogué* et *Homicide des morts* (qui traitent en même temps de la perversion de ces lois ricardiennes dans le capitalisme sénile et dégénéré d'aujourd'hui), dans le recueil de MARX-ENGELS sur *la Crise*, Ed. 10/18, p. 249-260. D'ores et déjà, le capital constant est égal à zéro et il n'y a que du TRAVAIL AJOUTÉ si l'on considère la société capitaliste *dans son ensemble* (objet des livres 2 et 3 du Capital).

⁴¹ Comme ce processus relève de l'organisation de la production, les syndicats, etc. joueront un rôle essentiel, sous direction du parti, dans cette transformation économique. C'est pourquoi le mécanisme de cette transition a été abordé dans le recueil de Marx-Engels sur *le Syndicalisme*, PCM, t. 2, p. 92-

té tend à réduire progressivement cette part grâce à la productivité croissante du travail – ce qui est impossible au capital, parce qu’il absorbe lui-même le surtravail avec tous les progrès qui en résultent. Ainsi le travailleur est-il toujours plus mutilé et réduit au travail simple avec la diffusion du machinisme, tandis que ses heures de travail augmentent dans la production (à moins que les syndicats ne contre-carrent quelque peu cette tendance par la force) parallèlement au développement de cette autre plaie capitaliste qu’est le chômage.

Dès la conquête du pouvoir, la part du travail nécessaire sera augmentée par des mesures de désinvestissement dans les branches improductives, nuisibles, etc. et par l’obligation pour tous de participer à la production productive : en deux heures de travail, l’ouvrier touchera au moins la « valeur » de huit aujourd’hui. L’effort et la peine pourront être deux, quatre, dix fois moindres, ce que ne peut réaliser le machinisme capitaliste. Et à mesure que se développent les forces productives, le travail nécessaire tendra vers zéro : toute propriété s’en trouvera abolie⁴², et même la dernière d’entre elles : celle

107 sur la réduction des heures de travail qui décrit le processus de déprolétarianisation ou transformation du producteur en homme social, soit le passage du socialisme inférieur au plein communisme.

⁴² Si Marx parle dans *le Manifeste* de « propriété personnelle des effets individuels », il n’y inclut pas la maison qui est, dans le communisme, lieu d’habitation collective (les palais chers à Owen, etc.), car elle est propriété foncière, se rattachant à la terre qui, dans la société communiste, n’appartient même pas à la société toute entière et n’a « *que des USUFRUITIERS QUI DOIVENT L’ADMINISTRER en bons pères de famille AFIN DE TRANSMETTRE UN BIEN AMELIORE AUX GÉNÉRATIONS FUTURES* » (cf. *le Capital* III, in *Werke* t. 25, p. 784). Il n’oublie pas que toute la « civilisation » atroce des sociétés de classe dérive (l’étymologie est la même) de la *propriété sur la maison qu’on habite*, alors que société vient de gens, fraternité consanguine et solidaire du communisme primitif.

Il faut être bien sot pour voir dans la « propriété personnelle » des effets individuels une garantie de l’intégrité individuelle contre le communisme collectiviste – comme si ces « sauvages de communistes » voulaient dépouiller, dans la société d’abondance, le pauvre individu de sa chemise et lui contester sa brosse à dents. Il faut distinguer usage et propriété, c’est-à-dire droit d’abuser en en privant les autres – par exemple, de laisser une maison vide ou d’en expulser les habitants, simplement parce qu’elle appartient au propriétaire – souvent la banque – qui peut en faire ce qu’il veut. Même la société n’a pas le droit, comme le dit Marx, de faire ce qu’elle veut des biens : elle doit en user rationnellement comme de précieuses valeurs

de sa propre force de travail qu'on échange contre une rémunération. La partie collective du produit se substitue progressivement à cette part individuelle du travailleur, parce que la première n'est plus appropriée contre l'ouvrier, mais au profit de son développement en tous sens. On passera de la sorte du stade du socialisme inférieur au stade supérieur.

Ce seront les modestes mais solides heures de travail – et non la fallacieuse et creuse liberté – qui auront été conquises pour l'ouvrier. Tant que la société ne réalisera pas l'abondance – et le capitalisme ne peut réaliser que la surproduction, donc la destruction de l'excédent par le gaspillage et les guerres – il y aura contingentement (par l'argent du salaire ou les bons de travail). Mais c'est par la conquête du pouvoir que la différence qualitative sera faite entre capitalisme et socialisme, quand les ouvriers administreront l'économie à leur avantage, en mettant leur généreux surtravail au profit de l'émancipation de tous – ce qui abolit à la fois le travail nécessaire forcé et transforme du même coup le contenu même du travail qui, étant donc gratuit, perd son caractère pénible et devient activité épanouie de l'homme épanoui lui-aussi.

Héroïque prolétariat

[Retour à la table des matières](#)

Tout le communisme repose sur la classe ouvrière, c'est le mouvement du travail exploité qui s'émancipe, sur la base de la réalité et non de programmes élucubrés. C'est pourquoi le spectre du communisme hante les jours et les nuits de la bourgeoisie.

Engels définit la bourgeoisie comme classe non héroïque ; par antithèse, comme toujours, nous dirons que le prolétariat est, par nature, héroïque – par nature, parce que comme tout le monde il peut lui-aussi être corrompu, par exemple quand il est aristocratisé dans les métropoles impérialistes privilégiées. Mais le prolétariat authentique existe toujours – et il devient même toujours plus nombreux dans le monde. Même dans les métropoles, il existe – et quand il n'y a plus

d'usage, socialement, c'est-à-dire pour tous – y compris les générations futures.

assez de prolétaires indigènes, aux moments de grande prospérité, le bourgeois va les chercher dans les pays dépendants où ils foisonnent, et nous avons les Algériens, Maliens, Portugais, etc. qui représentent les prolétaires de toujours, les sans-réserves, en attendant que les aristocrates soient déchus avec le chômage, la crise et la guerre.

Le prolétaire est celui qui ne peut constituer de réserves – et ils sont plusieurs milliards sur notre planète⁴³. Quand il a fini son travail, sa paie ne suffit même pas à faire manger, vêtir, chauffer et loger convenablement les siens : il n'a aucun espoir de sortir de cette situation qui se reproduit pire encore pour ses enfants. Et c'est pourtant lui qui, avec son surtravail, produit la plus-value, toutes les richesses énormes, trop grandes, de la société. De plus, c'est lui qui est écrasé par l'oppression policière et l'arbitraire judiciaire – hors-la-loi comme nos frères immigrés – et, cycliquement, il est passé sous le nappalm, les bombes des guerres coloniales et impérialistes. C'est ce prolétariat qui est le plus capable de s'émanciper, et le parti communiste doit s'appuyer sur cette partie la plus radicale, la plus communiste, la plus GÉNÉREUSE et solidaire (l'individualisme n'a pas corrompu ce prolétaire qui envoie sa paie aux siens, avant de se divertir et de manger à sa faim) pour réaliser l'émancipation humaine, c'est-à-dire abolir le travail nécessaire pour que ne subsiste plus que le surtravail, don gratuit à la société, au profit de tous.

Seule une humanité de cette trempe peut partir à l'assaut du ciel dans la révolution la plus impitoyable, la plus longue et terrible qui soit. Tout cela dépasse l'entendement, le bon sens de l'homme de la rue, du citoyen moyen qui ne croit qu'à son intérêt IMMÉDIAT et INDIVIDUEL. Par nature – parce qu'il est une CLASSE – le prolétariat ne se meut pas sous l'impulsion de l'appétit personnel, mais de déterminations sociales irréfragables. C'est non pas l'utilitarisme qui

⁴³ Contrairement à ce que pensent les ouvriéristes, la classe ouvrière ou le prolétariat n'est pas seulement formé des travailleurs qui ont un emploi. Marx range cinq catégories sous cette rubrique quand il dissèque la classe ouvrière tout entière : cf. MARX-ENGELS, *Critique de Malthus*, PCM, chapitre sur le Schéma d'évolution de la classe ouvrière, p. 146-150. Le capitalisme sénile et dégénéré, où le propriétaire foncier, l'industriel et le financier ont depuis longtemps perdu toute raison économique d'exister, corrompt toutes les classes de la société, y compris les ouvriers dans la mesure où ils sont aristocratisés. Le capital pourrit sur pied.

pousse la classe ouvrière vers son émancipation, mais son action et sa volonté sont mues par les conditions matérielles de l'actuelle société bourgeoise antagonique dans la juste voie qui anticipe, ou mieux, prépare d'ores et déjà l'humanité de demain.

Ce prolétariat là est capable non seulement d'offrir son surtravail à la société, mais encore d'augmenter la part de sa peine jusqu'à l'extrême limite du sacrifice de sa vie, en prenant le fusil pour déchoir la bourgeoisie et organiser la dictature du travail : en s'occupant gratuitement d'activités politiques, militaires, idéologiques, judiciaires, administratives – grâce à quoi il devient classe dominante et développe l'HOMME SOCIAL, universellement épanoui⁴⁴, qui s'approprie les fruits intellectuels et artistiques du travail productif.

Marx l'a théorisé dès ses premiers travaux : « Lorsque les ouvriers communistes se réunissent, leur intention vise d'abord la théorie, la propagande, etc. Mais en même temps ils s'approprient par là un besoin nouveau, le besoin de leur réunion, et ce qui semble n'avoir été

⁴⁴ Lorsque Marx parle de l'*épanouissement de l'homme*, il faut repousser, pour bien le comprendre, deux interprétations au fond bourgeoises toutes deux. De toute évidence, le communisme n'est pas pour lui une colonie d'êtres identiques, celui du madrépore primitif du banc de corail ou de l'individu nivelé, robotisé, de la société bourgeoise où l'énergumène d'exception fait contrepoids à la foule. Marx a tout autant horreur de l'individu-citoyen libre, égal-inégal, de la société mercantile de concurrence où chacun cherche à rouler l'autre, auquel l'anarchisme oppose l'égalitarisme individuel en restant enfermé dans la même alternative bourgeoise. En un mot, l'épanouissement humain ne signifie pas, pour Marx, le gonflement de l'individu « unique », avec l'exaspération de prétendues particularités ou traits spécifiques des individualités spéciales et d'exception. En tant que communiste, il voit l'homme épanoui dans celui qui sait faire tout ce que les autres font, qui sait ressentir la gamme infinie des sentiments humains, c'est-à-dire qui vit en communion avec eux, s'est haussé au niveau du savoir, du faire et du sentir de toute l'espèce humaine, dans toute la richesse des relations entre les hommes vivant en symbiose avec la nature. Sa conception n'est donc pas du tout humaniste, comme l'est par définition celle de la Renaissance qui fut l'âge d'or du travail artisanal. Le communisme est l'expression non pas de l'homme parcellaire, mais social. Dans son développement, l'homme de demain a le soutien de tous les autres hommes ; l'épanouissement de l'un est la condition de celui de tous les autres, selon la formule du *Manifeste*. L'humanité développée n'est donc pas le fait du hasard, mais du déterminisme.

qu'un moyen est devenu un but. Ce mouvement pratique, on peut en observer les plus brillants résultats lorsqu'on voit s'assembler des ouvriers socialistes français. Ce n'est plus le manger, le boire, le fumer, etc. qui représentent le moyen de les unir. La société, l'association et les discussions qui ont encore la société comme but, leur suffisent : chez eux, la fraternité humaine n'est pas une phrase, mais la vérité, et la noblesse de l'humanité rayonne vers nous de leurs figures endurcies par le travail »⁴⁵.

L'expérience de la révolution de 1917 comme celle de la Commune de 1871 ont montré que ces ouvriers étaient capables de soutenir les conditions économiques de leur émancipation par les sacrifices gigantesques de la révolution qui en est la condition indispensable. Les ouvriers des quartiers prolétariens de Petrograd et de Moscou ne se sont pas soulevés pour obtenir des jouissances palpables, immédiates. Ils sont allés bien au-delà des capacités révolutionnaires limitées des classes petites bourgeoises pauvres. Le capitalisme et l'impérialisme avaient déjà jeté des racines profondes depuis quelques décennies et leur avaient donné – comme à leurs frères d'Europe occidentale – ce petit peu de pain, de kopeks et d'instruction élémentaire qui leur ont permis d'accéder à la presse et à la vie de parti »⁴⁶. Ils avaient déjà

⁴⁵ Cf. MARX, Manuscrits économique-philosophiques de 1844, in Werke : Ergänzungsband t. 1, p. 553-554.

⁴⁶ Si le réformisme propose aux ouvriers de partager, dans les pays privilégiés impérialistes, les bribes du festin des cyniques exploiters, le marxisme révolutionnaire leur propose de conquérir toute une société qui sera celle des producteurs. La revendication essentielle n'est pas le pain ou la brioche, ceux-ci seront donnés de surcroît si le prolétariat lutte. Il s'agit d'arracher le pouvoir aux classes dominantes et à leurs innombrables laquais qui s'affairent dans les fonctions dirigeantes de la politique, de l'administration, de l'idéologie, bref des superstructures qui oppriment les masses et les tiennent dans l'abrutissement et la servilité, pour leur opposer leur propre Etat au service de l'émancipation des travailleurs. Pour cela, les ouvriers doivent lutter et passer par de grandes souffrances, et ils le feront non pour des raisons éthiques, mais parce qu'ils y seront poussés par la crise économique et sociale, par la répression toujours pire qui s'abat sur le prolétariat mondial – du fait de l'Etat oppresseur qui « travaille pour nous comme dix chameaux » (cf. MARX-ENGELS, la Crise, Ed. 10/18, p. 44-47).

De toute façon, le prolétariat qui redevient lui-même a un grand cœur : « *Ce qui prouve aux économistes combien les ouvriers ont le cœur généreux, c'est que ce sont souvent les ouvriers d'usine les mieux payés qui forment la*

l'expérience de luttes et d'échecs terribles, des années lointaines de 1905 ainsi que du mois de juillet 1917, qui les avaient imprégnés des traditions bolchéviques de parti. Ils savaient bien que les « mesures » - même les plus résolues - dans le domaine de l'économie manufacturière des villes ne leur donneraient pas beaucoup plus de pain à se mettre sous la dent, mais serviraient seulement à soutenir l'armée rouge qui se battait sur six fronts à la fois, en faisant marcher les trains et l'Etat de la dictature révolutionnaire. Leur parti, et Lénine qui parlait en leur nom, pouvaient compter sur eux et répondre d'eux : dans la révolution, eux comme les Communards ne réclamaient ni jouissances égales, ni inégales, mais ils savaient qu'ils devaient continuer à se battre pour émanciper leur classe de l'esclavage capitaliste dans le monde entier.

Ce n'est pas - fait incompréhensible à nos contemporains dégénérés et corrompus par la contre-révolution triomphante - l'envie économique, ce moteur méprisable, qui les poussait, pas plus que ce n'était l'espoir de gagner quelques sales roubles de plus. La Russie socialiste et la Chine bourgeoise révolutionnaire n'ont commencé à parler d'intérêts matériels individuels des travailleurs qu'à partir du moment où la contre-révolution (ou thermidor) y triomphait, en bafouant les intérêts sociaux profonds des travailleurs : leur pouvoir politique, idéologique, etc. dans la société. Ce n'est que l'action de classe - et non l'action individuelle - qui est sociale et émancipatrice, et qui a ce souffle révolutionnaire capable de transformer les misérables conditions actuelles. Et ces actions prométhéennes ont leur source et leur but non pas dans la conscience, mais dans la dynamique de classe des conditions économiques. Elles sont donc détermi-

plupart des syndicats ; que les ouvriers emploient tout ce qu'ils peuvent mettre de côté de leur salaire, en se privant, pour former des associations politiques et économiques, et pour couvrir les frais de ces organisations. Et si messieurs les capitalistes et leurs flagorneurs d'économistes sont assez bons pour condescendre à ajouter au minimum du salaire, c'est-à-dire au strict nécessaire, un peu d'argent pour le thé ou le rhum, le sucre et la viande, il doit par contre leur paraître aussi insolent qu'incompréhensible de voir les ouvriers prendre sur ce minimum une partie de leurs frais de guerre contre la bourgeoisie, en faisant de leur activité révolutionnaire la plus grande joie de leur vie » (cf. MARX, le Salaire ouvrier, in MEGA I/6, p. 471).

nées, irréfragables, et s'imposent envers et contre tout aussi longtemps que subsistent les conditions d'exploitation et d'oppression.

Parti, anticipation réelle de la société communiste

[Retour à la table des matières](#)

Le parti est l'organe – et non un instrument utilitaire, une simple forme d'organisation pratique – pour faire passer la vie collective, donc aussi le programme et l'action unitaires, dans les prolétaires, indépendamment de leurs activités professionnelles et de leurs conditions locales particulières⁴⁷. C'est lui qui a élaboré, de façon anonyme et impersonnelle, le programme de classe théorisant le but de la

⁴⁷ Le communisme latent dans la base sociale de la production ne devient vivant que lorsque le prolétariat révolutionnaire opère la jonction entre ses activités politiques de parti et ses revendications économiques de classe, afin de lutter pour la conquête du pouvoir qui ouvre la voie à la société nouvelle.

Le parti, l'avant-garde communiste, effectue cette jonction en soudant les organisations économiques (syndicats, conseils ouvriers, etc.) au but du communisme. Marx, lors de son activité à la tête de la première Internationale, a ainsi diffusé le programme communiste à toutes les organisations ouvrières particulières, les couches profondes du prolétariat exploité, les éléments révolutionnaires en lutte contre l'impérialisme, etc., regroupant d'ores et déjà toute l'humanité militante contre la société de classe. Nous renvoyons le lecteur aux deux volumes sur *le Syndicalisme*, PCM, pour les passages extraits des rubriques suivantes : *liaison entre prolétariat et paysannerie* ; *liaison avec les ouvriers agricoles à l'occasion des grèves* ; *syndicats avec les ouvriers non-qualifiés* ; *liaison avec les travailleurs étrangers* ; *action concertée des syndicats avec les mouvements de grève d'autres pays* ; *classe ouvrière et problème des races et des nationalités* ; *Internationale et chômeurs* ; *travail des femmes et syndicats* ; *travail des enfants et adolescents*.

Le très adroit et intelligent adversaire des ouvriers qu'était Bismarck a très bien compris l'importance primordiale de la liaison entre parti et syndicats, et pour éviter cette jonction, il a soudoyé des agitateurs ouvriers pour créer des organisations syndicales sur une base et avec des buts erronés, mais toujours indépendants de l'Internationale révolutionnaire : les Américains l'ont littéralement plagié à l'échelle du monde entier au cours de cet après-guerre. Cf. la polémique entre Marx et Schweitzer, in *le Syndicalisme*, t. 1, p. 87-111 sur *l'Agitation de J.-B. von Schweitzer en vue de la création de syndicats*, ainsi que *Critique des limites syndicales*, p. 171-216.

société communiste, à partir des conditions matérielles du prolétariat qui est dissolution du capitalisme par son travail productif et ses actes politiques. Il constitue la force motrice, consciente et volontaire, de la révolution pour émanciper toute l'humanité.

C'est dans le parti que les militants dépassent d'ores et déjà leurs déterminations économiques et individuelles particulières, avec les activités désintéressées de caractère politique, théorique, militaire, qui anticipent et préparent l'homme socialement développé qui a surmonté l'actuelle division mutilante du travail. D'emblée, le militant du parti fait corps avec un organe collectif qui a une volonté et une conscience allant au-delà des conditions immédiates ; il a dépassé le sordide intérêt matériel personnel, les motifs d'argent, de carrière et de succès individuels. En un mot : il fait du surtravail GRATUIT pour la collectivité et s'affirme en tant qu'être humain dans cette activité d'abnégation de soi pour se hausser à l'homme social de demain. Il fait passer les intérêts collectifs avant les siens propres et y trouve ses peines et ses joies, dépassant l'antagonisme entre activité et passivité, jouissance et travail. Il n'est plus enfermé dans le présent, mais relié aux luttes du passé et au but de demain par les principes que le parti a théorisés, en faisant trésor et loi de l'expérience des luttes d'hier et en réalisant d'ores et déjà, dans le combat, les rapports sociaux de la société non mercantile, non monétaire, de demain, grâce auxquels l'homme dépasse son individu limité et borné.

*Dire que le parti représente la société communiste de demain ou l'anticipe est certes juste, mais insuffisant, dès lors que l'on sait que la société communiste économique existe déjà au sein de la base du mode de production bourgeois. Le parti est (mieux que représente) le communisme, qui ne peut exister que dans la combinaison active et consciente de l'économie et de l'humanité qui œuvre et réfléchit. Le mot allemand utilisé par Marx de *verfechten* convient mieux que celui de représenter avec son caractère démocratique de délégation de volonté et de pouvoir, car il signifie lutter à l'avant-garde pour ouvrir la voie (à tous).*

Les syndicats et organisations économiques ne peuvent se hausser à cette synthèse supérieure, parce qu'ils ne posent pas – s'ils ne sont liés au parti politique - la question du pouvoir que le prolétariat doit manier pour s'émanciper et transformer l'économie de classe. Ces

organisations, utiles et indispensables, tendent trop à s'enfermer dans l'immédiat, comme le note Marx.

Pour réaliser actuellement le futur, le parti rompt avec la praxis millénaire qui fait peser les traditions d'hier sur le présent, tout comme le capital presse, suce et domine le travail vivant actuel. Il ajoute à la capacité du Prométhée ouvrier de créer du surtravail matériel, celle de créer des forces théoriques, intellectuelles, artistiques et spirituelles nouvelles, en dépassant l'antithèse millénaire qui oppose matérialisme à spiritualisme. L'accouchement du communisme est, en d'autres termes, synonyme de naissance de l'homme social.

LA SOCIÉTÉ COMMUNISTE

TEXTES DE MARX ET ENGELS

[Retour à la table des matières](#)

CRITIQUE DE MALTHUS

Deuxième partie

CRITIQUE DE L'ÉCONOMIE POLITIQUE DE MALTHUS

Si la production capitaliste, au lieu d'être un mode de production absolu, a au contraire des limites, c'est précisément parce que le capital n'admet comme productif que ce qui permet de créer du profit. Pour produire de « façon productive », il faut un mode de production qui exclue la masse des producteurs d'une partie de la demande pour le produit ; il faut produire en opposition à une classe, dont la consommation n'est en aucun rapport avec la production — puisque c'est précisément cet excédent de production sur sa consommation qui donne le profit.

Il faut, par ailleurs, produire pour des classes qui consomment sans produire, en donnant à ce surproduit une forme qui puisse correspondre à une telle demande. Le capitaliste lui-même, s'il veut accumuler, ne doit pas, pour les produits qui entrent dans son revenu, demander à proportion de ce qu'il a produit — sans quoi il ne peut accumuler. Aussi Malthus lui oppose-t-il une classe, dont le rôle n'est pas d'accumuler, mais de consommer.

Marx, Théories sur la plus-value, in Werke, 26/3, p. 117.

[Retour à la table des matières](#)

LA SOCIÉTÉ COMMUNISTE

I. BASE ÉCONOMIQUE ALIENÉE DU COMMUNISME

De même que la solution d'une équation algébrique est possible dès lors que le problème est posé dans ses termes les plus purs et les plus tranchés, de même toute question est résolue dès qu'elle est posée dans et par la réalité. L'histoire universelle n'a pas d'autre méthode que de répondre aux vieilles questions par de nouvelles et de s'en défaire ainsi. Les énigmes de chaque époque sont donc faciles à découvrir : ce sont les grandes tâches spécifiques que lui pose l'histoire.

MARX, la Question de la centralisation
(MEGA I/1, p.230).

[Retour à la table des matières](#)

I. BASE ÉCONOMIQUE ALIÉNÉE DU COMMUNISME

1. LE COMMUNISME DANS LA BASE PRODUCTIVE

Nécrologie du capitalisme

[Retour à la table des matières](#)

« Une seule chose préoccupe Marx : trouver la loi des phénomènes qu'il étudie⁴⁸. Ce qui lui importe, ce n'est pas seulement la loi qui les régit sous leur forme arrêtée et dans leur connexion observable pendant une période de temps donnée ; c'est surtout la loi de leur changement, de leur développement, c'est-à-dire leur transition d'une forme à l'autre, d'un ordre de liaison à un autre. Dès qu'il a découvert cette loi, il examine en détail les effets avec lesquels elle se manifeste dans la vie de la société. Ainsi donc, Marx ne s'inquiète que d'une chose : démontrer par une recherche rigoureusement scientifique la nécessité d'une succession déterminée de rapports sociaux et, autant que possible, vérifier sans faute les faits qui ont servi de point de départ et de point d'appui à son analyse. Pour cela, il suffit qu'il démontre la nécessité de l'organisation actuelle de la société en même temps que celle de la suivante dans laquelle la première doit inévitablement passer, que l'humanité y croie ou non, qu'elle en ait conscience ou non. Il considère la dynamique sociale comme un enchaînement naturel de phénomènes historiques, régis par des lois qui, non seulement sont indépendantes de la volonté, de la conscience et des desseins de l'homme, mais au contraire déterminent sa volonté, sa conscience et ses desseins... Marx estime que toute période historique (par exemple, le capitalisme) a ses propres lois. Dès que la vie s'est

⁴⁸ Cf. MARX, Postface à la seconde édition du *Capital* (1873), in *Werke* 23, p. 25-26. Marx cite un auteur russe, I. I. Kaufman, qui avait rendu compte de la méthode scientifique employée dans *le Capital*.

retirée d'une période donnée de l'évolution humaine, dès qu'elle passe d'une phase à une autre, elle commence à être régie par d'autres lois. En un mot, la vie économique présente au cours de son développement les mêmes phénomènes que l'on rencontre dans les autres branches de la biologie... Aux différents niveaux de développement des forces productives, on constate que les rapports sociaux changent en même temps que les lois qui les régissent. En ce plaçant à ce point de vue pour examiner et expliquer l'ordre économique capitaliste, Marx ne fait que formuler d'une façon rigoureusement scientifique le résultat auquel doit parvenir une étude exacte de la vie économique. La valeur scientifique de son analyse, c'est de *mettre en lumière les lois spécifiques qui commandent la naissance, la vie, la croissance et la mort d'une forme de société donnée, et son remplacement par une autre supérieure*. C'est cette valeur là que possède l'ouvrage de Marx ».

En définissant ce qu'il appelle ma méthode de recherche avec tant de justesse et, en ce qui concerne l'application que j'en ai faite, tant de bienveillance, qu'est-ce que l'auteur a défini, si ce n'est la *méthode dialectique* ?

Cet ouvrage [*le Capital*] décevra plus d'un lecteur⁴⁹. Sa parution était annoncée depuis des années, de divers côtés. C'est ici que devait être enfin dévoilé la véritable doctrine et panacée du socialisme, et certains ont pu se figurer, en le voyant finalement publié, qu'ils allaient apprendre à quoi ressemblerait donc en vérité le royaume millénaire du communisme. Mais ceux qui se réjouissaient à l'avance de ce plaisir se sont complètement trompés. Ce que le lecteur y apprend cependant, c'est comment les choses ne doivent pas être, et c'est bien cela qui lui est exposé tout au long des 784 pages avec une rigueur implacable. Quiconque a des yeux pour voir constate que les revendications de la révolution sociale y sont exposées avec une grande clarté. L'ouvrage ne traite pas d'associations d'ouvriers au moyen de capitaux de l'Etat, comme feu Lassalle le proposait ; il explique comment LE CAPITAL S'ABOLIT DE PAR SON PROPRE MOUVEMENT.

⁴⁹ Cf. ENGELS, *Recension du Capital pour la Gazette de Düsseldorf*, in *Werke* t. 16, p. 216-217.

Marx s'y manifeste comme le révolutionnaire qu'il a toujours été, et il n'est vraiment pas homme à cacher ses idées dans un ouvrage scientifique⁵⁰. Pour ce qui est de ce qui se passera après la révolution sociale, il ne nous fournit que quelques allusions rapides. Il démontre que la grande industrie « *fait mûrir les contradictions et les antagonismes de sa forme capitaliste, et par là, en même temps, les éléments de formation d'une société nouvelle ainsi que les facteurs de subversion et de destruction de l'ancienne société* ».

Le but final de cet ouvrage est de dévoiler la loi économique du mouvement de la société moderne⁵¹. Cependant, lors même qu'on est parvenu à découvrir la trajectoire que parcourt la société de par *la loi naturelle qui préside à son mouvement*, on ne peut comme par décret ni dépasser d'un saut ni abolir les phases déterminées de son développement, bien qu'on puisse abrégier la période de gestation et adoucir les maux de leur enfantement.

⁵⁰ La première vérité que l'homme issu de la préhistoire des sociétés de classe peut conquérir, c'est la notion de la société communiste future. Cette notion n'emprunte aucun élément à l'infâme société présente, capitaliste, démocratique et chrétienne, et elle ne considère nullement comme un patrimoine humain, sur lequel elle pourrait se fonder, la prétendue *science positive* élaborée par la révolution bourgeoise, qui est une science de classe qu'il faut détruire et remplacer intégralement au même titre que les religions et scolastiques des formes de production précédentes.

En ce qui concerne la *théorie des transformations économiques permettant de passer du capitalisme au communisme* – et le marxisme connaît fort bien la structure et le mécanisme de développement du capitalisme que les économistes officiels ignorent allègrement – il faut *se passer aussi des apports de la « science » bourgeoise*. C'est la condition « subjective » de l'autonomie de l'activité révolutionnaire du prolétariat contre les conditions de son oppression et de son avilissement.

⁵¹ Cf. MARX, *Préface* à la première édition de 1867 du *Capital*, in *Werke* 23 p. 15-16.

Pour nous, le communisme n'est pas un *état* qui doit être réalisé, ni un *idéal* d'après lequel la réalité aurait à se conformer⁵². Nous appelons *communisme* le mouvement *réel* qui abolit l'état des choses actuel. Les conditions de ce mouvement résultent de données qui existent déjà aujourd'hui. Il présuppose une force de travail en masse, dissociée du capital et de toute espèce de satisfaction même bornée, et donc, comme résultat de la concurrence, la perte, non plus à titre temporaire, de ce travail qui assure les moyens de vivre essentiels. Or, cette masse d'ouvriers qui sont de purs ouvriers implique à son tour le *marché mondial*. Le prolétariat ne peut donc exister qu'à l'échelle *historique du monde*, tout comme le communisme qui est SON ACTIVITE. En d'autres termes, ce communisme ne peut avoir lui-même qu'une existence historique à l'échelle du monde, de sorte que les individus auront eux-mêmes une existence historique à l'échelle universelle, leur existence étant directement liée à l'histoire universelle.

⁵² Cf. MARX-ENGELS, *l'Idéologie allemande*, in *Werke* t. 3, p. 35-36.

Parce que les analyses de Marx sont rigoureusement scientifiques, ses conclusions constituent, pour le vulgaire, un paradoxe. Comme il se doit, la science jure avec la réalité immédiate, les apparences, ce qui saute aux yeux de prime abord, car la vérité scientifique est toujours en contradiction avec la donnée sensible : la terre tourne autour du soleil, et l'eau se compose des deux gaz les plus inflammables.

Les résultats auxquels Marx aboutit sont les plus originaux et les plus inattendus possibles : la société communiste existe déjà dans le sein de l'actuelle société capitaliste. En fait, ce phénomène est de règle dans la succession des formes de société : le capitalisme se trouvait déjà dans le féodalisme, avec l'ordre des bourgeois – marchands, banquiers, manufacturiers – et les ouvriers salariés.

Prolétariat et richesse sont antagoniques, mais comme tels ils constituent une totalité⁵³. Tous deux sont des produits du monde de la propriété privée. Il s'agit donc de déterminer quelle est la place exacte que chacun d'eux occupe dans cette contradiction. Il ne suffit pas d'affirmer que ce sont les deux faces d'un ensemble.

La propriété privée en tant que telle et en tant que richesse est poussée à perpétuer son existence et, par là même, celle de son contraire, le prolétariat qui la produit. La propriété privée, satisfaite d'elle-même, est le côté *positif* de la contradiction. En revanche, le prolétariat est poussé en tant que tel à se dissoudre et du même coup à abolir son contraire dont il dépend, à savoir la propriété privée qui fait de lui le prolétariat. C'est le côté *négatif* de la contradiction, sa subversion, la propriété privée décomposée et se décomposant.

La classe possédante et la classe prolétaire participent de la même aliénation humaine. Mais la première s'y sent à son aise et confirmée, car elle sait que cette aliénation représente *sa propre puissance* et lui donne l'*apparence* d'une existence humaine. La seconde se sent anéantie dans cette aliénation, y constate son impuissance et la réalité d'une existence inhumaine. Pour employer une expression de Hegel, elle est dans sa dégradation la révolte contre cette dégradation, et elle y est poussée nécessairement par la contradiction qui oppose sa *nature* humaine à ses conditions de vie, celles-ci niant directement, catégoriquement et totalement cette nature.

Au sein de cette contradiction, le propriétaire privé est donc le parti *conservateur*, et le prolétaire le parti *subversif et destructeur*. Du premier dérive l'action tendant au maintien de la contradiction, du second celle tendant à sa suppression.

⁵³ Cf. MARX-ENGELS, *la Sainte Famille*, in *Werke* t. 2, p. 37-38.

L'analyse scientifique de l'économie et des rapports sociaux entre les hommes ne sort pas d'une froide et sereine indifférence descriptive, mais traite aussi des « facteurs subjectifs » de la vie, tels que les mœurs, l'exploitation, la révolte et les sentiments et pensées qui s'y rapportent. Sans passion et volonté de changement, la science ôterait son cœur et sa dynamique à la réalité sociale. On ne repousse pas en dehors de l'histoire et de l'économie les intérêts divers et contradictoires de l'humanité divisée en classes et sujet de la jouissance ou de la souffrance, de l'amour ou de la haine.

En fait, de par son propre mouvement économique, la propriété tend par elle-même vers sa propre dissolution⁵⁴. Elle le fait cependant au travers d'une évolution déterminée par la nature des choses, donc indépendante d'elle, inconsciente, en dépit de sa volonté, en engendrant le prolétariat en tant que tel, la misère consciente de sa misère morale et physique, l'humanité consciente de l'inhumanité et donc susceptible de l'abolir elle-même directement. Le prolétariat exécute la sentence que la propriété privée prononce contre elle-même, en engendrant le prolétariat, tout comme il exécute la sentence que le travail salarié prononce contre lui-même lorsqu'il produit la richesse pour autrui et la misère pour lui-même. Si le prolétariat remporte la victoire, ce n'est pas en devenant le côté absolu de la société, puisqu'il ne l'emporte qu'en abolissant son contraire et lui-même. Sa victoire représente sa propre disparition en même temps que celle du contraire qui l'implique – la propriété privée...

C'est parce que, dans le prolétariat développé, l'abstraction de toute humanité, et même de l'apparence de l'humanité, est pratiquement accomplie ; parce que les conditions de vie du prolétariat résument toutes les conditions de vie de la société moderne dans leur âpre-

54 Dans le chapitre final du 1^{er} Livre du *Capital*, Marx explique que le capital naît en expropriant les petits producteurs parcellaires (paysans, artisans, boutiquiers, etc.), et il en résulte une première métamorphose de la propriété : « *La propriété privée fondée sur le travail personnel est supplantée par la propriété privée capitaliste fondée sur l'exploitation du travail d'autrui, sur le salariat, l'absence de propriété* ». Ce que le capital exproprie à présent, « *ce n'est plus le travailleur autonome, mais le capitaliste, le chef d'une armée ou d'une escouade de salariés* » : « *La socialisation du travail et la centralisation de ses ressorts matériels arrivent alors à un point où elles ne peuvent plus tenir dans leur enveloppe capitaliste. Celle-ci vole en éclats. L'heure de la propriété capitaliste a sonné. Les derniers expropriateurs sont à leur tour expropriés... C'est ainsi que la production capitaliste engendre elle-même sa propre négation avec la fatalité qui préside aux métamorphoses de la nature* » (chapitre XXXII).

La propriété traverse donc les phases dialectiques suivantes : 1/ petite propriété du producteur parcellaire ; 2/ propriété capitaliste, fondée sur l'absence de propriété de l'ouvrier et le travail salarié d'autrui ; 3/ dépassement et abolition de la propriété. Dans les *Grundrisse*, Marx définit ces métamorphoses comme *renversement de la loi de l'appropriation*, terme plus adéquat que le mot courant, mais juridique, de *propriété*, car il indique un rapport dans le procès économique.

té la plus inhumaine ; parce que, dans le prolétariat, l'homme s'est perdu lui-même, tout en acquérant non seulement la conscience théorique de cette perte, mais aussi en étant contraint immédiatement par le *besoin* absolument impératif, qu'il n'est plus possible de supprimer ni d'éluder – par la manifestation pratique de la *nécessité* – à la révolte contre cette inhumanité ; c'est pour tout cela que le prolétariat peut et doit nécessairement se libérer lui-même.

Mais il ne peut s'émanciper lui-même sans abolir ses propres conditions de vie, et il ne peut abolir celles-ci sans abolir *toutes* les conditions de vie inhumaines de la société actuelle, que résume sa propre situation. Ce n'est pas en vain qu'il passe par la rude, mais fortifiante école du *travail*. Ce qui importe donc n'est pas de savoir quel but tel ou tel prolétaire, voire le prolétariat tout entier *se propose* momentanément. Ce qui importe de savoir, c'est ce que le prolétariat est, et ce qu'il sera obligé historiquement de faire conformément à son *être*. Son but et son action historiques lui sont tracés d'emblée, de manière tangible et irrévocable, dans sa propre situation comme dans toute l'organisation de la société bourgeoise actuelle. Point n'est besoin ici de démontrer qu'une grande partie du prolétariat anglais et français a déjà *conscience* de sa tâche historique et œuvre sans répit à porter cette conscience au plus haut degré de lucidité.

Prolétariat, producteur du communisme

[Retour à la table des matières](#)

Dans le développement des forces productives, il arrive un stade où naissent des forces productives et des moyens de circulation qui ne peuvent être que néfastes dans le cadre des rapports existants et ne sont plus des forces productives, mais des *forces destructives* (le machinisme et l'argent), - et, fait lié au précédent, il naît une classe qui supporte toutes les charges de la société sans jouir de ses avantages, qui est expulsée de la société et se trouve, de force, dans l'opposition la plus ouverte à toutes les autres classes, une classe que forme la majorité des membres de la société et d'où surgit la conscience de la nécessité d'une *révolution radicale*, conscience qui est la conscience

communiste et peut se former aussi, bien entendu, parmi les autres classes grâce à la considération de la situation de cette classe ⁵⁵.

La possibilité positive de l'émancipation allemande ⁵⁶ réside dans la constitution d'une classe radicalement opprimée, d'une *classe de la société bourgeoise qui n'est pas une classe de cette société parce qu'elle est dissolution de toutes les classes* et possède l'universalité en raison des maux universels qui l'affectent, parce qu'elle ne revendique pas de droit particulier, puisqu'elle ne subit aucune injustice particulière, mais l'injustice générale ; bref, une classe qui n'en appelle plus à un titre historique mais simplement humain. Cette classe n'est pas

⁵⁵ Cf. MARX-ENGELS, *l'Idéologie allemande*, in *Werke* t. 3, p. 69.

Les vérités de l'avenir ne sortent en aucune façon des élucubrations d'un génie ou d'un surhomme. Le communisme est un produit matériel et spirituel de la société moderne. Les vérités du communisme découlent des rapports réels de la vie des masses. C'est le prolétariat – exploité et analphabète – qui pense et qui fait la nouvelle histoire. C'est la critique socialiste qui représente la méthode d'application la plus heureuse et la plus sûre de la pensée humaine. Ce n'est qu'en s'identifiant à la cause de ceux qui n'ont rien et sont dominés, en dehors et contre les règnes du dogme et de l'autorité, qu'elle est libre de toutes les influences et de tous les préjugés.

Chaque classe qui représente un mode de production a donc sa vérité. Pour le prolétariat, la seule pratique humaine est immédiatement théorie : la révolution contre les conditions abrutissantes, infâmes et déshumanisantes de la société capitaliste. Dans l'histoire, la connaissance humaine procède par bonds, par révolutions. Le reste est silence.

⁵⁶ Cf. MARX, *Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel*, Introduction, in *Werke* t. 1, p. 390-391. Dans cet écrit de 1844, Marx considère l'Allemagne comme le pays où, du fait de la mesquinerie des conditions et des classes de la société bourgeoise, seule une révolution *radicale* (et non uniquement politique, partielle, bourgeoise) est capable de balayer le vieux fatras. La solution vient de l'irruption du prolétariat, « pauvreté artificiellement produite », naissant de la « décomposition à l'état aigu » de la société allemande, classes moyennes en tête. Celui-ci est d'emblée lié aux conditions de développement du capitalisme à l'échelle internationale (industrie anglaise, dont la concurrence provoque en Allemagne la formation d'un prolétariat latent, selon les termes de Marx). Pour ce qui est des revendications de ce prolétariat et des mesures qu'il met en avant dans sa révolution double, voir notamment MARX-ENGELS, *la Dictature du prolétariat*, PCM, chapitres sur les *Mesures de préparation à la lutte de classe contre la bourgeoisie* et les *Phases de développement de la révolution en Allemagne*.

en opposition unilatérale vis-à-vis des effets de la société, mais se trouve en opposition universelle avec toutes les conditions du régime politique existant. Elle ne peut donc s'émanciper sans se libérer de toutes les autres classes de la société, et donc sans les émanciper toutes du même coup. Pour tout dire, l'homme étant totalement perdu dans cette classe, celle-ci ne peut se conquérir elle-même sans une reconquête totale de l'homme. Or, cette dissolution de la société se trouve déjà réalisée dans une classe particulière – le prolétariat...

En annonçant la dissolution de l'organisation sociale telle qu'elle existe jusqu'à ce jour, le prolétariat ne fait qu'exprimer le *secret de sa propre existence*, car il est la *dissolution en acte* de cet ordre du monde. En exigeant la *négation de la propriété privée*, le prolétariat élève simplement au rang de *principe de la société* ce dont la société a fait son principe à *lui*, ce qui est déjà incarné *en lui* sans qu'il y soit pour rien, comme résultat négatif de la société.

Le développement des forces productives dissout les communautés successives, et *cette dissolution est elle-même un développement des forces productives humaines*⁵⁷.

⁵⁷ Cf. MARX, *Grundrisse der Kritik der Politischen Ökonomie*, p. 396.

Les forces productives croissent irrésistiblement dans la dialectique de la vie et de la production. Comme elles sont sociales, elles prennent dans les sociétés de classe un caractère politique quand, à un certain point de leur développement, elles entrent en contradiction trop aigüe avec les rapports d'appropriation et se trouvent confrontées à la tâche de débayer les obstacles sociaux de leur chemin : « *De tous les instruments de production, la plus grande force productive est la classe révolutionnaire elle-même. L'organisation des éléments révolutionnaires comme classe implique l'existence de toutes les forces productives qui pouvaient naître au sein de la vieille société* » (cf. Marx, *Misère de la philosophie*, VI).

C'est donc une thèse non seulement a-marxiste, mais encore a-historique (en contradiction avec tous les sauts d'une forme de production sociale à l'autre) de prétendre que la phase de dissolution d'une forme sociale correspond à une stagnation, et même à une régression des forces productives (aujourd'hui prolétariennes).

Toute révolution change l'ancienne société, et dans cette mesure elle est *sociale* ; mais toute révolution renverse aussi l'ancien *pouvoir*, et en ce sens elle est politique⁵⁸. La révolution tout court – c'est-à-dire le renversement du pouvoir politique existant et la désagrégation des anciens rapports sociaux – est un *acte politique*. Le socialisme ne peut se réaliser sans cette révolution. Il lui faut cet acte politique dans la mesure où il lui faut détruire et dissoudre ; mais le socialisme repousse l'enveloppe *politique* là où commence son activité organisatrice, là où il poursuit son but à lui, là où il est lui-même.

Processus d'aliénation et de désaliénation

[Retour à la table des matières](#)

Le communisme est l'abolition *positive* de la propriété privée comme auto-aliénation humaine, et par conséquent il est *appropriation* effective de l'essence *humaine* par l'homme et pour l'homme ; c'est donc le retour total et conscient de l'homme pour soi, en tant qu'homme *social*, c'est-à-dire humain, retour conscient, accompli dans toute la richesse du développement effectué jusqu'à lui⁵⁹ ...

⁵⁸ Cf. MARX, *Notes critiques relatives à l'article : « Le roi de Prusse et la Réforme sociale »*, 7-08-1844. Trad. fr. in MARX-ENGELS, *Ecrits militaires*, Ed. L'Herne, p. 156-176.

⁵⁹ Cf. MARX, *Manuscrits économique-philosophiques de 1844*, in *Werke : Ergänzungsband 1*, p. 536-537, 540-544.

La progression est toute dialectique : dans un premier moment, la propriété privée aliène l'homme ; la négation de la négation vient avec le communisme qui supprime à la racine la propriété privée ; et le résultat est que l'homme retourne à et en lui-même, non pas tel qu'il était parti à l'origine de sa longue histoire, mais disposant finalement des conquêtes successives d'un développement immense – même sous la forme aliénée de toutes les techniques, coutumes, religions, philosophies, etc. des sociétés de classe. Mais l'homme à même de s'abreuver à cette abondance de bienfaits n'est plus l'homme personnel et égoïste, c'est au contraire l'HOMME SOCIAL, c'est-à-dire collectif, le véritable et premier homme humain.

Avec l'appropriation collective, l'homme est émancipé non parce qu'il se serait élevé de la matière à l'esprit, mais parce que d'individu il s'est haussé au niveau de l'humanité, de l'espèce, du genre tout entier, l'homme

Tout le mouvement de l'histoire est donc l'acte *réel* de l'enfantement du communisme. C'est l'acte de naissance de son existence empirique, ainsi que pour son cerveau social le mouvement *compris et su* de son *devenir*...

Il est facile de comprendre que tout le mouvement révolutionnaire trouve nécessairement sa base pratique et théorique dans le mouvement de la propriété privée, ou mieux de l'économie. Cette propriété privée tout à fait *matérielle* et directement *sensible* manifeste, de manière objective et sensible, la vie *humaine aliénée*. Son mouvement – la production et la consommation – révèle concrètement le mouvement de toutes les productions antérieures, c'est-à-dire la réalisation ou la réalité de l'homme. Religion, famille, Etat, droit, morale, science, art, etc. ne sont que des structures *particulières* de la production et sont commandées par sa loi générale⁶⁰. Le dénouement positif de la *propriété privée*, qui correspond à l'appropriation de la vie *humaine*, est donc la résolution positive de toutes les aliénations, autrement dit, le retour de l'homme, hors de la religion, de la famille, de l'Etat, etc., à son existence *humaine*, c'est-à-dire *sociale*. L'aliénation religieuse comme telle n'a lieu que dans la sphère de la conscience, dans le for intérieur de l'homme, alors que l'aliénation économique est celle de la *vie réelle* : l'abolition de celle-ci entraîne donc aussi celle de la première...

ayant accès – avec l'appropriation collective – au monde entier, au sens géographique aussi bien qu'économique et intellectuel.

⁶⁰ Dès la révolution bourgeoise, la classe révolutionnaire, exprimant les conditions réelles en vigueur, met en œuvre une première mais nette *rupture* en niant les valeurs millénaires de propriété, individualisme, mercantilisme, et donc le capital, le salariat, le profit, la division du travail, la coupure de la société en classes et en entreprises, et à la fin l'Etat et la démocratie. C'est de ce schisme bien physique, qui est seulement une première tentative pratique d'abolition, que surgit une nouvelle doctrine qui deviendra le communisme intégral et scientifique. Il faut se souvenir de la déclaration de Marx selon laquelle l'on n'est athée qu'en niant Dieu, qui reste donc encore le point de référence ; si nous sommes iconoclastes, n'hésitant à renverser aucune divinité de son autel, c'est au nom d'une autre conception du monde qui dépasse le schisme. Ainsi, dès lors que l'homme est replongé dans la nature comme sa partie intégrante et sa synthèse la plus haute (au sein du communisme), la religion qui affirme Dieu est aussi inutile que l'athéisme qui le nie.

Dès lors que la propriété privée est abolie positivement, l'homme produit l'homme, c'est-à-dire soi-même en même temps que l'autre ; l'objet, comme activité immédiate de mon individualité, est en même temps ma propre existence dans son rapport avec autrui, l'existence d'autrui et l'existence de celui-ci pour moi...

L'industrie est le rapport historique *réel* avec la nature – donc des sciences de la nature avec l'homme. Si on la saisit comme la manifestation profane des énergies humaines, on comprendra aussi l'essence *humaine* de la nature, ou l'essence *naturelle* de l'homme ; dès lors, perdant leur orientation abstraitement matérielle, ou plutôt idéaliste, les sciences de la nature deviendront la base de la science humaine, tout comme elles sont déjà devenues – quoique sous une forme aliénée – la base de la vie réellement humaine. Dire qu'il y a *une* base pour la vie et une autre pour la science est un mensonge pur et simple...

L'histoire entière a servi à préparer (à développer) l'homme qui devient objet de la conscience sensible et a besoin de l'homme humain. L'histoire elle-même est une partie *réelle* de *l'histoire de la nature*, du devenir humain de la nature. Les sciences de la nature engloberont dans l'avenir la science de l'homme, tout comme la science de l'homme englobera les sciences de la nature: il y aura une seule science⁶¹ ...

⁶¹ Marx a une expression remarquable en ce qui concerne la science, qu'il conçoit activement et organiquement : *le cerveau social*. Pour assumer sa forme désaliénée, le cerveau social implique la destruction de ses formes aliénées : celles du Prophète comme du Prêtre, du Génie comme de l'Inventeur, dont le capital réalise la pire synthèse. Le communisme dénonce l'imposture de l'exaltation de l'Individu d'exception, qui n'est qu'une projection du capital : « *L'accumulation du savoir, de l'habileté ainsi que de toutes les forces productives du cerveau social sont alors absorbées dans le Capital qui s'oppose au travail* » (cf. *Grundrisse*, Ed. 10/18, tome 3, p. 330).

Tant que l'homme est aliéné, c'est-à-dire étranger à son humanité, la musique comme la poésie, l'art et le savoir en général semblent des forces d'un monde transcendant et on ne voit pas que cela naît de la praxis, du cerveau et de la mémoire collective. Or, la technologie d'abord, la science ensuite se transmettent de génération en génération comme patrimoine, activité et aptitude de l'espèce humaine qui comprend tous les individus qui travaillent et collaborent entre eux. Marx ne parle pas de l'homme social comme au sens de la personnalité humaine qui serait un individu particulier, une cel-

L'histoire de l'industrie, c'est-à-dire son existence devenue et *objectivée*, constitue le livre ouvert des forces de l'être humain et la *psychologie* de l'homme concrètement existante. Or, on n'a jamais jusqu'ici considéré l'industrie dans sa connexion avec la *nature* humaine, mais uniquement dans son rapport extérieur d'*utilité*, parce qu'on se meut en pleine aliénation. C'est pourquoi on ne pouvait saisir que l'existence générale et abstraite de l'homme qui s'exprime dans la religion ou l'histoire, la politique, l'art, la littérature, etc., qu'on a prise pour la réalité des facultés humaines et pour l'activité sociale de l'homme. Dans la *simple industrie matérielle*, sous forme d'*objets sensibles, étrangers, utiles* se dissimulent, sous la forme d'aliénation, les énergies réifiées de l'être humain...

Une psychologie qui refuse de puiser dans ce livre, partie la plus concrète, la plus immédiate, la plus accessible de l'histoire, ne peut devenir une science réelle et vraiment profonde. D'ailleurs, que penser d'une science qui fait dédaigneusement abstraction d'une grande partie du travail humain, et qui, dans l'ignorance de ses propres imperfections, reste indifférente à toute l'étendue des richesses de l'activité humaine, qui lui inspire un seul mot : « besoin », « besoin primitif » ? ...

La formation des cinq sens de l'homme est le *travail* de toute l'histoire passée⁶²... C'est la musique, par exemple, qui éveille le sens musical de l'homme. Pour l'oreille qui n'est pas musicienne, la musique la plus belle n'a aucune signification, n'a pas d'objet, car mon objet ne peut être que la *confirmation d'une maîtrise* que j'ai acquise en propre. L'objet sera pour moi tel que ma maîtrise est pour soi en tant que faculté subjective, car le sens d'un objet s'étend pour moi

lule séparée de la société. Au contraire, il traite toute la société humaine comme un organisme unique, vivant d'une seule vie.

Ainsi, Marx explique que seul le marché mondial (forme aliénée de l'universalité des rapports humains) apporte la garantie que les progrès d'un segment de l'humanité ne soient pas perdus comme cela est arrivé à d'innombrables reprises au cours de l'histoire. On peut dire, d'une manière générale, que « *la véritable richesse intellectuelle de l'homme dépend entièrement de la richesse de ses rapports réels* » (cf. *l'Idéologie allemande*, Ed. Sociales, p. 67).

⁶² Engels développe ce principe dans *le Rôle du travail dans la transformation du singe en homme*, in *Dialectique de la Nature*, Ed. Sociales, 1955, p. 171-183.

aussi loin exactement que s'étend mon sens : voilà pourquoi les sens de l'homme social sont autres que ceux de l'homme non-social. Ce n'est qu'en épanouissant la richesse objective de l'être humain que se forme et se développe la richesse de la sensibilité subjective de l'homme...

L'homme se perd dans son objet, sauf si celui-ci devient pour lui un objet *humain*⁶³ ou l'objectivation de l'homme. Cela n'est possible que si cet objet devient pour lui social et si lui-même devient un être social de la même façon que la société devient pour lui un être dans cet objet...

L'abolition de la propriété privée est donc l'émancipation de tous les sens et des attributs humains. Mais elle est précisément cette émancipation pour autant que ces sens et ces attributs sont devenus humains, tant subjectivement qu'objectivement. L'œil est devenu œil *humain* quand son *objet* est devenu un objet social, humain, un objet créé par l'homme et pour l'homme. Les sens sont alors devenus directement dans leur activité pratique des *théoriciens*...

Le communisme est la *vraie* solution de l'antagonisme entre l'homme et la nature, entre l'homme et l'homme, la vraie solution de la lutte entre existence et essence, entre objectivation et affirmation de soi, entre liberté et nécessité, entre individu et genre. *Il est l'énigme résolue de l'histoire et il se connaît comme cette solution*⁶⁴.

⁶³ L'homme ne peut saisir que les objets sur lesquels il a agi avec son industrie, les produits objectivés de son travail, transformés grâce à un rapport social. Or, si le produit est aliéné par l'argent, la vente ou l'achat, ce rapport social lui-même est aliéné. Les objets, le monde ne deviendront donc humains que lorsque la production sera devenue *directement sociale*, et que les intermédiaires de la valeur d'échange, de l'argent auront été éliminés.

Ce langage de Marx parlant de l'homme humain dans une production humaine, sociale, est incompréhensible aux classes des non-travailleurs, et c'est ce qui explique les interprétations « humanistes » et philosophisantes des œuvres de jeunesse – notamment des *Manuscrits parisiens* de 1844 – opposées à celles du Marx mûr du *Capital*.

⁶⁴ On peut lire en toutes lettres dans ce puissant passage, qui réunit de façon synthétique tous les grands problèmes de la philosophie humaine et en annonce fièrement la solution définitive, la revendication de l'*invariance* de la théorie marxiste.

Ferments communistes dans la grande industrie

[Retour à la table des matières](#)

Seule la grande industrie génère les conflits qui font du *révolutionnement* du mode de production une nécessité inéluctable. Celle-ci développe, d'une part, les conflits qui opposent non seulement les classes qu'elle crée, mais aussi les forces productives et les formes d'échange mêmes qu'elle produit ; et d'autre part, elle développe aussi, précisément dans ces gigantesques forces productives, les *moyens de résoudre ces conflits* ⁶⁵.

Le capital produit une révolution économique complète : d'une part, il crée de nouvelles forces productives matérielles et, d'autre part, il se développe sur cette base pour créer des conditions réelles nouvelles ⁶⁶. D'abord, il produit les conditions réelles de la domina-

⁶⁵ Cf. ENGELS, *L'Antidühring*, III, 1, in *Werke* 20, p. 240.

Que la société communiste existe déjà au sein de l'actuelle société bourgeoise, c'est ce que ne peuvent voir que des révolutionnaires prolétariens avec des yeux de classe. Cette vision est dialectique au sens où Engels définit le mouvement en général comme suit: « *La nature n'EST pas, mais DEVIENT et PASSE* » (*la Dialectique de la Nature*, MEGA, p. 487). En effet, la société communiste devient d'abord, et la société capitaliste passe ensuite, la création nouvelle faisant périr l'ancien suranné.

Dans sa correspondance, Marx parle de la grande industrie comme « productrice des conditions *matérielles et spirituelles* de la solution » aux antagonismes capitalistes. Le communisme est donc doublement anticipé par la classe prolétarienne, dans sa *production sociale* d'une part – sous forme aliénée ; dans son *parti de classe* d'autre part – sous forme consciente, organisée et active.

⁶⁶ Cf. MARX, *un Chapitre inédit du Capital*, Ed. 10/18, p. 264.

Il serait platement antidialectique de penser que la grande industrie produit le communisme directement, ou pire encore que le communisme prolonge le capitalisme. La grande industrie et le capital produisent leur contraire, leur négation, avant leur abolition dans le communisme, au sens où ils développent les forces productives – le prolétariat qui crée, d'abord dans l'aliénation, les rapports sociaux communistes au sein de la base productive capitaliste par son travail économique, ensuite consciemment, par son œuvre révolutionnaire politique de subversion, en balayant les obstacles superstructurels au libre essor des forces productives socialisées par la production en

tion du capital sur le travail, puis il les parfait et leur donne une forme qui lui est adéquate ; enfin, il crée 1/ dans les forces productives du travail, 2/ *dans les conditions de production* et 3/ *dans les rapports de circulation* développés par lui en opposition aux ouvriers, *les conditions réelles d'un mode de production* nouveau qui, en abolissant la forme antagonique du capitalisme, jette les bases matérielles d'une vie sociale nouvelle, d'une forme nouvelle de société.

Notre conception diffère *fondamentalement* de celle des économistes qui, enfoncés dans le système capitaliste, voient certes comment l'on produit dans le rapport capitaliste, mais non comment ce rapport lui-même est produit⁶⁷ et crée en même temps les conditions matérielles de sa dissolution, supprimant du même coup sa *justification historique* en tant que *forme nécessaire* du développement économique et de la production de la richesse sociale.

La généralisation [de la législation de fabrique imposée par les ouvriers ; N. d. Tr] était devenue indispensable comme moyen de protéger la classe ouvrière physiquement et moralement ; par ailleurs, elle hâte la mutation du travail isolé, disséminé et exécuté à une échelle naine, en procès de travail combiné en grand et organisé à une grande échelle sociale et, par conséquent, aussi la concentration des capitaux

masse. La *technique* – objet de l'admiration dithyrambique des valets du Capital, aristocrates ouvriers, spécialistes, experts, techniciens et autres profiteurs et fétichistes de la « magie » réifiée du savoir-faire humain, qui louent ce mode destructeur et pollueur de notre terre - ne conduit pas l'ouvrier vers de grandes conquêtes. Tant qu'il s'agit d'accoucher de la forme communiste de société, la seule action efficace et adéquate est de nature *politico-critique*.

⁶⁷ Le prolétariat a sa propre doctrine totalement opposée à l'arsenal de l'idéologie bourgeoise, l'une et l'autre n'ayant *aucun fondement commun*. Le communisme critique est la doctrine de l'émancipation du prolétariat que celui-ci élabore lui-même et impose par son travail et ses luttes dans l'histoire.

Le socialisme scientifique est seul susceptible de comprendre la genèse (et donc aussi la mort) du capitalisme, parce que c'est le produit théorique de la classe qui est à la fois *dans et hors* du capitalisme. Mieux, il est seul capable de comprendre à fond le capital, qui est révolution économique complète, selon l'expression de Marx, le communisme étant la résolution de ses antagonismes.

et la domination incontesté du système de fabrique⁶⁸. Elle détruit tous les modes traditionnels et de transition, derrière lesquels se dissimule encore en partie le pouvoir du capital, pour les remplacer par son autocratie directe et sans fard. Elle généralise du même coup la lutte directe engagée contre cette domination. Tout en imposant à chaque établissement industriel, pris à part, l'uniformité, la régularité, l'ordre et l'économie, elle multiplie par l'énorme impulsion que la limitation de la réglementation de la journée de travail donnent au développement technique, l'anarchie et les crises de la production capitaliste dans son ensemble, accroît l'intensité du travail et augmente la concurrence entre l'ouvrier et la machine. En écrasant la petite industrie et le travail à domicile, elle supprime le dernier refuge d'une masse de travailleurs, rendus chaque jour « *surnuméraires* », et par cela même la soupape de sûreté de tout le mécanisme social. Avec les conditions matérielles et les combinaisons sociales de la production, elle fait mûrir en même temps les contradictions et les antagonismes de sa forme capitaliste et développe les éléments de formation d'une société nouvelle, les forces destructrices de l'ancienne.

⁶⁸ Cf. MARX, *le Capital I*, in *Werke* t. 23, p. 525-526.

Dans la description scientifique du développement capitaliste, Marx introduit un nouvel élément, dissimulé par l'économie politique bourgeoise : le rôle moteur des luttes et revendications économiques dans l'essor de l'industrie bourgeoise.

À la fin de l'important chapitre sur *la Législation de fabrique*, il théorise à l'échelle de la société entière le fait que « *de nombreuses grèves furent la cause de l'introduction de nouvelles machines* », afin de remplacer la main-d'œuvre devenue trop chère. La mécanisation elle-même doit être rentable. Outre le surtravail accompli dans la fabrique, la *lutte revendicative* est un *acte productif* du prolétariat. Il est ainsi démontré que du début à la fin de son mouvement d'émancipation, le prolétariat lutte en même temps sur différents fronts pour pousser en avant les conditions sociales.

La coopération

[Retour à la table des matières](#)

La forme la plus simple, la plus indépendante de la division du travail, c'est l'emploi par le capital des tisserands et des fileurs à main autonomes, éparpillés dans la campagne ⁶⁹. (Cette forme continue de subsister à côté de l'industrie.) *Il ne détermine donc pas encore lui-même ici le mode de production, mais le trouve tout fait.* Le seul point commun de ces travailleurs éparpillés, c'est leur rapport mutuel avec le capital, c'est le fait que les articles qu'ils produisent s'accumulent entre ses mains ainsi que les surproduits qu'ils créent en plus de leur propre revenu.

L'association de leur travail n'existe d'abord qu'*en soi*, dans la mesure où chacun d'eux travaille pour le capital. Ils trouvent en lui leur centre, mais sans pour autant collaborer. Leur association par le capital est donc purement *formelle*, et n'affecte que le produit du travail, non le travail lui-même.

Au lieu d'échanger avec un grand nombre de personnes, ils n'échangent qu'avec ce seul capitaliste. Nous avons à faire ici à une *concentration des échanges* entre les mains du capital. Celui-ci n'échange pas individuellement : il représente la consommation et les besoins d'un grand nombre. Il n'échange *plus* en tant que particulier, mais représente dans l'acte de l'échange la société.

De la part du capital, il s'agit donc d'un *échange collectif et concentré* avec les tisserands, etc. travaillant quant à eux en ordre dispersé. Il collecte et rassemble, grâce à cet échange, les produits du travail – et donc aussi leurs travaux, bien qu'ils s'effectuent indépendamment les uns des autres. L'association de leurs travaux représente un acte particulier, à côté duquel continuent l'éparpillement et l'autonomie de

⁶⁹ Cf. MARX, *Grundrisse der Kritik der Politischen Ökonomie*, p. 480-481.

C'est en suivant l'ordre historique que Marx décrit dans ce passage la naissance de la coopération, forme qu'on retrouvera ensuite « à tous les niveaux du développement capitaliste » et au-delà, dans la société communiste.

leurs activités. Telle est la première condition pour que l'argent s'échange à titre de capital contre le travail libre.

La seconde est l'élimination de l'autonomie et de l'éparpillement de cette multitude de travailleurs : *la force sociale et collective du capital* ne leur fait plus seulement face *dans l'acte de l'échange*, en regroupant un grand nombre d'échanges. Il les réunit à présent sous son commandement en un seul lieu – la manufacture – et ne laisse pas subsister plus longtemps le mode de production antérieur sur lequel il avait établi sa domination : il se met à créer les fondements d'un mode de production qui lui est adéquat. Il entreprend *l'association des ouvriers dans la production*, association qu'il ne réalisera pour le moment que dans un lieu collectif, au moyen de surveillants, d'enrégimentement, de discipline accrue, dans la continuité et la consolidation de leur dépendance du capital au sein de la production elle-même.

D'emblée, le capital s'épargnera ainsi certains *faux frais de production*. Dès lors, le capital apparaît à la fois comme force collective des ouvriers, force sociale du travail, et comme l'unité qui les soude ensemble : il est la force qui crée l'unité. Mais, avant comme après, et *à tous les niveaux du développement capitaliste*, tout cela se réalise au travers de l'échange : un grand nombre d'individus procède à des échanges avec un seul capitaliste, de sorte que l'échange se concentre en lui, et qu'il représente le caractère social de l'échange. Il échange socialement avec les ouvriers qui échangent un à un avec lui.

Les formes principales de la production capitaliste sont la *coopération*, la *division du travail* et le *machinisme* ou application des *puissances scientifiques*, etc.⁷⁰

⁷⁰ Cf. MARX, *Manuscrits inédits du Capital* (1861-1863), p. 229-237.

La coopération des ouvriers dans l'industrie (ou l'agriculture) est l'une des formes de la « société communiste qui existe déjà dans le sein de la production capitaliste », car c'est d'elle que découlent tous les progrès productifs qui sont incorporés au fur et à mesure au procès technique de travail du capital. C'est elle qui, dans les rapports bourgeois dominants, secrète la *base aliénée de la société communiste*.

En effet, comme l'observe Marx, la coopération qui reste du côté du travail vivant tout au long de l'évolution productive capitaliste, est la plus

La coopération est la forme-mère. La division du travail suppose la coopération dont elle n'est qu'un mode spécifique. Il en va de même du machinisme basé sur l'atelier, etc. La coopération est la *forme générale* qui est à la base de tous les agencements sociaux en vue d'accroître la productivité du travail social, et les formes ultérieures n'en sont que des créations nouvelles, devenues autonomes par la suite. Mais la coopération elle-même est en même temps une *forme particulière* qui continue de subsister à côté des formes développées à partir d'elle et qui ont pris une spécificité supérieure, de la même façon qu'elle est une forme qui va au-delà de ses développements antérieurs. La coopération dissociée de ses propres développements ultérieurs, ou spécifications, subsiste à part, séparée de ses formes plus développées : c'est la coopération primitive, liée à la nature dans son mode le plus cru et le plus abstrait. C'est dans cette simplicité élémentaire, ordinaire, qu'elle continue de former la base et la prémisse de toutes ses formes plus développées.

La coopération est donc d'abord la *collaboration* immédiate - sans l'intermédiaire de la valeur d'échange - de nombreux ouvriers en vue de la production d'un même résultat, d'un même produit, d'une même valeur d'usage ou utilité. Elle est d'abord *collaboration de nombreux travailleurs*. En conséquence, l'existence de *l'agglomération, de l'accumulation de nombreux ouvriers* qui travaillent *en même temps* dans *le même espace* (en un lieu) est sa première présupposition, voire est elle-même déjà l'existence matérielle de la coopération. Cette pré-

primitive qui soit, les formes *développées* - science, technologie, combinaison matérielle et sociale, etc. en étant au fur et à mesure incorporées et absorbées dans le corps matériel, mécanisé et automatisé, du capital qui débilite, opprime, mutilé et abrutit l'ouvrier pour autant qu'il le dépouille de ses conquêtes les plus élevées.

Il s'ensuit que 1/ les ouvriers, bloqués dans l'entreprise par la force despotique et toujours plus écrasante du capital, doivent développer et animer le communisme aliéné et mort du procès de production par des actions collectives, syndicales et politiques de classe pour conquérir, dans la société et à partir du combat contre les superstructures étatiques et idéologiques, le communisme vivant ; 2/ la concentration des forces collectives, sociales et intellectuelles du travail vivant, englobées dans le corps monstrueux du capital, le dévalorise peu à peu et le fait éclater sous la pression de la surproduction en crises qui provoquent guerres et *révolutions*.

supposition se trouve à la base de toutes ses formes plus développées...

En étudiant la plus-value absolue⁷¹, nous avons déjà vu qu'au même taux sa masse dépend du nombre d'ouvriers occupés simultanément, et donc, dans la même mesure, de leur coopération. Et c'est précisément ici que surgit de manière frappante la différence avec la plus-value relative, qui implique une force productive accrue du travail et donc le développement de la force productive du travail. Si, au lieu de 10 ouvriers qui effectuent chacun 2 heures de surtravail, on en emploie 20, nous obtenons le résultat suivant : 40 heures de surtravail au lieu de 20 dans le premier cas. 1:2 équivaut à 20:40. Le rapport pour les 20 est le même que pour 1 seul. Nous n'avons ici que l'addition ou la multiplication des heures de travail de chacun. La *coopération en tant que telle* ne change absolument rien au rapport.

Par contre, nous allons examiner maintenant la coopération comme force naturelle du travail social dans la mesure où – grâce à elle – le travail de chaque individu obtient une productivité qu'elle ne pourrait obtenir sous forme de travail de chaque individu isolé. Par exemple, si 100 journaliers fauchent en même temps, chacun ne fait que travailler comme individu en effectuant la même chose, mais on obtient déjà le résultat supplémentaire que, dans ce temps déterminé, on a fauché avant que le foin ne pourrisse, etc. La production de cette valeur

⁷¹ Cf. *le Capital* I, Ve section consacrée aux *Recherches ultérieures sur la production de plus-value*. Marx y expose la différence entre plus-value absolue et relative. La première provient d'une extension de la journée de travail et du nombre de travailleurs (davantage d'heures de travail) ; la seconde découle de l'intensification de l'exploitation du travail par l'application au procès de production des combinaisons sociales et de la technique, etc. Chaque type de plus-value correspond, en gros, à un stade déterminé de la production capitaliste : phase de la soumission *formelle*, puis *réelle* du travail au capital (cf. MARX, *un Chapitre inédit du Capital*, Ed. 10/18, p. 191-223). La *plus-value* a, en somme, une évolution historique et économique déterminée. Elle évolue de la manufacture, où elle est absolue, vers la fabrique avec les machines, l'atelier automatisé, où elle est relative, tandis que les conquêtes sociales de la coopération (technologie, science, etc.) socialisent de plus en plus le procès de production, abolissant la base même du capital ET du travail salarié. Si la première phase ne fait qu'accroître le nombre et la masse des salariés, la seconde renforce sans cesse la part sociale aux dépens de la force individuelle : c'est alors vraiment que se développe, sous sa forme aliénée, la base économique du communisme.

d'usage n'est que le résultat du fait que ces 100 individus ont mis *simultanément* la main à la pâte. Dans d'autres cas, on obtient un accroissement réel de la force, par exemple lorsqu'on soulève, charge des poids, etc. Naît alors une force que l'individu seul ne possède pas, mais qui est obtenue parce qu'il agit simultanément en combinaison avec d'autres.

De même que la force offensive d'un escadron de cavalerie ou la force de résistance d'un régiment d'infanterie diffèrent essentiellement de la somme des forces individuelles déployées isolément par chacun des cavaliers ou fantassins, de même la somme des forces mécaniques d'ouvriers isolés diffère de la puissance sociale qui se développe dès qu'ils agissent conjointement et simultanément dans une même opération indivise, qu'il s'agisse par exemple de soulever un fardeau, de tourner une manivelle ou d'écarter un obstacle⁷². Dans de tels cas, le résultat du travail commun ne pourrait être obtenu par le travail individuel, ou ne le serait qu'après un long laps de temps ou sur une échelle tout à fait réduite. Il s'agit non seulement d'augmenter la force productive individuelle par le moyen de la coopération, mais de créer une force productive nouvelle, la puissance collective de masse.

À part la nouvelle puissance issue de la fusion de nombreuses forces en une force commune, le seul contact social produit une émulation, un éveil et une excitation des esprits de vie (*animal spirits*) qui

⁷² Nous insérons maintenant dans le texte des passages du *Capital I* (*Werke* 23, p. 345-355, section de la *Production de la plus-value relative*, chapitre sur la *Coopération*) où Marx condense certaines conclusions de l'inédit sous une forme particulièrement suggestive.

Dans son discours d'Elberfeld, Engels illustre la manière dont la coopération s'étend aux activités de la vie quotidienne des masses, les travaux ménagers communautaires par exemple – ce que l'on appelle aujourd'hui le secteur de la distribution et de la consommation : « Les avantages offerts par l'organisation communiste du fait de *l'utilisation des forces de travail gaspillées*, ces avantages ne sont *pas encore les plus considérables*. La plus grande économie de forces de travail réside dans l'association des forces individuelles, transformées ainsi en force sociale collective, et dans l'organisation reposant sur cette concentration de forces qui s'opposaient auparavant les unes aux autres » (cf. MARX-ENGELS, [Utopisme et communauté de l'avenir](#), PCM, p. 40-44).

élèvent la capacité individuelle de rendement de chaque ouvrier, de sorte qu'une douzaine de personnes produisent, dans leur journée combinée de 144 heures, beaucoup plus que douze ouvriers isolés, dont chacun travaillerait douze heures, ou qu'un seul ouvrier qui travaillerait douze jours de suite. Cela vient de ce que l'homme est par nature sinon un animal politique, comme le veut Aristote, mais en tout cas un animal social...

Comparée à une somme égale de journées de travail individuelles et isolées, la journée de travail combinée produit une masse supérieure de valeurs d'usage et diminue donc le temps de travail nécessaire pour produire un effet utile déterminé. La journée de travail combinée acquiert cette productivité supérieure parce que : 1/ elle accroît la force mécanique du travail ; 2/ elle dilate dans l'espace la sphère d'action du travail ; 3/ elle contracte dans l'espace le champ de production par rapport à l'échelle antérieure de la production ; 4/ elle mobilise aux moments critiques de grandes quantités de travail pour un bref moment ⁷³ ; 5/ elle stimule les esprits de vie en excitant l'ardeur de chacun ; 6/ elle imprime aux opérations uniformes accomplies par un grand nombre le cachet de la continuité et de la multiformité ; 7/ elle permet d'accomplir simultanément diverses opérations ; 8/ elle économise les moyens de production grâce à leur utilisation commune ; et 9/ *elle confère au travail individuel le caractère de travail social moyen*. Dans tous ces cas, la force productive spécifique de la journée combinée de travail est une *force sociale du travail* ou une *force pro-*

⁷³ La revendication constante des programmes de transition de Marx-Engels qui en dérive est la *constitution d'une armée de travail industrielle* pour intervenir, après la conquête du pouvoir, aux points critiques de la production, notamment dans l'agriculture au moment des semailles, des récoltes, etc. Les dirigeants eux-mêmes de la Russie dégénérée n'ont pas pu cacher la faillite de cette branche fondamentale de l'activité sociale, à présent que le pays est immergé dans le marais des lois mercantiles. Dans tous les pays, des superficies immenses sont aujourd'hui à l'abandon – par exemple les terres de montagne – alors que la population et les besoins de l'humanité augmentent. Seule une « force collective de masse » pourra les remettre en culture et résoudre les difficultés naturelles par une intervention systématique aux points actuellement critiques. L'alimentation, base ferme et primordiale de tout développement humain, en sera améliorée avant tout en qualité, ce qui demande de grands apports de travail vivant. Les privilégiés qui exercent la dictature du capital en souffriront certes, ainsi que l'individualisme, la liberté personnelle et même les droits de l'homme.

ductive du travail social. Elle naît de la coopération elle-même. Quand le travailleur coopère selon un plan concerté, avec d'autres dans un but commun, il dépasse les limites de son individualité et développe les facultés de l'espèce humaine.

En retour, la force productive de l'individu augmente grâce à la forme sociale du travail ⁷⁴. Comme il devient possible de produire davantage en moins de temps, les moyens de subsistance ou les moyens nécessaires à leur production peuvent être produits en moins de temps. Le temps de travail nécessaire diminue, ce qui rend possible le temps de surtravail relatif. L'un peut être rallongé et l'autre raccourci...

La coopération simple, comme ses formes plus développées – et en général tous les moyens qui multiplient la force productive du travail – entrent dans le procès de travail et *non dans le procès de valorisation* ⁷⁵. Elles accroissent l'efficacité du travail...

La force productive sociale qui résulte de la coopération est *gratuite* [elle n'a aucune valeur monétaire ; N. d. Tr.]. Les ouvriers pris individuellement, ou mieux les capacités de travail, sont payés, et ce précisément comme individus isolés, de sorte que leur coopération, et partant la force productive qui en est issue, ne leur est pas payée ⁷⁶ ...

⁷⁴ Le texte des *Manuscrits inédits du Capital*, interrompu par des extraits du *Capital I*, reprend ici.

⁷⁵ Du point de vue de la *valeur d'échange*, 10 heures effectuées avec ou sans coopération valent la même somme ; en revanche, les 10 heures effectuées en coopération créent des valeurs d'usage (utilités) plus nombreuses. Chacune de ces valeurs d'usage baisse donc de prix, contenant une valeur moindre ; en d'autres termes, elles se dévalorisent en raison de la force productive supérieure engendrée par la coopération : l'économie communiste, où la valeur, l'argent, les prix, le marché sont abolis, est en marche. La taupe de l'ouvrier au sein de la production sapera à la fin tous les rapports capitalistes.

⁷⁶ L'individualisme et toutes les formes privées de l'actuelle société de classe sont donc faits pour rouler l'ouvrier et le frustrer dans l'échange d'équivalents entre personnes antérieur au procès de travail.

À la fin du chapitre sur la *Coopération* du *Capital I*, Marx observe : « D'une part, le mode de production capitaliste se présente comme *nécessité historique* pour transformer le procès de travail en un procès social, mais d'autre part, cette socialisation du travail n'est entre les mains du capital qu'une méthode pour l'exploiter avec plus de profit en en augmentant la force productive ».

La coopération, cette force productive du travail social, se présente comme une force productive du capital et non pas du travail. Et cette transposition se déroule à l'intérieur de la production capitaliste et concerne toutes les forces productives du travail social. Cela s'applique au travail réel. De même que le caractère général et abstraitement social du travail – c'est-à-dire la valeur de la marchandise sous forme d'*argent* – et toutes les propriétés que possède le produit en tant que matérialisation de ce travail général se présentent comme des propriétés de l'argent, de même le caractère concrètement social du travail se présente comme caractère et propriété du capital.

En effet, à peine l'ouvrier a-t-il mis pieds dans le procès de travail réel, qu'il se trouve incorporé au capital comme capacité de travail et n'appartient plus à lui-même mais au capital, de sorte que les conditions dans lesquelles il travaille sont bien plutôt des conditions dans lesquelles le capital travaille. Mais avant d'entrer dans le procès de travail, il est entré en contact avec le capitaliste comme possesseur ou vendeur individuel de marchandise, et sa marchandise n'est autre que sa propre capacité de travail. *Il la vend en tant que capacité de travail singulière, et elle devient sociale* dès qu'elle est entrée dans le procès de travail⁷⁷. Cette métamorphose qui s'opère en elle, est quelque chose d'extérieur à elle, à quoi elle ne participe pas, mais qu'elle subit plutôt. Le capitaliste n'achète pas une, mais de nombreuses capacités

⁷⁷ L'ouvrier fait partie intégrante de la *société privée d'échange* du capital, tandis qu'il lui est extérieur comme producteur de plus-value, quand il sécrète la socialisation (communisme) au sein de la production capitaliste. Si, en tant qu'échangiste, il est immergé dans le monde des personnes privées, en tant que producteur il fait partie de la classe ouvrière, qu'il le veuille ou non : la classe est indestructible dans le procès de travail, même si les ouvriers renoncent à être révolutionnaires dans la société civile. Au reste, pour être révolutionnaires dans cette société, les ouvriers doivent avoir une activité politique qui complète – en un sens de classe opposé au capital – leur activité économique dans le procès de travail : nouveaux efforts et luttes.

C'est une bêtise de croire que, parce qu'il est abâtardi politiquement et idéologiquement dans les métropoles, le prolétariat ne serait plus la classe apte à renverser l'actuelle société bourgeoise en pleine ruine. Il suffit de se demander d'où provient la crise catastrophique pour savoir que, *nolens volens*, comme classe non pas pour soi, autonome et consciente, mais en soi, c'est-à-dire pour la bourgeoisie qui l'exploite, le prolétariat reste potentiellement révolutionnaire, puisqu'il surproduit sans cesse dans la base économique et sape ainsi l'ordre établi.

de travail individuelles en même temps, mais il les achète toutes comme des marchandises isolées appartenant à des détenteurs de marchandise autonomes. Mais dès qu'ils sont entrés dans le procès de travail, ceux-ci sont d'emblée incorporés au capital, et leur propre coopération n'est donc pas un rapport dans lequel ils se posent eux-mêmes, mais dans lequel ils ont été placés par le capitaliste. Ce n'est donc pas un rapport qui leur appartient, mais auquel ils appartiennent à présent et qui leur apparaît à eux-mêmes comme un rapport du capital⁷⁸. Ce n'est pas leur association mutuelle, mais une unité qui les domine, le capital en étant le support et le dirigeant.

La coopération des ouvriers salariés est simple effet du capital qui les occupe simultanément⁷⁹. Le lien entre leurs fonctions individuelles ainsi que leur unité comme corps productif se trouvent en dehors d'eux, dans le capital qui les réunit et les retient. *Leur union en un seul corps productif* et l'enchaînement de leurs fonctions leur apparaît *idéalement* comme le plan du capitaliste, et *pratiquement* comme son autorité, la puissance d'une volonté étrangère qui soumet leurs actes à son but. Si donc la direction capitaliste, pour ce qui est de son *contenu*, a une double face, parce que le procès de production est lui-même double – d'une part, procès social de production de valeurs d'usage, d'un produit, d'une utilité, et d'autre part, procès de valorisation du capital, d'extraction de plus-value –, quant à sa *forme*, cette direction est nécessairement *despotique*.

⁷⁸ La base économique de la société communiste au sein de la production bourgeoise est bel et bien – quoiqu'indirectement, puisque produite par les ouvriers – l'œuvre de la bourgeoisie qui leur impose la coopération comme moyen d'accroître la plus-value. C'est pourquoi il faut parler de communisme *aliéné*. Celui-ci n'est pas le produit conscient et volontaire des prolétaires productifs, mais le fait du capital dont la mission historique est ici progressive. En ce sens, le communisme moderne est le produit dialectique du mode de production capitaliste. Il ne pouvait exister avant lui.

⁷⁹ Nous insérons de nouveau ici un passage du *Capital I* sur la *Coopération* (*Werke* 23, p. 351-352).

Division du travail

[Retour à la table des matières](#)

La division du travail est une forme particulière, spécifiée, plus développée, issue de la coopération⁸⁰. C'est un moyen puissant pour accroître la force productive du travail, pour accomplir le même ouvrage en un temps de travail moindre, autrement dit pour réduire le temps de travail nécessaire à la reproduction de la capacité de travail et pour allonger le temps de surtravail.

Dans la coopération simple, nous avons la collaboration de nombreux ouvriers qui accomplissent le *même* travail. Dans la division du travail, il s'agit de la coopération de nombreux ouvriers sous les ordres du capital ; ils produisent les *différentes* parties d'une *même* *marchandise*, dont chaque partie requiert un travail particulier, une opération spécifique, et chaque ouvrier ou un multiple déterminé d'ouvriers, n'exécute qu'une seule opération particulière, tel autre en fait une autre, etc. ; la totalité de ces opérations produit en revanche *une* *marchandise*, une marchandise particulière et déterminée ; bref, la totalité de ces travaux particuliers se présente comme une marchandise...

La combinaison – la coopération telle qu'elle apparaît dans la division du travail comme particularisation d'une totalité de fonctions en

⁸⁰ Cf. MARX, *Manuscrits inédits du Capital* (1861-1863), *ibid.*, p. 237-238, 253-254, 265.

Marx analyse le passage d'une forme économique à l'autre comme une transition sans à-coups, la forme-mère contenant déjà la possibilité du développement de la forme suivante, dérivée.

Le résultat –approprié par le capital – de la coopération, est la division du travail qui permet encore d'augmenter le taux de la plus-value et mutile davantage l'ouvrier réduit de plus en plus à des tâches simples, parcellaires. Ce résultat, qui foule aux pieds les intérêts des producteurs, se retourne néanmoins à la fin contre le système capitaliste, dont il sape les bases, préparant à sa manière aussi les conditions de la société communiste sans professions particulières, corps de métier et spécialisation débilite. Voir plus loin dans ce recueil, la partie consacrée à la *Dévalorisation de la force de travail*, en particulier le chapitre *Abolition de la division du travail par sa propre dialectique*.

leurs parties composantes et comme réunion de celles-ci, et non plus comme juxtaposition des mêmes fonctions ou comme répartition temporaire de celles-ci – existe désormais de deux façons: 1/ pour autant que l'on considère le procès de production lui-même, elle se manifeste dans l'ensemble de l'atelier qui fait face aux ouvriers comme tel mécanisme d'ensemble – bien qu'en fait ce ne soit rien d'autre que l'existence de la coopération des ouvriers, leur comportement social dans le procès de production – comme une puissance et une forme d'existence du capital lui-même, sous laquelle ils sont assujettis chacun pour soi, et à laquelle appartient *leur* rapport social de production ; 2/ d'autre part, elle se manifeste dans le produit final qui est à son tour marchandise appartenant au capitaliste.

Pour l'ouvrier proprement dit, il n'y a pas de combinaison d'activités⁸¹. Celle-ci est au contraire une combinaison de fonctions

⁸¹ Pour Marx et pour l'économie classique (cf. Ure à ce sujet), la manufacture est une seule *machine vivante* constituée par les ouvriers qui coopèrent, mais dont les opérations sont décomposées en actes simples, de détail, mettant en œuvre la division du travail. Par la suite, le capital remplace ces opérations particulières du travailleur par les machines qui les reproduisent mécaniquement – et l'on parvient, d'une part, à une *socialisation* du procès de production et du produit fabriqué en série et masse pour la société et non pour l'individu, et d'autre part, à une *mutilation* et *division du travail* etc. croissantes. En outre, la machine-capital apparaît comme force sociale en face des forces de travail vivantes *particulières*, qui sont seulement les représentants d'une opération productive partielle et qui coopèrent passivement dans le procès social qu'elles ont pourtant engendré.

Pour faire un pas en avant, et non en arrière, il faut transférer le procès productif social à la collectivité entière, et développer la production pour l'homme : « Il faut qu'à l'accroissement des forces productives corresponde aussi un développement effectif des hommes sur un mode universel, et non plus local, c'est-à-dire véritablement réalisé dans la pratique. Au reste, s'il n'en était pas ainsi, on ne pourrait que généraliser la *pénurie* [en effet, le démantèlement du capital d'après le nombre d'ouvriers vise à la répartition entre eux du profit, c'est-à-dire de la part pour élargir le cycle productif et de celle pour la jouissance du bourgeois] et, avec elle, la *misère* ainsi que la lutte pour les biens de première nécessité [entre ceux qui profitent de l'opération et ceux qui en sont tenus à l'écart, dans le pays même ou dans les autres continents, ce qui généraliserait la misère si l'entreprise n'était pas détruite et la production socialisée]. Bref, toute la vieille merde recommencerait inévitablement. Or, ce n'est qu'avec un essor universel des forces productives que se développent des relations universelles entre les hommes

unilatérales auxquelles chaque ouvrier ou groupe d'ouvriers est soumis. Sa fonction [à lui] est une partie unilatérale et abstraite. La totalité qui se constitue est fondé précisément sur cette simple existence partielle qui est la sienne et sur l'isolement dans la fonction singulière. C'est donc une combinaison dont l'ouvrier constitue une partie, qui repose sur le fait que *son* travail n'est pas combiné. *Les ouvriers forment les éléments constitutifs de cette combinaison.* Mais cette combinaison n'est pas un rapport qui leur appartiendrait, se rapporterait à leur association. Cela vise en même temps les belles phrases du sieur Potter sur la combinaison et la concertation qui seraient contraires à la division...

Désormais, il n'est donc plus simplement assujéti à la production capitaliste, échu au capital, parce qu'il ne possède plus ses moyens de travail, mais il l'est du fait qu'il ne dispose plus lui-même de sa force de travail, ni des modalités de son travail, car le capital tient à présent entre ses mains non seulement les conditions objectives comme autrefois, mais encore les conditions sociales du travail subjectif qui font que son travail est encore tout simplement du travail.

L'augmentation de la force productive qui provient de la division du travail, de ce mode d'existence sociale du travail, n'est donc pas seulement force productive du capital, au lieu d'être force productive du travailleur. La *forme sociale* de ces travaux combinés est

et pour les hommes ». Il ne s'agit pas des usines, mais de l'homme : « C'est l'appropriation de l'*ensemble* des instruments de travail qui permet l'épanouissement de *toutes* les facultés chez les individus eux-mêmes ». En effet, « la véritable communauté, les individus l'acquièrent en même temps qu'ils s'associent – grâce à l'association et en elle » (cf. *l'Idéologie allemande*, in *Werke* t. 3, p. 34-35).

L'ouvriérisme suggère que le capitaliste soit exproprié, et que l'ouvrier se réapproprie le travail, l'outil, le produit, sans s'apercevoir que le capital d'entreprise resterait inchangé, et que l'ouvrier ne toucherait que sa *parcelle* du tout.

C'est dire que l'ouvrier ne doit pas devenir individuellement propriétaire de ses moyens de production et de son produit : ils sont devenus désormais *sociaux*, et c'est au travailleur de devenir à son tour social, c'est-à-dire un homme complet. Il faut donc que ce soit – non pas les individus ou les ouvriers de la fabrique – qui s'approprient les richesses, mais la collectivité. La condition en est de détruire l'autonomie de l'entreprise, et de s'approprier de la totalité de la production, d'abord comme classe ouvrière, puis société des producteurs.

l'existence du capital en opposition à l'ouvrier. La combinaison lui fait face comme une fatalité écrasante à laquelle il échoit, parce que sa force de travail est réduite à une tâche tout à fait unilatérale qui n'est rien dès lors qu'elle est dissociée du mécanisme d'ensemble, et dépend donc complètement de celui-ci ⁸². Il n'est plus lui-même qu'un simple détail...

⁸² « L'aliénation, disent Marx-Engels, ne peut être abolie qu'à deux conditions *pratiques*. Il faut qu'elle soit devenue intolérable, c'est-à-dire une puissance contre laquelle on effectue une révolution ; mais il faut pour cela qu'elle ait entièrement *privé de propriété* la masse de l'humanité *en l'opposant en même temps au monde existant de la richesse et de la culture*, ce qui implique une augmentation considérable des forces productives et un niveau élevé de développement » (cf. *l'Idéologie allemande*, p. 35).

Sous le capitalisme, la production incessante de richesses à un pôle a pour corollaire nécessaire la production croissante de pauvreté à l'autre – et ce, comme résultat de la *production* : « C'est seulement dans le mode de production capitaliste que le paupérisme tire son origine du *travail*, ainsi que du développement de la force productive du travail » (cf. MARX, *Grundrisse*, Ed. 10/18, t. 3, p. 169).

C'est d'abord en perdant toute réserve et biens que l'ouvrier se détache du particularisme, du localisme, de l'individualisme (la propriété ne prolonge-t-elle pas concrètement la personne humaine ?) pour devenir un être qui dépend jusque dans le dernier détail de sa vie quotidienne, et à tout instant, des conditions et rapports *sociaux*. Le premier pas de l'absence totale de propriété privée est ainsi non seulement dissolution des rapports et de la société bourgeois, mais pousse encore à l'instauration d'un système social d'entraide, de pensions, de retraites, de secours en cas de maladie ou de chômage, à défaut de droit au travail continu. Sous peine de mort, le sans-réserve est contraint de se tourner vers les moyens sociaux pour continuer de subsister, une fois qu'il a perdu tout appui sur une parcelle privée qui lui soit propre : prolétarianisation croissante signifie donc socialisation croissante, jusque dans les détails les plus modestes de la vie quotidienne. C'est pourquoi les sociétés d'entraide, mutuelles, etc. sont parmi les toutes premières formes d'associationnisme ouvrier ; par la suite, ces fonctions sont élargies à l'échelle de la société tout entière, mais tombent alors entre les mains de l'Etat bourgeois qui leur donne un contenu misérable et une odieuse forme mercantile. A la fin, la révolution politique brise cette gestion calamiteuse de l'immense force sociale. Sur ce sujet essentiel, puisqu'il ouvre une fenêtre sur le stade supérieur du communisme et devient d'une brûlante actualité dans la crise catastrophique du capitalisme, voir : *le Programme révolutionnaire immédiat dans les pays développés* et *la Critique du programme de Gotha*, in MARX-ENGELS, *la Dictature du prolétariat*, PCM.

Avec le développement de la division du travail disparaît – alors que la chose est encore très possible avec la seule soumission formelle du travail au capital – tout produit individuel du travail. La marchandise finie est le produit de l’atelier qui est lui-même le mode d’existence du capital. C’est la valeur d’échange du travail proprement dit – le travail, et non son produit – qui devient de par le mode de la production, et pas seulement de par le contrat entre capital et travail, la seule chose que l’ouvrier ait à vendre. Le travail devient, en fait, sa seule marchandise, tandis que la marchandise en général devient une catégorie universelle à laquelle la production est soumise. Nous sommes partis, dans notre analyse, de la marchandise en tant que catégorie la plus générale de la production bourgeoise. Or, elle ne devient catégorie universelle que par le révolutionnement auquel le mode de production lui-même se trouve soumis par le capital : « *Il n’y a plus rien que l’on puisse nommer en récompense naturelle du travail individuel : chaque ouvrier ne produit plus qu’une partie d’un tout, et chaque partie n’ayant ni valeur ni utilité par elle-même, il n’y a rien que l’ouvrier puisse s’attribuer, rien dont il puisse dire : ceci est mon produit, et je veux le garder pour moi-même* » (*Labour Defended Against the Claims of Capital*, London, 1825, p. 25).

Démystification du capital

[Retour à la table des matières](#)

Tout ce développement de la force productive du travail *socialisé*, de même que *l’application au procès de production immédiat de la science* (ce produit général du développement social), s’opposent au travail plus ou moins isolé et dispersé de l’individu particulier – et ce, d’autant que tout se présente directement comme *force productive du capital* et non du travail, que ce soit celle du travailleur isolé, des travailleurs associés dans le procès de production ou même d’une force productive du travail qui s’identifierait au capital ⁸³.

Cette mystification, propre au rapport capitaliste en général, va se développer désormais beaucoup plus que ce ne pouvait être le cas

⁸³ Cf. MARX, *Sixième chapitre inédit du Capital*, chapitre *Soumission réelle du travail au capital...* Ed. 10/18, p. 200.

dans la simple soumission formelle du travail au capital. Au reste, c'est à ce niveau seulement que la signification historique de la production capitaliste apparaît d'une manière frappante (spécifique), précisément au travers des transformations subies par le procès de production immédiat et du développement des forces productives sociales du travail.

Mais le rapport devient plus complexe et apparemment plus mystérieux lorsque, avec le développement du mode de production spécifiquement capitaliste, ce ne sont plus seulement les objets – ces produits du travail en tant que valeurs d'usage et valeurs d'échange – qui, face à l'ouvrier, se dressent sur leurs pieds comme « capital », mais encore les formes sociales du travail qui se présentent comme *formes de développement du capital*, si bien que les forces productives, ainsi développées, du travail social apparaissent comme *forces productives du capital* : en tant que telles, elles sont capitalisées en face du travail ⁸⁴.

⁸⁴ *Manuscripts inédits du Capital* (1861-1863), chapitre *Mystification du capital, etc.*, p. 250, 251-252, 256.

Marx explique ici que la *mystification* n'est pas seulement un mensonge, mais dérive des rapports capitalistes eux-mêmes, en particulier du fait que les conditions tant objectives que subjectives sont appropriées par le capital fixe, alors qu'elles sont créées par le travail des masses exploitées. Cette mystification est un anneau de la chaîne qui maintient l'ouvrier sous le joug bourgeois, et Marx affirme en conséquence qu' « *au niveau de la conscience*, la dissolution de telle idée déterminée suffit à tuer une époque entière » (*Grundrisse*).

D'autre part, la puissance mystificatrice du capital tend à augmenter avec le développement, c'est-à-dire avec le passage de la coopération simple à la combinaison du travail, et surtout l'incorporation de la science dans le corps de la machine - toutes les conquêtes du savoir-faire millénaire de l'humanité se voyant aliénées au Moloch capitaliste. Sans parler du poids des idées traditionnelles dont la société est infestée. Cela explique le « paradoxe » suivant : les conditions matérielles sont de plus en plus mûres pour le passage au communisme, mais leur reflet dans les consciences ne mûrit pas parallèlement à sa base économique, ni uniformément au sein de la classe ouvrière. Alors que les contradictions du mode de production deviennent explosives et pousseront irrésistiblement le prolétariat à la lutte révolutionnaire le moment venu, la conscience du processus se concentre dans le parti qui prépare et dirigera le mouvement. S'il n'en était pas ainsi, nous ne serions pas dans les conditions de la société de classes, où l'humanité reste

En fait, l'unité *collective* se trouve dans la coopération, l'association, dans la division du travail, l'utilisation des forces naturelles, des sciences, et des produits du travail sous forme de machines. Or, tout cela s'oppose à l'ouvrier individuel comme quelque chose qui lui est *étranger* et existe *au préalable* sous forme *matérielle* ; qui plus est, il lui semble n'y avoir contribué en rien, ou même que tout cela existe en dépit de ce qu'il fait.

Bref, toutes les choses deviennent indépendantes de lui, simples modes d'existence des *moyens de travail*, qui le dominent en tant qu'objets. L'intelligence et la volonté de l'atelier collectif semblent incarnés dans ses représentants – le capitaliste ou ses sous-fifres – dans la mesure où les ouvriers sont associés dans l'atelier et où les fonctions du capital incarnées dans le capitaliste s'opposent à eux.

Les formes sociales du travail des ouvriers individuels – aussi bien subjectivement qu'objectivement – ou en d'autres termes, la forme de *leur propre* travail social, sont des rapports établis d'après un mode tout à fait indépendant d'eux : en étant soumis au capital, les ouvriers deviennent des éléments de ces formations sociales, qui se dressent en face d'eux comme *formes* du capital lui-même, comme si elles lui appartenaient – à la différence de la capacité de travail de l'ouvrier⁸⁵ – et comme si elles découlaient du capital et s'y incorporaient aussitôt...

aliénée et mystifiée et progresse nécessairement par révolutions et non par évolutions raisonnées.

⁸⁵ Marx mentionne ici l'autre pôle de la mystification capitaliste : comme individu, l'ouvrier serait dans la libre possession de sa force de travail qu'il pourrait – ou non – vendre au capital dans un rapport égal d'échangistes. En fait, cette propriété est toute illusoire, comme l'est l'identification du capital avec la puissance sociale du travail.

Marx explique dans le passage suivant du *Sixième chapitre inédit*, en soulignant que la valeur d'échange du capital révolutionne aussi les valeurs d'usage, son procès de valorisation étant aussi procès de travail réel : « La nature et la force sociale du travail ne se développent pas dans le *procès de valorisation* en tant que tel, mais dans le *procès de travail réel*. C'est pourquoi elle apparaît comme une propriété inhérente au capital, en tant que sa chose, sa valeur d'usage. Le travail productif (de valeur) continue, lui, de faire face au capital comme travail des *ouvriers individuels*, quelles que soient les combinaisons sociales dans lesquelles ces ouvriers entrent dans le procès de production. Tandis que le capital s'oppose aux ouvriers comme force sociale de travail, le travail productif, lui, se manifeste toujours au ca-

Dans la machinerie, par exemple, les produits visibles du travail se manifestent en dominant le travail. Il en va naturellement de même pour les forces de la nature et la science (ce produit du développement historique général dans sa quintessence abstraite) qui font face à l'ouvrier comme *puissances* du capital, en se détachant effectivement de l'art et du savoir de l'ouvrier individuel. Bien qu'à leur source elles soient le produit du travail, elles apparaissent comme étant incorporées au capital, partout où elles entrent dans le procès de travail. Le capitaliste qui emploie une machine n'a pas besoin de la comprendre (cf. Ure)⁸⁶ ; pourtant la science réalisée dans la *machine* apparaît comme *capital* face aux ouvriers. De fait, toutes ces applications – fondées sur le travail *associé* – de la science, des forces de la nature et des produits du travail en grande série apparaissent uniquement comme moyens d'exploitation du travail et d'appropriation du surtravail, et donc comme *forces* appartenant en soi au capital. Naturellement, le capital utilise tous ces moyens dans le seul but d'exploiter le travail, mais pour ce faire il doit les appliquer à la production⁸⁷. C'est

pital comme travail des ouvriers individuels » (p. 253-254). C'est ainsi que la puissance, la richesse apparaissent comme créations du capital qui, avec les éléments sociaux du travail, s'approprie les produits les plus élevés du travail, tandis que la faiblesse, la pauvreté apparaissent comme le fait de l'ouvrier réduit à sa qualité de détenteur individuel de force de travail.

⁸⁶ Cf. *le Capital* I, Ed. Sociales, t. 2, p. 71 : « *La science ne coûte en général absolument rien au capitaliste, ce qui ne l'empêche pas de l'exploiter. La science d'autrui est incorporée au capital tout comme le travail d'autrui. Or, appropriation « capitaliste » et appropriation personnelle, soit de la science, soit de la richesse, sont choses complètement étrangères l'une à l'autre. Le Dr Ure lui-même déplore l'ignorance grossière de la mécanique qui caractérise ses chers fabricants exploités de machines savantes. Quant à l'ignorance en chimie des fabricants de produits chimiques, Liebig en cite des exemples à faire dresser les cheveux* ».

⁸⁷ Le mode de production capitaliste est féroce, mais grandiose : sans cesse, il révolutionne les instruments, procédés et même les installations de travail. De valeur d'échange qu'il est, le capital s'empare au début des procès de travail tels qu'il les trouve devant lui, et il les change ensuite à son image, selon sa nature – et la valeur d'usage des moyens et produits du travail s'en trouve complètement modifiée. Le capital n'exploite donc pas seulement les forces productives, mais il les hausse encore à un niveau supérieur – et il fait passer, aux yeux des ouvriers, ce gigantesque progrès comme son œuvre à lui et non comme le produit du travail. Il *exploite l'aliénation* de l'ouvrier

ainsi que le développement des forces productives *sociales* du travail et les conditions de ce développement apparaissent comme *l'œuvre du capital*, et l'ouvrier se trouve, face à tout cela, en un rapport non seulement passif, mais antagonique...

Les esprits se sont faits à ce point à cette constante transposition des forces de la production sociale du travail en propriété matérielle du capital qu'ils s'imaginent que les avantages du machinisme, de l'application de la science, des inventions, etc. ont nécessairement une forme aliénée ; bref, tout est conçu comme devenant *propriété du capital*.

S'il découvre que les produits du travail sont les siens, condamne la dissociation de ses conditions de réalisation et juge qu'on lui impose une situation intolérable, l'ouvrier aura acquis une immense conscience, qui découle d'ailleurs du mode de production reposant sur le capital ⁸⁸. *Le glas du capital sonnera* ; ainsi, lorsque les esclaves se

qui produit encore de manière aveugle sous la domination de son produit (le capital), en le mystifiant.

⁸⁸⁸⁸ Cf. MARX, *Grundrisse*, Ed. 10/18, tome 2, p. 283.

Le capitalisme se distingue de tous les modes de production précédents par le fait qu'il repose sur des rapports *sociaux engendrés dans la production*, c'est-à-dire sur un révolutionnement constant du travail qui reproduit de façon sans cesse élargie la richesse capitalisée à un pôle et la misère et le dénuement prolétariens à l'autre. Ainsi, dans la production, l'homme produit-il désormais – certes encore sous forme aliénée et réifiée – *ses propres rapports sociaux*, le travail salarié, la domination capitaliste, mais aussi les conditions de la société communiste où il sera émancipé : l'association, la coopération, la combinaison, la concentration, la centralisation sociale des activités, la collectivisation et la socialisation de l'homme et de sa vie, à mesure que les rapports privés bourgeois se dissolvent par la prolétarianisation croissante. Marx note par exemple que dans le procès de production, il n'existe qu'une « association en soi » des travailleurs, et que « *seul le travail des ouvriers est associé, car les ouvriers eux-mêmes n'ont pas d'activité associatrice* » (*Ibid.* p. 292).

Au plan pratique, la mystification tombe avec la constitution des ouvriers en classe, négation du statut de l'ouvrier comme libre échangiste individuel dans lequel prétend l'enfermer la société bourgeoise. La démystification commence ainsi dès les premiers efforts d'association des prolétaires pour résister à l'exploitation capitaliste et ne devient effective que dans le parti de classe.

rendirent compte qu'ils *ne pouvaient être la propriété de tiers* et qu'ils prirent conscience de leur personne, l'esclavage se mit à végéter artificiellement et cessa de représenter plus longtemps la base de la production.

On passe alors du communisme aliéné dans la base économique, au communisme actif et conscient dans le mouvement social et politique de la classe ouvrière.

I. BASE ÉCONOMIQUE ALIÉNÉE DU COMMUNISME

2. ORGANISATION ACTIVE ET CONSCIENTE DU COMMUNISME

Luttes économiques et revendications communistes

[Retour à la table des matières](#)

L'histoire de la réglementation de la journée de travail dans quelques branches de la production et, dans les autres branches, la lutte qui dure encore au sujet de cette réglementation, démontrent à l'évidence que le travailleur isolé, le travailleur en tant que vendeur « libre » de sa force de travail, succombe sans résistance possible, dès que la production capitaliste a atteint un certain degré⁸⁹. La création d'une journée de travail normale est, par conséquent, le résultat d'une guerre civile longue, opiniâtre et plus ou moins dissimulée entre la classe capitaliste et la classe ouvrière...

⁸⁹ Cf. MARX, *le Capital I*, in *Werke 23*, chapitre : *la Journée de travail*, p.316, 319-20.

Nous passons à présent de la genèse de la société communiste dans la base productive aux luttes et organisations économiques (syndicats) et politiques (parti) qui aboutissent à la tentative de conquérir le pouvoir. Le parti, qui a théorisé les premières luttes révolutionnaires de l'avant-garde communiste, menées dès l'aube du capitalisme, et en a fait une synthèse de lois et principes qu'il projette dans le futur pour éclairer la voie du prochain assaut, combine ultérieurement son expérience politique avec les revendications économiques du syndicat ouvrier. Dans ces luttes, engagées à partir de la base économique, pour des revendications de classe, s'organisent de manière active, solidaire, consciente, les rapports communistes nés dans la production, en un prolongement politique grâce auquel la lutte contre le capital s'étend jusque dans la société civile.

Le contrat par lequel l'ouvrier vend sa force de travail au capitaliste démontre pour ainsi dire noir sur blanc qu'il est libre de disposer de lui-même, mais une fois l'affaire conclue il s'aperçoit qu'il n'était pas « un agent libre », que le temps pour lequel il est *libre* de vendre sa force de travail est le temps pour lequel il est *forcé* de la vendre, et qu'en réalité le vampire qui le suce ne le lâche pas « tant qu'il lui reste un muscle, un nerf, une goutte de sang à exploiter ». Pour se défendre contre le serpent de leurs tourments, *il faut que les ouvriers ne fassent plus qu'une tête et qu'un seul cœur ; que par un grand effort collectif, par une pression de classe, ils dressent une barrière infranchissable, un obstacle social qui leur interdise de se vendre au capital par « contrat libre », eux et leur progéniture, jusqu'à l'esclavage et la mort*⁹⁰.

Le pompeux catalogue des « droits de l'homme » est ainsi remplacé par une modeste « grande charte » qui limite légalement la journée de travail et indique enfin clairement quand finit le temps que vend le travailleur, et quand commence le temps qui lui appartient : « *Un avantage encore plus grand est que l'on distingue enfin clairement*

⁹⁰ L'union du prolétariat en un *corps unique*, dont parle Marx en termes vivants, n'est pas une simple addition d'individus. À partir de revendications pour des intérêts vitaux, les masses sont fondues en un organisme vivant par le truchement des syndicats, sous la direction du parti communiste. Dans ses luttes contre le capital, le prolétariat anticipe l'humanité communiste de demain, en se plaçant sur la voie de la conquête du pouvoir : son mouvement devient alors politique ; il est social dans sa perspective de réaliser activement la société des producteurs associés

L'unité se fait par une *action réciproque* vivante : les revendications de classe naissent du besoin pressant de tous les travailleurs ; elles les poussent à s'organiser en syndicats qui, à leur tour, poussent à la généralisation et radicalisation des revendications, ainsi qu'à une organisation plus haute, le parti politique qui, lui-même, devient un facteur d'impulsion des syndicats, des masses et des revendications. Chaque partie du corps réagit sur l'autre et s'en trouve elle-même mue et renforcée. Il appartient à la tête – le parti – de diriger aux tournants cruciaux le corps unique avec conscience, d'après un plan systématique prenant appui sur tous les efforts communistes d'hier et d'aujourd'hui pour les fondre dans le communisme de demain. Ce centralisme, nous l'appelons *organique*, plutôt que *démocratique* : alors que le premier qualificatif correspond au déterminisme de la vie, le second fleurit le volontarisme et le « libre contrat » que Marx persifle justement dans le passage ci-dessus.

entre le temps qui appartient à l'ouvrier lui-même et celui qui appartient à son patron. L'ouvrier sait maintenant quand le temps qu'il a vendu finit et quand commence celui qui lui appartient, et le sachant exactement au préalable, peut disposer d'avance de ses propres minutes, selon ses vues et ses projets » (*Rapports des inspecteurs de fabriques*, 31-10-1864, p.52). « En permettant aux ouvriers d'être maîtres de leur propre temps, la législation de fabrique leur a donné l'énergie morale QUI POURRAIT BIEN LES CONDUIRE UN JOUR À S'EMPARER DU POUVOIR POLITIQUE » (op.cit., p.47) ⁹¹.

⁹¹ Dans l'édition populaire (9^e édition de 1931) du *Capital* en Allemagne, qui finit par supplanter l'œuvre originale de Marx, Kautsky trouve cette conclusion exagérée et sans doute trop révolutionnaire, si bien qu'il la présente comme suit : « Les lois de fabrique ont conféré une énergie morale aux ouvriers *qui les prépare à un éventuel exercice de leurs droits politiques* » ; ceux-ci pourront, par exemple, aller voter pour un renégat social-démocrate ! Cf. MARX-ENGELS, [*la Social-démocratie allemande*](#), Ed. 10/18, p. 32, note 23.

Les mesures pour limiter la journée de travail ou fixer l'âge légal pour commencer à travailler ont clairement montré que l'émancipation du prolétariat n'est pas une question de contrat purement économique, d'économie immédiate, mais bel et bien de pouvoir et de son maniement. La question de la durée du travail est essentielle : *plus la journée est courte et plus nous sommes proches de la forme socialiste de production*. Cela peut être, en outre, un baromètre de la proximité d'une révolution : ainsi la Russie de 1917 avait-elle une journée de travail moindre que celle des pays développés d'Europe occidentale. Et le fait qu'il y a eu stagnation de cette durée pendant les décennies d'après-guerre indique bien le recul général du mouvement ouvrier, la dégénérescence de ses organisations économiques *et* politiques.

Fidèles à Marx, nous augurons que la crise commencée en 1975, qui met fin à la délétère prospérité qui a multiplié et intensifié les heures de travail, posera précisément le problème de la réduction des horaires de travail avec la question du pouvoir comme dénouement rapide. En effet, les bourgeois font de la crise une question de chômage massif, de licenciements croissants de la surpopulation ouvrière, de bras devenus excédentaires, inutiles et nocifs pour leur économie, alors que les ouvriers en viendront à trouver leur solution dans la modeste question de la baisse des horaires de travail. La misère, le désespoir et la guerre comme issue à la surproduction est la solution bourgeoise, et un temps toujours croissant pour l'épanouissement de l'homme est celle du prolétariat. En somme, sur la lancée de revendications concrètes posées impérieusement par le développement des forces produc-

Quant à la législation de fabrique, en tant que première condition pour que la classe ouvrière ait les coudées franches afin de se développer et d'agir, je demande qu'elle soit faite par l'Etat sous la forme de lois coercitives, dirigées non seulement contre les fabricants, mais aussi contre les ouvriers ⁹².

tives actuelles insupportablement brimées dans les limitations bourgeoises, la prise du pouvoir politique n'est elle-même qu'un échelon et un moyen d'imposer définitivement le principe de la réduction systématique de la journée de travail, en opposition totale au principe bourgeois d'une augmentation toujours plus intolérable, soit par allongement physique de ces heures, soit par intensification du travail à horaire égal.

Cette mesure est si révolutionnaire qu'elle va bien au-delà de la conquête du pouvoir, puisque la journée de travail toujours moindre est synonyme de développement progressif du communisme : pour ce qui en est la dialectique, voir la section consacrée à *la Réduction de la journée de travail* comme moteur des mesures de transition au communisme, in MARX-ENGELS, *le Syndicalisme*, PCM, tome 2, p. 92-190.

⁹² Cf. Marx à Kugelmann, 17-03-1868.

La loi applicable à l'ensemble des travailleurs et travailleuses pour réduire leurs horaires de travail dans toutes les fabriques est une de ces mesures par lesquelles le prolétariat unifié, actif et conscient, intervient par la force dans l'anarchie de la production capitaliste pour lui imposer un contrôle et une réglementation au profit de tous les producteurs, sans considération d'intérêts mercantiles et monétaires des entreprises et de l'économie nationale.

Le fait que la législation du travail soit imposée à l'Etat bourgeois avant d'être systématisée par la dictature du prolétariat ne fait pas pour autant de cet Etat une institution providentielle, mais il reste une puissance ennemie, battue sur un point mais qu'il faut surveiller et tenir sous une pression constante, grandissante, car c'est la puissance et l'union de la classe ouvrière qui s'imposent à travers cette législation. Dans la conception marxiste, l'Etat ne donne rien et ne fait qu'exécuter la loi du plus fort. Si, d'aventure, le prolétariat s'avérait plus fort que la bourgeoisie, celle-ci serait bientôt évincée – par exemple, à la première tentative de remettre en cause cette conquête – et son appareil d'Etat brisé. En somme, cette législation est un moyen de faire prendre conscience aux ouvriers de la nature de classe de l'Etat existant et de les pousser à lui substituer leur propre Etat.

Ces interventions pour réduire par la force la journée de travail sont aussi des mesures *communistes*, car elles contrecarrent les conditions d'exploitation bourgeoises dans une perspective anti-monnaire et anti-mercantile, et sont – comme Marx-Engels le soulignent – organisatrices du

La lutte pour la limitation légale du temps de travail fut d'autant plus acharnée qu'à part la menace qu'elle faisait peser sur la bourgeoisie, elle portait sur la grande querelle entre, d'une part, l'aveugle loi de l'offre et de la demande qui forme l'essentiel de *l'économie politique de la classe bourgeoise*, et, d'autre part, le contrôle de la production sociale par l'action et la prévision collectives qui forme l'essentiel de *l'économie politique de la classe ouvrière*⁹³. C'est ce qui explique que la loi de dix heures n'a pas été seulement un succès pratique, mais encore la victoire d'un principe. Pour la première fois, l'économie politique de la classe bourgeoise succombait au grand jour devant l'économie politique de la classe ouvrière.

prolétariat en classe distincte de toutes les autres couches et classes de la société capitaliste. Elles se distinguent en cela des mesures de transition appliquées par le prolétariat au pouvoir dans les pays précapitalistes ou arriérés, qui peuvent avoir un contenu révolutionnaire bourgeois pour autant qu'elles font faire un pas en avant – par exemple, la nationalisation des banques et du crédit. En ce qui concerne ces distinctions, voir le chapitre *Succession chronologique des mesures de transition*, in MARX-ENGELS, *la Dictature du prolétariat*, III. *Transition économique à la société communiste*.

⁹³ *Manifeste de l'Association Internationale des Travailleurs*, in « Der Sozialdemokrat » n°2 et 3 du 21 et 30-12-1864.

La diminution des heures de travail participe directement du programme de transition au communisme théorisé par Marx-Engels. Elle sera appliquée demain dans tous les pays par la dictature internationale du prolétariat. Lorsqu'elle est détachée et isolée du prolétariat, qui l'a imposée, pour être appliquée et exploitée par la bourgeoisie (pour introduire, par exemple, le machinisme qui remplace le temps de travail devenu trop coûteux), elle n'est plus qu'une mesure bourgeoise progressive qui appelle une nouvelle action prolétarienne pour une nouvelle réduction des horaires de travail. Le mouvement révolutionnaire est accaparé de la sorte par toutes les classes dominantes de l'histoire, qui ne peuvent se passer de classes laborieuses (esclaves, serfs, travailleurs salariés) assénant des coups de boutoir à leurs patrons. Même bourgeoise et appliquée par l'Etat capitaliste, la réduction des horaires de travail reste donc révolutionnaire par ses effets: l'histoire avance aussi dans les sociétés de classe, même si les classes dominantes cherchent à en freiner le mouvement.

La théorie communiste, comme le programme de transition, abstrait chaque mesure historique de son contexte limité pour en souder la dynamique à toutes les autres mesures prolétariennes, et s'en servir de levier révolutionnaire d'un tout cohérent et systématique, subversif des conditions de classe.

En 1819, après cinq ans d'efforts, Owen fit passer la première loi qui fixait une limite au travail des femmes et des enfants dans les fabriques⁹⁴. C'est ainsi qu'il présida le premier congrès au cours duquel les syndicats de toute l'Angleterre s'unifièrent en une seule grande association syndicale. De même, il introduisit, comme mesure de transition menant à une organisation entièrement communiste de la société, d'une part, les *sociétés coopératives* (de consommation et de production) qui eurent pour le moins le mérite de prouver dans la pratique que *le marchand aussi bien que le fabricant* sont des personnages dont on peut très bien se passer ; d'autre part, les *bazars du travail* où l'on échange les produits du travail au moyen d'une monnaie-papier ayant pour unité de valeur l'heure de travail – ces établissements, nécessairement voués à l'échec, étaient une anticipation pure et simple de la *banque d'échange* de Proudhon, dont ils se distinguaient cependant par le fait qu'ils ne représentaient pas la panacée des maux sociaux, mais seulement un premier pas vers une transformation bien plus radicale de la société.

Les fabriques coopératives des travailleurs sont, à l'intérieur de l'ancienne forme, le premier signe de rupture de celle-ci, même si elles reproduisent partout nécessairement dans leur organisation effective tous les défauts du système existant⁹⁵. Mais, à l'intérieur de

⁹⁴ Cf. ENGELS, *le Développement du socialisme, de l'utopie à la science*, 1882, in *Werke* 19, p.200.

⁹⁵ Cf. MARX, *le Capital* III, in *Werke* 25, p. 456.

Les coopératives ouvrières de production témoignent elles-aussi d'une « intervention despotique » de la classe laborieuse dans les rapports de production capitalistes et sont une autre « victoire de l'économie politique » du travail sur celle du capital. Mais, en tant que mesures de transition, les coopératives doivent encore évoluer en profondeur. Nous renvoyons le lecteur aux nombreux textes sur cette question rassemblés dans Marx-Engels, *le Syndicalisme*, PCM, 2 tomes.

Dans les mesures de transition au socialisme, Marx combine les conquêtes les plus élevées du capitalisme, l'une étant un levier pour les autres, pour diffuser à la fois l'association dans la distribution, l'agriculture et l'industrie, jusqu'à dépasser leur antagonisme dans la phase supérieure du socialisme. Le prolétariat au pouvoir utilisera la forme coopérative dans la production comme moyen efficace pour liquider la petite propriété parcelaire, sans procéder à une pure et simple expropriation des producteurs

celles-ci, l'antagonisme entre capital et travail est aboli, même si c'est d'abord seulement dans le sens que les ouvriers, comme association, sont les capitalistes d'eux-mêmes, c'est-à-dire qu'ils emploient les forces productives pour la *valorisation* [N. d. Tr. : ce qui implique la plus-value au-delà du travail nécessaire] de leur propre travail. Ces coopératives montrent comment, à un certain degré de développement des forces productives matérielles et des formes de production sociales qui leur correspondent, *il se forme et se développe naturellement un nouveau mode de production à partir d'un mode de production donné*. Sans le système de fabriques issu du mode de production capitaliste, il n'aurait pas été possible de développer la fabrique coopérative, pas plus que cela ne l'aurait été sans le système de crédit issu de ce même mode de production. Ce système de crédit, tout comme il forme la base pour la transformation graduelle des entreprises capitalistes privées en sociétés capitalistes par actions, offre également le moyen de l'extension graduelle des entreprises coopératives à une échelle plus ou moins nationale. Il faut considérer les entreprises capitalistes par actions, au même titre que les fabriques coopératives, comme des *formes de transition* du mode de production capitaliste au mode associé, à la seule différence que dans les premières l'antagonisme a été éliminé négativement et dans les secondes positivement ⁹⁶.

comme c'est le cas dans la pratique du capital. Il regroupera ainsi les travailleurs au sein d'une forme d'association dynamique qui s'élèvera progressivement à une échelle plus grande : du village au district, puis à la province, à la nation et enfin à la société, en abolissant l'opposition entre industrie et agriculture, production et distribution, ainsi que – du point de vue de l'habitat – de la ville et de la campagne. Durant la phase initiale du pouvoir prolétarien, celui-ci transférera vers les zones attardées les apports des secteurs productifs les plus avancés, afin d'accélérer le passage des coopératives aux formes supérieures.

⁹⁶ Les coopératives permettent, à travers l'intervention immédiate des producteurs, de conquérir un premier résultat dans l'émancipation du travail, de faire un premier pas vers l'abolition du salariat *si le prolétariat est au pouvoir*. Au sein même du capitalisme, le mouvement coopératif a déjà le grand mérite, selon Marx, de démontrer que « *la production à grande échelle et concordant avec les exigences de la science moderne est possible sans qu'une classe de patrons emploie une classe de manuels ; que les moyens de travail – pour donner leurs fruits – n'ont pas besoin d'être monopolisés comme instruments d'asservissement et d'exploitation du travailleur ; et que*

De la revendication économique à la revendication politique et sociale

[Retour à la table des matières](#)

L'Angleterre, où l'industrie a atteint le plus haut degré de développement, a les coalitions les plus vastes et les mieux organisées⁹⁷.

On ne s'y est pas limité à des coalitions partielles, sans autre but qu'une grève momentanée et qui disparaissent ensuite. On a formé des coalitions permanentes, des syndicats, qui servent de rempart aux ouvriers dans leurs luttes avec les entrepreneurs. Et à l'heure qu'il est, tous ces syndicats locaux trouvent leur point d'union dans la *grande Association nationale des syndicats* dont le comité central est à Londres, et qui compte déjà 80.000 membres. La formation de ces grèves, coalitions, syndicats marcha simultanément avec les luttes politiques des ouvriers qui constituent maintenant un grand parti politique sous le nom de *Chartistes*.

C'est sous la forme des coalitions qu'ont toujours lieu les premiers essais des travailleurs pour s'associer entre eux...

Le premier but de la résistance n'étant que le maintien des salaires, les ouvriers formèrent des coalitions d'abord isolées, mais à mesure que les capitalistes se regroupaient de leur côté pour les besoins de la répression, c'est le maintien de l'association, face au capital toujours unifié, qui devint plus important pour eux que celui du salaire. C'est si vrai que les économistes anglais sont tout étonnés de voir les ouvriers sacrifier une partie de leur salaire pour ces associations qui, aux yeux des économistes, n'étaient faites que pour le salaire. Dans cette lutte – véritable guerre civile – se réunissent et se développent tous les éléments nécessaires à une bataille à venir. Une fois arrivée à ce point-là, l'association prend un caractère politique.

le travail salarié, comme celui de l'esclave et du serf de la glèbe, n'est qu'une forme transitoire et inférieure destinée à disparaître devant le travail associé, qui saisit ses instruments d'un geste volontaire, l'esprit joyeux et le cœur léger » (MARX, *Directive de l'AIT*, 28-09-1864, in *Werke*, t. 16, p. 11-12).

⁹⁷ Cf. MARX, [la Misère de la philosophie](#), in *Werke* 4, p.180.

Les syndicats sont désormais des organisations reconnues, et leur activité, qui est l'un des facteurs décisifs dans les conflits salariaux, est reconnue au moins autant que la fonction de la législation de fabrique dans la détermination des horaires de travail ⁹⁸ ...

C'est donc l'une des conséquences de l'action syndicale si, en dépit de la résistance des employeurs, la loi des salaires s'impose ; si les ouvriers de toute branche d'industrie bien organisée sont en état, au moins approximativement, d'obtenir la pleine valeur de leur force de travail qu'ils louent à l'entrepreneur ; et si, avec le concours de lois d'Etat, les horaires de travail n'excèdent pas trop la durée maximum au-delà de laquelle les forces de travail s'épuisent prématurément. Mais c'est aussi le maximum de ce que les syndicats, tels qu'ils sont organisés actuellement, peuvent espérer attendre, et ce par des luttes incessantes, avec une dépense énorme de forces et d'argent ; et alors le renversement de la conjoncture – au moins tous les dix ans – anéan-

⁹⁸ Cf. ENGELS, *Trade's Unions*, in *The Labour Standard*, 28-05 et 04-06-1881.

Ce texte fait partie d'une série d'articles de 1881 consacrés au syndicalisme. C'est en s'appuyant sur toute l'expérience vivante des luttes économiques de la classe ouvrière anglaise au siècle dernier qu'Engels démontre comment l'action revendicative débouche sur le mot d'ordre fièrement anti-bourgeois, anti-monétaire et anti-mercantile – de l'*abolition du salariat*.

Cette revendication n'a rien d'utopique : elle exprime certes un mot d'ordre qui ne sera réalisé que *demain*, mais dont la défense implique une position *actuelle* de classe, seule garante des intérêts collectifs du monde du Travail. Celui-ci se fait bafouer et frustrer lorsqu'il se laisse choir au niveau petit-bourgeois de l'intérêt privé, comme l'ont préconisé les syndicats au cours de la période de prospérité, au point que la CGT, dont les traditions étaient les plus révolutionnaires, a renié l'article premier de ses statuts de l'époque où le marxisme authentique influençait les organisations ouvrières – celui qui prônait l'abolition du salariat. La preuve est ainsi faite que ceux qui tournent le dos à la révolution sont finalement obligés de rejeter même les mots d'ordre les plus fondamentaux de la lutte de classe (c'est aussi le cas du « petit mot » de dictature du prolétariat, décisif pour Marx et Lénine, etc.). En effet, ces revendications ne sont pas des formules verbales, mais de véritables forces qui donnent leur sens aux luttes et aux efforts des masses et sont décisives aux tournants historiques pour l'avenir de l'humanité entière. Cf. MARX-ENGELS, *le Syndicalisme*, PCM, tome 1, *Critique des limites syndicales*, p. 172-216.

tit en un tour de main ce qui vient d'être conquis, et la lutte doit être engagée derechef. C'est un cercle vicieux, et il n'en est point d'issue. La classe ouvrière reste ce qu'elle était et ce que les vieux chartistes appelaient sans ambages : une classe d'esclaves salariés. Cela doit-il être le résultat ultime de tant de travail, de tant de sacrifices et de peines ? Cela doit-il rester à tout jamais le but suprême des ouvriers anglais ? Ou bien la classe ouvrière de ce pays ne voudra-t-elle pas tenter à la fin de rompre ce cercle vicieux, et de trouver une issue dans un mouvement qui se propose l'ABOLITION DU SALARIAT EN GÉNÉRAL ?

Dans l'article suivant, nous examinerons le rôle que les syndicats jouent dans l'organisation de la classe ouvrière.

Ce n'est pas le caractère plus ou moins haut ou bas du salaire qui détermine l'avilissement économique de la classe ouvrière⁹⁹ : cet avilissement repose dans le fait que la classe ouvrière, au lieu de recevoir pour son travail le plein produit de celui-ci, doit se contenter d'une partie de son propre produit, que l'on nomme salaire. Le capitaliste s'approprie la totalité du produit (et paie le travailleur à partir de cela) parce qu'il est le propriétaire des moyens de travail. Et c'est pourquoi il n'y a pas de véritable libération de la classe ouvrière tant que celle-ci n'est pas appropriée tous les moyens de travail – la terre et le sol, les matières premières, les machines, etc. – et par là aussi le plein produit de son propre travail.

Le produit du travail de la classe ouvrière doit se diviser en deux classes, et cette répartition déchaîne un combat sans fin, chaque classe tentant d'arracher à l'autre la portion la plus large possible. Or, ce qui est le plus étonnant dans ce combat, c'est que la classe ouvrière, bien qu'elle lutte simplement pour obtenir *une part de son propre produit*, est accusée le plus souvent de vol à l'égard des capitalistes !

⁹⁹ Nous intercalons dans la série d'articles d'Engels un court extrait, écrit à la même période, dans lequel il explique que les syndicats, en luttant pour les salaires, ne s'attaquent pas au système même qui exploite la classe ouvrière (cf. *le Système du salariat*, in *The Labour Standard*, 21-05-1881, in *Werke* 19, p. 253).

Cependant, la bataille entre les deux grandes classes de la société tourne inévitablement à la *lutte politique*. Il en fut ainsi de la longue bataille entre la classe capitaliste bourgeoise et l'aristocratie foncière, et il en est ainsi également de la lutte entre la classe ouvrière et ces mêmes capitalistes. Dans toute lutte de classe à classe, le but immédiat pour lequel on lutte est le pouvoir politique : la classe dominante défend sa suprématie politique, c'est-à-dire sa prédominance dans les corps législatifs, et la classe inférieure combat d'abord pour une portion de ce pouvoir, et plus tard pour tout le pouvoir, afin d'être en mesure de modifier les lois existantes conformément à ses propres intérêts et besoins. C'est ainsi que la classe ouvrière de Grande-Bretagne combattit passionnément durant des années, et même en utilisant la violence, pour la charte du peuple qui devait lui donner ce pouvoir politique ; elle subit une défaite, mais la lutte eut sur la classe bourgeoise victorieuse un effet tel qu'elle est désormais contente si elle peut acheter une longue trêve d'armes, même si c'est au prix de concessions toujours nouvelles aux masses laborieuses.

Or, dans la lutte politique de classe à classe, l'organisation est l'arme essentielle... Conformément aux traditions depuis leur origine et leur essor dans ce pays, les puissantes organisations syndicales se sont cantonnées jusqu'ici presque exclusivement dans la fonction qui est d'intervenir pour régler les questions de salaires et d'horaires de travail, et pour abolir de force les lois anti-ouvrières ¹⁰⁰. Comme nous

¹⁰⁰ Les intérêts économiques sont reliés aux conditions des *classes* respectives, et il en découle qu'il n'existe pas d'économie en soi, mais une économie *politique*, car les travailleurs exploités ne peuvent identifier leurs intérêts à ceux de leurs exploités. Le syndicalisme se montre impuissant s'il ne défend pas *les intérêts des travailleurs formant une classe antibourgeoise*. La critique d'Engels aux limitations des syndicats qui prétendent ne défendre que les intérêts économiques des travailleurs est aujourd'hui plus brûlante que jamais : chaque grave crise, qui débouche sur les massacres de la moderne guerre de surproduction, fait rechuter les masses et l'aristocratie ouvrière privilégiée elle-même dans l'horreur et la misère.

L'abolition du salariat est une revendication synthétique, à la fois économique, sociale et politique, qui pose le but de l'action de classe dans une autre forme de société. C'est seulement en généralisant la lutte et en la haussant à un niveau qui dépasse la détermination économique aveugle du cycle de prospérité, crise, stagnation, recul, reprise, etc. auquel se soumettent les syndicats qui se disent non politiques, que l'on peut donner toute son ampleur internationale et socialiste à la classe ouvrière, et souder dès lors les

l'avons déjà dit, elles l'ont fait avec les résultats auxquels on pouvait s'attendre. Mais elles obtinrent davantage à un autre niveau : la classe dominante, qui connaît encore mieux la puissance des syndicats que ceux-ci mêmes, a fait délibérément des concessions politiques qui vont au-delà encore... Le gouvernement l'eût-il fait si les masses laborieuses n'avaient pas démontré, dans la direction de leurs gigantesques fédérations syndicales, qu'elles étaient capables d'organiser les tâches administratives et politiques ?...

Au reste, il ya de multiples symptômes qui indiquent que la classe ouvrière anglaise s'éveille à la conscience qu'elle a fait fausse route depuis un certain temps déjà ; que les actuels mouvements en vue uniquement de salaires plus élevés et d'horaires moindres s'effectuent dans un cercle vicieux, auquel il n'y a pas d'issue ; que le mal fondamental n'est pas dans les bas salaires, mais dans le salariat lui-même. Si la classe ouvrière dans son ensemble s'en rendait compte, la position des syndicats en serait fondamentalement bouleversée. Les syndicats n'auraient plus pour longtemps le privilège d'être les seules organisations de la classe ouvrière : à côté des fédérations syndicales des diverses branches d'industrie, ou mieux au dessus d'elles, il faut que surgisse un organe de centralisation commun, une organisation politique de la classe ouvrière comme tout...

Il n'est aucune puissance au monde qui puisse résister même un seul jour à la classe ouvrière anglaise, dès lors qu'elle sera organisée dans sa totalité en un corps unique.

Les grèves qu'entreprennent les syndicats ont une importance fondamentale parce qu'ils sont *la première tentative* faite par les ouvriers pour *supprimer la concurrence*¹⁰¹. Elles impliquent en effet la cons-

lutes économiques aux politiques, les organisations syndicales au parti et à l'Internationale. Le prolétariat retrouve son caractère de classe spécifique, et les organisations économiques forment la base matérielle solide de l'action des *masses* qui seule peut provoquer le renversement du système capitaliste.

¹⁰¹ Cf. ENGELS, *la Situation des classes laborieuses en Angleterre*, 1844.

La toute première forme d'organisation des futurs rapports sociaux communistes se trouve spontanément engendrée dans les mouvements revendicatifs du prolétariat en lutte: c'est l'union des travailleurs sur ce plan qui se mue à la fin du bouleversement révolutionnaire en communauté du

science que la domination de la bourgeoisie repose essentiellement sur la concurrence des ouvriers entre eux, c'est-à-dire sur la division du prolétariat et l'opposition entre catégories et groupes individualisés d'ouvriers. Or, si les syndicats sont si dangereux *pour l'ordre social établi* c'est précisément parce qu'ils s'en prennent – hélas par un biais seulement et de façon limitée encore – à la concurrence. Mais l'ouvrier ne saurait attaquer la bourgeoisie, et avec elle toute l'organisation sociale actuelle, à un point plus vulnérable.

Leur passé : les syndicats originaires sont nés des essais spontanés des ouvriers luttant contre les ordres despotiques du capital, pour empêcher ou au moins atténuer les effets de cette concurrence faite par les ouvriers entre eux¹⁰². Ils voulaient changer les termes du contrat, de telle sorte qu'ils puissent au moins s'élever au dessus de la condition de simples esclaves. L'objet immédiat des syndicats est toutefois limité aux nécessités des luttes journalières du travail et du capital, aux questions de salaire et d'heures de travail. Une telle activité est non seulement légitime, elle est encore nécessaire. On ne peut y renoncer tant que le système actuel dure ; au contraire, les syndicats doivent généraliser leur action en se combinant.

D'un autre côté, les syndicats ont formé à leur insu des centres organisateurs de la classe ouvrière, de même que les communes et les municipalités du Moyen âge en avaient constitués pour la classe bourgeoise. Si les syndicats sont indispensables dans la guerre

travail libre et associé, sans but mercantile ni monétaire, par la simple solidarité humaine.

Le fait que la solidarité est à nouveau brisée quand la lutte s'arrête, aussi longtemps que subsiste l'ambiance bourgeoise générale, et que c'est seulement avec la grève générale mettant en branle toute la classe ouvrière que le mouvement revendicatif devient politique, ne change rien à la conclusion : les *tout premiers pas de la conscience et l'organisation de la classe ouvrière en direction de la société communiste* s'effectuent dans les luttes des ouvriers contre leurs patrons.

La lutte est l'unique voie qui prépare l'émancipation future du travail dans le communisme : « le vrai résultat de cette lutte [N. d. Tr. : dont le capital remet sans cesse les conquêtes matérielles en question], ce n'est pas le succès immédiat, mais l'union grandissante des ouvriers » (*le Manifeste*).

¹⁰² Cf. *Rapport du Conseil Central* rédigé par Marx en vue du 1^{er} Congrès de l'Association Internationale des Travailleurs, à Genève, 09-1866.

d'escarmouches du travail et du capital, ils sont encore plus importants comme force organisée pour supprimer et remplacer le système du travail salarié et de la dictature capitaliste.

Leur présent : les syndicats s'occupent trop exclusivement des luttes locales et immédiates contre le capital. Ils ne sont pas encore assez conscients de tout ce qu'ils peuvent faire contre le système lui-même de l'esclavage salarié. Ils se sont tenus trop à l'écart des mouvements plus généraux et des luttes politiques...

Leur avenir : à part leur œuvre immédiate de réaction contre les manœuvres tracassières du capital, ils doivent maintenant agir comme foyers d'organisation de la classe ouvrière dans le grand but de son émancipation radicale. Ils doivent aider tout mouvement social et politique tendant dans cette direction.

En se considérant et en agissant comme les champions et les représentants de *toute* la classe ouvrière, ils réussiront à regrouper dans leur sein tous ceux qui ne sont pas encore organisés ; en s'occupant des industries les plus misérablement rétribuées, comme l'industrie agricole, où les circonstances exceptionnellement défavorables ont empêché toute résistance organisée, ils feront naître la conviction dans les grandes masses ouvrières qu'au lieu d'être circonscrits dans des limites étroites et égoïstes, leur but tend à l'émancipation des millions de prolétaires foulés aux pieds.

Dépassement des limites des syndicats

1. Solidarité avec les ouvriers des pays dépendants

[Retour à la table des matières](#)

L'Irlande est le seul prétexte du gouvernement anglais pour entretenir une *grande armée permanente* qui, en cas de besoin, est lancée comme cela s'est vu sur les ouvriers anglais, après avoir formé sa soldatesque en Irlande¹⁰³. Ce que nous a montré l'ancienne Rome sur

¹⁰³ Cf. MARX, *Circulaire du Conseil général de l'A.I.T. au Conseil fédéral de la Suisse romande*, in *Werke* 16, p. 388-389.

une échelle monstrueuse se répète en Angleterre de nos jours. Le peuple qui opprime un autre peuple ne fait que forger ses propres chaînes.

C'est la première fois que les éléments anglais et irlandais de la population se réunissent cordialement [dans une manifestation en commun ; N. d. Tr.]¹⁰⁴. Ces deux fractions de la classe ouvrière, dont l'inimitié réciproque servait essentiellement les intérêts du gouvernement et des classes riches, se tendent désormais la main. Ce splendide résultat, nous le devons avant tout à l'ancien Conseil général de l'Internationale qui a toujours fait porter tous ses efforts sur la préparation de l'alliance entre les ouvriers de ces deux nations sur la base de l'égalité complète. La manifestation du 3 novembre [1872] inaugure une ère nouvelle pour le mouvement ouvrier d'ici.

À l'initiative de Marx, la question irlandaise est considérée par l'Internationale comme « *condition préliminaire de l'émancipation de la classe ouvrière anglaise* ». C'est en particulier sur ce terrain que se révèle indispensable la direction politique du parti sur les syndicats et les ouvriers, abandonnés sinon à l'influence bourgeoise qui s'appuie toujours sur le chauvinisme et le penchant au soi-disant intérêt particulier : « *L'ouvrier anglais ordinaire hait l'ouvrier irlandais comme un concurrent qui déprime les salaires et le niveau de vie. Il éprouve face à lui des antipathies nationales et religieuses. Il le regarde à peu près comme les Blancs pauvres des Etats méridionaux d'Amérique du Nord regardaient les esclaves noirs. Cet antagonisme parmi les prolétaires de l'Angleterre est artificiellement aiguïté et maintenu par la bourgeoisie. Elle sait que cette scission est le véritable secret du maintien de son pouvoir* » (Ibid. p. 388).

¹⁰⁴ Cf. ENGELS, *Lettres de Londres. La manifestation à Hyde Park*, in *La Plèbe*, 17-11-1872, in *Werke* 18, p. 189-190.

Pour Marx-Engels, confirmés par la réalité d'aujourd'hui, l'Irlande représente pour l'Angleterre plus qu'un pays étranger : une *colonie*, et cela ne changera pas tant que le capitalisme est en vigueur. C'est ainsi que s'explique la rudesse du heurt dans ce pays où le prolétariat s'affronte dans la vie quotidienne avec tout l'arsenal dont dispose l'ennemi – des moyens économiques, chômage et très bas salaires, à la guerre ouverte à travers le piège de l'indépendance politique démocratique pour fourvoyer sa lutte. Quand l'existence même de la bourgeoisie est en jeu, aux moments décisifs, la bataille assume aussi ce caractère dans les autres pays.

2. De l'action combinée des travailleurs occupés et des chômeurs

Quand les ouvriers commencent à s'apercevoir – comme cela se produit maintenant – que plus ils travaillent, plus ils enrichissent leurs patrons ; et que plus leur force productive augmente, plus leur fonction de simples instruments de valorisation du capital devient précaire ; et quand ils découvrent que l'intensité de la concurrence qu'ils se font les uns aux autres dépend entièrement de la pression exercée par les travailleurs surnuméraires en chômage, ils se mettent à organiser grâce à leurs syndicats un plan *d'action commune* entre les ouvriers qui ont un emploi et ceux qui n'en ont pas, afin d'atténuer les effets funestes de la loi « naturelle » de la production capitaliste sur l'ensemble de la classe ouvrière – la loi de l'offre et de la demande ¹⁰⁵. En effet, toute concertation entre ouvriers occupés et ouvriers au chômage trouble le jeu pur de cette loi.

¹⁰⁵ Cf. MARX, *le Capital I*, in *Werke* 23, p. 669.

Ici encore, c'est le mot d'ordre de la réduction des heures de travail qui répond le mieux aux intérêts collectifs de la classe ouvrière. Rosa Luxemburg montre à quel point la solidarité est une chose naturelle dès lors que les travailleurs, libérés de l'ambiance délétère de la prospérité, sont portés par le souffle de la révolution, comme en 1905 en Russie : « Il se développe dans les masses un *héroïsme tranquille* et un *sentiment de classe* que j'aimerais montrer à ces chers Allemands. D'eux-mêmes, partout, les ouvriers mettent sur pied des arrangements : par exemple, ceux qui travaillent versent régulièrement une journée de travail par semaine pour les chômeurs. Ou encore, dans les usines où le travail est réduit à quatre jours par semaine, ils s'organisent de façon à ce que personne ne soit licencié : *tous acceptent de travailler quelques heures de moins par jour* » (lettre à K. et L. Kautsky, 5-02-1906). En somme, l'action du parti communiste sur le mouvement syndical représente l'intervention de cette humanité future dans le mouvement présent.

3. Direction et impulsion des syndicats par l'Internationale

Le Congrès de l'A.I.T. déclare que tous les ouvriers doivent s'efforcer avec énergie de créer des syndicats dans les différents métiers ¹⁰⁶.

Lorsque de tels syndicats auront été formés, les sections, les groupes affiliés et les centrales devront en être informés, afin qu'ils puissent s'attacher à la création de fédérations nationales de syndicats. Ces fédérations seront chargées de rassembler tout ce qui concerne leur branche d'industrie, de débattre en commun des mesures à prendre afin d'œuvrer à leur application et à leur succès, jusqu'à ce que l'actuel système du salariat soit remplacé par l'association du travail émancipé.

Le Congrès charge *le Conseil général d'assurer la liaison internationale entre les syndicats.*

Le Conseil général de l'Internationale (A.I.T.) appuiera comme par le passé la tendance croissante des syndicats d'un pays à se mettre en rapport avec les syndicats du même métier dans tous les autres pays ¹⁰⁷. L'efficacité de sa fonction d'intermédiaire international entre les syndicats ouvriers nationaux dépendra essentiellement du concours que ceux-ci prêteront à l'Internationale... La Conférence de l'A.I.T.

¹⁰⁶ Cf. MARX, *Résolution adoptée au IVe Congrès de l'A.I.T. à Bâle*, 1869.

Seule une force unificatrice plus haute que les organisations économiques, syndicats, associations paysannes, coopératives de production, etc. peut élever ceux-ci à une ample vision et action politique, en établissant des liens suivis, voire organiques, entre eux, en leur donnant des structures internationales, etc. Cette force centralisatrice est l'Internationale ou parti mondial de la classe ouvrière.

Dans les textes qui suivent, nous voyons la 1^e Internationale venir en aide aux syndicats en vue de les systématiser et d'étendre leur action à des sphères nouvelles, et Marx en arrive à décrire leurs limitations, non pas pour les dominer, ni les diminuer, mais pour les intégrer dans l'immense mouvement d'émancipation du prolétariat de tous les pays.

¹⁰⁷ Cf. *Résolution de la Conférence de l'A.I.T.*, réunie à Londres du 17 au 23-09-1871, in *Werke* 17, p.420.

invite le Conseil général et les Conseils fédéraux à préparer, pour le prochain Congrès, des rapports sur les moyens d'assurer l'adhésion des producteurs agricoles au mouvement du prolétariat industriel.

L'Union des ouvriers agricoles (créée par le Conseil général de l'Internationale) est devenue pour les propriétaires terriens et les fermiers épouvantés ce qu'est l'Internationale pour les gouvernements réactionnaires d'Europe : le spectre dont le seul nom les glace de terreur¹⁰⁸. Les patrons organisèrent une opposition – mais en vain. L'Union, soutenue par les conseils et l'expérience des syndicats ouvriers de l'industrie, se consolida et s'étendit de jour en jour.

La synthèse : le parti et l'Internationale

[Retour à la table des matières](#)

Quoique l'initiative révolutionnaire partira probablement de la France, l'Angleterre seule peut servir de levier pour une révolution sérieusement économique¹⁰⁹. C'est le seul pays où il n'y a plus de paysans et où la propriété foncière est concentrée en peu de mains. C'est le seul pays où la forme capitaliste, c'est-à-dire le travail combi-

¹⁰⁸ Cf. ENGELS, *la Grève des ouvriers agricoles anglais*, in *Werke* 18, p.75.

Ce spectre du communisme dont parlait pour la première fois *le Manifeste du Parti communiste* de 1848 est donc incarné en 1872 dans la Première Internationale, organe d'unification du prolétariat dans son ensemble.

¹⁰⁹ Cf. MARX, *Circulaire du Conseil général de l'A.I.T. au Conseil fédéral de la Suisse romande du 1-1-1870*, in *Werke* 16 p.386.

Dans ce texte, Marx énonce les règles essentielles du fonctionnement de l'Internationale : ses rapports avec les syndicats, ses propres sections dans les divers pays, la détermination du siège de la *centrale mondiale* à l'épicentre géographique du mouvement révolutionnaire international, en l'occurrence l'Angleterre, bien que le signal de la révolution vînt d'un autre pays du continent dans le parallélogramme des forces d'alors.

Le principe essentiel est que le sommet, où la vision est la plus aigüe, la plus ample et radicale, centralise tout le mouvement, impulse l'organisation et diffuse sa haute conscience et sa volonté révolutionnaire à toutes les forces jusqu'à la périphérie la plus lointaine, en y faisant passer un courant de même tension. Cela signifie centralisme *organique* d'un corps vivant tendu vers le futur.

né à grande échelle sous des maîtres capitalistes, s'est emparé de presque toute la production. C'est le seul pays où *la grande majorité de la population consiste en ouvriers salariés*. C'est le seul pays où la lutte des classes et l'organisation de la classe ouvrière en syndicats ont acquis un certain degré de maturité et d'universalité. A cause de sa domination sur le marché du monde, c'est le seul pays où chaque changement dans les faits économiques doit immédiatement réagir sur le monde entier. Si le landlordisme et le capitalisme ont leur siège classique dans ce pays, par contrecoup, *les conditions matérielles de leur destruction* y sont les plus mûres. Le Conseil général étant placé dans la *position heureuse d'avoir la main directement sur ce grand levier de la révolution prolétarienne* - les syndicats - quelle folie, pour ne pas dire quel crime, que de le laisser tomber dans des mains purement anglaises !

Les Anglais ont toutes les conditions matérielles nécessaires à la révolution. Ce qui leur manque, c'est *l'esprit généralisateur et la passion révolutionnaire*. C'est seulement le Conseil général qui peut y suppléer et accélérer ainsi le mouvement vraiment révolutionnaire dans ce pays, et en conséquence *partout...*

On nous accuse publiquement d'avoir empoisonné et presque éteint l'esprit anglais de la classe ouvrière, et de l'avoir poussée dans la voie du socialisme révolutionnaire. La seule manière de produire cette évolution a été d'agir comme l'a fait le Conseil général de l'A.I.T. Ainsi, en tant que Conseil général, avons-nous pris l'initiative de mesures – par exemple la fondation de l'association paysanne et ouvrière de *la Ligue de la Terre et du Travail* – qui plus tard, aux yeux du public, se manifestent dans l'exécution comme des mouvements spontanés de la classe ouvrière anglaise...

L'Angleterre ne doit pas être traitée comme un pays parmi d'autres pays. Elle doit être considérée comme *la métropole du capital*.

Si l'on examine les luttes de la classe ouvrière anglaise, on constate que les patrons de fabrique, pour résister à leurs ouvriers, font venir des travailleurs de l'étranger tout comme ils font produire les

marchandises là où les salaires sont moins élevés ¹¹⁰. Face à cette situation, la classe ouvrière, si elle veut poursuivre sa lutte avec quelque chance de succès, doit transformer ses associations nationales en associations internationales.

Tous les travailleurs doivent considérer attentivement ce nouvel aspect de la question et comprendre qu'en se rassemblant sous le drapeau de l'Internationale, ils défendent leur pain et celui de leurs enfants.

En Angleterre, les syndicats forment une minorité aristocratique ¹¹¹. Les ouvriers les plus pauvres ne peuvent en faire partie, et la grande masse des ouvriers que le développement économique chasse jour après jour vers les villes reste en dehors des syndicats. La partie la plus déshéritée n'en fait jamais partie, ce qui vaut par exemple pour les travailleurs nés dans les quartiers Est de Londres, où seulement un d'entre eux sur dix appartient aux syndicats...

À *eux tout seuls*, les syndicats sont impuissants et resteront une minorité. Ils n'ont pas la masse des prolétaires derrière eux, tandis que l'Internationale agit directement sur ces hommes. L'Internationale n'a pas forcément besoin de l'organisation des syndicats pour gagner à elle les ouvriers ¹¹² : les idées de l'Internationale enthousiasment di-

¹¹⁰ Cf. MARX, *Adresse du Conseil général de l'A.I.T. aux sections et sociétés coopératives et à tous les travailleurs*, in *Werke* 16, p.526.

La centralisation internationale des luttes prolétariennes découle rapidement des nécessités mêmes de la lutte syndicale, mais elle dépasse aussi largement l'horizon des syndicats. C'est pourquoi l'Internationale proclame : « *C'est un des grands buts de l'Association de susciter chez les travailleurs des différents pays non seulement le sentiment, mais encore les actes de la fraternité et de la camaraderie dans l'armée de l'émancipation* » (Résolution adoptée au Congrès de Genève, septembre 1866).

¹¹¹ Cf. MARX, *Protocole des débats de la Conférence de l'A.I.T. réunie à Londres le 20-09-1871*, in *Werke* 17, p.649.

¹¹² Le parti qui regroupe la minorité d'avant-garde de la classe a une base infiniment plus large que toute organisation ouvrière de masse. Alors que les syndicats sont organisés selon la base productive, le parti l'est selon sa fonction politique et son action pour des objectifs sociaux, situés hors de la sphère de la production immédiate : destruction de l'Etat et des superstructures de contrainte de la bourgeoisie et, après la conquête du pouvoir, interventions despotiques à l'échelle de la société entière pour la transition au

rectement les masses. C'est la seule organisation qui inspire pleine confiance...

Les syndicats n'ont jamais pu faire quoi que ce soit [au plan international ; N. d. Tr.] sans s'adresser à nous, même les mieux organisés – ceux qui ont des branches aux Etats-Unis. Ils sont restés en dehors du plus grand mouvement révolutionnaire d'Angleterre [le Chartisme]. Depuis que l'Internationale existe, cela a changé : s'ils veulent faire usage de leur force, ils peuvent tout faire avec notre aide. Leurs statuts renfermaient un paragraphe qui leur interdisait de se mêler de politique ; ce n'est que sous l'influence de l'Internationale qu'ils ont entrepris des actions politiques.

Les luttes de classes en Angleterre étaient plus violentes pendant la *période de développement de la grande industrie* et se sont tariées précisément durant le temps où l'Angleterre a eu la domination industrielle incontestée sur le monde ¹¹³ ; en Allemagne de même, le déve-

communisme. Organisativement, le parti se distingue donc fondamentalement des organisations économiques, syndicats, etc. par sa base *territoriale* et il doit éviter d'assumer des formes et règles organisatives de type ouvriériste – voire conseilliste ou ordinoviste à la Gramsci, basées sur l'entreprise – qui mélangent politique et économie en ruinant tant le parti que les organisations économiques. Historiquement, le parti ne surgit d'ailleurs pas – comme le suggère une vision gradualiste – des formes économiques élémentaires d'organisation ; il naît en général dès la révolution bourgeoise comme le montrent les figures de Münzer et de Babeuf.

Avec son sens aigu des rapports dialectiques, Marx a noté que le parti doit, dans des conditions déterminées, donner un premier élan aux organisations économiques, mais il doit toujours se différencier de celles-ci tout en gardant fermement en main la connexion avec elles. De plus, le parti peut et doit avoir des points de liaison plus ou moins nombreux avec les syndicats et autres organisations économiques. Défendre le principe de l'organisation territoriale du parti ne signifie donc pas renoncer à avoir des organes de parti dans les entreprises ; c'est la fonction des *groupes communistes*, liés au parti, dirigés par lui et constituant son encadrement syndical.

¹¹³ Cf. Engels à F. A. Sorge, 31-12-1892.

On voit à cette importante remarque d'Engels qu'une fois accomplie son œuvre révolutionnaire, qui consiste à balayer les vieilles formes de production, l'industrie développée tend à faire obstacle à la lutte des classes dans les pays où elle a pris pied, en faisant peser son hégémonie sur les pays dépendants. L'aristocratie ouvrière, avec son admiration pathologique pour le

loppement de la grande industrie à partir de 1850 coïncide avec l'essor pris par le mouvement socialiste, et il est vraisemblable qu'il n'en ira pas autrement en Amérique. C'est la révolution opérée dans toutes les conditions traditionnelles par l'industrie *en cours de développement* qui, dans les têtes aussi, opère la révolution.

[De 1850 à 1870] on ne constate d'amélioration durable du niveau de vie que dans deux secteurs protégés de la classe ouvrière [anglaise]¹¹⁴. En premier lieu, celui des ouvriers d'usine. La fixation légale, à leur avantage, d'une journée de travail normale au moins relativement rationnelle, a permis un certain rétablissement de leur constitution physique et leur a donné, grâce à leur plus forte concentration locale, une supériorité morale. Leur situation est indubitablement meilleure qu'avant 1848. La meilleure preuve en est que, sur dix grèves qu'ils mènent, neuf sont provoquées par les industriels eux-mêmes et dans leur propre intérêt, comme seul moyen de limiter la production...

En second lieu, les grands syndicats. Ce sont les organisations des secteurs industriels où le travail d'*hommes adultes* est seul utilisable ou prédominant¹¹⁵. Ni la concurrence des femmes et des enfants, ni

monstre mécanique du capital fixe, est l'expression sociale de cet impérialisme fondé sur la grande industrie. La solution, énoncée par Engels, est sans équivoque : seule la perte du monopole industriel (anglais, en l'occurrence) peut régénérer le socialisme. Les moyens par lesquels une partie des ouvriers se protégeaient de la concurrence des autres sont alors balayés et le prolétariat reprend la voie de sa lutte pour l'abolition du salariat. C'est seulement à partir de cette base sociale renouvelée que le parti peut, lié à l'énergie révolutionnaire des masses les plus exploitées, diriger l'assaut final contre le capital. À la fin de sa vie, Engels n'a eu de cesse de guetter les signes de ce renversement salutaire, comme en témoignent les extraits qui suivent.

¹¹⁴ Cf. ENGELS, *l'Angleterre en 1845 et en 1885*, in *Werke* 21, p. 194.

¹¹⁵ L'absence des femmes prolétaires dans les syndicats est l'une des raisons du manque d'*instinct* révolutionnaire de ces organisations. Sur ce terrain également, l'organisation politique de classe se révèle la plus apte à synthétiser toutes les poussées du prolétariat : « *La Conférence des délégués de l'Internationale recommande la formation de sections de femmes au sein de la classe ouvrière. Il est bien entendu que cette résolution ne porte nullement atteinte à l'existence ou à la formation de sections composées de tra-*

celle des machines n'ont été jusqu'à présent en mesure de briser leur puissance organisée... La meilleure preuve de cette amélioration est que depuis plus de 15 ans, ce ne sont pas seulement leurs employeurs qui sont satisfaits d'eux, mais eux-mêmes qui sont également très contents de leurs employeurs. Ils constituent une *aristocratie à l'intérieur de la classe ouvrière* ; ils sont parvenus à conquérir une situation relativement confortable et cette situation, ils l'acceptent comme définitive... Ce sont les travailleurs modèles [pour les bons bourgeois], et en fait, ils sont très gentils et faciles à manier pour un capitaliste raisonnable en particulier et pour la classe capitaliste en général.

Mais en ce qui concerne la grande masse des travailleurs, leur degré de misère et d'insécurité est tout aussi bas aujourd'hui, sinon pire que jamais.

Les vieux syndicats conservent les traditions de l'époque où ils ont été fondés ; ils considèrent le système du salariat comme un fait donné une fois pour toutes, qu'ils peuvent au mieux adoucir un peu dans l'intérêt de leurs membres ¹¹⁶. Par contre, les nouveaux syndicats [de travailleurs non qualifiés] ont été créés à une époque où la croyance en l'éternité du salariat était déjà profondément ébranlée. Leurs fondateurs et promoteurs étaient des socialistes conscients ou bien sentimentaux ; les masses qui affluaient vers ces syndicats et qui font leur force étaient incultes, négligées, regardées de haut par l'aristocratie ouvrière ¹¹⁷. Mais elles ont cet avantage inestimable : *leurs cœurs sont*

vailleurs des deux sexes... Les femmes jouent un très grand rôle dans la vie ; elles travaillent dans les usines, elles prennent part aux grèves, à la Commune, etc. Elles ont plus d'ardeur que les hommes » (Cf. *La Première Internationale*. Recueil de documents, tome 2, p.167-68). Le rôle et l'organisation de ces sections féminines, destinées à la propagande communiste parmi les femmes, ont été exposés en détail lors du 3^e Congrès de l'Internationale Communiste (1921), in *Manifestes, Thèses et Résolutions des 4 premiers Congrès de l'IC*, p. 143-151, Réimpression F. Maspero, 1971.

¹¹⁶ Cf. ENGELS, Préface à l'édition anglaise de 1892 de [la Situation de la classe laborieuse en Angleterre](#), in *Werke* 22, p. 277-278.

¹¹⁷ Ce sont ces masses incultes qui sont le plus à même de faire leur le programme révolutionnaire, dès lors que les éléments plus instruits et privilégiés, s'étant embourgeoisés, sont devenus imperméables à toute influence

encore un terrain vierge, tout à fait exempt des préjugés bourgeois traditionnels et « respectables » qui troublent les esprits des « vieux » syndicalistes mieux lotis.

L'instinct des masses de plus en plus fort leur dit que les ouvriers anglais doivent former un *parti à eux* contre les deux partis officiels ¹¹⁸... Mais les vieux souvenirs traditionnels de diverses sortes et le manque d'hommes capables de *traduire cet instinct en action consciente*, embrassant tout le pays, favorisent la stagnation dans ce stade préliminaire où règnent la confusion de pensée et l'isolement local de l'action.

Le développement du communisme conscient et organisé

[Retour à la table des matières](#)

Le prolétariat passe par différentes phases de développement. Sa lutte contre la bourgeoisie commence avec son existence même ¹¹⁹...

communiste. Le parti traduit l'instinct de ces masses en action consciente, selon la formule d'Engels, et généralise la lutte.

Cette vision allait être confirmée par la révolution russe où il s'est produit la conjonction de l'instinct révolutionnaire du prolétariat et de la lumineuse vision de l'histoire acquise par son parti marxiste, qui possédait, lui, la science de l'avenir. Ce prolétariat dépourvu de tout certificat d'études, même élémentaire, possédait cependant le savoir suprême, parce qu'il vivait la vérité révolutionnaire, sur laquelle la science bourgeoise retarde de plusieurs siècles. Cf. « *La maladie infantile* », *condamnation des futurs renégats*, Ed. Programme communiste.

¹¹⁸ Cf. Engels à F. A. Sorge, 31-12-1892.

¹¹⁹ Cf. MARX-ENGELS, *le Manifeste du Parti communiste*, in *Werke* 4, p.470, 471, 472, 474-75, 492.

Les textes du *Manifeste* sont trop fondamentaux pour que nous ne les reproduisions pas ici, en vue de systématiser les multiples rapports révolutionnaires qui relient les masses à leur programme et à leurs organisations communistes. Marx et Engels y exposent de façon *classique* leurs conclusions sur le gonflement progressif du communisme dans les masses prolétaires, les organisations économiques et le parti politique de la classe ouvrière qui abattront les superstructures étatiques bourgeoises entravant

Les conditions économiques ont d'abord transformé la masse de la population en travailleurs ¹²⁰. La domination du capital a créé à cette masse une situation commune, des intérêts communs. Ainsi, cette masse est déjà une classe vis-à-vis du capital, mais pas encore pour elle-même. Dans la lutte qui se déroule dans les phases suivantes, cette masse se réunit et se constitue en *classe pour elle-même*. Les intérêts qu'elle défend deviennent des intérêts de classe.

Bientôt les ouvriers s'efforcent de monter des coalitions contre les bourgeois ; ils se groupent pour défendre leur salaire. Ils vont jusqu'à fonder des associations durables pour constituer des réserves en vue de révoltes éventuelles. Sporadiquement la lutte éclate sous forme d'émeutes.

Parfois, les ouvriers sont victorieux; mais ce n'est qu'une victoire éphémère. Le résultat véritable de leurs luttes n'est pas le succès immédiat mais l'union grandissante des travailleurs. Cette union est facilitée par l'accroissement des moyens de communication créés par la grande industrie qui mettent en contact les ouvriers des différentes localités. Or, il suffit de cela pour centraliser les nombreuses luttes locales, qui revêtent partout le même caractère, en une lutte nationale, une lutte de classes. Mais toute lutte de classes est une *lutte politique*, et l'union que les bourgeois du Moyen âge mettaient des siècles à établir avec leurs chemins vicinaux, les prolétaires modernes la réalisent en quelques années grâce aux chemins de fer.

Cette organisation des prolétaires en une classe, ET DONC EN UN PARTI POLITIQUE, est à tout moment détruite par la concurrence des ouvriers entre eux. Mais elle renaît sans cesse, toujours plus forte, plus solide, plus puissante...

Le prolétariat, classe la plus basse de l'actuelle société, ne peut se soulever, se redresser, sans faire sauter tout l'édifice des couches su-

l'essor du communisme dans la base économique et son prolongement dans la société civile.

¹²⁰ Nous avons glissé dans cet historique classique du mouvement ouvrier un petit passage, qui fait à ce niveau le point de la manière la plus concise, de la *Misère de la philosophie*, in *Werke* 4, p.180-81.

périeures qui constitue la société officielle ¹²¹. Dans la forme, mais nullement dans le contenu, la lutte du prolétariat contre la bourgeoisie revêt au début un caractère national, car le prolétariat doit, bien sûr, en finir tout d'abord avec sa propre bourgeoisie.

En esquissant à grands traits le développement du prolétariat, on peut suivre à la trace la guerre civile qui déchire la société actuelle : guerre plus ou moins occulte jusqu'à l'heure où elle éclate en une révolution ouverte et où le prolétariat jette les fondements de son règne en renversant par la violence la bourgeoisie...

Les communistes combattent pour réaliser les buts et intérêts immédiats que se propose à chaque pas la classe ouvrière, mais dans ce mouvement du présent ils représentent en même temps l'avenir du mouvement...

Ce qui distingue les communistes des autres partis prolétariens, c'est que, d'une part, dans les diverses luttes nationales des prolé-

¹²¹ Ceci implique que la classe ouvrière est le porteur de la société communiste qui supplante la bourgeoise.

Il faut noter que l'organisation de classe ne se greffe pas directement sur la base économique du communisme dont elle est pourtant le reflet politique et social, mais qui reste encore aliénée. En effet, cette base ne génère pas de reflets immédiats adéquats dans les têtes, mais elle ne devient active et consciente que lorsque se produit une *rupture totale et tranchante* avec la société bourgeoise. Ce schisme, intuitif chez les masses en lutte pour leurs revendications de classe, s'opère au niveau politique de l'avant-garde du parti.

Au sein du prolétariat poussé par les conditions et l'intérêt économiques communs, l'action collective non consciente est le premier pas vers une volonté, puis une conscience plus claires qui s'élaborent dans l'organe parti. C'est seulement ce dernier qui, matériellement lié à la classe, parvient à renverser le sens de la praxis : « *Le rapport dialectique entre parti et classe consiste dans le fait que le parti est un facteur conscient et volontaire des événements dans la mesure même où il est également un résultat des événements et du conflit entre les anciennes formes de production et les nouvelles forces productives* » (cf. *Schéma marxiste du renversement de la praxis*, in *Bolletino interno* n°1, 1951, du Parti communiste internationaliste ; trad. fr. in *Programme communiste* n° 56).

Les extraits reproduits ici mettent en évidence les pivots articulant poussées économiques élémentaires et maturation successive de la forme communiste dans les boîtes crâniennes, la volonté, et donc au niveau de l'organisation.

taires, ils mettent en avant et font valoir les intérêts communs du prolétariat, sans considération de nationalité, et que, d'autre part, dans les diverses phases de la lutte entre le prolétariat et la bourgeoisie, ils représentent toujours l'intérêt du mouvement dans son ensemble.

Pratiquement, les communistes sont donc la fraction la plus résolue des partis ouvriers de tous les pays, la fraction qui va toujours de l'avant ; du point de vue théorique, ils ont sur le reste de la masse prolétarienne l'avantage de comprendre les conditions, la marche et les résultats généraux du mouvement ouvrier.

Le but immédiat des communistes est le même que celui de tous les autres partis prolétariens ¹²² : constitution du prolétariat en classe, renversement de la domination bourgeoise, conquête du pouvoir politique par le prolétariat.

Les principes théoriques des communistes ne découlent nullement d'idées, de formules inventées ou découvertes par tel ou tel réformateur du monde. Ils ne font qu'exprimer, en termes généraux, les conditions réelles d'une lutte de classes qui existe et d'un mouvement historique qui se déroule sous nos yeux...

De toutes les classes qui font face aujourd'hui à la bourgeoisie, le prolétariat seul forme une classe véritablement révolutionnaire. Les autres déclinent et s'éteignent devant *la grande industrie dont le prolétariat est le produit le plus spécifique* ¹²³ ... Ainsi, le développement

¹²² Si Marx parle (en 1848) d'autres partis prolétariens, ce n'est pas qu'il pense que le parti communiste est un parti parmi d'autres : par définition, un parti est exclusif des autres et, s'il en est d'autres, ce n'est pas qu'on approuve leur existence et leurs positions, mais que l'on est obligé de constater un état de fait à un moment donné de l'essor du communisme dans les masses prolétariennes. Voici quelle est l'attitude concrète de Marx sur ce point : « *Lorsque Marx fonda l'Internationale, il rédigea les Statuts généraux de manière que tous les socialistes de la classe ouvrière de cette époque puissent y participer : proudhoniens, pierre-lerouxistes, et même la partie la plus avancée des syndicats anglais. Ce n'est que par cette large base que l'Internationale est devenue ce qu'elle est : le MOYEN DE DISSOUDRE ET D'ABSORBER PROGRESSIVEMENT ces petites sectes, à l'exception des anarchistes* » [qu'il a fallu exclure du mouvement] (cf. Engels à F. Kelley-Wischnewetsky, 27-01-1887).

¹²³ La thèse de Marx est toujours dialectique : le communisme moderne n'est possible qu'à partir de la grande industrie qui a socialisé les rapports de production et constitue la base économique du communisme développée par la

de la grande industrie [dont la bourgeoisie est l'agent sans volonté propre et sans résistance] sape sous ses pieds le terrain même sur lequel elle a établi son système de production et d'appropriation. Avant tout, la bourgeoisie produit ses propres fossoyeurs...

Le mode d'existence de la vieille société est déjà anéanti dans les conditions de vie du prolétariat : le prolétaire n'a pas de propriété ; ses rapports avec sa femme et ses enfants ne ressemblent en rien à ceux de la famille bourgeoise ; le travail industriel moderne, l'asservissement au capital – le même en Angleterre et en France, en Amérique et en Allemagne – ont dépouillé le prolétaire de tout caractère national. La loi, la morale, la religion sont pour lui autant de préjugés bourgeois qui dissimulent autant d'intérêts bourgeois.

Toutes les classes qui, dans le passé, se sont emparées du pouvoir cherchaient à consolider leur situation acquise en soumettant la société aux conditions qui leur assuraient leurs revenus propres. Les prolétaires ne peuvent s'emparer des forces productives sociales qu'en abolissant le mode d'appropriation tel qu'il existait jusqu'à nos jours et donc le leur actuel propre. Les prolétaires n'ont rien en propre, ni rien à sauvegarder : ils ont à détruire toutes les garanties privées et tous les liens de sécurité privée qui se sont maintenus jusqu'ici.

bourgeoisie, mais cette même industrie est aussi le produit du travail des ouvriers qui la révolutionneront finalement sur une base collectiviste. L'objet devient sujet, et l'élément passif devient facteur actif dans l'évolution historique.

Engels, théorisant divers événements survenus à Londres, explique que la supériorité des ouvriers entraîne le renoncement de la bourgeoisie qui, en proie à des difficultés aiguës, se retourne vers eux pour les résoudre : « non seulement elle démissionne, mais elle reconnaît que la classe ouvrière *organisée* est appelée à exercer le pouvoir et à lui succéder avec toute la compétence voulue. Elle proclame enfin que, même si chaque fabricant individuel peut encore diriger sa propre usine, seuls les ouvriers organisés sont capables désormais d'assurer la direction de l'industrie cotonnière *dans son ensemble* » (cf. Engels, *La démission de la bourgeoisie*, in *Der Sozialdemokrat*, 5-10-1889 ; trad. fr. in *le Syndicalisme*, vol. 2, p.30-36).

L'analyse d'Engels s'oppose toujours à la vision gradualiste des réformistes, car il relève que c'est collectivement, à l'échelle sociale – et non localement et isolément dans les fabriques particulières – que les ouvriers sont d'abord les plus forts.

L'émancipation de la classe productive est l'émancipation de tous les êtres humains sans distinction de sexe ni de race ¹²⁴ ; les producteurs ne sauraient être libres qu'autant qu'ils seront en possession des moyens de production (terre, usines, navires, banques, crédits, etc.) ; il n'y a que deux formes sous lesquelles les moyens de production peuvent leur appartenir :

1. La forme individuelle qui n'a jamais existé à l'état de fait général et qui est éliminée de plus en plus par le progrès industriel ;

2. La forme collective dont les éléments matériels et intellectuels sont créés par le développement même de la société capitaliste.

Cette appropriation collective ne peut sortir que de l'action révolutionnaire de la classe productive – ou prolétariat – organisée en parti politique distinct.

L'affranchissement d'une classe opprimée implique nécessairement la création d'une société nouvelle ¹²⁵. Pour que la classe opprimée puisse s'affranchir, il faut que tous les pouvoirs productifs déjà obtenus ne puissent plus coexister avec les rapports sociaux existants. De tous les instruments de production, le plus grand pouvoir productif est la classe révolutionnaire elle-même. L'organisation des éléments révolutionnaires comme classe suppose l'existence de toutes les forces productives qui pouvaient être engendrées dans le sein de la société ancienne...

La condition de l'émancipation de la classe laborieuse, c'est l'abolition de toute classe, de même que la condition de l'affranchissement du tiers-état, de l'ordre bourgeois, a été l'abolition de tous les états et tous les ordres.

La classe substituera, au cours de son développement, à l'ancienne société bourgeoise, une association qui exclura les classes et leur antagonisme – et il n'y aura plus de pouvoir politique proprement dit, puisque le pouvoir politique est précisément le résumé officiel de l'antagonisme dans la société bourgeoise...

¹²⁴ Cf. MARX, *Programme du Parti ouvrier français*, in *l'Égalité*, 30-06-1880.

¹²⁵ Cf. MARX, [*la Misère de la philosophie*](#), in *Werke* 4, p.181-82.

Ce n'est que dans un ordre de choses où il n'y aura plus de classes et d'antagonismes de classes que les *évolutions sociales* cesseront d'être des révolutions politiques.

LA SOCIÉTÉ COMMUNISTE

II. ÉVOLUTION ÉCONOMIQUE
VERS LE COMMUNISME
AU SEIN DU CAPITALISME

[Retour à la table des matières](#)

II. ÉVOLUTION ÉCONOMIQUE VERS LE COMMUNISME AU SEIN DU CAPITALISME

1. ÉLIMINATION DE LA CLASSE DES PROPRIÉTAIRES FONCIERS

Dans ses formes les plus extrêmes de contradictions et de conflits, la production est transformée en production sociale, même si sa forme en est aliénée : le travail y est socialisé, et dans le procès de travail réel, les instruments de production sont utilisés en commun. Or, cette socialisation du procès de production se trouve au fur et à mesure accélérée avec l'essor des forces productives ; les capitalistes – en tant que fonctionnaires de ce procès – deviennent superflus dans la mesure exacte où, à la charge de la société, ils tirent des jouissances et se gonflent comme propriétaires de cette richesse sociale et comme directeurs du travail social. Il en va d'eux comme des féodaux dont les exigences croissaient à mesure que leurs services devenaient superflus et que surgissait la société bourgeoise qui les transformait en privilégiés surannés et inappropriés – ce qui les vouait à l'anéantissement.

MARX, *Théories sur la plus-value*,
in *Werke*, t. 26/3, p. 312.

Préliminaire

Élimination des diverses fractions bourgeoises

[Retour à la table des matières](#)

Nous verrons dans cette partie comment l'expropriation et la socialisation qui en découle, piliers majeurs de la base économique du communisme, avancent inexorablement en éliminant successivement les diverses fractions et classes dominantes de la société bourgeoise : propriétaires fonciers, entrepreneurs industriels et agricoles, ou encore capitalistes de la circulation mercantile et monétaire.

Le procès de dépersonnalisation ou de déclasserement des représentants humains de la propriété privée et du capital lui-même est décrit en même temps par Marx comme prémisse à l'abolition de tous les facteurs bourgeois de la production : rente, intérêt, profit, argent, marchandise, etc. Il mène à une croissance frénétique de la production capitaliste, et donc à un renforcement extrême des forces productives sociales du travail qui sape les rapports capitalistes et modèle une nouvelle forme sociale – la société communiste. Mais il serait en fait banal de s'arrêter à l'aspect, certes spectaculaire, de l'éviction des propriétaires fonciers, etc., en oubliant la révolution sous-jacente de la base productive et distributive des rapports sociaux eux-mêmes.

L'économie marxiste se distingue en ce qu'elle considère comme décisif et fondamental le procès de production, et comme secondaire et déterminé par lui la propriété juridique et donc aussi ses sujets humains, les propriétaires. L'immédiatiste, au contraire, ne voit de capitalisme que là où apparaît le bourgeois, le propriétaire foncier, le banquier, et le fait qu'aujourd'hui quasiment tous les prestataires de travail soient salariés ne l'amène pourtant pas à penser que c'est le capital, le profit, la rente, etc. qui décident. En effet, il n'a d'yeux que pour les personnages et non pour les rapports, fonctions ou procès de production et de distribution mercantiles et monétaires.

Or, la théorie comme l'actuelle réalité démontrent que le capital peut bien se passer de ces figures bourgeoises, mais qu'il exige absolument l'ouvrier salarié, agent vivant de la production. Comme les textes de Marx reproduits dans cette Partie le soulignent, toute la croissance – mise en œuvre sociale – du capital signifie justement la progressive expropriation de ces personnages.

Avec la maturation du capitalisme qui élimine de la production les figures secondaires de la propriété juridique, s'impose l'usage de concepts strictement économiques, donc de méthode et moyens d'analyse plus scientifiques. La terminologie appropriée est celle que le marxisme utilise depuis toujours – spécialement en ce qui concerne les facteurs et moyens de production que sont le capital fixe ou constant, le capital variable, la plus-value, le profit, ainsi que les taux, masse, etc. C'est avec de tels rapports que le procès de production fonctionne, qu'il détermine et se soumet tout le reste, de la terre à la personne, du travailleur au bourgeois dépossédé, démontrant que le Capital prévaut et non le propriétaire juridique ¹²⁶.

La propriété est en réalité un rapport social : elle semble se fonder sur l'objet, alors qu'elle représente le pouvoir social de la classe dominante. Dans sa pleine acception, le sujet de la propriété n'est pas tant la personne singulière qu'un groupe de personnes, une entité morale ou juridique. Le droit lui-même ne rapporte pas la propriété à la simple personne, puisque le sujet peut en être une société anonyme, un groupe social, voire une nation ou classe, ce qui exprime la systématisation de la force capitaliste.

Avec l'élimination progressive des bourgeois, supplantés par le Capital anonyme, on pourrait croire que le système se renforce du fait de l'augmentation de la masse de la surproduction. En fait, ce qui

¹²⁶ Le capital monopolise les produits du travail comme la marchandise force de travail, et il ne connaît que des biens qui circulent (ou des valeurs immobilisées qui sont dès lors dévalorisées). Il est significatif que la masse des marchandises produites dans le procès de travail social ne soit pas objet de propriété patrimoniale, mais simple moyen économique pour reproduire à une échelle élargie le profit et le capital, et c'est à ce titre que le capitaliste entrepreneur en a la *possession* et le pouvoir d'en *disposer*. A contrario, dans la crise, une entreprise qui ne produit plus est dévalorisée et elle ne vaut plus un sou, alors qu'une maison ou un bien *immobilier* fait figure de valeur refuge.

compte toujours, c'est le taux de croissance et celui-ci est très bas dans les formes vieillissantes. Ce sont les contradictions inhérentes à la forme en vigueur qui se trouvent alors portées à leur paroxysme. L'élimination des personnes du propriétaire, de l'entrepreneur, du financier, correspond – observe Marx – à un changement au niveau de la loi fondamentale qui régit le fonctionnement du capitalisme : à la place de la loi de la valeur-travail et de l'échange entre équivalents, le Capital prétend poser celle du surtravail, et sa Partie fixe prétend représenter l'étalon et la source des richesses produites. Or, le capital ne peut se réformer et Marx raille une telle prétention. Et il décrit par anticipation cette ultime étape qui signe la ruine du mode de production bourgeois de par sa propre dialectique, avec la domination de l'anonyme Finance dévastatrice de la production ¹²⁷.

Mystification de la propriété

[Retour à la table des matières](#)

Le capital est expropriateur du fait déjà du simple phénomène de sa croissance irrésistible, et son extension au monde entier cause dans les rapports bourgeois eux-mêmes une contradiction de classe renforcée entre le caractère SOCIAL de la production, qui exclue la propriété privée dans son foyer créateur des richesses de par l'action du travailleur sans-propriété, et la forme INDIVIDUELLE de la distribution. Historiquement, le procès se déroule ainsi : la circulation des biens capitaux (par exemple dans la sphère de la production des biens de production, qui est le cœur du capital) croît inexorablement, alors que se réduit la répartition individuelle qui embrasse les seuls biens de consommation immédiate que tous concourent à acquérir, certes dans des quantités inégales.

¹²⁷ L'impérialisme hégémonique reflète bien cette prétention du capital quand, sur le plan politique, il pense dicter des lois au monde entier en vertu de la masse supérieure de moyens de production accumulés (Capital Fixe). En réalité, sa Finance parasitaire menace aujourd'hui la base productive du pays qui, voici trente ans, s'était emparé de la moitié des forces productives matérielles du monde.

Le capitalisme tente désespérément de mystifier, à fins de conservation sociale, un tel rapport nettement classiste qui oppose le pôle de la richesse pour le Capital à celui de la misère pour les masses, quand à la fin de sa trajectoire il gonfle artificiellement la sphère de la consommation avec son bien-être drogué dans les métropoles, dans le but de cacher l'opposition de classe entre moyens de subsistance et de luxe. Il développe ainsi ce que nous appelons le « kolkhosianisme industriel » qui étend la possession individuelle pour tous les membres de la société blanche privilégiée. Cette forme de répartition ou d'échange du capitalisme sénile renoue seulement en apparence avec la propriété privée parcellaire traditionnelle de la production mercantile simple, puisqu'elle est en fait limitée à la seule sphère de la consommation, alors même que les moyens de production sont socialisés au plus haut point.

Si le capital distribue ainsi quelques miettes de son festin aux ouvriers blancs, c'est bien par impulsion antiprolétarienne tout à fait contre-révolutionnaire : il s'agit de désamorcer autant que possible la pression subversive dans les décisives métropoles, archi-mûres économiquement pour le passage à la forme communiste. Avant ce dernier après-guerre, les ouvriers ne travaillaient pas pour gagner de l'argent mais pour survivre, et ils ne pouvaient concevoir pour eux-mêmes une propriété qui serait positive. Le résultat fondamental qui en découlait était leur hostilité viscérale envers les flics, juges et autres fonctionnaires du Capital, garants prétendus de la propriété : personne n'a besoin du pouvoir d'ensemble de l'organisation sociale pour défendre sa simple chemise. Ils savaient au contraire que cette propriété permet justement aux riches d'exclure tous les autres de la richesse produite par les pauvres et qu'elle assure un monopole aux privilégiés. L'escroquerie de la propriété prend la forme juridique, démocratique, de l'égalité et de l'échange entre équivalents (en réalité, toujours pour tromper l'autre) et s'avère être un avantage ou bien une infamie selon la position de chacun dans la société et dans la production. Une fois qu'une telle coupure s'est effectuée, les valeurs bourgeoises qui se rattachent à la propriété privée sont démythifiées, et Argent, Civilisation, Individu, Démocratie et Egalité ne sont plus que dérision pour les prolétaires.

L'actuelle économie politique exalte donc la consommation, cependant – comme le démontre le marxisme – c'est le procès de pro-

duction qui est décisif, qui bouleverse et abolira finalement toute forme de propriété du sol, des installations de production et des produits du travail, avec la socialisation opérée par le travail productif.

La propriété foncière enseigne

[Retour à la table des matières](#)

La très longue série des féroces expropriations de la part du Capital anonyme est partie de l'agriculture, à travers une révolution substantiellement désignée comme agraire en réalisant la condition préalable au puissant essor de l'industrie.

Pour développer l'industrie, il faut en effet que les travailleurs soient libres, et donc que les petits paysans soient dépossédés du sol, comme les artisans détachés de la boutique, etc. Or, les propriétaires fonciers, tout à fait parasites au regard de la production, trouvent leur justification historique dans cette action désagrégratrice et spoliatrice – une fonction qu'ils partagent d'ailleurs avec les capitalistes de la banque et de la finance. Par la suite, c'est l'industrie elle-même qui, de par sa nature mercantile et monétaire, s'avère être un puissant instrument pour exproprier par la concurrence sur le marché les petits, moyens et grands possesseurs, qu'il s'agisse de capitalistes ou de nations. Loin d'être caractérisé par la propriété, le système capitaliste est bien plutôt un procès d'expropriation continu.

Si Marx, dans les Théories de la plus-value, a nommé Ricardo « le père du communisme », c'est parce que celui-ci représente la tendance à l'hégémonie du capital productif au détriment de la propriété, c'est-à-dire le mouvement même qui conduit à l'abolition de celle-ci. En théorisant le travail comme la source unique de la valeur et de la richesse, Ricardo a sanctionné la formidable conquête de la révolution bourgeoise :

1. compter la terre et la nature en général parmi les forces productives gratuites, contre les prétentions du propriétaire foncier oisif à percevoir une rente ;

2. ruiner les conceptions mercantilistes qui voyaient surgir la valeur de la marchandise dans le commerce, ou celle de l'argent dans les opérations de la finance.

La conclusion révolutionnaire qui en surgit immédiatement fut : expropriation ou élimination de la seconde classe dominante bourgeoise, désormais inutile à la production, et nationalisation de sa rente au profit de toute la nation, ce qui serait une forme aliénée, bourgeoise de communisme ¹²⁸.

Dans les premiers extraits de cette Partie, Marx explore l'évolution économique du capital dont le décisif procès productif implique déjà l'élimination de tout titre de propriété sur la terre, donc de toute rente pour la classe des propriétaires fonciers. Or, dans l'expérience historique de la classique Angleterre, ces derniers continuaient à posséder le sol sur lequel s'élevait l'installation industrielle, montrant par là que les bourgeois avaient renoncé au principe fondamental du capital, après quelques escarmouches contre la propriété terrienne en vue de sa nationalisation. Les entrepreneurs eux-mêmes avaient ainsi reconnu la propriété de la terre et confié les plus hautes responsabilités politiques aux propriétaires fonciers qui occupent le territoire national et excellent dans le maniement du pouvoir d'Etat au profit de la domination sociale du capital sur les masses. Mais, malgré cela, le capitalisme ne démentira pas la juste thèse marxiste. A la fin du cycle bourgeois, lorsque ce même entrepreneur industriel s'est avéré à son tour superflu, c'est le système capitaliste tout entier qui se meut dans le parasitisme, et ce personnage devient, tout comme le banquier ou le propriétaire foncier, une sorte de tailleur de coupons, vivant de rente. Il se vérifie alors de façon pratique ce que Marx enregistrait déjà en son temps : les classes bourgeoises ne se maintiennent plus qu'au moyen des superstructures politiques de contrainte ; et il en déduisait la tâche de la classe ouvrière mondiale :

¹²⁸ Cette suppression du revenu de la propriété foncière s'effectue à l'aube du capitalisme, alors que la propriété bourgeoise justifie son revenu en entrant dans le procès de production, où l'argent se mue en capital exploitateur de la force de travail. En fait, le capital est incapable d'éliminer la rente foncière, car il ne pourrait plus du même coup justifier ses propres revenus à partir du titre de propriété sur les installations productives, machines et... capital variable.

« Comme les magnats de la terre et du capital utilisent toujours leurs privilèges politiques pour défendre et perpétuer leurs monopoles économiques et asservir le travail, ainsi, la conquête du pouvoir politique est devenue le grand devoir du prolétariat » ¹²⁹.

La classe ouvrière tire ses normes d'action du cours historique réel ainsi que de la contre-révolution elle-même, qui enseigne comment la bourgeoisie maintient une seconde classe dominante, complètement stérile au plan économique, dans un but politique de conservation sociale. Cependant, la bourgeoisie d'entreprise paie le prix fort pour un tel service : une rente foncière superflue grèvera le coût des matières premières pour l'industrie ainsi que celui des produits alimentaires pour la consommation de tous, freinant ainsi la chute des coûts de production parallèle aux progrès de la productivité – sans compter que les diverses rentes pèsent le plus lourdement sur la petite entreprise agraire locataire du sol, vue la faiblesse de ses moyens productifs. En somme, ce qui est de la sorte entravé, c'est la généralisation à toute la production des avantages sociaux de l'industrie bourgeoise. C'est donc par pur conservatisme que la question agraire reste un problème insoluble sous le capitalisme.

La parole à Marx : « Lorsque le temps en sera mûr et que la classe ouvrière descendra ouvertement dans l'arène de l'action politique, trois classes puissantes se feront face – la première représente la propriété foncière, la seconde l'argent, la troisième le travail. Et comme la seconde triomphe de la première [avec la vague industrielle], elle doit à son tour céder devant celle qui lui succède, au niveau de la lutte politique et sociale » ¹³⁰.

¹²⁹ Cf. MARX, *Statuts généraux de la 1^o Internationale*, art. 7a.

¹³⁰ Cf. MARX, *la Bourgeoisie anglaise*, in *New York Tribune*, 01-08-1854, *Werke* 10, p. 649.

La décision étant déjà tombée au niveau économique, la révolution politique du prolétariat s'impose pour débarrasser du fatras des vieilles classes les forces productives qui se trouvent bloquées par la sclérose des rapports sociaux.

TEXTES DE MARX-ENGELS

1. ÉLIMINATION DE LA CLASSE DES PROPRIÉTAIRES FONCIERS

Victoire du travail sur la rente

[Retour à la table des matières](#)

Avec la formule d'Anderson (et en partie aussi d'A. Smith) : « *Ce n'est pas la rente du sol qui détermine le prix de son produit, mais le prix de ce produit qui détermine la rente foncière* », toute la doctrine des physiocrates était anéantie ¹³¹ ...

Buchanan résume cette mise au rebut de la conception physiocratique par ces quelques mots : « *L'idée que l'agriculture donne un produit d'où surgit une rente parce que la nature et l'activité humaine se conjuguent dans le procès agricole est pure et simple invention. La rente ne découle pas du produit, mais du prix auquel est vendu le produit ; et ce prix n'est pas obtenu parce que la nature stimule la production, mais parce qu'il est le prix qui adapte la consommation à l'offre* » ¹³² ...

¹³¹ Cf. MARX, *Théories sur la plus-value*, in *Werke* 26/2, p. 158-160.

¹³² En faisant découler la rente uniquement du travail humain, l'économie politique classique reconnaît nettement la base mercantile du capitalisme, dont la mesure est l'heure de travail et, du même coup, s'écroule la conception plus exacte (Marx dira lui-même au début de la critique du programme de Gotha que la terre aussi bien que le travail produisent des valeurs d'usage), mais désormais dépassée des physiocrates pour lesquels la nature crée également des richesses à l'instar de la force naturelle de l'homme. Cependant, il ne s'agit pas ici de « vérité », mais d'économie politique : la rente découle des rapports sociaux dans lesquels se fait l'agriculture. Elle provient de la société, et non du sol. Selon la formule de Marx, qui sanctionne l'évolution capitaliste, « *l'excédent du prix des produits agricoles sur leurs frais de production, qui comprennent le profit ordinaire d'entreprise et l'intérêt du capital, donne la mesure de la rente* ».

Pour la *théorie ricardienne*, il n'existe *pas de rente absolue*, mais seulement une *rente différentielle*¹³³. Les prix des produits agricoles qui donnent une rente sont *au-dessus* de leur valeur individuelle, car dès lors qu'il existe une rente en général, elle existe du fait de *l'excédent de prix des produits agricoles au-dessus de leur valeur*. Mais il se trouve que cet excédent de prix *au-dessus* de la valeur ne contredit pas la loi générale de la valeur, bien que le fait n'en demeure pas moins, parce qu'au sein de chaque sphère de production la *valeur* des marchandises qui en font partie n'est pas déterminée par la valeur individuelle des marchandises, mais par la valeur qu'elles ont dans les conditions *générales* de production de la sphère. Le prix des produits portant une rente est *prix de monopole*, mais il s'agit d'un monopole tel qu'il se manifeste dans toutes les sphères de l'industrie et qui ne se fixe que dans celle-ci, en prenant donc la forme de la rente distincte de celle du surprofit.

À propos de la rente différentielle, il faut observer en général que la valeur sur le marché est toujours supérieure au prix total de production de la masse du produit¹³⁴.

Considérons le tableau I à titre de comparaison :

¹³³ La rente ne surgit que lorsqu'existe un *surprofit* relativement au taux de profit moyen. Ainsi, une exploitation agricole donne un surprofit par rapport à une autre quand la fertilité de la terre est telle qu'avec le même capital on y récolte plus de produit – vendu sur le marché au même prix que celui des autres terrains. Cette différence est versée au propriétaire et forme la *rente différentielle*. Celle-ci découle du fait que le prix de marché est basé sur les conditions du terrain le moins fertile. Mais, en plus de cela, il existe à la base une *rente absolue*, même sur le terrain le plus défavorable. Celle-ci n'existe cependant qu'à partir du moment où toute la terre est occupée et gérée comme entreprise capitaliste, c'est-à-dire où la propriété foncière a épuisé sa fonction expropriatrice des cultivateurs consommant directement leur produit.

¹³⁴ Cf. MARX, *le Capital III*, chapitre 39, in *Werke* 25, p. 673, 666.

TYPE DE SOL	ACRES	PRIX DE PRODUCTION	PRODUIT	RENTE EN GRAIN	RENTE EN ARGENT
A	1	3 livres sterling	1 quarter	0	0
B	1	3 l.st.	2 qrs	1 qr	3 l.st.
C	1	3 l.st.	3 qrs	2 qrs	6 l.st.
D	1	3 l.st.	4 qrs	3 qrs	9 l.st.
Total	4		10 qrs	6 qrs	18 l.st.

Les 10 quarters du produit total sont vendus pour 30 livres sterling [600 shillings], puisque le prix de marché est fixé par le prix de production de A qui est de 3 l. st.[60 shillings] par quarter. Or, le prix de production réel est de :

A	1 qr = 3 l.st.	1 qr = 3 l.st.
B	2 qrs = 3 l.st.	1 qr = 1 l.st. $\frac{1}{2}$
C	3 qrs = 3 l.st.	1 qr = 1 l.st.
D	4 qrs = 3 l.st.	1 qr = $\frac{3}{4}$ l.st.
10 qrs = 12 l.st.		Moyenne : 1 qr = 1 l.st. 4 sh.
	[240 sh.]	[24 sh.]

Bien que le prix de production réel de ces 10 qrs soit de 12 l.st., ils sont vendus pour 30 l.st., soit 250% de leur prix de production. Le prix moyen réel est de 24 sh. par qr pour un prix de marché de 60 sh., soit également 250% du prix de production.

La détermination par la valeur de marché, telle qu'elle s'impose sur la base du mode de production capitaliste au travers de la concu-

rence, crée donc une *fausse* valeur sociale. La cause en est la loi de la valeur mercantile à laquelle sont assujettis les produits de la terre ¹³⁵. Or, la détermination de la valeur mercantile des produits, donc aussi des produits de la terre, est un acte social, même s'il est effectué inconsciemment et involontairement par la société, puisqu'il dérive nécessairement de la valeur d'échange du produit, et non pas du sol et des différences de sa fertilité. Si l'on suppose que la forme de production capitaliste est abolie et que la société est organisée en une association consciente et produisant selon un plan d'ensemble, alors les 10 qrs ne représentent plus que la quantité déterminée du *seul* temps de travail ¹³⁶ contenu dans les 12 l.st. La société n'achèterait donc plus ce produit de la terre deux fois et demie le temps de travail qui y est renfermé effectivement : la base sur laquelle repose la classe des propriétaires fonciers s'écroulerait du même coup. L'effet en serait le même qu'une diminution de prix du produit de même montant grâce à l'importation étrangère. En conséquence, alors qu'il est vrai que si l'on conserve l'actuel mode de production et que l'on attribue à l'Etat la rente différentielle, le prix des produits de la terre resterait le même,

¹³⁵ On ne peut démontrer plus simplement qu'en régime capitaliste la rente du propriétaire est non seulement parasitaire, mais nuisible à la terre et à l'homme, et qu'il faut donc la supprimer pour le bien de tous. En effet, un tout petit calcul montre que la rente dérive simplement du fait qu'un même produit a le même prix unitaire sur le marché, indifféremment de son prix de production, si bien qu'il suffit d'éliminer la loi de la valeur mercantile, soit une loi sociale artificielle (faite par les hommes), pour supprimer du même coup les rentes. Le résultat immédiat en sera que le producteur n'aura plus une tendance irrésistible à accroître follement la masse de son produit pour une marge plus ou moins grande dans les frais de production : profit, intérêt et rente seront ainsi éliminés en même temps, et avec eux la pression économique à épuiser la terre, à falsifier le produit par des ingrédients qui accroissent la quantité aux dépens de la qualité, et à diminuer au maximum le travail humain pour atteindre une masse folle de produit par unité de travail employée – tous procédés qui ruinent la terre, la qualité du produit et le travailleur.

¹³⁶ La société communiste se déduit scientifiquement de l'économie classique elle-même, celle de Ricardo, qui a établi cette formidable simplification des rapports sociaux du capital : tout est ramené à la seule mesure du temps de travail. Avec la reconnaissance que le travail est l'unique source de la production tombe toute justification de la survie des classes dominantes, et même la société de *classe* elle-même. Cette formule annonce le futur règne du producteur associé.

toutes choses égales par ailleurs, il est faux en revanche de dire que la valeur des produits resterait la même si l'association était substituée à la production capitaliste. L'identité du prix de marché pour des marchandises de la même espèce est le mode par lequel le caractère social de la valeur s'affirme sur la base de la production capitaliste, et en général de toute production fondée sur l'échange de marchandises entre *individus*. Ce que la société – en tant que consommateur – paie *en trop* pour les produits de la terre et ce qui constitue *un déficit* pour la réalisation de son temps de travail dans la production agricole, constitue précisément *un plus* pour une fraction de la société – pour les propriétaires fonciers.

Propriété foncière et capital

[Retour à la table des matières](#)

Si le mode de production capitaliste implique en général que les travailleurs soient expropriés de leurs moyens de travail, il présuppose lui-même, dans l'agriculture, que les travailleurs ruraux soient expropriés de leur sol et soient subordonnés à un capitaliste qui exploite l'agriculture en vue du profit ¹³⁷ ...

¹³⁷ Cf. MARX, *le Capital* III, chapitre 37, in *Werke* 25, p. 627-652.

Marx relève ici le résultat essentiel du mode de production capitaliste : la transformation économique de la propriété foncière déterminée par celui-ci (extorsion de plus-value au moyen du travail salarié, qui est progressivement supplanté par les machines avec la diffusion croissante des procédés technologiques et chimiques, etc.). C'est sur cette base qu'il est possible d'éliminer tout particularisme rural, de faire fusionner industrie et agriculture, et enfin d'abolir la différence entre ville et campagne. Pour l'essentiel, le capital est révolutionnement de l'agriculture au sens que, *pour la première fois de l'histoire humaine*, les rapports de l'homme avec la terre sont révolutionnés par le mode de production et de travail au point qu'éclate toute spécificité du travail agricole. Les superstructures juridiques privées de la propriété foncière ne peuvent résister aux transformations de l'économie agraire ; le capital a déjà aboli toute appropriation privée de la terre par son mode social de produire ; l'agriculture est devenue, pour sa partie décisive, procès industriel. Malgré tous les inconvénients ruineux que cela entraîne pour la terre et les hommes, un résultat grandiose est désormais acquis : l'abolition de toute différence entre travail agricole et industriel. La base

La propriété foncière implique le monopole de certaines personnes, à l'exclusion de toutes les autres, sur des parties déterminées du globe dont elles disposent comme sphères exclusives de leur volonté privée. Cela étant, il s'agit de suivre comment elle est valorisée au plan économique, c'est-à-dire comment se réalise ce monopole sur la base de la production capitaliste. Rien ne sert d'invoquer le pouvoir juridique qu'ont ces personnes d'user et d'abuser de certaines portions de la planète. L'usage qu'ils en font dépend entièrement de conditions économiques indépendantes de leur volonté. La conception juridique signifie seulement que le propriétaire peut disposer de la terre comme tout possesseur de marchandise peut disposer de sa marchandise ; et cette conception juridique de la libre propriété privée n'a surgi dans l'antiquité qu'au moment de la dissolution de l'ordre organique de cette société, de même qu'elle ne s'est développée dans les temps modernes qu'avec l'essor de la production capitaliste...

Dans le chapitre sur l'accumulation primitive, nous avons vu que le mode de production capitaliste implique, d'une part, la dissolution du rapport qui faisait du producteur immédiat un simple accessoire de la terre, en tant que serf de la glèbe, de paysan taillable et corvéable à merci, d'esclave, etc. et, d'autre part, le dépouillement de la masse du peuple de toute propriété de la terre. En ce sens, le monopole de la propriété de la terre est une présupposition historique et reste la base constante du mode de production capitaliste aussi bien que de tous les modes de production antérieurs qui se fondent sur l'exploitation des masses sous une forme ou une autre. Mais la forme sous laquelle le mode de production capitaliste à ses débuts trouve la propriété foncière ne lui correspond pas. Il lui faut donc produire la forme qui lui est adéquate, et pour ce faire le capital se subordonne d'abord de manière formelle l'agriculture en vue de transformer – quelque divers que soient leurs caractères juridiques – la propriété foncière féodale, la propriété de clan ou la petite propriété paysanne associée en communauté de marche, en la forme économique correspondant au capital. L'un des plus grands résultats du mode de production capitaliste est de transformer l'agriculture, qui ne faisait jusqu'alors que perpétuer des procédés légués empiriquement et techniquement à la couche la moins évoluée de la société, en l'application consciente et scientifique

pour les rapports communistes dans toutes les sphères de la production, à la ville comme à la campagne, est d'ores et déjà prête.

de l'agronomie, dans la mesure bien sûr où les conditions de la propriété privée le permettent¹³⁸. Des chimistes agronomes tout à fait conservateurs, tels que Johnston, reconnaissent qu'une agriculture véritablement rationnelle se heurte partout aux barrières insurmontables de la propriété privée. C'est ce que font aussi des auteurs qui défendent ex professo le monopole de la propriété privée sur la croûte terrestre ; ainsi, par exemple, M. Charles Comte, dans un ouvrage en deux volumes consacré à la défense de la propriété privée (*Traité de la propriété*, 1834). « *Un peuple, dit-il, ne peut rejoindre le degré de bien-être et de puissance correspondant à sa nature, à moins que chaque partie du sol qui le nourrit ne reçoive la destination qui correspond le mieux à l'intérêt général. Pour donner un grand essor à ses richesses, il faudrait, dans les limites du possible, qu'une volonté unique et surtout illuminée puisse disposer librement, en concentrant le tout entre ses mains, de chaque parcelle singulière de son territoire en vue de contribuer à la prospérité de tous. Mais l'existence d'une telle volonté... serait incompatible avec le morcellement du sol en lopins privés et avec la faculté garantie à chaque propriétaire de disposer de son patrimoine de manière absolue* » (p. 228). Face à l'incompatibilité entre propriété et agronomie rationnelle, Johnston, Comte, etc. n'ont en vue qu'une seule chose : la nécessité de cultiver le sol d'un pays comme un tout. Mais le fait que la culture des divers produits de la terre dépend des fluctuations du prix sur le marché, qui entraînent de perpétuelles modifications dans les cultures – tout l'esprit de la production capitaliste étant orienté vers le gain immédiat –, est en contradiction avec une agriculture qui doit satisfaire les besoins vitaux permanents de générations liées les unes aux autres. Un exemple frappant nous est fourni par les forêts dont l'exploitation est parfois – vaille que vaille – menée dans l'intérêt général quand elles

¹³⁸ Dans ses œuvres politiques, Marx soulignera que la propriété privée – à l'instar du capital, du militarisme, de l'Etat, etc. – meurt de sa propre dialectique. La propriété privée devient un fait toujours plus strictement juridique en opposition au procès de travail et d'exploitation *social* qui bouleverse les rapports à la campagne, et finalement, face à la socialisation de l'économie agraire, l'obstacle juridique, superstructurel, de la distribution ou appropriation privée est mis en pièces : l'économie dicte ses nécessités au droit, au besoin par une révolution. Mais d'ores et déjà la victoire appartient à l'économie sur le droit suranné.

ne sont pas propriété privée, mais soumises à l'administration de l'Etat.

En somme, le mode de production capitaliste, d'une part, libère la propriété foncière de tous les rapports de servitude et d'esclavage et, d'autre part, dissocie complètement la terre comme moyen de travail, d'avec la propriété foncière et le propriétaire, pour lequel elle ne représente rien d'autre qu'un impôt en argent qu'il prélève, en vertu de son monopole, sur le capital industriel qui loue la terre. Cette dissolution est si radicale que le propriétaire foncier peut passer toute sa vie à Constantinople alors que ses terres se trouvent en Ecosse. Etant ainsi dépouillée de toutes ses parures et implications politiques et sociales d'antan, bref de tous ces ingrédients traditionnels que les capitalistes industriels eux-mêmes et leurs porte-parole théoriques dénoncent, dans l'ardeur initiale de leur lutte contre la propriété foncière, comme superfétation absurde et surannée, la propriété foncière acquiert une forme purement économique. La rationalisation de l'agriculture, qui permet son exploitation sur une échelle sociale, d'une part, et la réduction de la propriété foncière à l'absurdité, d'autre part, constituent les grands mérites du mode de production capitaliste. Or, il réalise ce progrès historique au même prix que tous les autres : la paupérisation complète du producteur immédiat...

Comme toutes les autres formes de propriété d'un mode de production donné, la propriété foncière trouve sa justification dans le fait que le mode de production lui-même a une nécessité transitoire dans l'histoire, tout comme les rapports de production et d'échange qui en découlent. Cependant, comme nous le verrons, la propriété foncière se distingue de toutes les autres formes de propriété en ce qu'à un certain niveau de son développement elle devient superflue et dangereuse, même du point de vue du mode de production capitaliste...

En effet, comme le taux de profit, au cours du développement social, a tendance à baisser, tout comme le taux d'intérêt pour autant qu'il est réglé par le taux de profit, et qu'en outre, même si l'on fait abstraction du taux de profit, le taux d'intérêt a tendance à baisser, le prix de la terre tend à s'élever, indépendamment même du mouvement de la rente foncière et des prix des produits du sol, dont la rente représente une partie...

En conséquence, le fermage que le petit exploitant paie au propriétaire foncier absorbe le plus souvent non seulement une partie de son profit, c'est-à-dire de son propre surtravail, auquel il a droit en tant que propriétaire du capital que constituent ses instruments de travail, mais encore une partie du salaire normal qu'en d'autres conditions il recevrait pour la même quantité de travail ¹³⁹. De surcroît, le propriétaire foncier ne fait rien pour améliorer le sol ; au contraire, il exproprie le fermier de son petit capital, qu'il incorporait en majeure partie au sol grâce à son travail. Il procède en somme comme un usurier, à cette différence près cependant que celui-ci risque au moins son capital dans l'opération...

Les fermiers sont forcés de se contenter d'un profit inférieur à la moyenne et d'en céder une partie au propriétaire foncier sous forme de rente : c'est à cette seule condition qu'ils peuvent investir leur capital dans le sol, dans l'agriculture.

Comme les propriétaires fonciers exercent en outre une influence considérable dans tous les pays – en Angleterre, elle est même prépondérante – sur l'établissement des lois, ils peuvent en user pour pressurer toute la classe des fermiers... C'est ainsi que les fermiers furent filoutés de 1815 à 1830, ce qui suscita le problème permanent de la « détresse agricole », tandis que toute une génération de fermiers étaient ruinés et expropriés et remplacés par une nouvelle classe de capitalistes...

Les taux élevés de la rente et la hausse consécutive de la terre durant la guerre antijacobine furent obtenus en partie par des prélèvements sur les salaires qui furent abaissés au-dessous du minimum

¹³⁹ Marx décrit ici, pour l'essentiel, comment les propriétaires fonciers trouvent une justification historique dans la fonction même qui finit par leur enlever toute raison d'être : en vivant et en prospérant aux dépens du profit et des salaires grâce à un transfert croissant de plus-value créée dans la société, ils sont un puissant agent de l'expropriation des petits paysans, puis des moyens et gros, accélérant ainsi la concentration et la centralisation du capital jusqu'à ce que leurs prétentions à absorber parasitairement la plus-value deviennent si exorbitantes que le capital, avec toute la frénésie de sa production, ne parvient plus à reproduire l'énorme masse de son corps, le taux de profit baissant et la rente en absorbant une part croissante sur le prix des matières premières, produits alimentaires, logement, etc., ce qui grève le capital constant et le capital variable et augmente le coût des facteurs de production.

physiologique ; en d'autres termes, par le détournement d'une partie du salaire normal au profit des propriétaires fonciers...

Une partie du profit ou du salaire se manifeste ici sous la forme de rente foncière, parce que – au lieu d'aller, comme il serait normal, au capitaliste industriel ou au travailleur salarié – elle est payée au propriétaire foncier sous forme de fermage. En termes économiques, ni l'une ni l'autre ne constituent la rente foncière, mais en pratique elles n'en constituent pas moins le revenu du propriétaire foncier, une valorisation économique de son monopole, tout comme la rente foncière proprement dite, et elles contribuent de même à déterminer le prix de la terre...

La rente ne peut se développer sous forme monétaire que sur la base de la production marchande, et plus particulièrement de la production capitaliste. Elle se développe à mesure que la production agricole devient production de marchandises et qu'en face d'elle la production non agricole prend un essor autonome, puisque c'est dans cette mesure que le produit agricole devient marchandise, valeur d'échange, valeur. Or, la production de plus-value et de surproduit se développe en même temps que la production de marchandises, c'est-à-dire la production de valeur. Cependant, dans la même proportion se développe la capacité de la propriété foncière d'accaparer, grâce à son monopole de la terre, une partie croissante de cette plus-value en faisant monter la valeur de sa rente et le prix même de la terre. Si le capitaliste remplit encore une fonction active dans le développement de cette plus-value et de ce surproduit, le propriétaire foncier, lui, ne fait qu'en empocher la part qui, sans son concours, s'accroît.

Lorsque le capital a posé la propriété foncière et atteint ce faisant son double but : 1/ l'agriculture industrielle, c'est-à-dire le développement des forces productives de la terre ; 2/ le travail salarié, c'est-à-dire la domination générale du capital sur la campagne, il considère l'existence de la propriété foncière moderne comme un développement indispensable, quoique purement transitoire, de l'action du capital sur les anciens rapports de propriété foncière en dissolution¹⁴⁰. Car, sitôt ce but atteint, elle n'est plus qu'une entrave au profit, alors

¹⁴⁰ Cf. MARX, *Grundrisse*, Ed. 10/18, p.56-57.

qu'elle n'est pas une nécessité pour la production. Il cherche donc à dissoudre la propriété foncière sous sa forme privée en demandant son transfert à l'Etat.

Incapacité du profit à triompher de la rente

[Retour à la table des matières](#)

Ricardo, le fondateur de l'économie politique moderne en Grande-Bretagne, ne mettait pas en question le « droit » des propriétaires fonciers, puisqu'il était conscient de ce que leurs prétentions reposaient sur les rapports de fait et non sur le droit, et que l'économie politique n'a en général rien à voir avec le droit ¹⁴¹. Il s'en prenait donc au monopole de la terre de manière non préconçue mais scientifique, c'est-à-dire bien plus dangereuse. Il démontra que la propriété privée de la terre, à la différence des exigences du travailleur agricole et du fermier, est un rapport tout à fait superflu et contraire à toute la structure du mode de production moderne ; que la rente foncière, expression économique de ce rapport, pourrait très avantageusement être transférée à l'Etat ; et enfin que les intérêts des propriétaires fonciers s'opposent à ceux de toutes les autres classes de la société moderne. On ne saurait énumérer toutes les conclusions contre le monopole de la terre auxquelles est parvenue, à partir de ces prémisses, l'école de Ricardo...

Pour conclure, citons quelques passages de l'ouvrage de Herbert Spencer, *Social Statics* (Londres, 1851) : « *Le droit de toute l'humanité à la surface de la terre est toujours valide, en dépit de tous les actes, coutumes et lois. Il est impossible de trouver une règle sui-*

¹⁴¹ Cf. MARX, *les Droits du métayer irlandais*, in *New York Tribune*, 11-07-1853, in *Werke* 9, p. 161.

Nous voyons maintenant comment l'antagonisme – mis en relief au début du capitalisme par les ricardiens – entre propriétaires fonciers et capitalistes s'estompe en pratique au fur et à mesure pour faire place à une véritable collusion entre les deux classes dominantes dans la phase du capitalisme mûr et sénile. La bourgeoisie s'avère incapable d'éliminer le parasitisme rentier, pire encore, elle devient elle-même parasitaire et prédatrice. Seule l'économie du Travail pourra triompher du cancer de la rente foncière en même temps que du profit.

vant laquelle la terre puisse devenir propriété privée... Chaque jour, notre législation met en question cette propriété. Faut-il faire un canal, un chemin de fer, une route ? On ne se fait pas scrupule de prendre tous les acres dont on a besoin. On n'attend nul assentiment. Il ne s'agirait que d'exiger simplement une substitution de possesseur de la terre¹⁴² ... Au lieu d'être possédée par des individus particuliers, la terre serait possédée par un grand organisme : la société. Au lieu

¹⁴² C'est là le talon d'Achille du capitalisme de Ricardo : il est certes possible d'éliminer la personne des propriétaires fonciers – l'évolution capitaliste n'élimine-t-elle pas aussi la personne des bourgeois en général ? –, mais la rente étant engendrée dans le capitalisme par les mécanismes mercantiles sur le marché, il n'est pas possible, sans éliminer l'économie mercantile et monétaire, d'extirper les rapports et causes qui l'engendrent. C'est ce qu'admet implicitement le ricardien Spencer quand il prévoit d'attribuer la rente à l'Etat.

Ainsi, la Russie d'aujourd'hui – même si elle ne connaît pas la rente absolue liée à la vente et à l'achat de la terre – est affligée des rentes différentielles qui découlent, par exemple, des variations de la fertilité, naturelle ou due à l'emploi de masses différentes de capitaux, ou de la localisation (proximité du marché), etc.

Le fait que la rente dérive du marché ne fait que souligner son inutilité, puisque le marché non seulement est stérile, mais encore grève, pour ses opérations, les frais de production. La démonstration de Ricardo demeure donc plus vraie que jamais, même s'il s'est avéré incapable d'attaquer la rente à la source, voire d'en éviter l'attribution aux propriétaires privés.

Dans les *Théories de la plus-value*, Marx précise que « les propriétaires fonciers, en tant que tels, ne sont ni une classe productive, ni même une classe nécessaire à la bonne marche de la société ». Et de citer un auteur anglais : « Les propriétaires, en tant que simples percepteurs de rentes foncières, ne sont pas une classe nécessaire de la société... Dès lors que les rentes sont dissociées de leur *but originel qui est de défendre l'Etat*, les rentiers se transforment en l'une des classes les plus superflues et encombrantes de la société » (cf. *Werke* 26/1, p. 348).

Ce qui est dit ici avec des paroles obtuses, c'est que dans le féodalisme les propriétaires fonciers vivant de la rente (dîme, taille, corvée) formaient la hiérarchie militaire de l'Etat, dont la mission progressive était de fixer et de sédentariser le paysan (attaché à la glèbe) afin qu'il puisse cultiver la terre en toute quiétude et développer la production agricole, pendant que la hiérarchie le défendait contre les envahisseurs (Huns, Normands, Arabes, etc.). Cette mission accomplie, la terre donnait un excédent suffisant pour que se développent villes et industrie – et les propriétaires fonciers ou caste militaire perdirent leur fonction révolutionnaire : cf. *Fil du Temps* n°10 sur la *Question militaire* au stade féodal.

d'affermier la terre des mains d'un propriétaire isolé, le paysan l'affermierait des mains de la nation. Au lieu de payer son fermage à un agent de Mr John ou de Sa Seigneurie, il le paierait à un agent ou à un représentant de la communauté. Les administrateurs seraient des employés publics et non privés, et la location serait l'unique moyen d'entrer en possession de la terre... Poussée à ses ultimes conséquences, la prétention à la possession exclusive du sol conduit au despotisme des propriétaires fonciers ».

Le fait que le prix de la terre assume une telle importance et que l'achat et la vente du sol, la circulation de la terre en tant que marchandise, atteignent de telles proportions est un résultat pratique du développement du mode de production capitaliste, qui donne à tous les produits et à tous les instruments de production la forme de la marchandise¹⁴³. Mais il se trouve que ce fait se vérifie uniquement là où le capitalisme est encore peu développé et n'a pas encore déployé toutes ses virtualités, puisqu'il dépend de ce que l'agriculture n'est plus ou n'est pas encore soumise au mode de production capitaliste, mais à un système hérité des formes sociales disparues. En conséquence, les désavantages du mode de production capitaliste, qui fait dépendre le producteur de l'argent que lui rapporte son produit, coïncident ici avec ceux qui dérivent du développement imparfait de ce mode de production. Le paysan devient dès lors marchand et industriel sans qu'il dispose encore des conditions grâce auxquelles il peut produire des denrées comme marchandises.

¹⁴³ Cf. MARX, *le Capital* III, chapitre 47, in *Werke* 25, p. 819-821.

Le fait que le sol soit une *marchandise*, c'est à dire ait un prix, ou rente capitalisée, explique la rente foncière absolue, niée par Ricardo. Cette valeur est un coût pour le paysan, en plus des coûts de production, qui pèse sur la production agraire et qui entrave et gêne l'agriculture en économie mercantile.

C'est ce fait qui explique le développement hautement inégal de l'agriculture sous le régime capitaliste, la petite propriété étant stoppée dans son essor et végétant aux côtés de la moyenne et grande propriété ; la grande agriculture mécanisée elle-même reste propriété privée familiale et ne prend pas la forme de sociétés anonymes comme dans l'industrie. Marx est donc amené à faire la critique tant de la petite que de la grande propriété capitaliste.

Le fait que le prix du sol est un élément du coût pour le producteur sans être un élément du prix de production pour le produit s'exprime en ce que la rente capitalisée qu'il faut avancer pour vingt ans et plus (dans le prix de la terre) n'est en aucun cas déterminante, même si la rente entre de manière décisive dans le prix du produit de la terre. Or, ce conflit représente une des formes où se manifeste l'incompatibilité de la propriété privée avec une agriculture rationnelle, avec une utilisation normale du sol à l'avantage de la société. Il se trouve néanmoins que la propriété privée de la terre, et donc l'expropriation du producteur immédiat du sol, c'est-à-dire la propriété privée de l'un et la non-propriété des autres, forment la base du mode de production capitaliste.

Dans la petite culture, le prix de la terre, soit la forme et le résultat de la propriété privée de la terre, constitue une entrave à la production elle-même. Mais dans la grande agriculture gérée de manière capitaliste, la propriété agit pareillement comme une entrave, puisqu'elle limite les investissements de capital productif du fermier, car en fin de compte ceux-ci ne profitent pas au fermier qui les fait, mais au propriétaire foncier. La grande et la petite propriétés donnent lieu à une exploitation et à un gaspillage des ressources et forces de la terre et s'opposent à une culture consciente et rationnelle du sol, propriété communautaire de toute éternité et condition inaliénable d'existence et de reproduction de la chaîne des générations qui prennent le relais les unes des autres. Nous faisons abstraction ici du fait que l'exploitation dépend non seulement du niveau atteint par le développement social, mais encore de circonstances fortuites fort inégales dans lesquelles les producteurs sont individuellement plongés. Pour la petite propriété, la culture est incohérente en raison du manque de moyens et de connaissances scientifiques dans l'utilisation de la productivité sociale du travail ; pour la grande, elle l'est du fait que ces moyens sont exploités par le fermier et le propriétaire foncier dans le seul dessein de s'enrichir rapidement. Pour l'une comme pour l'autre, cela s'explique par leur dépendance vis-à-vis du *prix du marché*.

Toute critique de la petite propriété foncière se ramène, en dernière analyse, à la critique de la propriété privée qui est limite et obstacle pour l'agriculture. Et de même pour toute anticritique de la grande propriété foncière. Dans les deux cas, nous faisons bien sûr abstraction de considérations politiques accessoires. Cette limite et cet obs-

tacle que toute propriété privée du sol oppose à la production agricole et au traitement rationnel, à la conservation et à l'amélioration du sol, ne se manifestent que de manière différente chez l'une et chez l'autre – et dans les polémiques sur les formes spécifiques du mal, on en vient à en oublier la cause ultime.

La petite propriété foncière implique que l'écrasante majorité de la population soit campagnarde, et que le travail isolé l'emporte sur le travail socialisé¹⁴⁴; c'est-à-dire qu'en sont exclus la richesse et l'essor croissant de la reproduction de ses moyens matériels aussi bien que scientifiques. Quant à la grande propriété foncière, elle réduit la population agricole à un minimum sans cesse décroissant, en lui opposant une population industrielle sans cesse croissante agglomérée dans les grandes villes¹⁴⁵. Elle engendre ainsi les conditions qui provoquent une fracture irrémédiable des liens dans le métabolisme social déterminé par les lois naturelles de la vie, en raison de la dilapidation des

¹⁴⁴ Au chapitre 40 du *Capital* III, Marx éclaire ce point de façon lumineuse. La propriété privée sur la base mercantile empêche l'essor de la richesse et des forces productives dans l'agriculture et ne le permet que dans l'industrie ; d'où 1/ le développement hautement inégal entre ces deux secteurs fondamentaux de la production, et 2/ l'industrialisation de l'agriculture qui ruine la terre et le producteur : « *Le mode de production capitaliste ne s'empare que très lentement et inégalement de l'agriculture, comme on l'observe même en Angleterre qui est pourtant le pays le plus classique du mode de production capitaliste dans l'agriculture... Il est exact que le paysan utilise beaucoup de travail sur sa petite parcelle, mais c'est du travail isolé, privé des conditions objectives, tant matérielles que sociales, de la productivité* » (cf. *Werke* 25, p. 689).

¹⁴⁵ La lutte de classe doit partir des conditions réellement existantes et, en l'occurrence, de la situation créée par le développement capitaliste de l'économie qui est hautement inégal dans les villes et à la campagne. Le prolétariat lui-même en partage à la fois les avantages et les inconvénients, et c'est en faisant levier sur ses côtés forts qu'il peut pallier ses propres faiblesses : « *Dans l'agriculture comme dans la manufacture, la transformation capitaliste de la production semble n'être que le martyrologe du producteur ; le moyen de travail, que le moyen de dompter, d'exploiter et d'appauvrir le travailleur ; la combinaison sociale du travail, que l'oppression organisée de sa vitalité, de sa liberté et de son indépendance individuelle. La dissémination des travailleurs agricoles sur de plus grandes surfaces brise leur force de résistance, tandis que la concentration augmente celle des ouvriers urbains* » (cf. *le Capital* I, Ed. Sociales, t. 2, p. 181).

forces de la terre. Or, cette dilapidation est poussée à son comble, par delà les frontières de son propre pays, par le commerce (Liebig).

Alors que la petite propriété foncière crée une classe de barbares vivant à moitié en dehors de la société, une classe qui allie toute la grossièreté des sociétés primitives à tous les tourments et à toutes les misères des pays civilisés, la grande propriété mine la force de travail jusque dans le dernier recoin où s'est réfugiée son énergie naturelle et où se niche le fonds de réserve pour la régénération de la force vitale des nations : la campagne elle-même. A la fin, la grande industrie et la grande agriculture gérée industriellement agissent de concert. Si, à l'origine, elles se distinguaient du fait que la première saccageait et ruinait plutôt la force de travail, c'est-à-dire la force naturelle humaine, la seconde ruinant et saccageant directement la force naturelle de la terre, elles finissent par se conjuguer dans leur marche en avant : le système industriel débilite également les travailleurs à la campagne, tandis que l'industrie et le commerce procurent à l'agriculture les moyens d'épuiser la terre ¹⁴⁶.

Abstraction faite de la matière naturelle gratuite, les forces naturelles qui ne coûtent rien peuvent être incorporées au procès de pro-

¹⁴⁶ Si l'un des secrets du *Capital* – accessible seulement aux révolutionnaires – est que Marx y a étudié essentiellement le devenir et la structure de la société capitaliste en même temps que la mort inéluctable de la dernière société de classe, un autre en est que la question fondamentale est non pas l'industrie, mais l'agriculture.

Nous n'avons traité dans ce petit chapitre que la partie de la question foncière qui était indispensable à une vision d'ensemble de la transition économique au communisme – la nécessité d'abolir la propriété foncière et les rentes qui en découlent. Le lecteur trouvera l'énoncé du programme de transition dans le domaine agricole dans le recueil de Marx-Engels sur *la Dictature du prolétariat* (3^e partie, chapitre : *Abolition de l'antagonisme entre agriculture et industrie, entre campagne et ville*), ainsi que dans une série d'articles de 1921 parus dans la presse du Parti Communiste d'Italie – alors sur les positions marxistes radicales – intitulée *la Question agraire* qui traite en particulier des mesures de transition du pouvoir prolétarien dans l'agriculture, et qui est reproduit dans *le Fils du Temps* n° 2 (la série sur *le Marxisme et la Question agraire* continuant dans les n° 6 et 7 de cette revue).

duction comme agents plus ou moins efficaces ¹⁴⁷. Le degré de leur efficacité dépend de méthodes et de progrès scientifiques qui ne coûtent rien non plus au capitaliste.

Il en est également ainsi pour la combinaison de la force de travail dans le procès de production et du savoir-faire accumulé des ouvriers individuels. Carey a calculé que le propriétaire foncier ne reçoit jamais assez parce qu'on ne peut jamais lui payer tout le capital, ou mieux le travail, qui de temps immémorial a été incorporé dans le sol pour lui donner son actuelle productivité. Soit dit entre parenthèses, il ne parle pas de la capacité de production qu'il lui enlève. En vertu de ce raisonnement, chaque ouvrier devrait être payé en fonction du travail qu'il en a coûté au genre humain tout entier pour faire du sauvage un moderne mécanicien.

On devrait dire au contraire : si l'on calcule tout le travail investi dans le sol qui, sans être payé, a été monnayé par les propriétaires fonciers et les capitalistes, tout le capital investi dans la terre a été remboursé maintes et maintes fois – et avec usure – si bien que la société a depuis longtemps et maintes et maintes fois racheté la propriété foncière.

¹⁴⁷ Cf. MARX, *le Capital* II, in *Werke* 24, p. 356.

Comme dans tant de passages fulgurants des écrits économiques de Marx, c'est de la société communiste qu'il est directement question ici, bien qu'elle ne soit pas nommée.

Il montre ici, au nom de cette société supérieure débarrassée du grossier et mystifiant instrument de mesure qu'est l'argent, que les forces gratuites, soit directement fournies par la nature qui les a élaborées au cours de millions d'années, par exemple les matières premières, soit les forces naturelles que le capital capte gratuitement dans la nature (vent, énergie thermique, etc.), soit les produits gratuits de la coopération des multiples forces de travail, soit enfin le travail incorporé dans les forces productives depuis des millénaires, que toutes ces forces donc ne coûtent rien au capital et contredisent en cela son mode d'appropriation et de valorisation privés. En effet, le communisme démontre que ces biens gratuits appartiennent non pas à une personne, ni à une classe, ni même à une société ou génération actuelles, mais sont le patrimoine commun à toute l'humanité.

Agriculture, capitalisme et société communiste

[Retour à la table des matières](#)

La morale de l'histoire que l'on pourrait d'ailleurs tirer aussi d'autres observations concernant l'agriculture, c'est que le système capitaliste s'oppose à une agriculture rationnelle, ou que l'agriculture rationnelle est incompatible avec le système capitaliste, bien que celui-ci favorise le développement de la technique¹⁴⁸. En somme, elle a besoin soit du travail du petit paysan qui produit directement, soit du contrôle des producteurs associés.

Le mode de production capitaliste rompt définitivement le lien qui unissait l'agriculture et la manufacture dans leur enfance¹⁴⁹. Mais il

¹⁴⁸ Cf. MARX, *le Capital* III, chapitre 6, in *Werke* 25, p. 131.

Les raisons pour lesquelles Marx est opposé à la grande propriété mécanisée capitaliste sont les suivantes: la terre est épuisée en raison de l'efficacité ravageuse des procédés mécaniques et chimiques de culture; l'ouvrier est isolé et rendu impuissant par son éparpillement; et la terre manque de soins pour produire des substances de qualité. Si Marx préfère néanmoins la grande à la petite culture, ce n'est donc pas pour des raisons de valeur d'usage de la force de travail et de la nature, et donc de leur produit, mais c'est parce que la grande propriété, comme mesure de transition, exproprie les petits producteurs en élargissant leur horizon et en permettant le « contrôle des producteurs associés » sur la terre.

¹⁴⁹ Cf. MARX, *le Capital* I, in *Werke* 23, p. 528.

À leur paroxysme, la science et la technique monstrueuses du Capital détruisent tout échange naturel entre l'homme et la terre, en ruinant l'un comme l'autre, après avoir pollué et empoisonné la nature. Une fois que tous les rapports naturels ont ainsi été détruits, il n'est plus possible de les reconstituer dans leur originalité primitive, et il ne reste plus qu'à organiser un plan général de vie et de production, basé sur la communauté qui seule permet d'agir unitairement et de manière rationnelle. En un mot, le communisme est « la connaissance d'un plan de vie pour l'espèce, c'est-à-dire pour toute l'espèce humaine ».

Il serait banal de dire que désormais la nature peut être régulée par la science en général, car ce sont précisément la physique, la mécanique et la chimie *bourgeoises* qui ont corrompu le métabolisme naturel. Cette science est fausse science parce qu'appropriée et distillée par les non-travailleurs

crée en même temps les conditions matérielles d'une synthèse nouvelle et supérieure entre l'agriculture et l'industrie sur la base du développement que chacune d'elles acquiert pendant la période de leur séparation complète. Avec la prépondérance toujours croissante de la population des villes qu'elle agglomère dans les grands centres, la production capitaliste, d'une part, accumule la *force motrice historique* de la société, et elle trouble, d'autre part, le métabolisme entre l'homme et la terre, c'est-à-dire la restitution à la terre des éléments du sol usés par l'homme sous forme de moyens alimentaires, vestimentaires, etc., éléments qui sont l'éternelle condition naturelle d'une fertilité durable de la terre. Le résultat en est la destruction de la santé physique des ouvriers des villes et la ruine de la vie intellectuelle des travailleurs de la campagne. Mais en bouleversant ainsi les conditions dans lesquelles la société accomplit tout à fait naturellement son métabolisme, elle force aussi à le rétablir d'une manière systématique sous une forme adaptée au développement humain intégral et comme lois régulatrices de la production sociale.

Les éléments révolutionnaires qui élimineront l'ancienne division du travail ainsi que la séparation entre la ville et la campagne sont déjà contenus en germe dans les conditions de la grande industrie moderne, et c'est le mode de production capitaliste lui-même qui en entrave le développement¹⁵⁰. Pour l'observer, il faut étudier la véritable grande industrie, dans son histoire passée comme dans sa réalité présente, spécialement dans le pays qui l'a vue naître et où elle a atteint son développement le plus classique.

afin d'exploiter au maximum la force de travail et la terre et faire de l'argent. La science future de l'homme social partira non pas des choses mais de la vie sociale, et son premier acte sera la révolution pour « renverser la praxis » actuelle qui suit aveuglément les forces productives soumises aux nécessités du capital. La nouvelle science ne sera plus divisée et exprimera l'humanité unitaire ayant dépassé ses antagonismes internes pour dominer consciemment la nature, afin d'humaniser la terre tout entière par son travail rationnellement organisé. L'impasse et le désastre auxquels aboutit la science de classe démontrent clairement que celle-ci est une mystification et qu'avec la fin de la préhistoire naîtra une connaissance nouvelle, en rupture complète avec la précédente.

¹⁵⁰ Cf. ENGELS, [Antidühhing](#), in Werke 20, p.278.

2. RAPPORTS DE CIRCULATION ET DE DISTRIBUTION ALIÉNÉS DU COMMUNISME

Préliminaire

Présupposés mercantiles et monétaires du communisme

[Retour à la table des matières](#)

À mesure que l'homme développe ses forces productives dans l'aliénation, il ne peut que préparer les premières conditions matérielles de son émancipation. Marx part donc de l'analyse de l'évolution générale des formes de production sociales successives : il suit la trajectoire générale du développement humain, depuis le communisme primitif, puis il décèle dans la forme capitaliste de multiples points de transition au communisme supérieur.

La méthode de Marx est rigoureusement scientifique, car il déduit les conditions sociales et humaines de leur base matérielle et productive. Elle s'oppose à la science bourgeoise qui se développe à partir de la recherche sur la matière dans laquelle seule elle admet – et encore – qu'il y ait déterminisme. L'étude de la genèse et du devenir du travail humain permet de fonder une science de l'homme, ou mieux de la société humaine, qui voit la naissance de l'humain dans la production, à la sortie du paradis terrestre de l'animalité. Dans cette très longue histoire infiniment heurtée, le travail assume des formes sociales spécifiques, par exemple : le travail esclavagiste, servile, corporatif, salarié. Mais c'est seulement sur la base de ce dernier, avec l'expropriation du prolétaire ouvrier, que la propriété privée peut être abolie. Or, la démonstration de cette nécessité – ce qui peut sembler

paradoxal – est faite justement de la façon la plus criante par le pôle privé du rapport bourgeois, dans les convulsions de la circulation.

En effet, ce n'est pas seulement de l'industrie moderne, au sein de laquelle le travail humain s'associe, coopère et se combine en un procès social de production, que jaillissent les rapports sociaux du communisme¹⁵¹, mais c'est encore de tous ses présupposés mercantiles, l'argent, la valeur d'échange, le marché mondial dont le réseau de distribution universel servira de base aux échanges entre les hommes une fois le côté mercantile éliminé.

La sphère de la circulation est cette partie de l'économie sociale qui distingue par excellence le capital et ses limites, étant à la base de ses contradictions : « La distribution est la puissance en action de la propriété privée » (Marx, Théories sur la plus-value, in Werke 26/2, p. 110).

Avec la croissance des forces sociales de la production, la sphère du privatisme n'est pas éliminée mais socialisée à la façon bourgeoise, avec le moyen mercantile de nature sociale qu'est l'argent – lequel ne connaît pas de patrie limitative¹⁵². Si l'on remonte à la ge-

¹⁵¹ Bien qu'il s'agisse dans le communisme d'abolir l'opposition entre le caractère *social* de la production et le caractère privé de la distribution en socialisant aussi cette sphère de l'appropriation, et que la première tâche de la révolution soit de détruire l'Etat et les superstructures qui reposent sur ce caractère privé des échanges, il serait erroné de croire qu'il faille créer *ex nihilo* les rapports de distribution collectifs de la société future. Même ici, le prolétariat n'a pas de construction à entreprendre, car les rapports socialisés de la production en régime capitaliste tendent déjà à imposer des formes sociales de contrôle et de distribution qui jurent avec le système d'appropriation privé : le crédit tend à évincer les espèces sonnantes et trébuchantes, la Bourse vise à la péréquation entre les capitaux individuels, les sociétés par action, trusts, cartels et autres multinationales écartent la personne des bourgeois et même la gestion des entreprises particulières en instaurant une « distribution communiste du profit entre eux » (Marx à Engels, 30-04-1868). De par sa propre dialectique, le capitalisme ouvre quantité de « fenêtres sur le socialisme » (Lénine) y compris dans la distribution, comme nous le détaillerons dans la suite de ce recueil.

¹⁵² Marx élucide de façon cristalline la nature sociale contradictoire de l'argent (dont les fonctions enflent et gagnent en puissance d'une forme de production à l'autre) : « Chaque individu privé possède dans l'argent la capacité générale d'échange, grâce à laquelle il détermine – à son gré et pour son compte – sa participation aux produits de la société. Ainsi chaque particu-

nèse du procès de production bourgeois, la circulation mercantile et monétaire s'est étendue dans la production en lui imprimant ses caractéristiques, qui, dans la production, expriment avant tout des limitations – puisqu'elles transfèrent en tant que mesure la loi de la valeur travail à un procès de surtravail. Cependant, de la circulation à la production, le même phénomène change de forme. Alors que dans la production le caractère mercantile exprime son pôle limité dans la division en unités-entreprises, c'est au contraire son pôle social qui se révèle dans la circulation, à travers le rapport avec le marché mondial, tant pour le débouché des marchandises que pour l'approvisionnement en matières premières, etc. – un rapport universel, du moins potentiellement puisqu'il s'exerce dans les limites de la loi mercantile de l'échange entre équivalents.

Marché mondial et limites du capital

[Retour à la table des matières](#)

« Grâce à l'application des machines et de la vapeur, la division du travail a pu prendre de telles dimensions que la grande industrie, détachée du sol national, dépend uniquement du marché de l'univers, des échanges internationaux, d'une division du travail internationale »¹⁵³.

La production capitaliste est liée à cette création universelle du marché mondial qui lui a donné un réseau mercantile de distribution qui enserme toute l'humanité dans un système unique d'échanges. Ce premier acte constitue évidemment une base sûre pour les relations universelles du communisme supérieur et pour un développement humain sans limites, car « la véritable richesse intellectuelle de l'individu dépend entièrement de la richesse de ses rapports réels ». Et

lier possède-t-il dans sa poche la puissance sociale sous la forme d'un objet. Nul développement de l'industrie n'eût été possible sans cet argent. Mais si l'on arrachait à cet objet sa puissance sociale, celle-ci passerait directement aux individus. En revanche, tant que la puissance de l'argent n'est pas encore le lien des choses et des hommes, les rapports sociaux prennent la forme d'organisations politiques, religieuses, etc. » Cf. MARX, le Système monétaire achevé, manuscrit inédit, 1851.

¹⁵³ Cf. MARX, [la Misère de la philosophie](#), Ed. Sociales, 1972, p.146.

*ce n'est qu'après le renversement antimercantile opéré par la révolution communiste que « la libération de chaque individu en particulier se réalisera exactement dans la mesure où l'histoire se transformera complètement en histoire mondiale »*¹⁵⁴.

Mais le capital – ne produisant par nature que pour la demande solvable – ne réussit pas à faire levier sur les ressources infinies de la planète pour une expansion illimitée. L'immensité même du marché mondial mystifie le capital, surproducteur par nature, au sujet de ses possibilités de développement : le caractère géographique illimité cache les limites mercantiles et monétaires à la production et le pousse à surproduire.

Historiquement, les insuffisances du « prétendu marché mondial » apparaissent bientôt : le volcan de la production se heurte au marais stagnant du marché. Déjà l'Angleterre, quand elle est encore la seule nation industrielle, subit un cycle de crises décennales toujours plus graves en raison des limitations de la demande mondiale. Puis, l'accession de la plupart des pays blancs à l'économie bourgeoise provoque des guerres continuelles de destruction de la surproduction et de la surpopulation, et le marché mondial développe ses propres contradictions en se fracturant en marchés nationaux et sphères d'influence locales, avec barrières douanières et coloniales. Si le mercantilisme permet bien aux métropoles de s'approvisionner en produits exotiques divers, c'est sans y envoyer en compensation leur propre surplus de fruits et produits alimentaires. Au contraire, elles le laissent pourrir au mépris des besoins vitaux de la population croissante et diminuent les surfaces emblavées ou les transforment en pâturages pour les vaches, etc. Les limitations du capital apparaissent justement sur le marché, fût-il mondial, c'est-à-dire dans la distribution qui domine le mode de production.

Il saute aux yeux que ce marché a historiquement épuisé ses fonctions progressives et les graves dommages résultant de sa survie démontrent qu'il faut détruire le caractère mercantile du réseau mondial que le capitalisme a constitué. La base de celui de l'avenir se dessine aujourd'hui à partir de l'industrie socialisée qui a dû s'imposer au moyen d'une révolution politique bourgeoise débordant

¹⁵⁴ Cf. MARX-ENGELS, *l'Idéologie allemande*, Ed. Sociales, 1968, p.67. Cf. extrait reproduit ci-dessous.

d'un pays à l'autre contre la résistance acharnée des puissances hégémoniques du marché mondial. Les flux qui s'effectueront à l'échelle mondiale n'obéiront plus au principe de l'équivalence, de l'offre et de la demande, mais aux seuls besoins et possibilités productives de l'humanité. Mais pour cela, l'industrie elle-même connaîtra une mutation profonde dont un premier élément sera le transfert gratuit de forces productives à l'échelle internationale, que le prolétariat réalisera après avoir pris le pouvoir dans les pays développés.

Du communisme primitif au communisme universel

[Retour à la table des matières](#)

L'humanité trouve d'emblée dans le communisme primitif la solution de la socialité aux problèmes qui se posent pour vivre et produire, aussi limité qu'il soit encore dans le cadre étroit du clan, tribu ou communauté primitive. A l'aube de la société humaine, la loi sociale – celle de la solidarité du communisme naturel – s'exerce seulement à l'intérieur de la famille élargie. Avec la nouvelle forme sociale marchande, le cercle où s'applique une même loi sociale s'élargit considérablement, mais le prix payé pour cela est l'aliénation du moyen social, l'argent et la marchandise.

À ce point, la société s'est divisée en producteurs confinés dans le procès de travail et en classes dominantes qui, dans la sphère publique, sociale, déterminent le mode spécifique de distribution – limitée, privatiste – qu'elles imposent à la production et à la société. Alors, le procès échappe au contrôle des hommes, puisque la direction n'est pas entre les mains de ceux qui produisent et reproduisent les rapports sociaux, et même les révolutionnent en dernière analyse. Il s'agit seulement de rapports aliénés, entre les choses qui dominent l'humanité. D'une forme de production à l'autre, ce cercle s'agrandit sous la poussée des forces sociales du travail, dépassant bien vite les personnes singulières, tel l'antique patriarce, au pôle privatiste du rapport social. Mais, dans les conditions de classe, le rapport social reste uniquement un moyen au service du côté privatiste et sous sa domination. Sous la poussée des forces productives toujours plus so-

cialisées, le cercle non seulement s'élargit mais tend à être anonyme, social, classiste. C'est en développant cette double base pour une socialisation universelle de l'espèce humaine que le Capital conclue l'effort millénaire des générations successives : le procès de production est social et, sur un tel présupposé, le côté privé lui-même étend son réseau au niveau mondial.

La supériorité ou spécificité du capital réside justement dans la tendance universelle à la socialisation des deux pôles de son rapport, la circulation assurant l'extension quantitative du résultat qualitatif conquis dans la production qui élabore les surproduits qui révolutionnent finalement les conditions et rapports en vigueur. Avec une telle dualité, toute diffusion quantitative d'un mode de production sous la direction de la classe qui domine la circulation, donc le mode de distribution à l'intérieur de la société déterminée, mène à une révolution qui impose de nouvelles conquêtes qualitatives.

Le dénouement n'est plus bien loin et il s'impose sur la trajectoire même de la socialisation désormais acquise. La solution de Marx n'est autre que celle de la classe qui souffre le plus des antagonismes existants. L'ouvrier qui travaille manuellement, répétant toujours les mêmes gestes automatiques, rouage dans l'engrenage de la division mécanique du travail qui vomit les marchandises sur le marché mondial, accomplit un acte social de production. Cet homme déjà social est en même temps privé de toute humanité, conscience et même savoir faire, et il subit tous les dommages de la privatisation, plus forts encore dans la socialisation à but privé. Dans leur spécialisation mutilante, les bourgeois quant à eux se sentent à l'aise, car l'argent leur donne accès à toutes les jouissances que peut offrir cette société, plus particulariste pour l'homme que toute autre auparavant.

Après avoir brisé les frontières des modes sociaux différents, la socialisation renversera aussi les limites inhérentes au capital lui-même, qui fixe unilatéralement toute activité et produit humain, et nous en arriverons à la société communiste organique sur les ruines de la division du travail, de l'actuelle spécialisation à outrance, de l'opposition entre la science et le travail physique, et même entre les diverses sciences et travaux.

TEXTES DE MARX-ENGELS

A. Tendance universelle du capital dans la circulation

[Retour à la table des matières](#)

Au sein de la société communiste, la seule où le développement original et libre des individus n'est pas une phrase creuse, ce développement est conditionné précisément par l'interdépendance des individus, interdépendance constituée pour une part par les prémisses économiques, pour une part par la solidarité indispensable du libre développement de tous, et enfin par la forme universelle de l'activité des individus sur la base des forces productives existantes [et des échanges à l'échelle mondiale] ¹⁵⁵.

Les hommes produisent leurs rapports sociaux sous forme aliénée avant de se les soumettre

Les hommes édifient un monde nouveau par des conquêtes historiques qui ébranlent le monde dans lequel ils vivent. Il leur faut, au cours de leur évolution, commencer par *produire* eux-mêmes les *conditions matérielles* préalables à la société nouvelle – et nul effort de l'esprit ni de la volonté ne peut les soustraire à ce destin ¹⁵⁶.

Ce qui distingue une forme de production de l'autre, ce n'est pas ce que l'on produit, mais COMMENT et avec quels moyens de travail on le produit ¹⁵⁷. Les instruments ou moyens de travail ne sont pas seulement le baromètre pour mesurer le niveau de développement de

¹⁵⁵ Cf. MARX-ENGELS, *l'Idéologie allemande*, Ed. Sociales, p.482.

¹⁵⁶ Cf. MARX, *la Critique moralisante et la morale criticisante*, in *Werke* 4, p. 339.

¹⁵⁷ Cf. MARX, *le Capital* I, in *Werke* 23, p. 194-95.

la force de travail humaine, mais encore le critère pour déterminer les rapports sociaux dans lesquels s'effectue le travail. Par ailleurs, c'est en agissant sur la nature ambiante et en la modelant que l'homme modifie sa propre nature. Il crée ainsi des potentialités qui sommeillent en lui et assujettit le jeu de ces forces nouvelles à sa volonté et sa puissance à lui.

La valeur d'échange (l'argent) transforme les relations sociales des personnes en rapport social des objets, et la richesse personnelle devient matérielle¹⁵⁸. Tant que la valeur d'échange n'a que peu de force sociale, étant encore liée à la substance du produit immédiat du travail ainsi qu'aux besoins directs des échangistes, la communauté qui relie entre eux les individus demeure puissante : rapport patriarcal, communauté antique, féodalisme, corporations et jurandes. Cependant, à présent, chaque individu détient la puissance sociale sous forme d'objet : il dérobe à la chose sa puissance sociale, car ne doit-elle pas s'exercer tout de même par des personnes sur les personnes ?

Les *premières* formes de société développent des rapports de dépendance personnels (d'abord tout à fait naturels) ; la productivité humaine s'y développe lentement et d'abord en des points isolés. La *deuxième* étape se caractérise par l'indépendance des personnes, fon-

¹⁵⁸ Cf. MARX, Grundrisse der Kritik der politischen Ökonomie (1857-59), p.75-80.

La valeur d'échange, l'argent et la propriété privée ont certes existé bien avant le mode de production bourgeois moderne, et ils ont été de puissants agents corrosifs des communautés antiques. Mais alors, ils n'ont pu jouer le rôle qu'ils ont eu sous le capital où ils se sont transformés conformément à ses exigences, l'échange entre équivalents devenant, par exemple, échange contre équivalent + plus-value du capitaliste. Il faut donc séparer nettement les présuppositions du capital de celles du communisme. Néanmoins, les catégories mercantiles telles qu'elles existent dans les sociétés précapitalistes représentent déjà les premières formes de l'aliénation du travail et de l'homme, et pour autant, elles entrent dans l'étude de la genèse de l'homme social de demain ou communisme. En effet, aux yeux de Marx, le dénouement de l'aliénation suit la même voie que le procès de l'aliénation. Ne serait-ce que pour comprendre le mouvement qui va du capitalisme au communisme, il faut établir sur quelle trajectoire se situe le capital lui-même. Ce qui permet de suivre toute la course, c'est l'histoire du travail et des forces productives de l'homme.

dée sur leur dépendance à l'égard des *choses*. Il s'y développe, pour la première fois, un système général de métabolisme social, de rapports universels, de besoins diversifiés et de capacités universelles. Dans la *troisième* étape, la libre individualité se fonde sur le développement universel des hommes et sur la maîtrise de leur productivité sociale et collective ainsi que de leurs capacités sociales.

Il se trouve que la *seconde* étape ne fait que créer les conditions de la *troisième*, dès lors que les structures patriarcales et antiques (ainsi que féodales) tombent en décadence avec le développement du commerce, du luxe, de l'argent et de la valeur d'échange, tout comme la société moderne progresse au même rythme que ceux-ci. L'échange et la division du travail se conditionnent alors réciproquement. Comme chacun travaille dans son propre intérêt et que son produit n'est pas créé pour lui-même, le producteur doit avoir recours à l'*échange*¹⁵⁹, non seulement pour participer à la capacité générale de production, mais encore pour transformer son propre produit en moyens de subsistance pour lui. Or, l'échange, médiatisé par la valeur et l'argent, implique une dépendance universelle entre les producteurs, en même temps que le complet isolement de leurs intérêts privés et une division poussée du travail social, dont l'unité et la complémentarité existent dès lors comme un fait objectif et extérieur, indépendant des individus. Le lien entre les individus indifférents les uns aux autres est la tension entre l'offre et la demande.

Par ailleurs, s'il faut commencer par transformer le produit ou l'activité des individus en *valeur d'échange, argent*, afin qu'ils acquièrent et affirment leur *puissance* sociale sous cette forme *matérielle*, c'est pour que les individus ne produisent plus que pour et dans la société. Cependant, à ce stade, leur production n'est pas encore directement sociale, n'étant pas le fruit de l'association, et le travail n'étant pas réparti de façon communautaire. Les individus restent en-

¹⁵⁹ À ce stade, la médiation – l'échange, l'argent et la marchandise – domine les hommes en les reliant – à travers leurs produits – entre eux et avec la nature dans le procès social. S'ils travaillaient directement de façon sociale – pour la société – comme ce sera le cas dans le communisme – la forme mercantile de l'échange, qui sert aujourd'hui de médiation universelle, tomberait. La forme aliénée, réifiée, des rapports sociaux qui se dressent en face des hommes comme une puissance les dominant, ferait place alors à un métabolisme universel entre eux et la nature.

core subordonnés au travail social qui pèse sur eux comme une fatalité, au lieu que la production sociale soit subordonnée aux individus qui la manieraient comme une puissance et une capacité communes.

Il n'est donc rien de plus inepte ni de plus faux que de fonder sur la *valeur d'échange* et sur l'*argent* le contrôle de l'ensemble de la production par les individus associés – comme le font les partisans des bons horaires ... ¹⁶⁰

Tout comme la division du travail engendre l'agglomération, la combinaison, la coopération, l'antagonisme des intérêts privés, les intérêts de classe, la concurrence, la centralisation du capital, les monopoles et les sociétés par actions, autant de formes contradictoires de l'unité qui fait naître la contradiction elle-même –, l'échange privé, lui, produit le commerce mondial, l'indépendance privée crée une dépendance complète à l'égard du prétendu marché mondial ; les actes morcelés de l'échange nécessitent un système de banques et de crédit dont la comptabilité dresse le bilan des échanges privés et établit des compensations entre eux. Le marché national acquiert un *semblant* d'existence dans le cours des changes, car l'intérêt privé des nations est aussi divisé qu'il y a de citoyens majeurs ; les intérêts des exportateurs et des importateurs d'une même nation s'opposent sur ce terrain, etc. Si personne ne croira pour autant que l'on puisse abolir les *bases* du commerce intérieur et extérieur par une *réforme boursière*, il n'en

¹⁶⁰ Marx distingue entre la conception communiste d'Owen qui *abolit* la forme de l'argent dans les bons horaires, et celle de Proudhon qui la *généralise* au contraire. Aux yeux de Marx, les bons de travail ne servent en aucune façon de forme d'organisation de la production ou des rapports entre les hommes et les choses. Ainsi, dans *la Critique du programme de Gotha*, propose-t-il dans les conditions d'un pays développé de limiter d'emblée l'emploi de tels bons à la sphère de la consommation de *ceux qui travaillent*, en excluant le calcul d'équivalence pour les autres personnes (partout où c'est possible on élargit tout de suite la sphère des non-équivalences). En effet, une part notable de la population ne travaille pas pour des raisons physiques, d'âge, de santé, etc. et doit être nourrie, habillée, etc. en dehors d'un tel calcul qui, au reste, disparaît tout à fait avec le développement des forces productives et l'abondance.

Le lecteur trouvera les textes de Marx sur les bons horaires, les bazars et les banques d'échange dans le recueil sur *les Utopistes*, PCM, p. 49, 60, 64, 67-72, ainsi que dans les *Grundrisse*, Ed. 10/18, t. 1, p. 148-153, t. 3, p. 355-358, et dans MARX-ENGELS, *Correspondance*, Ed. Sociales (1971), t. 2, p. 276-277, 281-284, 187-188, 361.

reste pas moins vrai qu'au sein de la société bourgeoise fondée sur la valeur d'échange, il se développe des rapports de distribution et de production qui sont autant de mines devant la faire éclater. Toutefois, les innombrables formes contradictoires de l'unité sociale ne sauraient être éliminées par de paisibles métamorphoses. Au reste, toutes nos tentatives de les faire éclater seraient du donquichottisme si nous ne trouvions pas, *enfouies dans les entrailles de la société telle qu'elle est*, les conditions de production matérielles et les rapports de distribution de la société sans classes...

Dans la société capitaliste, la connexion ainsi que la dépendance universelles dans la production et la consommation vont de pair avec l'indifférence croissante des consommateurs et des producteurs les uns à l'égard des autres, et ces contradictions mènent à la crise, etc. Au cours du développement de cette aliénation, certains s'efforcent de la dénouer en restant sur le terrain même qui la produit.

Les mercuriales, les cours du change, les relations entre les agents de commerce au moyen de lettres, télégrammes, etc. (il va de soi que les moyens de communication croissent en même temps qu'eux) - tels sont les moyens dont dispose l'individu pour se tenir informé de l'activité générale, afin d'y conformer la sienne propre. En d'autres termes, bien que l'offre et la demande, devenues forces autonomes, relient les individus entre eux, chacun cherche néanmoins à savoir où en sont l'offre et la demande sur le plan universel et, ses connaissances étant acquises, il modifie à son tour son comportement. Bien que sur ce terrain l'aliénation ne s'en trouve pas abolie pour autant, il s'y développe des rapports et des liaisons susceptibles de causer la destruction des anciennes conditions. Il devient possible d'établir des statistiques générales, etc.

Il faudrait développer tout cela sous les rubriques *Prix, offre et demande*. Il suffit de remarquer ici que le panorama de tout le commerce et de la production, tel qu'on l'observe en consultant les mercuriales, est un exemple parfait de l'opposition qui dresse les individus face à leurs propres échanges et produits, figés en un rapport *matérialisé et autonome*. Sur le marché mondial, *les liens entre individus se resserrent*, MAIS ils se figent *en dehors d'eux* et prennent un caractère *autonome*. Toutefois, c'est ainsi que mûrissent les conditions de leur dépassement, bien que ce soit encore la *comparaison* et la *confrontation*, au lieu de la *communauté* et de *l'universalité véritables*.

On a fait ressortir, non sans raison, la grandeur et la beauté de l'effort tenté par les individus pour appliquer leur science et leur volonté – en un processus d'échange matériel et spirituel – à ce lien social qui repose sur lui-même et sur l'indifférence à l'égard des individus. Il est vrai en effet que ce lien objectif est préférable à l'absence de liens ou à des liens purement locaux, fondés sur la consanguinité ou sur les rapports de suzeraineté et de servitude ¹⁶¹.

Il est évident que les individus doivent commencer à produire leurs rapports sociaux avant de pouvoir se les soumettre. Il est inepte de considérer comme *naturel* le lien entre ces simples objets ou de croire que ce lien est inhérent à la nature des individus, donc indissociable de celle-ci – contrairement au savoir et au vouloir réfléchis. Tout cela est un produit du devenir historique de l'humanité et constitue une *phase déterminée* de son développement. Si ce lien est encore extérieur et autonome vis-à-vis des individus, cela montre simplement qu'ils en sont encore à créer les conditions de leur vie sociale – et qu'ils ne peuvent encore en aborder la transformation. Ces liens naturels unissant les individus correspondent à des rapports de production encore bornés ¹⁶².

¹⁶¹ En socialisant la production et en universalisant les échanges sur le marché mondial, le capitalisme a créé la base économique du communisme qui socialise l'individu sachant faire tout ce que font les autres individus. C'est pourquoi Marx explique longuement dans *le Manifeste* que « la bourgeoisie a joué dans l'histoire un rôle éminemment révolutionnaire ». Les rapports précapitalistes étaient essentiellement statiques, tandis que les rapports de production bourgeois sont impétueusement dynamiques. Le capital a brisé les petits cercles de satisfaction des besoins et les îlots autarciques de production-consommation, pour universaliser les échanges de la production et de la consommation qu'il ne cesse de révolutionner.

Marx reconnaît sans réticence la nécessité du passage de la société communiste primitive, sans exploitation, marchandises ni argent, à l'ombre du Moyen âge, puis à l'égout fétide de la civilisation bourgeoise, pour avancer au-delà. Rien n'est fétiche pour lui – même pas la haine envers le capitalisme.

¹⁶² Dans *le Capital*, Marx explique que la marchandise semble être seulement un rapport entre produits – une bougie s'échange contre des allumettes, par exemple. C'est ce qu'il appelle le caractère *fétiche*, mystificateur, de la marchandise. En réalité, c'est un rapport – aliéné – entre producteurs, un rapport social, mieux encore un rapport entre classes sociales : « Tout le secret de la forme marchandise consiste en ceci que les marchandises renvoient aux

Les individus universellement développés n'ont entre eux que des liens sociaux naissant de rapports communautaires qu'ils contrôlent collectivement. Or, ces individus ne sont pas des produits de la nature, mais de leur histoire. Pour développer des capacités suffisamment intenses et universelles et rendre possible une *telle individualité*, il faut *au préalable* une production fondée sur la valeur d'échange qui crée l'universalité de l'aliénation de l'individu vis-à-vis de lui-même et des autres, en même temps que l'universalité des rapports et des aptitudes. Dans les stades antérieurs de l'évolution, l'individu jouit d'une plénitude plus grande justement parce que la plénitude de ses conditions matérielles n'est pas encore dégagée, en lui faisant face comme autant de puissances et de rapports sociaux indépendants de lui. Il est donc aussi ridicule d'aspirer à cette plénitude du passé que de vouloir en rester au total dénuement d'aujourd'hui. La conception bourgeoise n'a jamais dépassé l'opposition à l'idéal romantique tourné vers le passé : c'est donc pourquoi cette opposition subsistera jusqu'à la fin bienheureuse de la bourgeoisie.

hommes le caractère social de leur travail comme s'il était [mais il ne l'est pas. N. d. Tr.] le caractère objectif des produits mêmes du travail. En conséquence, elles présentent [illusoirement ! N. d. Tr.] le rapport social des producteurs avec la collectivité comme s'il était un rapport entre objets, existant en dehors des hommes. Au travers de ce quiproquo, les produits du travail deviennent des marchandises, choses effectivement *suprasensibles*, c'est-à-dire choses sociales ».

Marx dénonce ici une double mystification : d'une part, que la production mercantile du capitaliste soit un rapport social entre les hommes ; d'autre part, qu'elle soit un rapport entre les choses. C'est en fait un rapport aliéné des hommes avec les choses qui les dominent, et il s'agit donc de conquérir un rapport social entre les hommes, en brisant les rapports sociaux réifiés avant de se les soumettre.

La plus-value, moteur du révolutionnement dans la circulation

[Retour à la table des matières](#)

La création de plus-value absolue par le capital – c'est-à-dire d'un surplus de travail matérialisé – a comme condition que la sphère de la circulation s'élargisse constamment ¹⁶³. La plus-value créée à un point exige la création de plus-value à un autre, pour qu'elle trouve à s'échanger, ne serait-ce qu'au moyen d'une production additionnelle d'or et d'argent – de monnaie – de sorte que, si la plus-value ne trouve pas immédiatement à se transformer en capital, elle subsiste sous forme monétaire comme possibilité de capital nouveau.

L'une des conditions de la production fondée sur le capital est donc *la production d'une sphère sans cesse grandissante* de la circulation, soit que cette sphère s'élargisse directement, soit *qu'on y crée plus de points d'échange*.

Si la circulation apparaissait primitivement comme une grandeur donnée, elle apparaît désormais en mouvement, elle s'élargit à la suite de la production. Elle apparaît dès lors elle-aussi comme un élément de la production. Le capital s'efforce constamment de créer davantage de surtravail, si bien qu'il lui faut aussi créer les points d'échange correspondants. Du point de vue de la plus-value *absolue* ou du surtravail, il devra faire appel à plus de travail pour se compléter. C'est au fond la propagation de la production fondée sur le capital, ou du mode de production qui lui correspond. La tendance à créer le *marché mondial* existe donc immédiatement dans la notion de capital. Toute limite lui apparaît comme un obstacle à surmonter. Il commencera par soumettre chaque élément de la production à l'échange et par abolir la production de valeurs d'usage immédiates n'entrant pas dans l'échange : il substitue donc la production capitaliste aux modes de production antérieurs qui, sous son angle de vue, ont un caractère naturel. Le *commerce* cesse d'être une fonction permettant d'échanger

¹⁶³ Cf. MARX, *Grundrisse*, Ed. 10/18, tome 2, p. 212-217.

l'excédent entre les producteurs autonomes : il devient une présupposition et un élément fondamental embrassant toute la production ¹⁶⁴.

En outre, la production de plus-value relative, fondée sur l'accroissement des forces productives, exige la création d'une consommation nouvelle ; au sein de la circulation, la sphère de consommation devra donc augmenter autant que la sphère productive.

En conséquence : 1° on élargit quantitativement la consommation existante ; 2° on crée des besoins accrus en propageant les besoins à une sphère plus grande ; 3° on crée de nouveaux besoins, on découvre et on produit de nouvelles valeurs d'usage.

Mais tout cela suppose que le surtravail obtenu ne reste pas un simple excédent quantitatif, mais que les différences qualitatives du travail (et donc du surtravail) augmentent, se diversifient et se multiplient sans cesse. Ainsi, en raison du doublement de la production, il suffira d'appliquer maintenant un capital de 50 là où il fallait 100 auparavant : le travail nécessaire correspondant s'en trouvera libéré. Ce capital et ce travail libérés créeront une branche de production nouvelle et qualitativement différente, en vue de susciter et de satisfaire un besoin nouveau ¹⁶⁵. La valeur de l'ancienne industrie est conservée

¹⁶⁴ Évidemment, toute production orientée vers la valeur d'usage immédiate diminue d'autant le nombre des échangistes et la somme des valeurs échangées dans la circulation et, qui plus est, la production de plus-value. D'où la tendance du capital 1° à élargir continuellement le cercle de la circulation, 2° à transformer toutes les unités de production conformément au mode capitaliste (Note de Marx).

¹⁶⁵ Dans cet extrait des *Grundrisse*, Marx montre combien il est facile, dès lors que l'on fait abstraction de certaines spécificités, de confondre le capitalisme avec le socialisme, comme le font les Russes actuels qui prétendent que leur pays est socialiste malgré le développement de plus en plus considérable de la production marchande, de l'argent, du salariat, de l'accumulation, de l'Etat, etc. Cette confusion est possible du fait que le capitalisme représente la riche base universelle du socialisme et qu'il développe partout des rapports sociaux – à cela près qu'ils sont réifiés et dominent les hommes.

Marx, s'il ne nie nullement la « mission progressive du capitalisme », remarque qu'il n'apporte pas le bien-être pour tous les hommes, mais que sa production fantastique de richesses si sophistiquées implique, au contraire, l'exploitation et la misère de la plus grande partie de l'humanité. Il explique, enfin, que les facultés prodigieuses de production du capitalisme proviennent de ce qu'il est une mécanique exceptionnelle pour extorquer un taux

lorsqu'on crée un fonds pour une branche nouvelle où le rapport entre *le capital et le travail* revêt une forme *nouvelle*. Il faudra donc explorer toute la nature pour découvrir des objets de propriétés et d'usages nouveaux pour échanger, à l'échelle de l'univers, les produits de toutes latitudes et de tous les pays, et soumettre les fruits de la nature à des traitements artificiels, afin de leur donner des valeurs d'usage nouvelles. (Nous verrons plus loin quel a été le rôle du *luxe* chez les Anciens, et sa différence avec celui de l'époque moderne.) On explorera la terre dans tous les sens, tant pour découvrir de nouveaux objets utiles que pour donner des valeurs d'usage nouvelles aux anciens objets en utilisant ceux-ci en quelque sorte comme matière première. Pour cela, on développera au maximum les sciences de la nature. On s'efforcera, en outre, de découvrir, de créer et de satisfaire des besoins découlant de la société elle-même.

La production fondée sur le capital crée de la sorte les conditions de développement de toutes les propriétés de l'homme *social*, d'un individu ayant le maximum de besoins, et donc riche des qualités les plus diverses, bref d'une création sociale aussi universelle et totale que possible, car plus le niveau de culture de l'homme augmente, plus il est à même de jouir ¹⁶⁶.

croissant de plus-value, grâce à laquelle il crée de nouvelles branches de production et donc de nouveaux besoins à satisfaire. En d'autres termes, avant que le communisme développe les conditions universelles de l'épanouissement de l'homme, le capitalisme suscite l'essor fabuleux des conditions matérielles à l'échelle universelle.

¹⁶⁶ Marx fait ici une incursion dans la société future, car cet *homme social* dont les facultés de jouissance augmentent avec la formation pratique et intellectuelle n'est propre qu'au communisme. Dans le capitalisme, « *il y a, à la place de tous les sens physiques et intellectuels développés, l'aliénation pure et simple de tous ces sens par le sens de la possession* ». Et de préciser que cette aliénation des riches se manifeste clairement chez les pauvres : « *Chez ceux qui sont en haut, l'aliénation s'exprime toujours d'une manière subtile, déguisée et ambiguë, tandis que chez ceux qui sont en bas, elle s'exprime d'une manière grossière, directe et franche... Or, tout comme l'industrie spéculé sur le raffinement des besoins, elle spéculé sur leur grossièreté provoquée artificiellement. La véritable joie que procurent ces besoins grossiers consiste donc à s'étourdir. Elle est cette apparente satisfaction du besoin, cette civilisation à l'intérieur de la grossière barbarie du besoin. Les bistrot anglais sont par conséquent des illustrations symboliques de la propriété privée. Leur luxe montre le véritable rapport à l'homme*

Il se développe une division du travail accrue et on créera des branches de production nouvelles, et donc aussi un surtravail qualitativement nouveau. La production rejette de son sein les éléments servant à créer de nouvelles valeurs d'usage : un système sans cesse plus vaste embrasse tous les genres de travaux et de production auxquels correspond un système toujours plus riche et varié de besoins.

Ainsi donc, la production fondée sur le capital crée, d'une part, l'industrie universelle, c'est-à-dire le surtravail en même temps que le travail créateur de valeurs, mais aussi, d'autre part, un système d'exploitation générale des propriétés de la nature et de l'homme. Ce système repose sur le principe d'utilité générale : il utilise à son profit la science autant que toutes les qualités physiques et spirituelles. Rien de grand ni de noble ne peut subsister plus longtemps de par ses propres vertus, en dehors de ce cercle de production et d'échanges sociaux. Le capital se met donc à créer la société bourgeoise et l'appropriation universelle de la nature, et établit un réseau englobant tous les membres de la société : *telle est la grande mission civilisatrice du capital*.

Il s'élève à un niveau social tel que toutes les sociétés antérieures apparaissent comme des *développements* purement *locaux* de l'humanité et comme une *idolâtrie de la nature*. En effet, la nature devient un pur objet pour l'homme, une chose utile à exploiter. On ne la reconnaît plus comme une puissance. L'intelligence théorique des lois naturelles a tous les aspects de la ruse qui cherche à soumettre la nature aux besoins humains, soit comme objet de consommation, soit comme moyen de production.

De même, le capital se développe irrésistiblement au-delà des barrières nationales et des préjugés ; il ruine la divinisation de la nature en même temps que les coutumes ancestrales : il détruit la satisfaction de soi cantonnée dans des limites étroites et basée sur un mode de vie et de reproduction traditionnel. Il abat tout cela et il est lui-même en révolution constante, brisant toutes les entraves au développement des forces productives, à l'élargissement des besoins, à la diversité de la

qu'ont le luxe et la richesse industriels. Ils sont donc aussi, avec raison, les seules réjouissances dominicales du peuple qui soient tout au moins traitées avec douceur par la police anglaise » (*Manuscrits économique-philosophiques de 1844*, Ed. Sociales, 1962, p. 91 et 105-106).

production, à l'exploitation et à l'échange de toutes les forces naturelles et spirituelles ¹⁶⁷.

Le capital ressent toute limite comme une entrave et la surmonte idéalement, mais il ne l'a pas pour autant surmontée en réalité : comme chacune de ces limites est en opposition avec la démesure inhérente au capital, sa production se meut dans des contradictions constamment surmontées, mais tout aussi constamment recrées. Qui plus est, l'universalité à laquelle il tend inlassablement trouve des limites dans sa propre nature qui, à un certain niveau de son évolution, révèlent qu'il est lui-même l'entrave la plus grande à cette tendance, et le poussent à sa propre abolition...

Toute la controverse sur la possibilité et nécessité de la *surproduction* au niveau du capital porte sur ce point : le procès de valorisation du capital dans la production crée-t-il directement une valorisation égale dans la circulation, sa valorisation dans le *procès de production* étant au fond la seule *véritable* ? Ricardo se doute, bien sûr, que la *valeur d'échange* n'est valeur que dans l'échange où elle s'affirme comme telle, mais il considère comme fortuites les limites auxquelles la production se heurte de ce fait : elles sont donc toujours surmontées. Il estime même que le dénouement de ces entraves fait partie de la nature même du capital : c'est pourquoi ses explications sont souvent absurdes.

Pour sa part, *Sismondi* ne souligne pas seulement l'existence de ces entraves, mais il montre que le capital les produit lui-même, suscitant ainsi des contradictions dont il flaire qu'elles doivent provoquer sa ruine. Il voudrait donc qu'on impose à la production des barrières extérieures telles que la morale, la loi, etc., barrières purement extérieures et artificielles que le capital précisément ne peut, du fait même, que renverser. Mais, de leur côté, Ricardo et toute son école n'ont jamais compris les *crises modernes* réelles au cours desquelles cette contradiction du capital se déchaîne en une tempête qui, à chaque fois, menace plus dangereusement les fondements de la société et de la production capitalistes.

¹⁶⁷ Cf. HEGEL, IV : *Wissenschaft der Logik*. 1. Teil, p. 417.

Marché mondial : présupposé opposé du communisme

[Retour à la table des matières](#)

Ce qui distingue le capital de tous les modes de production antérieurs, c'est sa tendance universelle ¹⁶⁸. Bien qu'il soit borné de par sa nature, le capital *tend* à un développement universel des forces productives. Il devient ainsi la prémisse d'un mode de production nouveau, qui ne sera pas fondé sur un développement des forces productives se bornant à reproduire ou à élargir la base existante, mais où le *développement* libre, sans entrave, progressif et universel des forces productives sera lui-même condition de la société, et donc de sa reproduction ; où la seule prémisse sera le dépassement du point de départ¹⁶⁹.

La tendance universelle du capital est toutefois en contradiction directe avec sa forme bornée de production, et c'est ce qui le pousse à se dissoudre. En même temps qu'elle le distingue de tous les modes de production antérieurs, elle le pose donc comme une forme purement transitoire.

Jusqu'ici toutes les formes de société ont succombé au développement de la richesse ou –ce qui revient au même – au développement

¹⁶⁸ Cf. MARX, Grundrisse der Kritik ..., p. 438.

¹⁶⁹ Marx donne ici une définition tout à fait fondamentale du mode de production communiste en opposition au capitalisme. Ce dernier est essentiellement domination du travail VIVANT par le travail MORT, l'énergie de l'ouvrier étant transformée en matières, produits, machines, installations morts, et le capital cherchant à s'amortir le plus rapidement possible en se dévalorisant à un rythme accéléré : cf. le chapitre Homicide des Morts, in MARX-ENGELS, la Crise, Ed. 10/18, p. 257-260. Dans sa Préface de 1867 au 1^{er} Livre du Capital, Marx explique que le passé domine et écrase le présent dans la société capitaliste : le mort saisit le vif.

La société communiste, elle, comme la révolution prolétarienne qui l'introduit, sera déterminée par le futur qu'elle se propose d'atteindre, puisque sa base est l'épanouissement créatif de l'homme selon un plan conscient commun ; sa « prémisse étant le dépassement des conditions existant aujourd'hui », le fil sera renoué entre le passé, le présent et le futur, le progrès impulsant le tout.

des forces productives. Chez les Anciens, qui en avaient conscience, la richesse était donc formellement dénoncée parce qu'elle provoquait la ruine de la communauté. Les structures féodales ont sombré avec l'industrie urbaine, le commerce et l'agriculture modernes (et déjà avec certaines inventions telles que la poudre ou l'imprimerie).

Pour que les conditions économiques soutenant la communauté se dissolvent, il suffisait d'un développement des forces productives – et, par suite, de forces nouvelles jointes à un commerce des individus. Il va de soi que le même sort frappait les rapports politiques unissant les divers éléments de cette communauté, aussi bien que la religion où elle se projette sous une forme idéalisée (montrant ainsi que les deux reposent sur un rapport donné avec la nature, où aboutit toute force productive), le caractère, la conception, etc. des individus. *A lui tout seul, le développement de la science* – autrement dit, de la forme la plus solide de la richesse, parce qu'elle la crée en même temps qu'elle en est le produit – aurait suffi à désagréger cette communauté. Or, le *développement de la science*, cette richesse à la fois idéale et pratique, n'est qu'un des aspects et une forme du *développement des forces productives humaine*, c'est-à-dire de la richesse.

Sur le *plan des idées*, la dissolution d'une certaine forme de conscience suffit à tuer une époque entière. *En réalité*, toute limitation de la conscience correspond à un *degré déterminé du développement des forces productives matérielles*, et donc de la richesse. L'évolution ne s'effectue pas seulement à partir de l'ancienne base, *mais cette base elle-même s'élargit*. Cette phase du développement évoque la floraison : la plante fleurit sur *cette* base, elle se flétrit pour avoir fleuri et après avoir fleuri. Le plus haut développement de cette base est donc le point où elle est la plus élaborée, où elle se concilie avec la plus haute *évolution des forces productives*, et donc aussi avec le plus ample développement des individus. Sitôt que ce point est atteint, toute évolution ultérieure est déclin, et tout développement nouveau se fera sur une base nouvelle.

Nous avons vu plus haut que la propriété des moyens de production correspond à une forme déterminée et limitée de la communauté, et donc d'individus ayant des facultés et un développement aussi étroits que la communauté qu'ils forment. Mais cette présupposition est, à son tour, le résultat d'une phase historique bornée de l'évolution des forces productives, de la richesse aussi bien que de son mode de

production. Le but de cette communauté et de ces individus ainsi que la condition de la production, c'est la *reproduction de ces moyens déterminés de production* et de ces individus avec leur particularité aussi bien qu'avec les structures et les rapports sociaux qui les déterminent et dont ils sont les supports vivants.

Le capital suppose la *production de la richesse* en tant que telle, c'est-à-dire le développement universel des forces productives et le bouleversement incessant de sa propre base, comme condition de sa reproduction. De même que la valeur d'échange n'exclut aucune valeur d'usage et n'a pas non plus comme condition absolue tel ou tel type de consommation ou de circulation, chaque niveau de développement des forces productives sociales, de la circulation, de la science, etc. n'est qu'une barrière à franchir aux yeux du capital. Sa présupposition elle-même – la valeur – est posée comme produit, et non comme quelque chose de supérieur, en suspens au dessus de la production.

La limitation du capital, c'est que tout son développement s'effectue de manière antagonique, et que l'élaboration des forces productives, de la richesse universelle, de la science, etc. apparaît comme *aliénation* du travailleur, qui se comporte vis-à-vis des conditions produites par lui-même comme vis-à-vis d'une richesse étrangère et de sa pauvreté à lui.

Mais cette forme contradictoire est elle-même transitoire et produit les conditions réelles de sa propre abolition. Le résultat, c'est que le capital crée cette base qui renferme, de manière tendancielle et potentielle, le développement universel des forces productives et de la richesse ainsi que l'universalité des communications, bref la base du marché mondial. Cette base constitue la possibilité du développement universel de l'individu, et le développement réel des individus sur cette base, comme dépassement constant de la *barrière* qu'elle constitue, barrière qui est comprise en tant que telle, et n'a pas valeur de *limite sacrée*.

L'universalité de l'individu ne se réalise plus dans la pensée ni dans l'imagination ; elle est vivante dans ses rapports théoriques et pratiques. Il est donc en mesure de saisir sa propre histoire comme un *procès* et de concevoir la nature avec laquelle il fait véritablement

corps ¹⁷⁰, d'une manière scientifique (ce qui lui permet de la dominer dans la pratique). Dès lors, le procès de développement est lui-même produit et conçu comme une prémisse. Mais il est évident que tout cela exige le plein développement des forces productives comme *condition de la production* : il faut que les *conditions de production* déterminées cessent d'apparaître comme des entraves au développement des forces productives.

À vrai dire, dans l'histoire passée, c'est un fait parfaitement empirique qu'avec l'extension de l'activité au plan de l'histoire universelle, les individus ont été de plus en plus asservis à une puissance qui leur est étrangère, qui est devenue de plus en plus massive et se révèle en dernière instance être le *marché mondial* ¹⁷¹. Mais il est tout aussi fondé empiriquement que cette puissance sera abolie par le renversement de l'état social actuel, par la révolution communiste et par l'abolition de la propriété privée qui ne fait qu'un avec elle. Alors, la libération de chaque individu en particulier se réalisera exactement dans la mesure où l'histoire se transformera complètement en histoire mondiale. Il est clair que la véritable richesse intellectuelle de l'individu dépend entièrement de la richesse de ses rapports réels. C'est seulement de cette manière que chaque individu en particulier sera délivré de ses diverses limites nationales et locales, mis en rapports pratiques avec la production du monde entier (y compris intel-

¹⁷⁰ Dans ce passage, Marx efface d'un trait de plume la différence chère aux philosophes dualistes - qui opposent matière à esprit, nature à homme, objectivisme à subjectivisme - puisque la nature réagit sur l'homme et l'homme sur la nature, en un processus de transformation réciproque. Mais ces beaux esprits ont horreur de se pencher sur le procès de travail des hommes-esclaves, et même s'ils le faisaient, ce serait pour vanter les progrès techniques comme chose en soi. Pour Marx, l'homme est produit de la nature, sa synthèse la plus haute, comme le démontrera la lumineuse société communiste de demain. On sera alors sorti de la tromperie millénaire de l'homme-individu seul en face du monde naturel stupidement appelé extérieur (extérieur au moi, ce sommet de la déficience, incapable même de se reproduire). L'homme faisant corps avec toute l'espèce humaine, parfaitement interne au solide monde physique, son travail ne sera plus qu'un métabolisme entre lui et la nature.

¹⁷¹ Cf. MARX-ENGELS, *l'Idéologie allemande*, Ed. Sociales, p.66-67 et 103-104.

lectuelle) et mis en état de jouir de la production du monde entier dans tous les domaines (créations des hommes). La dépendance *universelle*, cette forme naturelle de la coopération des individus *à l'échelle de l'histoire mondiale*, sera transformée par la révolution communiste en contrôle et domination consciente de ces forces qui, engendrées par l'action réciproque des hommes les uns sur les autres, leur en ont imposé jusqu'ici comme si elles étaient des puissances foncièrement étrangères, et les ont dominés...

Nous en sommes arrivés aujourd'hui au point que les individus sont obligés de s'approprier la totalité des forces productives existantes, non seulement pour arriver à manifester leur moi, mais avant tout pour assurer leur existence. Cette appropriation est conditionnée, en premier lieu, par l'objet qu'il s'agit de s'approprier, ici donc les forces productives développées jusqu'au stade de la totalité et existant uniquement dans le cadre d'échanges universels. Déjà, sous cet angle, cette appropriation doit nécessairement présenter un caractère universel correspondant aux forces productives et aux échanges. L'appropriation de ces forces n'est elle-même pas autre chose que le développement des facultés individuelles correspondant aux instruments matériels de production. Par là même, l'appropriation d'une totalité d'instruments de production est déjà le développement d'une totalité de facultés dans les individus eux-mêmes. Cette appropriation est en outre conditionnée par les individus qui s'approprient : seuls les prolétaires de l'époque actuelle, totalement exclus de toute manifestation de soi, sont en mesure de parvenir à une manifestation de soi totale, et non plus bornée, qui consiste dans l'appropriation d'une totalité de forces productives et dans le développement d'une totalité de facultés que cela implique.

Toutes les appropriations révolutionnaires antérieures étaient limitées. Des individus, dont la manifestation de soi était bornée par un instrument de production limité et des échanges limités, s'approprièrent cet instrument limité et ne parvenaient ainsi qu'à une nouvelle limitation. Leur instrument de production devenait leur propriété, mais eux-mêmes restaient subordonnés à la division du travail et à leur propre instrument de production. Dans toutes les appropriations antérieures, une masse d'individus restait subordonnée à un seul instrument de production ; dans l'appropriation par les prolétaires, c'est une masse d'instruments de production qui est nécessairement

subordonnée à chaque individu, et la propriété qui l'est à tous. Les échanges universels modernes ne peuvent être subordonnés aux individus qu'en étant subordonnés à tous.

L'appropriation est en outre conditionnée par la façon particulière dont elle doit nécessairement s'accomplir. Elle ne peut s'accomplir que par une union obligatoirement universelle à son tour, de par le caractère du prolétariat lui-même, et par une révolution qui renversera, d'une part, la puissance du mode de production et d'échange précédent, ainsi que le pouvoir de la structure sociale antérieure, et qui développera, d'autre part, le caractère universel du prolétariat et l'énergie qui lui est nécessaire pour mener à bien cette appropriation, une révolution enfin où le prolétariat se dépouillera en outre de tout ce qui lui reste encore de sa position sociale antérieure.

B. Élimination des capitalistes industriels et monétaires

Antagonismes dévastateurs au sein même du capital

[Retour à la table des matières](#)

Lorsque le capitaliste monétaire est dissocié du capitaliste industriel, une partie du profit se convertit en intérêt [pour rémunérer l'argent prêté], créant la catégorie de l'intérêt – et ce sera la concurrence entre ces deux sortes de capitalistes qui déterminera le *taux* de l'intérêt ¹⁷².

Pour tout le temps où le capital opère dans le procès de sa reproduction – en supposant même qu'il appartienne au capitaliste industriel, de sorte qu'il n'a pas à le restituer – le capitaliste ne peut dispo-

¹⁷² Cf. MARX, *le Capital* III, in *Werke* 25, chapitre: *Intérêt et profit d'entreprise*, p. 383-403.

Cette dissociation révèle le dualisme du capital qui découle de sa nature monétaire et mercantile : alors que l'intérêt n'est jamais qu'une partie de la plus-value que le capitaliste actif doit partager avec le financier, dans la mesure où il n'emploie pas son propre capital mais doit l'emprunter, du point de vue *qualitatif* l'intérêt est de la plus-value captée sur la base de la seule propriété du capital sous forme monétaire. Il tire son origine du capital en soi, de sa métamorphose dans la circulation, et constitue un revenu pour son propriétaire qui reste en dehors de la production. L'intérêt découle donc du capital dissocié de la production.

Ainsi, l'intérêt est complètement extérieur au rapport de l'ouvrier avec le capital. C'est un rapport de capitaliste à capitaliste dans la répartition, qui s'effectue une fois que le travail a été exploité et a produit la plus-value. Mais que son capitaliste « *empêche tout ou qu'il doive en céder une partie à une tierce personne, propriétaire juridique, voilà qui est sans importance pour l'ouvrier* ». Ce qui compte au contraire pour lui, c'est le rapport entre son travail et la plus-value « *qui est, elle, la somme, le total, l'unité des deux parties* ». La propriété du capital a pour seule signification le fait qu'il est *privé* de ses moyens de production, condition préalable à son exploitation dans le procès de production. Que ce titre juridique soit entre les mains de prêteurs, d'actionnaires ou de l'Etat ne change rien à sa condition d'esclave salarié.

ser, comme personne privée, de ce capital, mais uniquement du profit qu'il peut dépenser à titre de revenu. En effet, tant que son capital opère comme capital, il appartient au procès de sa reproduction où il est immobilisé. Il en est certes le propriétaire, mais cette propriété ne lui permet pas de l'utiliser autrement que comme capital productif, tant qu'il sert à exploiter le travail. Il en va tout à fait de même pour le capitaliste monétaire. Pour tout le temps où son capital est prêté et joue son rôle de capital monétaire, il lui rapporte un intérêt, une partie du profit, mais il ne peut pas en disposer¹⁷³. C'est ce qui devient évident lorsqu'il prête pour un an ou davantage, et qu'il reçoit des intérêts à échéances fixes, sans que son capital lui soit remboursé ; mais le fût-il, cela ne changerait rien, car sitôt qu'il le récupère, il doit le prêter à nouveau s'il veut qu'il opère comme capital ou plus exactement comme capital monétaire. Tant qu'il le garde par devers lui, le capital ne lui rapporte aucun intérêt, n'opérant pas comme capital, et tant qu'il rapporte un intérêt et agit comme capital, le capitaliste n'en dispose pas...

Si l'intérêt était égal à zéro, le capitaliste industriel qui a emprunté du capital se trouverait à égalité avec celui qui fait travailler son propre capital. Tous deux empocheraient le même profit moyen, et le capital – emprunté ou non – n'œuvre en tant que capital que pour autant qu'il produit du profit... L'un des deux capitalistes doit restituer le capital et en emprunter de nouveau ; mais l'autre, pour tout le temps où son capital doit opérer, doit également l'anticiper constamment pour le procès de production sans pouvoir en disposer en dehors de ce procès. La seule différence qui reste encore est celle qui tombe sous le

¹⁷³ Le capitaliste qui investit son capital dans le procès de production ne fait que le socialiser : d'individuel, le capital-argent devient production sociale. Celui qui prête son argent aussi bien que celui qui l'utilise dans la production, perd donc la propriété du capital qui est investi. Il ne tient plus qu'une assignation – sous forme potentielle de Propriété juridique – sur le profit ou la plus-value qui en résultera. Afin de pouvoir se reproduire comme capitaliste, il ne pourra en consommer pour lui qu'une fraction mineure, puisqu'il est obligé de réinvestir en quantités de plus en plus considérables à mesure que la production s'effectue à une échelle plus grande, que le taux de profit baisse et que la concurrence entre capitaux augmente avec la surproduction croissante – et cela sous peine d'être évincé par ses compères et exproprié purement et simplement, jusque dans son titre de propriété.

sens : c'est que l'un est propriétaire de son capital, et que l'autre ne l'est pas ¹⁷⁴ ...

La distinction qualitative entre les deux parties du profit brut – à savoir que l'intérêt est le fruit du capital en soi, de la propriété du capital, indépendamment du procès de production ; et le profit d'entreprise, le fruit du capital en fonction dans le procès de production, et donc du rôle actif joué par l'utilisateur du capital dans le procès de reproduction –, cette distinction ne part pas d'une simple conception subjective du capitaliste monétaire d'une part, et de l'industriel d'autre part. Elle repose sur un fait objectif, car l'intérêt reflue vers le capitaliste monétaire, le prêteur, qui est simplement propriétaire du capital avant le procès de production et en dehors de lui, tandis que le profit d'entreprise revient au capitaliste qui est uniquement productif, sans être propriétaire du capital...

Le capitaliste qui travaille avec son propre capital, comme celui qui travaille avec du capital emprunté, partage dorénavant son profit brut en intérêt qui lui échoit en tant que propriétaire, prêteur de capital à lui-même, et en gain d'entrepreneur qui lui revient en tant que capitaliste actif, productif. Pour cette répartition, puisque qualitative, il importe donc peu que le capitaliste partage effectivement son profit avec quelqu'un d'autre, ou non. Celui qui fait fructifier le capital – même s'il en est le propriétaire – se décompose en deux personnes : le simple propriétaire du capital et l'utilisateur du capital. Son capital

¹⁷⁴ Lorsque le capitaliste industriel se désagrège en gérant et propriétaire, sa propriété ne pèse pas lourd face au procès de production – producteur de richesses d'un côté et dévalorisateur, expropriateur, de l'autre. La propriété, en se détachant du capital d'entreprise, devient de plus en plus purement juridique et remonte progressivement de la base économique à la superstructure juridique de l'Etat, où elle trouve sa défense dans le juge, le magistrat, le policier, le militaire, la loi et la constitution. Elle apparaît ainsi de plus en plus étrangère, puis hostile aux exigences du procès de production, dont les superstructures bourgeoises forment l'entrave majeure que le prolétariat devra donc commencer par balayer avant de pouvoir révolutionner la production et la société.

D'ores et déjà, le développement capitaliste, en dépit de la protection juridique de la propriété, exproprie le plus grand nombre des capitalistes, d'abord les petits, puis les moyens, enfin les gros eux-mêmes, en un mouvement qui appelle l'expropriation des derniers expropriateurs : la révolution prolétarienne.

lui-même, pour ce qui est des catégories du profit qu'il produit, se subdivise en *propriété* du capital *hors* du procès de production, produisant l'intérêt, et en capital *dans* le procès de production, rapportant le gain d'entrepreneur comme capital en procès...

La partie du profit brut qui n'est pas l'intérêt apparaît au capitaliste industriel [qu'il travaille avec son propre capital ou avec du capital emprunté] comme du profit d'entreprise et l'intérêt lui-même comme une plus-value que le capital rapporte en tant que tel, et rapporterait même sans utilisation productive.

Cela est vrai, dans la pratique, pour le capitaliste individuel qui peut choisir de prêter son capital à intérêt, ou bien de le valoriser lui-même comme capital productif, que son capital existe déjà comme capital au point de départ, ou qu'il doive d'abord être transformé en capital monétaire. Mais si l'on généralise et l'on applique cela au capital total de la société, comme le font quelques économistes vulgaires qui vont jusqu'à y voir la base du profit, c'est naturellement pure absurdité. Vouloir transformer tout le capital en capital monétaire sans qu'il y ait personne qui achète et valorise les moyens de production, forme que revêt la totalité du capital hormis la partie relativement faible existant sous forme d'argent, est proprement un non-sens. Cela renferme une absurdité encore plus grande : sur la base du mode de production capitaliste, le capital pourrait rapporter de l'intérêt sans être employé productivement, c'est-à-dire sans produire de la plus-value, dont l'intérêt n'est qu'une fraction – le mode de production capitaliste suivrait son cours sans la production capitaliste. En fait, si une fraction trop considérable de capitalistes voulait convertir leur capital en capital monétaire, il s'en suivrait une dévalorisation énorme du capital monétaire et une chute non moins énorme du taux d'intérêt ; beaucoup d'entre eux se trouveraient dans l'heure hors d'état de vivre de leurs intérêts et seraient donc contraints de redevenir des capitalistes industriels ¹⁷⁵ ...

¹⁷⁵ En théorie, le capitaliste monétaire ou financier, qui tire son revenu de son titre de propriété sans participer le moins du monde à la production, est un parasite, et doit donc être éliminé dans une société saine. Cela saute aux yeux, dans la pratique, lors des périodes de surproduction, c'est-à-dire de la crise générale du mode de production qui introduit le processus révolutionnaire. Les capitaux, devenant alors pléthoriques, ne trouvent plus à se placer

En somme, ces deux formes – intérêt et gain d’entrepreneur – n’existent qu’en opposition l’une à l’autre. Ni l’une ni l’autre ne se rapportent à la plus-value, dont elles ne sont que deux parties, classées dans des catégories, rubriques ou sous des noms divers, mais elles se rapportent l’une à l’autre. C’est parce qu’une partie de la plus-value se convertit en intérêt que l’autre partie prend la forme de gain d’entrepreneur... Le capitaliste prêteur affronte directement le capitaliste réellement actif dans le procès de reproduction, et non le travailleur salarié qui est exproprié des moyens de production en raison précisément du mode de production capitaliste. L’opposition avec le travail salarié se trouve effacée dans la forme de l’intérêt, car le capital portant intérêt ne s’oppose pas, en tant que tel, au travail salarié mais au capital productif de plus-value.

Le capital portant intérêt est le capital comme *propriété* en opposition au capital comme *fonction productive*. Or, là où le capital n’est pas en fonction, il n’exploite pas les ouvriers et n’entre donc pas en conflit avec le travail. De même, le gain de l’entrepreneur n’est pas en opposition avec le travail salarié mais avec l’intérêt. En effet, une fois donné le taux de profit moyen, le taux du gain de l’entrepreneur ne se détermine pas d’après le salaire mais d’après le taux d’intérêt. Il varie en raison inverse de ce dernier... Cette opposition n’existe de façon directe qu’à partir du moment où le capitaliste opère avec du capital

dans la production, et le capital financier se dévalorise en perdant sa dernière apparence de justification.

Jusque là cependant, c’est le parasite financier qui met la main sur le capitaliste productif, dès lors que celui-ci subit un accroc dans la production et doit donc emprunter. Etant donnée la tendance historique à la baisse du taux de profit, l’industriel doit se tourner de plus en plus vers la finance qui finit par l’exproprier et le faire travailler pour elle : le capitalisme, devenu sénile et parasitaire, a fait son temps. L’intermédiaire, l’accoupleur, l’emporte sur le producteur, et le mode de production dégénère : « *L’esclavage atteint son comble quand l’intermédiaire devient le véritable Dieu, en usurpant la puissance effective sur ce qu’il médiate. Son culte devient alors fin en soi. Les objets qui ne passent pas par cet intermédiaire ont perdu leur valeur* » (cf. MARX, *Notes sur James Mill*, in *Werke, Ergänzungsband 2*, p. 446).

emprunté, intérêt et gain d'entrepreneur revenant alors à deux individus différents ¹⁷⁶.

Le capitaliste productif ne déduit pas son droit au gain d'entrepreneur (donc ce gain lui-même) de sa propriété du capital, mais de la fonction de capital par opposition à la forme déterminée où il existe comme propriété inerte... Si représenter le capital à intérêt est une sinécure, ce n'est pas le cas pour ceux qui représentent le capital en fonction productive. Sur la base du procès de production capitaliste, le capitaliste dirige le procès de production aussi bien que le procès de circulation. Que ce soit lui qui exploite le travail productif ou que d'autres le fassent en son nom, cette exploitation coûte un effort. À l'inverse de l'intérêt, son gain d'entrepreneur lui apparaît donc comme indépendant de la propriété du capital ; qui plus est, il le considère comme le fruit de son activité de non-propriétaire, de... *travailleur* ¹⁷⁷.

Dans sa tête, surgit donc nécessairement l'idée que son gain d'entrepreneur – bien loin de s'opposer de façon quelconque au travail salarié et de n'être que du travail d'autrui non payé – constitue plutôt un *salaire* pour le travail de surveillance, rémunération de la surinten-

¹⁷⁶ À mesure que la production capitaliste se développe, il y a désagrégation puis dissolution de la formidable unité que formait, à son origine, le capitaliste dont la puissance *sociale* était centralisée en une seule main dirigeant *sous sa férule* le procès de production et de distribution : il orientait le débouché vers le marché, en transformant ses produits en marchandise, puis son argent en marchandise pour recommencer un nouveau cycle à une échelle élargie, qui renforçait encore sa force sociale concentrée. Une première coupure – et donc concurrence et perspective d'expropriation par son compère – s'effectue entre les fonctions monétaires accaparées par la finance, qui touche l'intérêt prélevé sur la plus-value créée dans la production, et les fonctions productives de l'entrepreneur capitaliste. La division du travail ne cessera de s'élargir et de se multiplier.

¹⁷⁷ Ce raisonnement exprime un développement inéluctable du mode de production capitaliste lui-même : « La bourgeoisie s'avère incapable de diriger plus longtemps ses propres forces productives sociales. La reconnaissance du caractère social des forces productives s'impose en partie aux capitalistes eux-mêmes. Les grands organismes de production et de communication sont appropriés d'abord par des sociétés par actions, puis par des trusts, ensuite par l'Etat. La bourgeoisie s'avère comme une classe superflue : *toutes ses fonctions sociales sont désormais remplies par des employés rémunérés* » (ENGELS, *Antidühring* , in *Werke* 20, p. 265).

dance du travail ¹⁷⁸. Il considère que ce salaire doit être supérieur à celui de l'ouvrier ordinaire 1/ parce que son travail est plus compliqué ; 2/ parce qu'il se rétribue... lui-même ¹⁷⁹. Il oublie totalement que sa fonction de capitaliste consiste à produire de la plus-value, c'est-à-dire du travail non payé, dans les conditions les plus économiques, parce qu'il s'oppose au capitaliste touchant l'intérêt, qui n'exerce aucune fonction active et se contente de posséder le capital, et que le gain d'entrepreneur échoit au capitaliste actif, quand bien même celui-ci n'est pas propriétaire du capital avec lequel il opère. La forme contradictoire de ces deux fractions résultant de la division du profit, donc de la plus-value, fait oublier que ce ne sont que des portions de la plus-value et que cette division ne change en rien la nature, l'origine et les conditions d'existence de la plus-value...

Examinons maintenant de plus près le gain d'entrepreneur. Dès lors que l'élément du caractère social spécifique du capital – la propriété du capital qui possède la qualité de commander le travail d'autrui – s'est bien délimité, l'intérêt apparaît comme la partie de la plus-value que produit ce premier élément, tandis que l'autre partie de la plus-value – le gain d'entrepreneur – se présente alors nécessaire-

¹⁷⁸ Cette justification n'est qu'une mystification : le capitaliste ne peut toucher un salaire pour son « travail » qui ne soit du profit, car salaire et profit sont deux notions antithétiques, le salaire étant rémunération de la pure force de travail. La fonction de surveillance est le produit historique d'une dissociation survenue à l'aube du capitalisme : « *Sitôt que son capital a atteint le volume minimum avec lequel commence la production capitaliste proprement dite, le capitaliste est déchargé de tout travail physique. C'est alors qu'apparaît la fonction de surveillance directe et continue des divers ouvriers ou groupes d'ouvriers, qui est dévolue à une espèce particulière de travailleurs salariés* » (cf. MARX, *le Capital I*, in *Werke* 23, p. 351). Marx remet donc aussitôt les choses en place, et sa démonstration est confirmée par toute l'évolution moderne du capitalisme : le travail de surveillance est confié à des salariés dans les entreprises, etc., et la dernière « justification » pour le revenu du profit s'effondre, et avec elle celle du mode de production capitaliste tout entier.

¹⁷⁹ En somme, le capitaliste prétend qu'il est un... artisan, le revenu de celui-ci étant du « salaire » que ce travailleur parcellaire se paie à lui-même en y incluant son profit pour les instruments qu'il détient. Mais l'artisan est une figure précapitaliste, de transition, où le capital et le travail se confondent encore, si l'on peut appeler capital et travail deux notions qui forment un tout indissocié.

ment comme ne dérivant pas du capital en tant que tel, mais du procès de production, séparé de son caractère social spécifique, lequel a déjà reçu dans l'expression « intérêt du capital » un mode d'existence particulier. Or, séparé du capital, le procès de production devient procès de travail en général. Dès lors qu'il est dissocié du propriétaire du capital, le capitaliste industriel n'apparaît donc plus comme capital en fonction, mais – abstraction faite du capital – comme fonctionnaire, simple support du procès de travail en général, travailleur, plus exactement travailleur salarié...

C'est toujours la forme de l'*intérêt* qui confère à l'autre partie du profit la forme qualitative de *gain d'entrepreneur*, ou mieux, de salaire de surveillance. Les fonctions particulières que le capitaliste comme tel doit accomplir, et qui lui incombent précisément parce qu'il est différent des travailleurs et s'oppose à eux, sont présentées comme de simples fonctions de travail. Il crée de la plus-value non parce qu'il travaille *comme capitaliste*, mais parce qu'indépendamment de sa qualité de capitaliste il travaille *lui-aussi*. Cette partie de la plus-value n'est donc plus du tout de la plus-value, mais son contraire : un équivalent pour du travail accompli. Comme le caractère aliéné du capital – son opposition au travail – est relégué hors du procès réel d'exploitation, à savoir dans le capital porteur d'intérêt, ce procès d'exploitation lui-même n'apparaît plus que comme un simple procès de travail, où le capitaliste actif exécute seulement un travail différent de celui de l'ouvrier, si bien que le travail de l'exploiteur et celui de l'exploité sont tous deux, étant du travail, identiques. Le travail qui consiste à exploiter est aussi bien du travail que celui qui est exploité. La forme sociale du capital échoit à l'intérêt, mais sous une forme neutre et indifférente, et le gain d'entrepreneur assume la fonction économique du capital, mais dépouillée du caractère spécifique – capitaliste – de cette fonction...

L'idée du gain d'entrepreneur comme salaire de surveillance, qui dérive de son opposition à l'intérêt, cherche à s'appuyer en outre sur le fait qu'il est possible de détacher une partie du profit comme salaire, et qu'elle l'est effectivement, ou plus exactement qu'une partie du salaire se présente, en production capitaliste, comme partie intégrante du profit. A. Smith avait déjà compris que cette partie se présente sous forme pure, autonome et tout à fait séparée du profit (qui est la somme de l'intérêt et du gain d'entrepreneur) d'une part, et de

cette partie du profit qui reste après déduction de l'intérêt, comme gain d'entrepreneur, dans la rémunération du directeur dans les branches d'affaires dont l'extension, etc. autorise une division du travail suffisante pour permettre un salaire particulier pour un dirigeant.

Le travail de surveillance et de direction surgit nécessairement toutes les fois que le procès de production immédiat revêt la forme d'un procès socialement combiné, et non celle d'un travail dispersé de producteurs indépendants. Mais il se décompose en deux parties.

D'une part, tous les travaux où un grand nombre d'individus coopèrent exigent la cohésion de tous et l'unité du procès sous une volonté qui commande pour les fonctions qui visent l'activité d'ensemble de l'atelier, à la manière d'un chef d'orchestre par exemple, et non les opérations partielles. C'est là un travail productif qui doit être exécuté dans tout mode de production combiné ¹⁸⁰.

D'autre part, abstraction faite du secteur commercial, ce travail de surveillance s'impose de toute nécessité dans tous les modes de production qui se fondent sur l'antagonisme entre travailleur, producteur immédiat, et propriétaire des moyens de production. Plus cet antagonisme est profond, plus cette fonction de surveillance joue un rôle important. Il atteint son maximum dans le système esclavagiste. Mais il est également indispensable dans le capitalisme, où le procès de production est aussi procès de consommation de la force de travail par le capitaliste. Il en va donc comme dans les Etats despotiques où le travail de surveillance et l'ingérence du gouvernement dans toutes les choses incluent deux aspects: aussi bien la conduite des affaires collectives liées à la nature même de toute communauté, que les fonctions spécifiques qui résultent de l'antagonisme entre le gouvernement et les masses populaires...

¹⁸⁰ Pour justifier son revenu, le capitaliste dont les fonctions spécifiques sont devenues inutiles, sinon nocives pour le développement même de la production bourgeoise, cherchera donc à prendre argument du fait qu'il y a travail de direction et de surveillance dans TOUS les modes de production opérant sur la base de la coopération. Certes, mais tous ces modes ne sont pas nécessairement capitalistes, et l'on peut donc poursuivre jusqu'à son terme le raisonnement de Marx : éliminer le capital et le capitalisme – et ce d'autant mieux qu'un travailleur peut remplir sa fonction mieux que le capitaliste en titre, comme le démontre déjà l'expérience de tous les jours.

La production capitaliste en est arrivée au point où le travail de direction, complètement séparé de la propriété du capital, est devenu d'un accès facile. Il est donc désormais inutile que ce travail soit exercé par le capitaliste lui-même. Un chef d'orchestre n'a absolument pas besoin d'être propriétaire des instruments de musique, et le « salaire » des autres musiciens ne concerne en rien sa fonction de dirigeant. Les fabriques gérées sous forme de coopératives démontrent que le capitaliste – comme fonctionnaire de la production – est devenu, jusque dans son rôle le plus éminent, aussi superflu que l'est à ses yeux le grand propriétaire foncier. Dans la mesure où le travail du capitaliste ne découle pas de la nature exclusivement capitaliste du procès de production, et donc ne tombe pas en même temps que le capital lui-même ; dans la mesure où sa fonction n'est pas d'exploiter le travail d'autrui, mais résulte de la structure sociale du procès de travail, de la coopération et de la combinaison d'un grand nombre d'individus en vue d'un produit commun, ce travail s'avère tout aussi indépendant du capital que la coopération et son organisation, sitôt qu'elles ont fait éclater leur enveloppe capitaliste. Dire que ce travail est nécessaire sous forme capitaliste et comme fonction des capitalistes, c'est se déclarer incapable de concevoir – à l'instar du vulgaire et de la grande masse des économistes – que les formes engendrées au sein de la production puissent jamais être séparées et émancipées de leur caractère antagonique de capital. Par rapport au capitaliste monétaire, le capitaliste industriel travaille, mais en tant que capitaliste qui exploite le travail d'autrui. Le salaire qu'il réclame et reçoit pour ce travail correspond exactement à la quantité de travail d'autrui qu'il s'approprie ; il dépend directement de l'intensité avec laquelle il exploite le travail d'autrui, et non de l'effort que lui coûte cette exploitation, et dont il peut se décharger sur un manager contre une rémunération modique. Dans les régions industrielles d'Angleterre, on voit après chaque crise bon nombre d'anciens manufacturiers diriger, contre un faible salaire, leurs propres usines de naguère pour le compte des nouveaux propriétaires qui sont souvent leurs créanciers ¹⁸¹.

¹⁸¹ Note d'Engels : Je connais le cas d'un fabricant failli qui, après la crise de 1868, est devenu le salarié de ses anciens ouvriers. Après la faillite, l'usine avait été reprise comme coopérative ouvrière et l'ancien propriétaire engagé comme directeur.

Le salaire d'administrateur, aussi bien pour le directeur commercial que pour le manager industriel, apparaît entièrement dissocié du gain d'entrepreneur dans les coopératives ouvrières comme dans les entreprises capitalistes par actions. Cette séparation, ailleurs fortuite, est ici constante. Dans l'usine coopérative, le caractère antagonique du travail de direction se trouve éliminé, puisque le directeur est payé par les ouvriers au lieu de représenter le capital contre eux. Les sociétés par actions, développées avec le système du crédit, tendent en général à séparer toujours davantage la fonction du travail administratif de la propriété du capital, qu'il soit emprunté ou non. De même, le développement de la société bourgeoise avait entraîné la séparation entre les fonctions administratives et judiciaires et la propriété foncière, dont elles étaient les attributs à l'époque féodale. Etant donné que, d'une part, le simple propriétaire de capital, le capitaliste financier, s'oppose au capitaliste industriel, et qu'avec le développement du crédit le capital financier assume un caractère social concentré dans les banques qui prêtent désormais en lieu et place de ses propriétaires immédiats, et que, d'autre part, le simple directeur qui ne possède le capital à aucun titre, ni comme emprunteur ni autrement, remplit toutes les fonctions effectives que nécessite le capital productif en tant que tel, il s'ensuit que reste seulement le fonctionnaire, et le capitaliste disparaît du procès de production comme personnage superflu ¹⁸².

¹⁸² Comment le capital s'y prend-il pour s'approprier le travail vivant de l'ouvrier, dès lors que le capitaliste n'occupe plus de rôle utile dans la production ? Ce sera alors le fait du capital anonyme, impersonnel, qui fonctionne au stade où le travail est soumis au capital conformément à la nature effective de celui-ci. Comme le prolétariat ne s'est pas encore rendu maître du procès de travail, il n'a pas la moindre disposition sur le produit, qui va tout entier au « capitaliste » ou au « patron » - comme le répète une propagande facile. En réalité, dans le chapitre reproduit plus loin sur l'automation, Marx souligne que celui qui s'approprie le capital (plus-value) créé par le travail vivant n'a pas figure d'individu, ni de classe d'hommes ; c'est le Monstre mécanisé, le Travail Objectivé, le Capital Fixe, monopole et forte-resser de la forme *capital en soi*. C'est une bête sans âme et même sans vie, mais elle dévore le travail vivant, le travail des vivants et les vivants eux-mêmes.

Ceux qui se partagent ensuite la plus-value ne sont pas les personnages principaux du drame économique. Pour eux, vaut ce que Marx disait à propos du capitaliste monétaire et de l'industriel : peu importe à l'ouvrier de

Le système du crédit qui a pour centre les Banques dites nationales, avec les prêteurs et usuriers qui gravitent autour d'elles, constitue une centralisation gigantesque et confère à cette classe de parasites un pouvoir fabuleux, celui de décimer périodiquement les capitalistes industriels en intervenant de la façon la plus dangereuse dans la production réelle – et cette bande ne connaît rien à la production et n'a rien à voir avec elle ¹⁸³. Les lois de 1844 et de 1845 sont la démonstration du pouvoir croissant de ces bandits, auxquels se joignent les financiers et les spéculateurs en Bourse.

savoir lequel empoche telle ou telle part de la plus-value qu'il a produite. Il s'agit pour le prolétariat de s'emparer de tout le pouvoir dans la société pour briser le Monstre Capital fixe et, avec lui, tous ceux qui se gavent du produit d'autrui, en justifiant cela d'un titre ou d'un autre – propriétaire, administrateur grand ou petit, inventeur, opérateur, expert en ceci ou cela, etc. Jusque là, le procès de production reste entre les mains de la classe adverse, constituée d'un matériel humain toujours plus mouvant et parasitaire – réseau s'étendant à l'échelle mondiale et défendu avant tout par les grands Etats impérialistes, au centre desquels trône le super-militarisme de Washington, pilier du système mercantile et monétaire d'entreprise dans le monde entier.

¹⁸³ Cf. MARX, *le Capital III*, in *Werke 25*, chapitre : *Les moyens de circulation dans le système du crédit*, p. 560. Marx distingue radicalement entre le système du crédit en tant que puissante force *sociale*, et les marionnettes individuelles qui prétendent le représenter mais ne sont que les parasites de cette fonction et poussent l'antagonisme à son comble.

Dès lors que le capital perd son centre de gravité dans la production et le *retrouve* dans l'argent, la finance, la classe bourgeoise resserre ses liens mais, en même temps, son mode de production dégénère et développe de façon spectaculaire le cancer du parasitisme. A ce moment-là, la distribution, déjà surannée et inadéquate au bon fonctionnement de la production, devient un poids insupportable pour la société et il faut une révolution *politique* pour changer les rapports de propriété tenus désormais à bout de bras par les superstructures hypertrophiées de l'Etat qui défend le droit et l'appropriation privés en opposition violente aux intérêts de l'ensemble de la collectivité.

Dévalorisation dans le procès de circulation

[Retour à la table des matières](#)

Lorsque je transforme la marchandise en argent ou l'argent en marchandise, la valeur reste la même, bien que la forme se trouve modifiée ¹⁸⁴. Il est donc clair que la circulation ne peut augmenter la valeur des marchandises qu'elle met en mouvement, puisqu'elle se résout en une série d'échanges entre équivalents.

S'il faut du temps de travail pour effectuer ces opérations – c'est-à-dire s'il faut y consommer des valeurs, puisque toute consommation se ramène en fin de compte à une consommation de temps de travail vivant ou matérialisé – la circulation occasionnera des frais. Or, comme le temps de circulation coûte du temps de travail, il y aura une réduction, une suppression proportionnelle des valeurs produites en

¹⁸⁴ Cf. MARX, *Grundrisse*, Ed. 10/18, t. 3, p. 219-222.

Dans ce passage, Marx commence à analyser la phase de circulation qui confère au capital son caractère mercantile, et a une importance fondamentale dans le procès de reproduction capitaliste. Le capital commence par diminuer considérablement les frais de circulation, réalisant une économie énorme des frais ou temps de circulation par rapport aux formes sociales précédentes, abaissant donc le prix du produit qui arrive au consommateur.

Telle est la supériorité de la circulation à l'échelle sociale sur celle parcellaire, bien que toutes deux fonctionnent avec l'appropriation privée et soient tout à fait stériles : la première occasionne *moins de faux frais* que la seconde pour réaliser ou faire circuler les marchandises. Au Moyen âge par exemple, le jour entier du marché était, chaque semaine, occupé à l'échange ; chaque artisan était son propre caissier, placier, comptable, commis, etc. Or, un boutiquier remplace dans une journée cent journées des travailleurs parcellaires sur le marché, ou encore, au lieu de perdre 99 jours pour échanger un volume donné de marchandises, il n'en sacrifie qu'une seule. Ainsi, la concentration l'emporte inmanquablement sur l'émiettement des forces productives.

Aujourd'hui, face à la production socialisée, le marchand représente à l'échelle sociale un moyen concentré privé : de là une grosse perte de travail et de produits sociaux., dans un monde qui cherche fanatiquement à réduire les coûts de production. Tout phénomène doit être évalué historiquement : la circulation monétaire et mercantile actuelle représente une perte comparable à ce qu'était la circulation précapitaliste par rapport à celle du capital en train de naître.

circulation, celles-ci étant *dévalorisées* en raison du montant des frais de leur circulation...

Si les producteurs travaillaient sous le régime de la propriété collective, ils n'effectueraient aucun échange ; ils consommeraient en commun, si bien que les frais d'échange disparaîtraient ; la division du travail pourrait subsister sans reposer sur l'échange¹⁸⁵. J. Stuart Mill considère donc à tort les frais de circulation comme le *prix nécessaire de la division du travail*. Ce sont les frais de la division du travail telle qu'elle se développe spontanément sur la base de la propriété privée, et non collective.

Les frais de circulation en tant que tels – c'est-à-dire la consommation de temps de travail vivant ou de valeurs matérialisées par suite d'une opération d'échange ou d'une série de telles opérations – doivent donc être déduits du temps utilisé dans la production. Ils ne peuvent jamais augmenter la valeur. Ils entrent dans les *faux frais de production* représentant les frais inhérents à la production capitaliste.

L'activité commerciale et surtout le commerce de l'argent sont de purs et simples faux frais de production du capital, dans la mesure où ils représentent les opérations de la circulation proprement dite. C'est le cas lorsqu'ils servent à déterminer les prix (mesure et calcul des valeurs) ou à réaliser les opérations d'échange, à titre de fonction devenue autonome à la suite de la division du travail, au sein du procès d'ensemble du capital. Si ces fonctions diminuent les faux frais et ajoutent quelque chose à la production, ce n'est pas en créant des valeurs mais en réduisant les déductions à opérer sur les valeurs pro-

¹⁸⁵ Marx veut dire par là que si la société continuera à produire, par exemple, des pommes de terre et des chaussures, qui exigent des procès de travail spécifiques du point de vue physique, cela n'entraînera plus une division et une spécialisation, donc une mutilation de l'individu, puisque celui-ci aura une formation polytechnique universelle afin de ne plus être lié à une seule profession ou à une branche déterminée de la production sociale (agriculture ou industrie, dans notre exemple).

De même, le métabolisme général n'impliquera pas, comme aujourd'hui, échange de marchandises, puisqu'il sera celui de la production sociale unique à l'échelle de l'humanité. Bref, on cessera d'échanger des pommes de terre contre des chaussures, selon le fastidieux principe d'équivalence. La société pourra attribuer selon les besoins, puisqu'elle recevra tous les produits du travail de l'homme et de la nature.

duites. Si elles remplissaient leur rôle à fond, elles ne représenteraient jamais que le minimum possible des faux frais de production.

Si ces fonctions permettaient aux producteurs de créer plus de valeurs qu'ils ne le pourraient sans cette division et laissaient un surplus après paiement, on pourrait dire qu'elles auraient effectivement augmenté la production. Mais alors, les valeurs n'auraient pas augmenté parce que les opérations de circulation auraient produit une valeur, mais parce que celles-ci auraient absorbé moins de valeur qu'elles ne l'auraient fait dans l'autre cas. Quoi qu'il en soit, avant comme après, ce sont des conditions nécessaires à la production capitaliste.

En revanche, si le capitaliste lui-même perd du temps dans l'échange, cela n'entraîne pas de déduction sur le temps de travail. Il n'est capitaliste, c'est-à-dire représentant du capital, capital personnifié, qu'en se comportant vis-à-vis du travail comme vis-à-vis du travail d'autrui, en s'appropriant et en posant le temps de travail comme celui des autres. *Si la circulation absorbe le temps du capitaliste*, ce temps ne représentera aucun frais de circulation, car le temps du capitaliste est du temps *superflu*, temps de *non-travail*, temps *non créateur de valeur*, bien que ce soit le capital qui réalise la valeur produite.

Le surtravail de l'ouvrier implique le non-travail du capitaliste. Le temps de celui-ci est du temps de non-travail, c'est-à-dire qu'il n'effectue pas non plus un travail *nécessaire*. L'ouvrier doit faire du surtravail pour pouvoir valoriser, c'est-à-dire objectiver le temps de travail nécessaire à sa reproduction. Si l'ouvrier fait du surtravail, c'est parce que le *temps de travail nécessaire* du capitaliste est du *temps libre*, car il n'en a pas besoin pour sa subsistance immédiate. Or, comme tout ce temps libre permet un libre développement, le capitaliste usurpe le *temps libre* créé par l'ouvrier pour la société, c'est-à-dire la civilisation, et c'est en ce sens que Wade a parfaitement raison lorsqu'il affirme que capital est synonyme de civilisation.

Dans la mesure où il affecte le temps du capitaliste, le temps de circulation ne nous préoccupera donc pas plus, au point de vue économique, que le temps qu'il passe avec sa petite amie. S'il est vrai que *le temps c'est de l'argent*, cela ne s'applique pas au temps de travail du capitaliste, mais à celui d'autrui qui, au sens le plus plein du terme, est l'*argent* du capital.

[Dans la société communiste] en ce qui concerne la production et la distribution des biens nécessaires à la vie, on supprimera le mode privé d'acquisition et le but de l'individu particulier de s'enrichir pour son propre compte avec des moyens privés, si bien que les crises de la circulation disparaîtront d'elles-mêmes¹⁸⁶. Dans la société communiste, il sera facile de connaître aussi bien la production que la consommation : dès lors que l'on connaît la quantité dont un individu en moyenne a besoin, il est aisé de calculer celle dont un certain nombre d'individus a besoin, et comme la production ne sera plus alors entre les mains de quelques appropriateurs privés, mais dans celles de la communauté et de son administration, il sera aisé de régler la production d'après les besoins¹⁸⁷ ...

Dans la société sensément organisée, il est tout aussi facile de déterminer, pour nous en tenir à un exemple, de quelle quantité de coton ou de produits cotonniers telle colonie communautaire a besoin, qu'il est facile à l'administration centrale de savoir de quelle quantité ont besoin toutes les localités et communautés du pays. Une fois que l'on a dressé une telle statistique – chose facile à réaliser en un an ou deux – il suffira de modifier la moyenne de la consommation annuelle simplement en fonction de l'augmentation de la population. Il est donc aisé de prévoir, en temps voulu, quelle est la quantité de tous les multiples produits dont la population a besoin, et l'on commandera toute cette grande quantité directement à la source, sans les spéculations des intermédiaires ni les stockages et transbordements autres que ceux qu'exige la nature physique des communications : en somme, avec une grande économie de force de travail ; on n'aura plus besoin de verser un bénéfice aux spéculateurs, aux marchands de gros et de détail.

¹⁸⁶ Cf. ENGELS, *Discours d'Elberfeld*, in *Werke* 2, p. 539-541; trad. fr. in *Utopisme et communauté de l'avenir*, PCM, p. 27-55. La majeure partie des textes de Marx-Engels sur la société future pleinement communiste, pour ce qui concerne sa systématisation pratique, sont reproduits dans ce recueil ainsi que dans celui sur *les Utopistes*, PCM (1976).

¹⁸⁷ Lénine déclarait que dans le socialisme c'est l'actuelle mère de famille qui sera la plus préparée à être à la tête de l'économie. On n'aura pas besoin pour cela de calculatrices électroniques ultrasophistiquées, du moment que les comptes complexes de rentabilité et de gains mercantiles et monétaires ne seront plus en vigueur.

Mais ce n'est pas encore tout : de cette manière, ces spéculateurs et intermédiaires ne seront pas seulement rendus inoffensifs pour la société, mais ils lui deviendront encore utiles. Alors qu'aujourd'hui ils effectuent un travail qui est un inconvénient pour tous les autres et, dans le meilleur des cas, superflu, bien qu'il leur procure le moyen de vivre, et même très souvent de grandes richesses ; bref, alors qu'ils sont de nos jours directement préjudiciables au bien de tous, ils auront alors les mains libres pour une activité utile [par exemple, le transport nécessaire ; N. d. Tr.] et pourront prendre une occupation dans laquelle ils s'avéreront non comme des membres hypocrites feignant seulement de participer à la communauté humaine, mais comme des membres actifs de celle-ci.

Le crédit, moyen capitaliste d'abolir la circulation

[Retour à la table des matières](#)

Pendant la circulation, le capital ne produit pas de valeurs, mais réalise les valeurs créées dans le procès de production¹⁸⁸. Elle n'augmente donc pas leur quantité, mais les pose sous une forme déterminée, nouvelle et adéquate au capital, en convertissant le produit en marchandise et celle-ci en argent, etc...

Le temps de circulation n'apparaît pas comme temps productif de valeur ; le nombre des rotations, pour autant qu'il est conditionné par le temps de circulation, apparaît comme un principe limitatif et négatif, et n'ajoute pas au capital de valeur nouvelle, *sui generis*, distincte du travail. Le capital tend donc nécessairement à circuler *sans temps de circulation*, et cette tendance représente la base de toutes les formes capitalistes du *crédit*.

Par ailleurs, le crédit est également la forme sous laquelle le capital cherche à se poser en général, à la différence des capitaux particuliers,

¹⁸⁸ Cf. MARX, *Grundrisse*, Ed. 10/18, t. 3, p. 266-268.

et que le capital particulier revêt pour essayer de s'imposer comme capital en général, abstraction faite de ses limites quantitatives ¹⁸⁹.

À cet égard, le plus grand résultat auquel le crédit puisse prétendre, c'est de servir de capital fictif ou d'agir comme un agent de concentration, en détruisant les capitaux individuels et en les centralisant entre quelques mains. Le temps de circulation trouve ainsi sa matérialisation dans l'argent ¹⁹⁰.

¹⁸⁹ Le crédit connaît son essor le plus vertigineux au stade ultime de développement capitaliste. Il représente, par excellence, la tentative de résoudre par un expédient les difficultés d'une époque où, de toutes parts, le mode de production capitaliste tend à dépasser les catégories économiques bourgeoises. Mais c'est une tentative elle-même bornée de surmonter ces entraves, et tout à fait contradictoire, car le capitalisme est dans sa phase de dissolution : d'une part, toutes les forces vives de l'économie poussent à aller au-delà des limitations bourgeoises ; d'autre part, le capital réagit avec le crédit, moyen avéré de conservation du mode mercantile de production ou de distribution. Au lieu d'une solution d'avenir, c'est un *remède du passé*, mais il ne peut en être autrement puisque le capital ne peut plus avancer et compose avec les éléments qui tendent à sa propre abolition : dévalorisation, surproduction, centralisation de toute l'économie divisée en unités autonomes en concurrence, etc.

Le crédit est né dans les sociétés où les rapports mercantiles étaient encore très limités, car il participe essentiellement de la contrainte par corps en cas de non-paiement. Il est lié aux formes archaïques de domination (esclavage, servage, etc.) et de dépendance *personnelles* : ce n'est donc pas un hasard s'il est le moyen favori des Américains pour pénétrer les marchés et productions des autres pays, c'est-à-dire une arme de choix à l'ère impérialiste.

Comme moyen de centralisation et de concentration, c'est-à-dire de dissolution des capitaux individuels autonomes, le crédit, parce qu'il est remède mercantile, ne peut aller jusqu'au bout du mouvement auquel tend la production socialisée du capital : unifier toute la production du monde entier – ce qui sera une réalisation du communisme. Le crédit n'unifiera donc qu'à la manière bourgeoise, sous la férule de l'impérialisme financier, c'est-à-dire de la nation bourgeoise hégémonique.

¹⁹⁰ Le crédit cherche à pallier les insuffisances du capital au moyen du capital *fictif*, et il retombe donc dans l'argent qui fut à l'origine du développement du capital. Certes, il dépanne le capitaliste en lui permettant, par exemple, de recommencer le cycle de production suivant sans attendre d'avoir récupéré le capital produit précédemment et non encore réalisé sur le marché, mais il ne permet pas de supprimer le saut mortel de la circulation entre deux procès de production.

Le crédit s'efforce de poser l'argent comme un simple moment formel pour qu'il serve d'intermédiaire dans les métamorphoses du capital, sans être lui-même du capital, c'est-à-dire de la valeur. C'est l'une des formes où *le capital circule sans temps de circulation*¹⁹¹. L'argent est lui-même un produit de la circulation.

Avec le crédit, le capital crée de nouveaux instruments de circulation. Ainsi, le capital s'efforce, d'une part, de créer une *circulation sans temps* de circulation, et d'autre part, de donner au *temps de circulation* en tant que tel la même valeur qu'au *temps de production*, en attribuant une valeur aux différents organes qui servent d'intermédiaires au procès du temps de circulation, en les posant sous forme d'argent, puis sous forme de capital. C'est un autre aspect du crédit qui découle de la même source. En effet, les opérations exigées par la circulation – argent, conversion de la marchandise en argent, reconversion de l'argent en marchandise, etc. – se ramènent toutes, en dernière analyse, à du *temps de circulation*, bien qu'elles revêtent en apparence des formes parfaitement hétérogènes – même les machines qui servent à le diminuer en font partie.

Le temps de circulation est le temps du capital, que l'on peut considérer comme le temps de son mouvement spécifique, à la différence du temps de production où il se reproduit. Le temps n'existe donc pas seulement pour le capital fini, devant parcourir des métamorphoses

¹⁹¹ Sans temps de circulation, le capital diminue au maximum les frais de circulation. Le moyen le plus efficace pour réaliser cette économie, c'est de poser que « le temps EN GENERAL est de l'argent » – ce qui détruit la loi de la valeur déterminé par le temps de travail. Le crédit y parvient, entre autres, en permettant de produire pour ainsi dire directement pour la demande, et non pour les boutiques qui attendent d'éventuels clients. Au Moyen âge, il n'y avait pas de temps de circulation au sens mercantile moderne (nous ne parlons pas du temps de transport qui fait partie de la production pour autant qu'il est dicté par les besoins physiques de la production et de la consommation), puisque les corps de métier travaillaient pour une demande qui précédaient leur production, sur commande.

En tentant de corriger la distorsion entre production et consommation, le crédit drogue l'une et l'autre en poussant à la surproduction maximale, puisqu'il ne fait que repousser le paiement effectif à plus tard, tout en faisant peser un intérêt sur la demande. D'autre part, le crédit esquisse, par l'intermédiaire des banques et de l'État, grand dispensateur de crédit, un *plan aliéné de production et de distribution* (anticipant ainsi sur le futur communiste qui, lui par contre, le fera sans argent).

formelles, mais encore pour le capital engagé dans le procès productif, qui tire sa vie de la force de travail.

Toute la notion de crédit – pour autant qu’elle se relie aux hauts et aux bas de la circulation monétaire, etc. – implique l’antagonisme entre temps de travail et temps de circulation. Or, le temps de circulation n’est pas seulement une déduction sur un temps de production possible, mais encore cause de véritables frais de circulation – autrement dit, il coûte des valeurs matériellement produites.

Crédit et future société communiste

[Retour à la table des matières](#)

En caractérisant l’argent comme le médiateur de l’échange, Mill a dit une chose essentielle¹⁹². Ce qui caractérise l’argent avant tout, ce n’est pas le fait que la propriété s’aliène en lui. Ce qui y est aliéné, c’est l’*activité médiatrice*, le mouvement médiateur, c’est l’acte humain, social, par lequel les produits de l’homme se complètent réciproquement ; cet acte médiateur devient la fonction d’une *chose matérielle* extérieure à l’homme, une fonction de l’argent. En renonçant à

¹⁹² Cf. MARX, *Notes critiques sur l’œuvre de James Mill, Eléments d’économie*, in *Werke, Ergänzungsband 1*, p. 445-450.

En dénonçant l’ignoble système actuel du crédit, Marx lui oppose ici l’humain métabolisme social de la société communiste, développé sur la base économique présente. La critique systématique et aigüe du crédit, reposant sur celle de l’argent, débouche sur le troisième moment de leur dissolution féconde. De façon toute scientifique, sur la base des lois de l’économie politique, bien que dans une rédaction pour ainsi dire philosophique, Marx passe à la description des rapports individuels et sociaux propres à la société communiste, où chacun devient un être social et reçoit une plénitude et une consistance universelles par suite de l’appropriation de toutes les conquêtes historiques, scientifiques et productives de l’humanité passée et présente.

Nous ne reproduisons ici du texte de Marx que les extraits les plus directement en rapport avec notre thème, et nous renvoyons le lecteur à la suite de ce texte difficile mais formidable, publié dans le recueil sur *les Utopistes*, PCM, p. 150-165, ainsi qu’au commentaire lumineux qui en a été fait dans : *Contenu original du programme communiste et suppression de la personne singulière comme sujet économique, titulaire de droits et acteur de l’histoire humaine*, in *Il Programma comunista*, n° 21-22 de 1958.

cette activité médiatrice même, l'homme n'est plus ici actif que pour autant qu'il a disparu comme homme, qu'il s'est déshumanisé ; la *relation* même aux choses, l'opération humaine avec celles-ci, devient l'opération d'un être en dehors des hommes et sur les hommes.

A travers ce *médiateur étranger*, l'homme, au lieu d'être lui-même le médiateur pour l'homme, aperçoit sa volonté, son activité, son rapport avec autrui comme une puissance indépendante de lui et des autres. Le voilà au comble de la servitude...

Le système du crédit, dont la forme la plus achevée est le *système bancaire* éveille l'impression que la puissance étrangère, matérielle, est brisée, que le rapport d'auto-aliénation est aboli et que l'homme renoue des rapports humains avec autrui. Mystifiés par cette apparence, les saint-simoniens considèrent le développement de l'argent, des lettres de change, des billets de banque – les représentants en papier de l'argent –, le crédit et le système bancaire comme une abolition progressive de la séparation de l'homme et des objets, du capital et du travail, de l'homme et de l'argent, de l'homme et de l'homme. Leur idéal est donc le système bancaire.

En réalité, cette suppression de l'aliénation, le retour de l'homme à lui-même et donc aux autres, n'est qu'illusion. Ce sont une aliénation et une déshumanisation d'autant plus infâmes et plus extrêmes que leur objet n'est plus la marchandise, le métal, le papier, mais l'existence morale, l'intimité du cœur même de l'homme. Sous l'apparence de la confiance en l'homme, elle est la défiance suprême et l'aliénation totale...

Le crédit est le jugement de l'économie politique sur la moralité d'un homme. Dans le crédit, à la place du métal ou du papier, l'homme lui-même est devenu l'*intermédiaire* de l'échange, non pas en tant qu'homme mais en tant qu'*existence d'un capital* et de ses intérêts. Le moyen de l'échange est donc certes retourné et transféré de sa forme matérielle à l'homme, mais seulement parce que l'homme, rejeté hors de soi, est devenu lui-même une forme matérielle. Ce n'est pas l'argent qui est dépassé dans l'homme, dans le rapport de crédit, mais c'est l'homme lui-même qui se change en *argent*, autrement dit, c'est l'argent qui s'est incarné en lui.

L'*individualité humaine*, la *morale* humaine se transforment à la fois en article de commerce et en matériel dans lequel l'argent existe.

A la place de la monnaie et du papier, c'est ma propre existence personnelle, ma chair et mon sang, mon caractère social et ma considération sociale qui sont la matière, le corps de *l'esprit de l'argent*. Le crédit sécrète et se taille la valeur de l'argent non pas dans l'argent, mais dans la chair humaine, dans le cœur de l'homme. C'est à ce point que tous les progrès et toutes les incohérences au sein d'un faux système sont suprême régression et suprême cohérence de l'infamie...

Dans le *crédit public*, l'Etat occupe la même position que celle que nous avons définie pour l'homme particulier. Dans le jeu sur les valeurs publiques, on voit combien l'Etat est devenu le jouet des commerçants, etc.

Le système de crédit trouve enfin son achèvement dans le système bancaire. La création du banquier, le pouvoir des banques sur l'Etat, la concentration de la fortune entre les mains des banquiers, cet aréopage économique de la nation, voilà le digne couronnement du *système monétaire*.

Dans le système de crédit, on évalue la moralité d'un homme, comme on fait confiance à l'Etat, etc. sous la forme du crédit¹⁹³. Mais alors, le mystère qui se cache sous le mensonge de cette reconnaissance morale, l'infamie immorale de cette moralité, tout comme l'hypocrisie et l'égoïsme de cette confiance en l'Etat, éclatent au grand jour et apparaissent pour ce qu'ils sont en réalité.

L'échange de l'activité humaine dans la production elle-même, ainsi que l'échange des produits humains entre eux, s'identifient à l'activité et à la jouissance de l'espèce, dont l'existence consciente et véritable est activité et jouissance sociales. L'être humain étant la vé-

¹⁹³ Quand le crédit s'applique à la production, il suppose une ferme évaluation de la capacité d'entreprise et de la moralité ; il devient au contraire une vraie farce quand il s'étend, comme aujourd'hui, à la sphère de la consommation. En fait, la banque ne prête jamais que l'épargne des gens qui consomment ou attendent de le faire. Mais alors, pourquoi ne pas se prêter directement les uns aux autres ? Justement parce qu'on ne peut faire crédit sans manier une force sociale, ce qui révèle sa nature usuraire. Comment en effet pouvoir faire confiance à autrui pour la restitution du prêt ? On doit avoir à sa disposition les moyens de contrainte pour garantir qu'en tout cas le remboursement et la rémunération pour le service seront effectués ; il faut en somme s'armer de tout l'arsenal juridique et policier pour fonder la confiance, et seul un moyen social peut remplir un tel rôle.

ritable *communauté* des hommes, ceux-ci doivent produire par l'activité de leur être l'*organisation collective* humaine – l'être social qui n'est pas une puissance abstraitement générale en face de l'individu isolé, mais l'être de chaque individu, sa propre activité, sa propre vie, sa propre jouissance et sa propre richesse.

Cet *être collectif réel* ne naît donc pas de la réflexion, mais apparaît comme le produit du besoin et de l'égoïsme¹⁹⁴ des individus. C'est dire qu'il est produit directement par l'activité de leur existence. Il ne dépend pas de l'homme que cet être collectif existe ou non : tant que l'homme ne se reconnaîtra pas comme tel et n'aura pas organisé le monde humainement, cet être collectif aura une forme aliénée, car son sujet – l'homme – est lui-même un être aliéné. Les hommes y sont cet être, non pas dans l'abstraction, mais en tant qu'individus particuliers, vivants et réels : tels individus, telle communauté.

¹⁹⁴ Traduction imparfaite du terme allemand « *Eigennutz* », le terme français « égoïsme » possède un sens trop strictement moral, alors que l'allemand signifie plutôt « utilisation pour soi dans son propre intérêt ». Il englobe le concept anglais (capitaliste) d'utilitarisme, théorisé par Bentham. Il ne faut pas s'étonner de le voir employé par Marx alors qu'il parle de la *genèse* de la société communiste. Marx s'inscrit ici en faux contre tout idéalisme et affirme que la communauté de l'avenir est le produit de l'homme réel, de son évolution à travers la société capitaliste, et qu'elle existe déjà au sein de celle-ci sous forme aliénée – ce qui est précisément l'axe du présent recueil. Il est évident que dans la société communiste, il ne peut être question d'utilitarisme : la coupure entre le « moi » et l' « autre » y est abolie dans l'homme devenu enfin humain, *l'homme social*.

Antagonisme entre argent et production capitaliste

[Retour à la table des matières](#)

L'argent incarne dans un objet la nature sociale de la richesse capitaliste¹⁹⁵. Cette existence sociale apparaît donc comme un au-delà, une chose, objet, marchandise, à côté et en dehors des éléments qui produisent la richesse sociale. Tant que la production se poursuit sans accroc, c'est ce que l'on oublie. Le crédit, lui aussi forme sociale de la richesse, évince l'argent et usurpe sa place. Il représente la confiance dans le caractère social de la production, qui fait apparaître la forme monétaire des produits comme un phénomène passager, évanescent et idéal – comme une pure imagination. Mais, dès que le crédit est ébranlé – et cette phase surgit nécessairement dans le cycle de l'industrie moderne – on voudrait que toute la richesse réelle se transforme soudain en monnaie, or ou argent, prétention absurde mais résultant nécessairement du système lui-même. En effet, tout l'or et l'argent qui doivent satisfaire à cette demande folle ne se monte qu'à quelques millions entreposés dans les caves de la Banque nationale. Le drainage de l'or fait apparaître d'une manière frappante que la production, en dépit de son caractère social, n'est pas vraiment soumise au contrôle de la société, car la forme sociale de la richesse s'incarne dans un *objet* extérieur à la richesse elle-même¹⁹⁶.

¹⁹⁵ Cf. MARX, *le Capital* III, in *Werke* 25, p. 588-589, 620, 415-416, 620-621, 457.

Toute l'évolution du capitalisme sénile montre que le banquier et le financier triomphent du capital productif de l'entrepreneur industriel et agricole. Il s'ensuit la concentration et centralisation de la base économique du capital, qui cependant n'en sort pas renforcée, mais dégénérée puisque la direction de la production tombe dans les mains de la finance et de l'affairisme : au lieu de la croissance des forces productives sociales, on ne vise aujourd'hui qu'à l'augmentation des bénéfices. Cette victoire est contre-nature, car l'essentiel est et demeure toujours la production. Celle-ci, exaltée au début du capitalisme, puis saccagée et bafouée à la fin, triomphera néanmoins en fin de compte – par la victoire du prolétariat productif.

¹⁹⁶ C'est ce qui se manifeste avec la crise de surproduction, quand le capitaliste reconnaît la faillite de son propre *mode de production* en s'écriant : périssent

En réalité, le système capitaliste a cette caractéristique en commun avec les systèmes de production antérieurs qui reposent sur le commerce des marchandises et l'échange privé. Mais ce n'est que maintenant qu'elle prend les formes les plus choquantes et grotesques d'une contradiction absurde et aberrante. En effet, 1/ le système capitaliste a aboli le plus complètement la production pour la valeur d'échange immédiate, pour la consommation personnelle des producteurs, de sorte que la richesse n'existe plus qu'en un procès social confondant production et circulation ; 2/ avec le développement du système de crédit, la production capitaliste tend à surmonter continuellement cette barrière de métal, à la fois matérielle et imaginaire, de la richesse et de son mouvement, mais elle vient chaque fois buter la tête contre ce mur. De fait, dans la crise, on a la prétention que tous les effets de commerce, tous les titres, toutes les marchandises puissent tout à coup et simultanément se convertir en billets de banque, et toute cette monnaie bancaire à son tour en or...

Il ne faut jamais oublier, d'abord, que l'argent – sous forme de métal précieux – demeure le fondement dont le crédit ne peut *jamais*, de par sa nature même, se détacher ; ensuite, que le système de crédit implique le monopole des moyens sociaux de production (sous forme de capital et de propriété foncière) entre des mains privées ; enfin, qu'il est lui-même, d'une part, un facteur immanent au mode de production capitaliste, et d'autre part, un moteur de son développement vers sa forme ultime, la plus haute possible.

Pour ce qui est de sa forme d'organisation et de centralisation, le système bancaire est le produit le plus artificieux et le plus élaboré que l'économie capitaliste puisse réaliser. Il explique le prodigieux pouvoir qu'une institution comme la Banque d'Angleterre exerce sur le commerce et l'industrie, bien que leur développement réel demeure totalement en dehors de son ressort et que son rôle, eu égard à ce développement, soit tout à fait passif. Il est vrai que cette institution fournit la forme d'une comptabilité générale et d'une distribution des

les marchandises et même les installations productives, pourvu que l'argent-fétiche soit sauf !

moyens de production à l'échelle de la société tout entière, mais c'en est seulement la forme ¹⁹⁷.

L'autre aspect du système de crédit est lié à l'essor du commerce de l'argent, essor qui, dans la production capitaliste, va de pair avec le développement du commerce de marchandises. Déjà, la garde des fonds de réserve des hommes d'affaires, les opérations techniques de l'encaissement et du paiement d'argent, les paiements internationaux et, par là, le commerce des lingots, se trouvent concentrés entre les mains des banquiers. A la suite de ce trafic d'argent se développe une autre sphère du système de crédit – la gérance du capital porteur d'intérêt ou du capital monétaire, qui devient fonction particulière des banquiers. Les opérations d'emprunt et de prêt de l'argent deviennent leur affaire spécifique. Ils servent d'intermédiaires entre le prêteur effectif et l'emprunteur de capital-argent. Exprimée en termes généraux, l'activité du banquier consiste sous cet aspect à concentrer entre ses mains des quantités importantes de capital monétaire disponible pour le prêter, de sorte que ce sont les banquiers, au lieu du prêteur individuel, qui font face aux capitalistes industriels et aux commerçants comme représentants de tous les prêteurs d'argent. Ils deviennent ainsi les administrateurs généraux du capital-argent. D'autre part, face à tous ceux qui prêtent de l'argent, ils concentrent les emprunts, en empruntant pour tout le monde du commerce. Une banque représente, d'une part, la centralisation du capital monétaire des prêteurs, d'autre part, la centralisation des emprunteurs. Son profit provient généralement de ce qu'elle emprunte à un taux plus bas que celui auquel elle prête ¹⁹⁸.

¹⁹⁷ Ce texte suggère directement les mesures de transition à prendre par le prolétariat qui se sera emparé du pouvoir. Toutes les banques doivent *fusionner* en une seule, dont les opérations seront *contrôlées par l'Etat* – ce qui constitue un premier pas vers leur socialisation et abolition.

¹⁹⁸ Dans la phase initiale du mercantilisme capitaliste, le profit découle de la transaction commerciale. Mais quand le mercantilisme s'étend à la production, la plus-value se partage entre bénéfice d'entreprise et intérêt. Tous deux sont en fait des rétributions de l'argent-capital pour des fonctions de circulation mercantile ; mais le bénéfice d'entreprise, comme il résulte de la rotation dans la production, paraît productif, ce qui masque sa nature mercantile. Quoi qu'il en soit, la division de la plus-value polarise deux revenus antagonistes et pousse à leur dissolution réciproque, la fonction la plus mercantile supplantant celle de la production, de telle façon que leur source

Nous avons vu que le profit moyen du capitaliste individuel ou de tout capital particulier n'est pas déterminé par le surtravail que ce capital s'approprie en première main, mais par la masse totale de surtravail que l'ensemble des capitaux s'approprie, chaque capital particulier y prélevant son dividende en proportion de sa part aliquote au capital total. Ce n'est que le développement complet du système de crédit et de banque qui permet au capital de mettre pleinement en œuvre cette socialisation du capital. Mais cela ne s'arrête pas là : il met à la discrétion des capitalistes industriels et commerciaux tout le capital disponible, voire potentiel, de la société, qui n'est pas encore activement engagé, et de façon à ce que ni le prêteur ni l'utilisateur n'en soit jamais propriétaire ni producteur. Il supprime ainsi le caractère privé du capital, et il renferme en puissance – mais en puissance seulement – l'abolition du capital lui-même¹⁹⁹. Le système bancaire ôte des mains des capitalistes particuliers et des usuriers le soin de répartir le capital, comme une affaire privée : il en fait une fonction sociale. Du même coup, la banque et le crédit deviennent le moyen le plus puissant de pousser la production capitaliste au-delà de ses propres limites, et l'un des véhicules les plus efficaces des crises et de la spéculation.

commune s'en trouve ruinée. Dans ces conflits, le capital dilapide sans vergogne l'effort de travail afin de surmonter les difficultés venant de ses propres contradictions.

¹⁹⁹ Au début du capitalisme, le crédit public (lié à l'Etat) a permis la construction de vastes entreprises qui n'auraient pu voir le jour sans cela, ou auraient exigé des siècles de lente concentration. C'est ce qui a ouvert la voie aux sociétés par actions, au commerce de titres négociables qui, bien que représentant, à l'exemple des emprunts d'Etat, des reçus d'argent prêté, circulent à leur tour comme monnaie. C'est pourquoi le crédit privé a pris la suite du crédit public. Le système bancaire est lui-même né du crédit public, les grandes banques faisant, au dessus de la monnaie garantie par l'Etat, circuler la leur propre avec des intérêts plus élevés, de sorte que le crédit privé élargit et exploite le système public. L'entrepreneur qui ne dispose que d'un patrimoine étroit ou qui est en difficulté devra payer de forts intérêts, et cela à court terme. Plus le capital financier domine le capital industriel, surtout aux périodes de crise, plus l'antagonisme entre les deux éclate, et la production s'en trouve non plus facilitée, mais rendue plus difficile par les prélèvements usuraires des banquiers et autres requins de la finance. La courbe descendante du capital se lit clairement dans le parasitisme croissant de la finance, pourtant révolutionnaire à ses débuts.

En substituant à l'argent les formes variées du crédit circulant, le système bancaire démontre en outre que l'argent n'est en réalité pas autre chose qu'une expression particulière du caractère social du travail et de ses produits, mais qui, parce qu'il est en contradiction avec la base de la production privée, doit toujours en dernière instance se présenter comme une chose, une marchandise particulière parmi les autres marchandises²⁰⁰.

Enfin, il ne fait aucun doute que le système de crédit servira de puissant levier dans la période de transition du mode de production capitaliste au mode de production fondé sur le travail associé, en n'étant cependant qu'un élément en liaison organique avec les autres grands moyens de révolutionnement du mode de production lui-même. Par contre, les illusions sur le pouvoir miraculeux qu'aurait le système de crédit et des banques d'agir en sens socialiste, provient d'une méconnaissance totale tant du mode de production capitaliste que du crédit, qui n'est qu'une de ses formes. Dès que les moyens de production auront cessé de se transformer en capital – ce qui implique aussi l'abolition de la propriété foncière privée –, le crédit en tant que tel n'a plus de raison d'être. Au reste, les saint-simoniens l'avaient déjà compris²⁰¹ ...

²⁰⁰ Le lecteur ne s'étonnera pas de trouver dans la sphère de la circulation, parmi les moyens sociaux de l'appropriation privée, des armes de désagrégation du capital lui-même. Il serait erroné cependant de considérer que les moyens qui ruinent le capital surgissent de partout. Le surtravail est l'agent fondamental de la dissolution et tous les autres facteurs de la production et de la distribution enregistrent ses poussées dans leur structure et activité. Le crédit en est l'illustration dans la mesure où, s'il élargit la sphère des échanges entre équivalents, c'est bien pour réaliser l'excédent produit.

²⁰¹ L'argent ne peut outrepasser une limite économique donnée, et les utopistes – notamment les saint-simoniens – savaient déjà que la forme argent doit, à un certain niveau de ses métamorphoses, se dissoudre de deux façons : quand il entre dans la production en devenant capital productif de plus-value, et quand, ne parvenant pas à réaliser sa métamorphose en marchandise ou argent dans la circulation, il se montre incapable de créer de la nouvelle richesse, donc de dépasser en général ses propres limites. Après que l'argent a accompli les fonctions de moyen d'échange, de thésaurisation, de paiement, de crédit et de capital, il est parvenu à la fin de son cycle. Les plus conséquents des utopistes, avec Owen, proclamaient qu'on devait abolir l'argent et la marchandise dont il est issu, et proposaient à cette fin des plans pour le remplacer dans la production et la distribution. Marx reprend cette

Le crédit offre au capitaliste particulier, ou à celui qui passe pour tel, une disposition absolue, dans certaines limites, de capital et de propriété d'autrui, et par là du travail d'autrui. C'est la disposition du capital social, et non du sien propre, qui lui permet de disposer du travail social. Le capital lui-même, qu'on le possède réellement ou seulement dans l'opinion du public, n'est plus que la base de la superstructure du crédit. Ceci est particulièrement valable dans le commerce de gros, la plus grande partie des produits sociaux devant passer par ses mains. Toutes les normes, tous les prétextes encore plus ou moins justifiés dans le système de production capitaliste disparaissent ici. Ce que risque le commerçant en gros qui spéculé, ce n'est pas *sa* propriété privée, mais de la propriété sociale. La phrase creuse sur l'origine du capital dans l'épargne est tout aussi inepte, puisqu'il exige justement que *d'autres* épargnent pour lui. [Note d'Engels dans le texte :] Par exemple la France entière a récemment économisé 1 milliard et demi de francs pour les escrocs de Panama ; toute cette escroquerie se trouve d'ailleurs très exactement décrite ici vingt ans à l'avance.] Le luxe qu'il déploie devenant lui-même moyen de crédit donne un démenti cinglant à l'autre formule : celle de l'abstinence. Des conceptions qui ont encore un sens à un moindre degré de développement de la production capitaliste deviennent ici complètement absurdes. La réussite comme l'échec [des spéculations] conduisent tout ensemble à

hypothèse jaillie au point le plus avancé du développement capitaliste, l'Angleterre, pour systématiser leurs conclusions sur la base de la maturation ultérieure du capital qui dans le pays le plus avancé montre la voie à tous les autres. La présente crise mondiale du capital proclame que ces solutions sont partout actuelles.

Marx répète ici que *l'argent cessera d'exister au seuil de la société communiste*, et il en va de même de ses sous-produits plus ou moins fictifs, mais néanmoins virulents. Hier, le prolétariat au pouvoir dans un pays arriéré devait encore manier ce moyen monétaire, ne pouvant pas sauter les étapes mais au mieux les accélérer grâce à l'aide du prolétariat parvenu à la tête d'un autre pays, très développé. Le système monétaire, aujourd'hui en pleines convulsions, est arrivé au niveau qui impose l'abolition du système mercantile et monétaire dès la conquête du pouvoir. Au reste, notre têtue ennemi est poussé par la crise qui le tenaille à subvertir les rapports monétaires mondiaux afin d'instaurer dans la catastrophe militaire – à l'expérience des diverses guerres dans les pays les plus avancés – une sorte de communisme de guerre, avec distribution selon les besoins et la valeur d'usage. L'histoire confirme l'urgence des solutions anti-bourgeoises.

la centralisation des capitaux et, en conséquence, à l'expropriation à l'échelle la plus large. L'expropriation s'étend ici des producteurs immédiats aux petits et moyens capitalistes eux-mêmes. Elle constitue le point de départ du mode de production capitaliste, dont le but est, en dernière instance, de mener à terme l'expropriation de tous les individus de leurs moyens de production qui, avec le développement de la production sociale, cessent d'être des instruments et des produits de la production privée pour n'être plus que des moyens de production entre les mains des producteurs associés, donc leur propriété SOCIALE, comme ils sont leur produit social.

Cette expropriation s'effectue toutefois au sein du système capitaliste lui-même sous une forme contradictoire, comme l'appropriation de la propriété sociale par quelques individus – et le crédit donne de plus en plus à ceux-ci le simple caractère de joueurs affairistes. Comme la propriété existe ici sous la forme des actions, son mouvement et son transfert deviennent simple résultat du jeu en Bourse, où les petits poissons sont dévorés par les requins, et les moutons par les loups de la Bourse...

Si le système de crédit apparaît comme le levier principal de la surproduction et de la super-spéculation commerciale, c'est uniquement parce que le procès de reproduction, élastique par nature, est ici poussé jusqu'à l'extrême limite, étant donné qu'une grande partie du capital social est mis en œuvre par ceux qui ne le possèdent pas, et sont donc tout autrement entreprenants que le propriétaire qui, s'il est lui-même actif, suppose en tremblant les limites de son capital privé. Il en ressort simplement que la valorisation du capital sur la base de la nature contradictoire de la production capitaliste ne permet le développement réel et libre que dans certaines limites; elle constitue donc, en fait, une entrave immanente et une barrière à la production, constamment battue en brèche par le système de crédit. Celui-ci accélère, par conséquent, le *développement matériel des forces productives* et la *création du marché mondial*. La tâche historique du mode de production capitaliste est justement de porter à un certain niveau le développement de ces deux facteurs, *base matérielle de la nouvelle forme de production*. En même temps, le crédit accélère les manifestations violentes de cet antagonisme, c'est-à-dire les crises, et par conséquent, les éléments de *dissolution de l'ancien mode de production*.

Voici les deux faces immanentes du système de crédit : d'une part, il développe l'élément moteur de la production capitaliste, l'enrichissement par l'exploitation du travail d'autrui, pour l'ériger en un pur et colossal système de jeux et de tripotages, et il restreint toujours plus le petit nombre de ceux qui exploitent la richesse sociale ; d'autre part, il constitue la forme de transition vers un nouveau mode de production. C'est précisément ce double aspect qui confère aux principaux porte-parole du crédit, de Law jusqu'à Isaac Pereire, ce plaisant caractère hybride d'escrocs et de prophètes.

Le capitalisme n'existe plus

[Retour à la table des matières](#)

Si la valeur versée par le capitaliste dans la circulation sous forme d'argent est moindre que celle qu'il en retire, c'est que la valeur qu'il y verse sous forme de marchandise est plus grande que celle qu'il y a puisé sous la même forme²⁰². Tant qu'il fonctionne comme simple

²⁰² Cf. MARX, *le Capital II*, in *Werke* 24, p. 122-123.

Marx établit au niveau théorique quelles sont les diverses *conditions* de la vie du capital ; il en déduit qu'il doit mourir, et quand il sera mort. La question de la jouissance de la classe capitaliste est reliée au problème central de la reproduction du capital qui va à la faillite et crève dès que ses conditions nécessaires sont niées. Il n'est pas véritablement du capital *lorsqu'il ne génère pas un plus*, c'est-à-dire n'ajoute plus rien à la vie de l'humanité.

Marx ne parle pas ici de la chute de la reproduction élargie au niveau de la reproduction simple par suite du taux de profit décroissant. Il examine seulement l'hypothèse de la métamorphose du capitaliste en jouisseur qui mange toute la plus-value créée par l'ouvrier. Cette question est éminemment actuelle, puisque traitée du point de vue du luxe, du « bien-être » qui est la première préoccupation de toute société blessée à mort.

Sa démonstration prend place dans la partie de notre recueil sur l'élimination de la personne même de l'entrepreneur bourgeois du fondamental procès de production. Dans le chapitre du Livre III sur *Le rôle du crédit dans la production capitaliste*, il explique qu'avec l'expropriation de la personne du capitaliste industriel, le luxe se diffuse des fractions improductives et même parasitaires de la bourgeoisie (propriétaires fonciers, financiers et autres spéculateurs) à toutes les classes dominantes. Notons que le dopage de la consommation gaspille les forces productives pléthoriques, alors même que les investissements dans la production de moyens de pro-

personnification du capital, comme capitaliste industriel, son apport de valeur-marchandise est toujours supérieur à sa demande de valeur-marchandise...

Son but n'est pas l'équilibre entre les deux, mais il poursuit leur inégalité la plus grande possible, l'excès de son apport sur sa demande. Ce qui est vrai du capitaliste individuel l'est aussi de toute la classe capitaliste. En tant que le capitaliste n'est que la personnification du capital industriel, sa demande propre se ramène à celle de moyens de production et de force de travail...

La limite maximum de la demande du capitaliste est égale à $C = c + v$, mais son apport est estimé par $c + v + pl$. Si son capital marchandise est constitué de $80 c + 20 v + 20 pl$, sa demande est de $80 c + 20 v$, c'est-à-dire qu'elle est en valeur inférieure du $1/5$ à son apport...

Venons-en à la reproduction. Supposons que le capitaliste consomme toute la plus-value qui vient d'être ajoutée par l'ouvrier et ne reconvertisse en capital productif que le volume originel de son capital. A présent, la demande du capitaliste correspond à son offre, mais non point eu égard au mouvement de son capital, car – en tant que capital – il ne pousse sa demande qu'aux $4/5$ de son offre (pour ce qui est de la valeur) ; il consomme le dernier $1/5$ en tant que *non-capitaliste*, non en sa fonction de capitaliste, mais pour ses besoins et ses plaisirs privés.

Sur la base de départ de 100, ses comptes sont les suivants :

Demande comme capitaliste =	100 ;	tandis qu'il a apporté =	120
Demande comme jouisseur =	20 ;	tandis qu'il a apporté =	0
Total de la demande =	120 ;	tandis qu'il a apporté =	120

duction pousseraient à un accroissement catastrophique des forces productives déjà trop puissantes : la théorie du bien-être s'avère carrément anti-productive dans un but de conservation sociale, et la consommation de luxe – par les capitalistes et leurs appendices – n'est que l'expédient d'un capitalisme sénile.

Faire cette supposition, c'est supposer *l'inexistence de la production capitaliste* et, partant, l'inexistence du capitaliste industriel lui-même²⁰³. En effet, le capitalisme est supprimé jusque dans sa base si

²⁰³ Dans ce passage d'une haute dialectique, Marx démontre – au plan théorique – que le capitalisme à l'âge sénile, parasitaire et jouisseur N'EXISTE PLUS, et, en dépit du paradoxe que cela constitue pour le bon sens et l'évidente réalité des immédiatistes (qui ne savent même pas ce qu'est le capital), nous l'affirmons d'autant plus fermement aujourd'hui que nous trouvons réunies toutes les conditions de sa *non-existence*. Le capital étant lié à l'argent et au mercantilisme, dès lors qu'il est démontré non seulement que ceux-ci sont stériles mais encore qu'ils s'avèrent un frein voire un butoir à l'essor des forces productives *existantes*, le capitalisme a perdu la vie qui lui permet de se développer et de subsister : il est un cadavre qui encombre encore la voie de l'humanité.

Tel est le sens de la démonstration de Marx sur le caractère éminemment mercantile et monétaire du capital – ce dernier lui-même se heurte à l'argent et au marché, et il tombe avec eux. À l'aube de l'ère bourgeoise, dans la genèse du capital, l'argent et le marché ont joué un rôle positif : le travail placé dans ces activités était fécond, révolutionnaire même. Quand l'échange entre équivalents ne subsiste plus que dans la circulation, tandis que la loi du surtravail dans la production domine la société, les activités commerciales et monétaires deviennent parasitaires et doivent donc disparaître, sous la poussée des forces productives qui échappent de plus en plus à la loi mercantile de l'équivalence : la production de plus-value détruit la loi de la valeur de la distribution mercantile et monétaire *inhérente au capitalisme*.

Si les révolutions prolétariennes sont la démonstration pratique du constat théorique de la mort du capital, établi par Marx, ce constat se vérifie aussi dans le fait que la distribution et l'appropriation mercantiles et monétaires font que, cycliquement, le capital producteur de plus-value à une échelle élargie tombe en crise : la reproduction devient régressive ; la surproduction se change en pénurie et déficit ; l'abondance devient PARTOUT misère. *Le capital est mort quand il ne peut plus accumuler à une échelle élargie*. Cf. MARX-ENGELS, *la Crise*, Ed. 10/18, notamment les chapitres sur *la Crise au niveau de la reproduction simple*, p. 71-76, et *Crise et limites du capital*, p. 76-81, ainsi que *Métamorphose de la surproduction en pénurie*, p. 59-63.

La thèse de la mort du capital dans les nations de capitalisme sénile a pour corollaire que le capitalisme peut naître et se développer dans les nations qui viennent de faire leur révolution bourgeoise (par exemple les pays de couleur qui, au cours de cet après-guerre, ont redonné force et vigueur au capitalisme archi-décrépit des métropoles blanches).

l'on suppose que le principe moteur en est la jouissance et non l'enrichissement en lui-même.

Mais cette supposition est tout à fait impossible au plan technique. Le capitaliste n'est pas seulement obligé de constituer un capital de réserve pour parer aux oscillations des prix et pour pouvoir attendre les conjonctures plus favorables pour acheter et vendre : il lui faut encore accumuler du capital pour élargir ainsi sa production et intégrer à son organisme productif les progrès techniques.

Si la création de la plus-value du capital repose sur la création de surtravail, l'accroissement du capital en tant que tel dépend de la conversion d'une partie de ce surproduit en capital additionnel²⁰⁴. L'accumulation, c'est son accroissement constant : sans elle, *le capital cesserait de constituer la base de la production*, puisqu'il stagnerait et ne serait plus un élément de progrès indispensable – ne serait-ce qu'en raison de la progression normale de la population. Si la plus-value était purement et simplement consommée, le capital *ne* se serait *pas* valorisé ni produit en tant que capital, en tant que valeur créatrice de valeur.

Avant de poursuivre l'analyse de l'accumulation ou de la reconversion de la plus-value en capital, il convient d'écarter une équivoque conçue par l'économie classique²⁰⁵... En opposition au mode de vie de l'aristocratie féodale qui, selon la juste formule de Hegel, « avait sa raison d'être dans la consommation de tout ce qu'elle rafle » et faisait parade de son luxe et de sa suite de laquais pour son service personnel, il fut d'importance décisive pour l'économie bourgeoise de proclamer que la première obligation du citoyen est d'accumuler du capital, et de prêcher inlassablement : on ne peut pas accumuler si l'on mange tout son revenu ; il faut au contraire en consacrer une bonne partie à l'embauchage d'ouvriers productifs qui rapportent plus qu'ils ne coûtent.

²⁰⁴ Cf. MARX, *Grundrisse*, tome 2, Ed. 10/18, p. 260-261.

²⁰⁵ Cf. MARX, *le Capital* I, in *Werke* 23, p. 614-615.

En tant que capital personnifié, le capitaliste industriel produit pour produire et veut l'enrichissement pour l'enrichissement²⁰⁶. Pour autant, c'est un simple fonctionnaire du capital ; c'est-à-dire qu'il représente la production capitaliste. Ce qui lui importe, c'est la valeur d'échange et son accroissement, non la valeur d'usage et son accroissement ; c'est l'accroissement de la richesse abstraite et l'appropriation croissante du travail d'autrui. Il est possédé du même désir absolu d'enrichissement que le thésauriseur, à cette différence près qu'il ne le satisfait pas sous la forme illusoire de la constitution de trésor d'or ou d'argent, mais dans la création de capital qui est production réelle. Si la production d'excédent (surproduction ou production de plus-value) de l'ouvrier est production pour autrui, la production du capitaliste normal, de l'industriel tel qu'il doit être, est production pour la production. Néanmoins, à mesure qu'augmente sa richesse, il s'éloigne de cet idéal et se met lui-aussi à gaspiller, ne serait-ce que pour faire étalage de sa richesse. Mais il ne jouit jamais de sa richesse qu'avec mauvaise conscience, avec l'arrière-pensée d'épargner et de calculer l'argent²⁰⁷. En dépit de toute prodigalité, il est – comme le thésauriseur – essentiellement avaricieux.

Lorsque Sismondi affirme que l'essor des forces productives du travail fait créer à l'ouvrier des jouissances de plus en plus grandes, mais que ces jouissances mêmes, s'il y participait, le rendraient inapte au travail (comme travailleur salarié), il n'est pas moins vrai que le capitaliste industriel devient de moins en moins adapté à sa fonction

²⁰⁶ Cf. MARX, *Théories sur la plus-value*, in *Werke* 26/1, p. 253-254.

²⁰⁷ Dans ses *Manuscrits parisiens de 1844*, Marx écrit à ce sujet : « Certes, le capitaliste industriel jouit lui aussi. Il ne revient nullement à la simplicité peu naturelle du besoin, mais sa jouissance est purement accessoire, récréation, subordonnée à la production, c'est-à-dire jouissance calculée, donc économique elle aussi, car il la range parmi les frais du capital et elle ne doit donc lui coûter que ce qu'il faut pour que ce qu'il a dilapidé pour elle puisse être remplacé avec profit par la reproduction du capital. En d'autres termes, la jouissance est subordonnée au capital, l'individu jouisseur est subordonné à celui qui capitalise, tandis qu'autrefois c'était le contraire. La diminution de l'intérêt [de l'argent, qui est une conséquence du mouvement industriel] n'est donc un symptôme de l'abolition du capital que dans la mesure où elle est un symptôme de l'accomplissement dernier du règne capitaliste, donc de l'aliénation à son comble qui tend à sa suppression. C'est somme toute l'unique manière dont ce qui existe confirme son contraire » (in *Werke, Ergänzungsband 1*, p. 556).

dès qu'il devient lui-même le représentant de la richesse dépensée en jouissances, dès qu'il désire accumuler les jouissances au lieu de jouir de l'accumulation²⁰⁸.

C'est donc lui aussi un créateur de *surproduction*, de *production pour autrui*. Mais cette surproduction d'un côté entraîne la surconsommation de l'autre : la consommation pour la consommation doit donc faire face à la production pour la production. En conséquence, ce que le capitaliste doit céder aux propriétaires fonciers, à l'Etat et à ses prébendiers, à l'Eglise, etc., qui consomment seulement du revenu, diminue sa richesse au sens absolu, mais maintient vivante sa soif d'enrichissement et lui conserve ainsi son âme capitaliste.

Mais d'où proviennent les moyens de paiement annuels de cette classe [de consommateurs improductifs]²⁰⁹ ? Premièrement, il ya les propriétaires fonciers qui, au titre de la rente, accaparent une grande portion de la valeur du produit annuel et dépensent l'argent retiré de cette manière aux capitalistes en consommant les marchandises produites par ces derniers, en se faisant gruger quand ils les achètent. Il faut que ces propriétaires ne soient pas eux-mêmes producteurs, et en

²⁰⁸ Lorsque le capitalisme a développé les forces productives à un niveau extrêmement élevé, le capitaliste perd de plus en plus sa fonction économique et se trouve même à la fin exproprié et remplacé par les sociétés anonymes, les trusts, les cartels, voire les multinationales, formes dans lesquelles ses fonctions sont remplies par des employés salariés.

Le propriétaire foncier rentier, avec sa suite de pensionnés, de domestiques, etc., qui avait pour fonction utile – après avoir exproprié les campagnes – de consommer la surproduction, en maintenant la classe capitaliste et les ouvriers dans la pureté de leurs fonctions d'instruments de la production de plus-value, se dissout en tant que classe physique. Cependant, comme la surproduction ne fait qu'augmenter et, avec elle, le besoin de surconsommer, la fonction de la consommation pour la consommation se diffuse à ce que l'on appelle les « classes moyennes modernes » aux salaires élevés, typiques de la société de consommation – face au prolétariat misérable et surexploité, souvent main-d'œuvre étrangère, des secteurs productifs de l'économie. Ces nouvelles classes moyennes (qui gangrènent même une frange de la classe ouvrière des pays développés – la fameuse aristocratie ouvrière dont parle Marx dès les années 1860 en Angleterre) sont le produit de la dissolution des classes dominantes désormais en décomposition.

²⁰⁹ Cf. MARX, *Théories sur la plus-value*, Ed. sociales, t. 3, p. 52-53.

règle générale, ils ne produisent rien. S'ils dépensent de l'argent en achetant du travail, *il est essentiel qu'ils n'occupent pas de travailleurs productifs*, mais de simples co-mangeurs de leur fortune, des domestiques, lesquels maintiennent le niveau du prix des moyens de subsistance, en les achetant sans contribuer eux-mêmes à l'accroissement de l'offre, soit de ces dernières, soit de n'importe quelle autre marchandise. Toutefois, ces rentiers fonciers ne suffisent pas à créer une demande adéquate. Il faut recourir à des subterfuges : lourds *impôts*, masse de bénéficiaires de sinécures de l'Etat et de l'Eglise, grandes armées, pensions, dîmes pour les curés, importante *dette publique* et, de temps en temps, *guerres coûteuses*. Voilà les « remèdes »²¹⁰.

Ce n'est que pour autant qu'il personnifie le seul capital que le capitaliste a une raison historique et possède un droit historique à la vie²¹¹. Ce n'est qu'à ce titre qu'il a sa nécessité transitoire qui est la nécessité transitoire du mode de production capitaliste. Les motifs qui le poussent ne sont pas la valeur d'usage et la jouissance, mais bien la valeur d'échange et sa multiplication. Cet émule fanatique de la valorisation et de l'accumulation force l'humanité, sans trêve ni repos, à la production pour la production, et la pousse donc à un développement des forces productives sociales et à la création des conditions matérielles de production qui seules peuvent constituer la base réelle d'une forme de société nouvelle et supérieure, dont le principe fondamental est l'épanouissement libre et entier de chaque individu.

²¹⁰ La consommation de luxe côtoie à présent la destruction pure et simple de la surproduction dans les guerres cycliques et l'armement qui doit résorber l'excédent de forces productives. Le capitalisme, lui-aussi déterminé, est invariant : il est tel qu'en lui-même, c'est-à-dire frugal, producteur à outrance et accumulateur, ou bien il se décompose et se dissout, démontrant ainsi son caractère hautement transitoire.

Marx relève que, dans les sociétés de classe de tradition chrétienne, la consommation revêt un caractère de provocation, de « péché », et ce n'est pas par hasard quand la richesse se fonde sur une misère croissante. : ici l'empiffrement obscène et dépravé, et là le manque vertueux et amer. La solution ne consiste pas à « partager » les richesses (ouvriérisme), ni à niveler les besoins humains (communisme égalitaire, encore aliéné), mais à mettre fin au mode de production qui est cause de la richesse ET de la misère.

²¹¹ Cf. MARX, *le Capital* I, in *Werke* 23, p. 618-619.

Le capitaliste n'est respectable qu'autant qu'il est l'exacte person-
nification du capital. En tant que tel, il partage avec le thésauriseur la
passion aveugle pour la richesse abstraite, la valeur. Mais ce qui chez
l'un paraît être une manie individuelle, est chez l'autre l'effet du mé-
canisme social dont il n'est qu'un rouage... L'accumulation est la
conquête du monde de la richesse sociale.

C. Formes du communisme bourgeois

Nivellement et capitalisme communiste

[Retour à la table des matières](#)

Ce que la concurrence entre les masses de capital investies dans les multiples branches de production, dont la composition organique diffère, tend à réaliser, c'est le *communisme capitaliste*, à savoir que *chaque masse de capital placée dans une sphère de la production* saisit une partie aliquote de la plus-value totale en proportion de sa participation au capital de la société ²¹².

Cela ne s'obtient que si dans toute sphère de production on suppose que le taux de profit passe, mettons, à 20, le capital total étant de $80 c + 20 v$ et donc le taux moyen de profit = $20 p_l / 80 c + 20 v$ [au taux de plus-value de 100%], de sorte que le produit annuel des marchandises est vendu au prix de revient + 20% de profit sur la valeur du capital anticipé. Peu importe dès lors le montant du capital fixe anticipé qui entre ou non dans le prix de revient annuel. Cependant, pour obtenir ce résultat, il faut que la *détermination du prix* des marchandises s'écarte de leurs valeurs. Or, c'est seulement dans les branches de production où, mettons, la composition du capital est de $80 c + 20 v$ que le prix de production, + 20% sur le capital anticipé, coïncide avec la valeur (soit le prix courant de 120). Là où la composition organique est plus élevée (par exemple, $90 c + 10 v$), ce prix courant est au-dessus de la valeur obtenue [c'est-à-dire 110], alors

²¹² Cf. Marx à Engels, le 30-04-1868, in *Werke* 32, p. 73.

Dans les *Grundrisse* (tome 2, p. 220), Marx souligne que la concurrence n'a jamais été analysée pour elle-même par les économistes : « *Par définition, la concurrence est la nature interne du capital. Sa caractéristique essentielle est d'apparaître comme l'action réciproque de tous les capitaux : c'est une tendance interne apparaissant comme imposée de l'extérieur. Le capital n'existe, et ne peut exister, qu'en étant divisé en d'innombrables capitaux : c'est pourquoi il est conditionné par l'action et la réaction des uns sur les autres* ».

qu'inversement il est au dessous de la valeur obtenue si la composition organique est plus basse, par exemple 70 c + 30 v [soit 130].

Il faut que le capital ait atteint déjà un niveau élevé de concentration et de centralisation, avec l'intervention croissante des banques d'investissement dans la production, pour que le capitaliste industriel – malmené par les crises qui ont exproprié un grand nombre de ses pairs – aspire à un revenu assuré. Il se résigne alors au « communisme capitaliste » qui égalise les revenus bourgeois pour un capital d'un quantum déterminé – ce qui implique une dissociation, qui sera fatale à la fin au capital tout entier, entre valeur et prix.

Pour déterminer les conséquences de ce divorce, nous avons établi un petit tableau à partir de celui de Marx (Capital III, début du chapitre 9). On y voit que l'égalisation du taux de profit (à 22%) pour tous les capitaux jure, dans ses résultats, avec ceux qui dérivent d'un même taux de plus-value de 100% pour ces mêmes capitaux (soit 4 heures payées et 4 non-payées pour une journée de travail de 8 heures). Dans la première partie de notre tableau, on voit que, dans la distribution privée particulière à chaque capital, les résultats sont tout à fait différents de ceux que donne le taux de profit social moyen – ce que Marx appelle le « communisme (aliéné bien-sûr) entre capitalistes », avec son taux unitaire de 22% pour chaque participant. Il en découle, dans la seconde partie, un transfert pur et simple de plus-value partant du capital qui exploite le plus de travail (vivant) vers celui qui a accumulé le plus de capital constant (stérile) : là encore, le mort saisit le vif.

Les résultats de chaque capital tiennent strictement compte de sa capacité et de son produit *réel* dans la production, tandis que ceux du « communisme capitaliste » se réfèrent, pour ses résultats spécifiques, au *marché* où le prix moyen évince la valeur particulière de chaque entreprise. Les résultats fondés sur le taux de plus-value sont liés à la source de la valeur, la force de travail active dans la production, tandis que ceux du taux de profit se réfèrent au capital avancé (capital constant + capital variable), c'est-à-dire à la somme de capital-*argent* avancée par le capitaliste. Celui-ci a une tendance à considérer son argent (capital avancé) comme la source de tous les résultats, *faisant dériver le produit et le profit de sa propriété ou de son patrimoine*.

C'est le capital monétaire qui l'emporte sur l'entreprise ; le *marché* (où le capital centralisé obtient des prix unitaires, d'où *dérive un écart entre valeur et prix*, c'est-à-dire une entorse importante à la loi fondamentale de la valeur-travail qui détermine la marchandise) sur la production ; l'argent et le crédit sur les rapports productifs réels. L'intérêt, c'est-à-dire la rémunération pour le temps de production et de circulation du capital, évince le taux de plus-value économique. L'entrepreneur capitaliste est éliminé par le banquier d'une part, et le directeur salarié d'autre part : le capitaliste productif est aboli en fait. La boucle est bouclée dans la production, sinon dans la distribution.

Tableau du « communisme bourgeois » :

Sur la base d'un taux de plus value de 100%, on obtient :					Avec 22%, le taux unitaire de profit à chaque capital, on obtient :		
Capital avancé	Taux de plus- value	Taux de pro- fit	Valeur pro- duite	Plus- value pro- duite	Plus- value touchée	Prix de la mar- chan- dise	Ecart entre prix et valeur
80c+20v			120				
70c+30v	100%	20%	130	20	22	122	+ 2
60c+40v	100%	30%	140	30	22	122	- 8
85c+15v	100%	40%	115	40	22	122	- 18
95c+ 5v	100%	15%	105	15	22	122	+ 5
	100%	5%		5	22	122	+ 17
Total							
390c			610	110			
+110v	100%	22%					
Moyenne :			122	22			
78c + 22v							

Si les marchandises sont vendues à leur valeur, il s'établit des taux de profit très différents dans les diverses branches de production, suivant la composition organique variable des masses de capitaux placées dans ces branches²¹³. Il se trouve que le capital se retire d'une branche à taux de profit peu élevé pour se jeter sur celle qui offre un taux de profit plus élevé. Grâce à ce flux et reflux perpétuel, bref par la façon dont il se répartit entre les différentes branches de la production selon que le taux de profit baisse ici ou augmente là, le capital crée un rapport entre l'offre et la demande tel que le profit s'égalise au taux moyen dans les différentes branches de la production, de sorte que les valeurs se changent en prix de production [c'est-à-dire capital avancé + taux de profit moyen, autrement dit social et non plus individuel]. Le capital réussira plus ou moins ce nivellement suivant le degré de développement capitaliste dans une nation donnée ; en d'autres termes, suivant que les conditions du pays en question sont mieux adaptées au mode de production capitaliste. C'est à mesure que le capital progresse que ses conditions se développent aussi, et qu'il soumet à son caractère spécifique et à ses lois immanentes l'ensemble des conditions sociales dans lesquelles s'effectue le procès de production.

L'égalisation continuelle des disparités incessantes s'opère d'autant plus vite : 1/ que le capital est plus mobile, donc plus facile à transférer d'une branche ou d'un endroit à l'autre ; 2/ que la force de travail peut être jetée plus facilement d'une sphère à l'autre ou d'un endroit à l'autre de la production. La première condition implique une liberté de commerce totale à l'intérieur de la société et l'élimination de tous les monopoles autres que naturels, à savoir ceux qui résultent du mode de production capitaliste lui-même. En outre, elle suppose le développement du système du crédit qui, en face des capitalistes individuels, concentre la masse inorganique du capital social disponible. Enfin, elle implique la subordination des diverses branches de la production au capital... En effet, l'égalisation du taux de profit a des difficultés majeures quand de nombreux et très importants secteurs de la production qui ne sont pas encore soumis à l'exploitation capitaliste (comme l'agriculture parcellaire des petits paysans, par exemple)

²¹³ Cf. MARX, *le Capital* III, in *Werke* 25, p. 205-206.

s'intercalent entre les entreprises capitalistes et s'entrelacent avec elles.

Nous avons montré que [sur la base de la loi de la valeur] les diverses branches d'industrie ont des taux de profit différents correspondant à une composition organique diverse de leurs capitaux, ainsi que, dans les limites données, à une différence dans leurs temps de rotation ²¹⁴. Il s'ensuit que le taux de plus-value et les temps de rotation étant supposés constants, la loi qui veut que les profits soient proportionnels au volume des capitaux respectifs, à savoir que les capitaux de même volume donnent un profit identique dans des temps égaux, ne s'applique (dans sa tendance générale) qu'à des capitaux de même composition organique. Cela ne vaut que sur la base qui était jusqu'ici celle de toute notre analyse, c'est-à-dire que les marchandises sont vendues à leur valeur. Mais il est par ailleurs certain que, si l'on écarte les différences fortuites insignifiantes qui se compensent les unes les autres, il n'existe pas et il ne saurait exister, dans la réalité, de différences dans les taux moyens de profit pour les différentes branches d'industrie sans que tout le système de la production capitaliste ne s'en trouve aboli ²¹⁵. Il semble donc que la théorie de la valeur

²¹⁴ Cf. MARX, *le Capital* III, in *Werke* 25, p. 162, 158, 163.

²¹⁵ La tendance qui pousse chaque capital à investir et à développer les forces productives repose sur la possibilité de faire des profits supérieurs à ceux de ses concurrents – lesquels vendent leur produit au prix de production incluant le profit moyen. Il s'agit alors pour lui d'abaisser le prix de production propre de ses marchandises, en jouant sur la différence entre prix de production *particulier* du capitaliste donné (correspondant à la valeur) et prix de production *moyen* auquel se vend la marchandise sur le marché. En somme, le capital ne peut subsister qu'en transgressant sans cesse la loi de la valeur qui est sa norme fondamentale. La progression des forces productives est à ce prix dans un système contradictoire qui repose sur l'échange entre équivalents pour réaliser le profit sur le marché, et sur la production de plus-value (sans équivalent) dans la production pour créer le profit.

C'est dire que le rétablissement lui-même du jeu de la loi de la valeur dans les entreprises et sphères de production particulières remettrait en question le mode de production capitaliste tout entier : en socialisant la composition organique des capitaux et en égalisant leur taux de profit, celui-ci s'est développé au-delà de ses propres limites. Ce n'est plus qu'à l'échelle de la société entière – c'est-à-dire de l'ensemble des branches de la production –

soit ici incompatible avec l'évolution concrète de la production et avec ses manifestations effectives, de sorte qu'il faille tout à fait renoncer à comprendre ces phénomènes...

[Ainsi,] si un capital se composant en pourcentage de $90c + 10v$, pour un degré d'exploitation du travail constant, produisait autant de plus-value ou de profit qu'un capital composé de $10c + 90v$, il serait clair que la plus-value, donc la valeur tout court, n'aurait pas le travail comme origine, ce qui supprimerait toute base rationnelle de l'économie politique...

[Or,] pour le capitaliste, la différence entre capital variable et capital constant disparaît dans le coût de production. Une marchandise pour laquelle il a avancé 100, lui coûte autant qu'il dépense $90c + 10v$ ou $10c + 90v$. Elle ne lui coûte jamais que 100, ni plus ni moins. Les coûts de production sont les mêmes pour des investissements identiques de capitaux dans différentes sphères, quelle que soit la diversité des valeurs et des plus-values produites. Cette égalité des coûts de production constitue la base de la concurrence dans les investissements de capitaux, au moyen de laquelle est produit le profit moyen.

Régulation des capitaux et dissolution mercantile du profit

[Retour à la table des matières](#)

Le marchand du Moyen âge n'était pas du tout individualiste ; il était avant tout associé d'un corps organisé collectivement, comme tous ses contemporains ²¹⁶. À la campagne prédominait l'association de la marche, issue du communisme primitif... Sur cet exemple de l'association de la marche se modelèrent par la suite toutes les associations productives et surtout les corps de métier dans les villes. Leur organisation n'était que l'application de la constitution de la marche à un privilège artisanal et non plus à un territoire limité. La base de toute l'organisation était la participation égale de chaque associé aux

que la somme des prix de production des marchandises produites est égale à la somme de leurs valeurs.

²¹⁶ Cf. ENGELS, *Compléments et appendice au Livre III du Capital*, in *Werke* 25, p. 910-911.

privilèges et jouissances accordés à l'ensemble... Tout cela est applicable au même degré aux associations marchandes qui donnèrent naissance au commerce d'outre-mer²¹⁷ ...

Pour la première fois, nous rencontrons ici le concept de profit et de taux de profit. Et l'effort des marchands était tendu délibérément et consciemment vers la constitution d'un taux de profit égal pour tous les associés de leur corps. Les Vénitiens au Levant ou les Hanséates dans le Nord payaient chacun le même prix que ses voisins pour les marchandises ; elles lui coûtaient le même prix de transport, et il en obtenait les mêmes prix et achetait une cargaison de retour aux mêmes prix que tout autre marchand de sa « nation ». Par conséquent, le taux de profit était le même pour tous. Pour les grandes sociétés commerciales, la répartition des bénéfices se faisait en proportion des participations au capital global avancé, exactement comme la répartition des droits sur la terre communale s'effectuait proportionnellement aux parcelles de terrain détenues par chacun, ou comme celle des bénéfices de la mine au prorata des participations de chacun des compagnons. L'égalité du taux de profit qui, dans son plein développement, est l'un des résultats ultimes de la production capitaliste, se manifeste donc ici sous sa forme la plus simple, comme l'un des points d'où le capital est parti historiquement, plus précisément comme un descendant direct de l'association de la marche, elle-même directement issue du communisme primitif.

²¹⁷ Engels illustre ici la thèse immanente au socialisme scientifique : toute grande réalisation humaine s'appuie sur le caractère social, l'effort collectif, la solidarité humaine – le communisme, même aliéné. La circulation monétaire et mercantile du côté privé trouve elle-même sa source dans ce communisme approprié dans un lointain passé par la classe dominante pour fonder son pouvoir sur le travail des masses. Aujourd'hui ce sont la Bourse et la banque qui expriment dans la circulation ce côté privé qui se sert de moyens sociaux afin d'usurper, exploiter et dominer le travail d'autrui. Ainsi, le capital est né comme puissance sociale de la propriété privée et – merveilleuse invariance du capital – il reste tel qu'en lui-même, de sa naissance à sa mort : il se présente chaque fois comme participation au prorata du profit social, alors que, dans l'intervalle, il est entré dans la production qu'il n'a cessé de révolutionner jusqu'à sa propre négation – où il n'en subsiste plus rien d'autre dans l'économie que la cendre argent et la participation aux bénéfices réalisés dans la circulation, comme à ses débuts.

Ce taux de profit primitif était naturellement très élevé. Les marchands couraient de gros risques, non seulement à cause de la piraterie qui sévissait alors très fortement, mais aussi parce que les nations concurrentes se permettaient toutes sortes d'empiètements violents dès que l'occasion s'en présentait... Le commerce étant effectué sous forme de monopole, il rapportait des profits de monopole.

Dans la société capitaliste développée, la plus-value ou surproduit – si nous faisons abstraction des oscillations fortuites de la distribution et considérons sa loi régulatrice et ses limites normatives – se répartit entre les capitalistes comme un dividende, au prorata de la participation de chacun d'eux au capital social²¹⁸. Sous cette forme, la plus-value apparaît comme profit moyen qui échoit au capital, profit moyen qui à son tour se divise en gain d'entrepreneur et intérêt, et peut, sous ces deux catégories, aller aux diverses sortes de capitalistes...

Bien que les capitalistes des diverses sphères de production recourent, en vendant leurs marchandises, la valeur du capital consommé dans leur production, ils ne réalisent pas la plus-value, donc le profit, résultant de la production de ces marchandises dans leur propre sphère. Ils n'obtiennent que la plus-value (profit), produite dans un laps de temps donné, qui échoit, à répartition uniforme, à chaque partie aliquote du capital social total, eu égard à la masse de plus-value (ou de profit) créée durant ce temps par l'ensemble du capital de la

²¹⁸ Cf. MARX, *le Capital* III, in *Werke* 25, p. 828, 168, 207, 205.

Même si le profit se subdivise ensuite tout de même en intérêt et gain d'entrepreneur, le profit lui-même n'est plus touché que sous forme purement commerciale, comme dividende, indépendamment du résultat propre du procès de production que l'entrepreneur a pu obtenir dans son usine particulière.

C'est sous cette forme collective, où le capitaliste particulier est pour ainsi dire exproprié de la plus-value qu'il a extorquée à ses ouvriers, que se dessine le mieux la tendance objective du capital, force sociale impersonnelle de nature classiste : accumuler au-delà de toute limite, fût-elle celle de la valeur. Le résultat en est double : l'impuissance et l'inutilité de la personne du patron bourgeois apparaît au grand jour, et la base est en place pour l'expropriation pure et simple des capitalistes lors de l'ultérieure et inévitable crise de surproduction. La taupe ayant bien creusé, reste la violence révolutionnaire afin d'achever la besogne.

société dans la totalité des sphères de production. Pour 100 par exemple, chaque capital anticipé, quelle que soit sa composition organique, retire chaque année ou dans tout autre laps de temps le profit qui, pour cette même période, revient à ces 100 à titre de tantième partie du capital total. Pour ce qui est du profit, les différents capitalistes se trouvent dans la situation de simples actionnaires d'une société par actions²¹⁹ dans laquelle les parts de profit sont réparties uniformément selon le pourcentage ; elles ne diffèrent pour le capitaliste individuel que par l'importance du capital engagé par chacun dans l'entreprise commune, c'est-à-dire la participation proportionnelle de chacun à cette entreprise commune – en fonction du nombre de ses actions...

Il s'ensuit que le capitaliste individuel – tout comme l'ensemble de tous les capitalistes de chaque sphère particulière de production – contribue directement à l'exploitation de l'ensemble de la classe ouvrière par le capital dans sa totalité et à l'intensité de cette exploitation – et ce, non seulement par solidarité générale de classe, mais de façon économique directe. En effet, le taux moyen du profit dépend du degré d'exploitation du travail total par le capital dans sa totalité, si l'on suppose données les autres conditions, y compris la valeur de l'ensemble du capital constant anticipé...

²¹⁹ Le caractère commercial et purement mercantile saute maintenant aux yeux: le capitaliste s'est vu retirer sa fonction productive dans le procès de production ; ses parts sont négociables et, comme titres boursiers, ils ne constituent plus qu'un objet de transaction profitable sur le marché des valeurs mobilières. C'est la victoire de l'*affairisme*, ultime forme corrompue du mercantilisme initial.

Le procès de production est considéré sous le seul angle du profit qu'il rapporte : le titre de propriété sur les installations, machines et procès de production s'est reporté sur du papier, des coupons, des valeurs mobilières négociables sur le marché. C'est devenu une marchandise permutable avec de l'argent de n'importe quel autre produit du travail de la société : toute spécificité productive pour ce qui est du capital s'est évanouie. La figure juridique du propriétaire privé de la grande industrie est abolie du fait du caractère mercantile pur des titres qui s'échangent au gré de tantièmes fortuits, dus aux fluctuations de la spéculation. Les profiteurs de l'exploitation capitaliste du travail salarié assument l'aspect anonyme et impersonnel de « rentiers » qui vivent de la taille des coupons, liés uniquement aux banques où ils vont retirer les intérêts versés par l'emprunteur. La Bourse est leur temple.

Pour la production capitaliste] [à la différence de la simple production marchande] il s'agit au minimum de vendre les marchandises à des prix qui donnent le profit moyen, c'est-à-dire aux prix de production [et non à leurs valeurs]. C'est sous cette forme même que le capital se présente à la conscience en tant que *puissance sociale*, à laquelle chaque capitaliste participe en proportion de la part qu'il prend au capital social total ²²⁰.

²²⁰ Cette prise de conscience de la part des capitalistes est toute matérielle : « l'individu n'agit ici que comme partie d'une force sociale, comme atome de la masse – et c'est sous cette forme que la concurrence fait valoir le caractère social de la production et de la consommation » (ibid. p. 203). C'est au travers de la concurrence générale entre les capitaux (plus ou moins centralisés dans la superstructure des banques et de la Bourse) que s'opère le transfert des capitaux d'une branche à l'autre, dont le résultat est d'égaliser le taux de profit qui devient de la sorte profit moyen et social. La concurrence produit ainsi le monopole global du capital sur toutes les branches de la production, dont découle le profit individuel.

Le phénomène de la conscience ou du choix intervient ici, dicté par l'intérêt économique : le paysan sème moins de légumes pour donner la préférence à l'élevage du bétail, plus rentable ; l'Etat russe transfère du capital financier de l'économie nationale vers l'étranger, pour construire le barrage d'Assouan, par exemple ; l'extraction du pétrole passe en priorité devant celle du charbon. Ces choix, cette volonté et cette conscience donnent une certaine direction à la production sociale et préparent, d'une part, un monopole de plus en plus écrasant de la classe capitaliste sur l'économie toujours plus concentrée, et d'autre part, les organes directeurs et centraux pour les interventions despotiques du prolétariat, en vue de révolutionner non seulement les branches et les procès de production, mais encore les rapports de classe et de propriété dans la société civile.

L'économie s'est faite de plus en plus *politique*, et c'est au niveau de l'Etat que se tranche le nœud gordien. Ce n'est pas encore du socialisme, même si ces rapports socialisés tendent à ne plus être capitalistes. La révolution n'a plus qu'à décapiter le capital de son Etat, qui centralise les décisions au profit d'une petite couche d'exploiteurs et de profiteurs, pour lui substituer le sien, qui orientera l'économie dans l'intérêt non seulement d'une classe, mais de tous ceux qui travaillent et participent à la création de richesses dans la production. Le capitalisme a donc préparé aussi les éléments « subjectifs » pour l'orientation de l'économie : l'intervention despotique d'une classe au niveau politique, non plus pour des sordides intérêts privés, mais pour les intérêts collectifs de l'homme en vue de son émancipation.

Socialisation à la manière bourgeoise

[Retour à la table des matières](#)

Les différents facteurs de l'accumulation primitive se répartissent en un ordre plus ou moins chronologique entre le Portugal, l'Espagne, la Hollande, la France et l'Angleterre qui, à la fin du XVII^e siècle, les combinent tous en un ensemble systématique, embrassant le colonialisme, la dette publique, le régime d'imposition et de finance moderne, et le protectionnisme²²¹. Ces méthodes reposent en grande partie sur l'emploi de la violence la plus brutale, par exemple le colonialisme, mais toutes utilisent le pouvoir de l'État, la force concentrée et organisée de la société pour accélérer, comme en serre-chaude, le processus de transformation du mode de production féodal en mode de production capitaliste et pour en abrégier les phases de transition. Et effectivement, *la violence est l'accoucheuse de toute vieille société grosse d'une société nouvelle. C'est elle-même une puissance économique...*

Le colonialisme donna un grand essor au commerce et à la navigation [en suscitant le marché mondial]. Il enfanta les compagnies de commerce dotées par les gouvernements de monopoles et de privilèges, et servant de puissants leviers à la concentration des capitaux²²². La colonie assurait aux manufactures qui se multiplièrent en-

²²¹ Cf. MARX, *le Capital* I, chapitre sur *la Prétendue accumulation primitive*, section sur *la Genèse du capitaliste industriel*, in *Werke* 23, p. 779-785.

Marx considère ici la naissance du capitalisme au sein de la société féodale, et il théorise ensuite quels sont les moyens, méthodes, facteurs et phases de transition qui assurent, en général, le passage révolutionnaire d'un mode de production à l'autre, c'est-à-dire peuvent servir aussi de leviers entre les mains du prolétariat subversif : il s'agit essentiellement de la violence diffuse ou concentrée, et mieux, organisée dans l'*Etat*.

²²² Marx souligne la part prise par l'État dans la création d'entreprises capitalistes – commerciales ou industrielles – *au début du capitalisme* : « À l'origine même de la production capitaliste, certaines sphères de production exigeaient déjà un minimum de capital qui ne se trouvait pas encore dans les mains de particuliers. C'est ce qui incita l'État à accorder ses subsides à de tels intérêts privés – comme en France au temps de Colbert, et jusqu'à nos jours dans plusieurs principautés d'Allemagne – et poussa à la formation de

suite un débouché et une accumulation accélérée par le monopole du marché. Les trésors directement volés hors d'Europe par le pillage, le travail forcé des indigènes réduits en esclavage, par la concussion et le meurtre, refluèrent vers les métropoles pour s'y transformer en capital...

La Compagnie anglaise des Indes orientales obtint, outre le pouvoir politique en Inde, le monopole exclusif du commerce du thé et du commerce chinois en général, ainsi que celui du transport des marchandises entre l'Europe et l'Asie. Mais le cabotage et la navigation entre les îles, ainsi que le commerce à l'intérieur de l'Inde, furent concédés exclusivement aux hauts fonctionnaires de la Compagnie. Les monopoles du sel, de l'opium, du bétel et d'autres denrées étaient des mines inépuisables de richesse. Les fonctionnaires, fixant eux-mêmes les prix, écorchaient à leur guise le malheureux Hindou. Le gouverneur général prenait part à ce commerce privé. Ses protégés obtenaient des adjudications telles que, plus forts que les alchimistes, ils faisaient de l'or à partir de rien. De grandes fortunes poussaient en un jour comme des champignons ; l'accumulation primitive s'opérait sans le moindre sou à avancer...

A l'époque manufacturière, c'était l'hégémonie commerciale qui assurait la suprématie industrielle, alors que de nos jours c'est l'inverse. C'est ce qui explique le rôle prépondérant que joua le colonialisme dans l'essor du capitalisme. Il fut le « Dieu étranger » qui monta sur l'autel à côté des vieilles idoles de l'Europe et les fit bientôt basculer d'un coup d'épaule du haut de leur piédestal. Il proclama que la fin ultime et unique de l'humanité est de produire de la plus-value.

sociétés avec monopole légal pour l'exploitation de certaines branches d'industrie et de commerce – les précurseurs des modernes sociétés par actions » (cf. *le Capital*, Livre I, t.1, Ed. Sociales, p. 303). De gigantesques fortunes privées peuvent ainsi surgir sans que leurs auteurs aient besoin d'en avancer le premier centime.

Le capitalisme, compris comme époque historique et type de production, est un : toutes ses phases ont rigoureusement en commun l'emploi de la force d'État sans limites et sans scrupules en tant qu'«agent économique» et du gouvernement en tant que «comité d'intérêts» bourgeois, même lorsqu'il peut être élevé au plus haut degré du mensonge idéologique de la libre initiative économique et de la démocratie politique.

Le système du crédit public, c'est-à-dire des dettes de l'Etat, dont nous découvrons l'origine dès le Moyen âge à Gênes et à Venise, s'empara de toute l'Europe au cours de la période manufacturière. Le colonialisme avec son commerce maritime et ses guerres commerciales lui servirent de serre-chaude. Il prit d'abord pied en Hollande. La dette publique, c'est-à-dire l'aliénation de l'Etat, qu'il soit constitutionnel, despotique ou républicain, marque de son empreinte l'ère capitaliste ²²³. La seule partie de la prétendue richesse nationale qui entre véritablement en possession commune des peuples modernes, c'est leur dette publique. D'où la toute logique doctrine moderne selon laquelle plus un peuple est riche, plus il est lourdement couvert de dettes. Le crédit public devient le credo du capital. Et avec l'essor de la dette de l'Etat, le doute contre le crédit public prend la relève du péché contre le Saint-Esprit, jadis le seul impardonnable.

La dette publique devient un des leviers les plus énergiques de l'accumulation primitive. Comme par un coup de baguette magique, il confère à l'argent improductif la faculté de procréer en le métamorphosant en capital, sans qu'il ait pour autant à encourir les risques et troubles inséparables de son placement industriel et même de l'usure privée. En réalité, les créanciers de l'Etat ne donnent rien, puisque la somme prêtée, métamorphosée en valeurs ou obligations d'Etat facilement transmissibles, continue de fonctionner entre leurs mains comme autant d'argent liquide. Mais, même si l'on fait abstraction de la classe des rentiers oisifs ainsi créée et de la fortune improvisée des

²²³ Comme chaque fonction ou institution, l'Etat, dès lors qu'il baigne dans les rapports monétaires et mercantiles est hautement vénal, bon à acheter, et donc l'un des centres majeurs de la corruption. La dette publique représente l'emprise capitaliste sur l'Etat. Le bon roi de France est le représentant de Dieu et dispose de la vie et de la mort de ses sujets, mais lui-même tremble devant quelques usuriers et financiers parisiens auxquels la loi n'accorde pourtant aucun privilège. De nos jours, les classes dirigeantes pénètrent de toutes parts l'Etat bourgeois et le dominant en l'« achetant » afin de le tourner contre les masses qu'elles dupent, spolient et frustrant de mille façons. Définissant l'Etat de la dictature du prolétariat a contrario de celui de la dictature bourgeoise – ô crétinisme parlementaire qui croit le pouvoir étatique issu de la volonté populaire ! –, Marx le décrit comme foncièrement anti-mercantile, comme violence tournée contre les puissances d'argent et les classes exploiteuses : c'est le rempart puissant pour donner libre cours à l'initiative collective des masses productrices et armées.

financiers qui servent d'intermédiaires entre le gouvernement et la nation, ainsi que des opérateurs économiques, marchands, manufacturiers privés auxquels une bonne partie de tout emprunt d'Etat rend le service d'un capital tombé du ciel, la dette publique a donné le branle aux sociétés par actions, au commerce des effets négociables de toute espèce, à l'agiotage – aux jeux de la Bourse et à la moderne bancocratie.

Dès leur naissance, les grandes banques, affublées de titres nationaux, ne sont que des sociétés de spéculateurs privés qui flanquent les gouvernements et, grâce aux privilèges qu'elles en tirent, sont à même de leur prêter de l'argent. Aussi, l'accumulation de la dette publique n'a-t-elle pas de mesure plus infaillible que la hausse progressive des actions de ces banques, dont le plein développement date de la fondation de la Banque d'Angleterre (1694)...

Avec les dettes publiques est né un système de crédit international qui masque souvent la source de l'accumulation primitive de tel ou tel peuple. Ainsi, par exemple, les vilenies du système de rapine de Venise forment une telle base cachée de la pléthore de capitaux de la Hollande à qui Venise en déclin prêta des sommes considérables. Ce fut la même chose entre la Hollande et l'Angleterre. Dès le début du XVIII^e siècle, les manufactures de Hollande sont largement dépassées, et ce pays a cessé d'être la nation industrielle et commerciale hégémonique. L'une de ses affaires principales, de 1701 à 1776, sera de prêter d'énormes capitaux qui vont notamment à sa concurrente – l'Angleterre. La même chose est en train de se reproduire aujourd'hui entre l'Angleterre et les Etats-Unis. Maint capital qui fait aujourd'hui son apparition aux Etats-Unis sans extrait de naissance n'est que du sang et de la sueur d'enfants qui ont été capitalisés hier en Angleterre.

Comme la dette publique est assise sur les revenus de l'État qui doit couvrir les frais annuels d'intérêts, etc., le système fiscal moderne est le corollaire obligé des emprunts nationaux. Les emprunts, qui permettent aux gouvernements de faire face aux dépenses extraordinaires sans que les contribuables s'en ressentent sur-le-champ, entraînent par la suite une augmentation des impôts. D'autre part, la surcharge fiscale due à l'accumulation des dettes contractées les unes après les autres oblige les gouvernements, en cas de nouvelles dépenses extraordinaires, à avoir recours à de nouveaux impôts. La fiscalité moderne, dont le pivot central est l'imposition des articles de

première nécessité – autrement dit, l'enchérissement de ceux-ci – porte donc en soi le germe d'une expansion automatique. La surimposition n'en est pas un incident mais le principe²²⁴. En Hollande, où ce système a été inauguré, le grand patriote de Witt l'a exalté dans ses *Maximes* comme le système idéal pour rendre l'ouvrier soumis, frugal et... écrasé de travail. L'influence délétère qu'il exerce sur la condition des ouvriers salariés doit moins nous occuper ici que l'expropriation violente du paysan, de l'artisan et des autres éléments de la petite bourgeoisie. Il n'y a pas deux opinions à ce sujet – même chez les économistes bourgeois. Or, son action expropriatrice est encore renforcée par le protectionnisme qui en est une partie intégrante.

²²⁴ Comme tout communiste qui prône une société sans argent et sans Etat, Marx a une vision objective pour ce qui concerne les institutions étatiques, qui sont essentiellement violence organisée. La prétention de représenter le bien-être de tous a été octroyée à l'Etat par l'économie parasitaire du temps de l'hitlérisme et du brejnévisme, combinés au rooseveltisme. C'est dire qu'elle est universelle et solidement enracinée dans la réalité moderne. La crise actuelle des pays développés en est le révélateur, même pour tous ceux qui voulaient bien se laisser tromper par le mirage du bien-être total (continents de couleur exclus). Cette mystification repose aujourd'hui surtout sur l'Etat russe, grand architecte de la construction du « socialisme ».

Cet État « patron » de Moscou est en réalité « débiteur » vis-à-vis de sources privées russes (et même étrangères, étant donné le grave déficit de la balance commerciale russe), et cette dette n'a cessé de croître, au plus grand bonheur de tous ces rentiers. Mais qui sont donc les souscripteurs de la dette russe ? Des petits et moyens bourgeois (la lie de la grande bourgeoisie classique) qui forment, de façon très moderne, une société anonyme de parasites qui taillent les coupons pour toucher leurs dividendes. D'autre part, si l'Etat russe abat sa main de fer sur les villes et notamment sur les ouvriers de la production industrielle, toute la campagne, avec ses kolkhoziens propriétaires de leur petit lopin de terre, lui échappe – et de plus en plus, puisque les sovkhozes eux-mêmes dégringolent au niveau des kolkhozes. Quant aux spéculations et aux dilapidations des ressources nationales et des forces productives vivantes par l'Etat russe, la presse est pleine des pertes et erreurs du plan de production et de distribution.

Les réformistes et partis ouvriers roses sont les défenseurs les plus acharnés de l'Etat bourgeois providence de tous, en même temps que les ennemis les plus enragés de l'Etat de la dictature du prolétariat. C'est logique : ces judas sont pires que les bourgeois (qui défendent leurs intérêts et leur idéologie), car ils reprennent la dernière merde des capitalistes pour l'exalter face aux ouvriers : leur « plus beau fleuron » est l'Etat et ses excroissances malsaines.

La grande part qui revient à la dette publique et au système fiscal corrélatif dans la capitalisation de la richesse et dans l'expropriation des masses a induit toute une série d'auteurs, tels que Cobett, Doubleday, etc. à y chercher la cause fondamentale de la misère des peuples modernes²²⁵. Le protectionnisme a été un moyen artificiel de fabriquer des fabricants, d'exproprier des travailleurs autonomes, de transformer en capital les moyens nationaux de production et de subsistance, d'abrèger par la violence le passage du mode de production traditionnel au moderne. Les Etats européens se sont disputé la palme de cette invention et, une fois entrés au service des faiseurs de plus-value, ils ne se contentèrent plus de saigner à blanc leur propre peuple, indirectement par des droits protecteurs et directement par les primes à l'exportation, les monopoles de vente à l'intérieur, etc., mais ils extirpèrent encore dans les pays voisins qui étaient dans leur orbite toute espèce d'industrie en usant d'une violence brutale. C'est ainsi que l'Angleterre a tué la manufacture de laine en Irlande à coups de dé-

²²⁵ L'État et ses fastes n'ont fait que gonfler encore depuis lors, comme l'indique clairement l'indice d'étatisation (rapport entre ses dépenses et celles de toute la nation), à l'exemple des Etats-Unis, nation dite libérale par excellence : la part de l'Etat était de 1% en 1880, et de 1,7% en 1916 ; en 1918, elle avait grimpé à... 20,1%. La guerre et la crise dilatent la participation de l'Etat, mais la prospérité elle-même ne la fait pas retomber au niveau d'avant-guerre. Dans l'actuelle crise, elle était de 30% en 1976. La panacée de l'Etat providence est évidemment l'inflation, et les guerres et crises successives ne font que serrer plus étroitement la vis de l'impôt au profit de ce monstre totalitaire qui suscite misère et chômage des masses : cf. MARX-ENGELS, *la Crise*, Ed. 10/18, chapitre : *la Drogue de l'étatisation*, p. 237-240. L'Etat est et demeure, en somme, la meilleure arme pour défendre et imposer le règne de la bourgeoisie et de l'argent. En ce sens, il est invariant. Tout ce qui change, c'est que contre les puissances féodales cette arme était révolutionnaire et progressive, tandis qu'opposée au prolétariat elle est contre-révolutionnaire. L'Etat suit le cours de l'économie capitaliste dans la dégringolade vers le déclin et la dégénérescence : l'indice d'étatisation américain témoigne, par son gonflement, du passage de l'économie au stade sénile, financier et parasitaire du capitalisme. Ce stade, ou mieux cette étape, n'est rien de neuf du point de vue qualitatif, mais seulement quantitatif, car avec elle le monopole et l'exploitation, la spéculation et les spoliations deviennent si massives que l'on ne peut plus les traiter d'accessoires. Or, c'est justement alors que l'Etat se fait passer pour le gestionnaire de l'économie et le bon patron de toutes les entreprises, le planificateur du bien-être populaire.

crets parlementaires. Sur le continent européen, ce processus fut encore simplifié, comme le montre l'action de Colbert. Le capital originel de l'industrie provenait pour bonne part du Trésor public. « *Pourquoi aller chercher si loin la cause de l'éclat manufacturier de la Saxe avant la guerre ? – s'écriait Mirabeau – 180 millions de dettes publiques contractées par les souverains* ».

Le colonialisme, la dette publique, la pression fiscale, le protectionnisme, les guerres commerciales, etc., ces rejets de manufacture n'ont fait que se dilater encore monstrueusement durant la prime jeunesse de la grande industrie.

La Bourse

[Retour à la table des matières](#)

Depuis 1865, date à laquelle *le Capital* fut rédigé, il y a eu des changements qui assignent dorénavant une importance accrue et toujours croissante à la Bourse²²⁶. Celle-ci tend progressivement à con-

²²⁶ Cf. ENGELS, *Compléments et appendice au Livre III du Capital*, in *Werke* 25, p. 917-919.

Voyons ici comment les superstructures mêmes de la circulation rongent les rapports bourgeois et serviront de levier à la révolution pour la réorganisation de l'ordonnement économique et social.

La Bourse est l'instrument par excellence du nivellement du taux de profit. Or, ce faisant, elle remplit un rôle de centralisation, de direction et de contrôle sans pareil vis-à-vis de l'économie – et, en ce sens (cf. Lénine), c'est *une fenêtre ouverte sur le socialisme*. Elle dissout, en somme, les capitaux individuels et brise leur autonomie et leurs rendements fortuits et anarchiques, en créant un capital social unitaire – face à l'ouvrier collectif – à l'échelle de la nation. Certes, elle ne peut dépasser finalement le cadre national propre au capital pris dans la contradiction entre marché national et marché mondial, si ce n'est sous la forme bâtarde de l'impérialisme, sous l'égide de la nation hégémonique de l'univers bourgeois.

Son rôle est toujours double, ce qui montre ses limites et suggère qu'il faut un contrôle et une direction sans contradictions à l'échelle de toute l'humanité. La Bourse et les banques qui investissent mettent en pièces les frontières, le monde clos et l'autonomie des entreprises, que le socialisme, loin de rétablir, brisera au contraire jusqu'à la racine. La Bourse, d'un côté, socialise la production, et de l'autre côté, la fait dégénérer en substituant l'intérêt au gain d'entreprise, en transformant l'industriel en actionnaire qui

centrer entre les mains des boursicotiers l'ensemble de la production industrielle et agricole, toutes les communications, des moyens de transport aux fonctions d'échange. La Bourse devient de la sorte la représentante la plus éminente de la production capitaliste elle-même...

Depuis la crise de 1866, l'accumulation a progressé à une vitesse toujours croissante et de telle sorte que dans aucun pays industriel – et en Angleterre moins qu'ailleurs – l'expansion de la production n'a pu suivre celle de l'accumulation. Le capitaliste individuel n'était plus en mesure d'employer pleinement le produit accumulé pour élargir sa propre entreprise. C'était le cas dès 1845 pour l'industrie cotonnière, puis avec les spéculations sur les chemins de fer. Mais avec cette accumulation s'accrut aussi la masse des rentiers, des gens qui, lassés de la tension incessante du monde des affaires, n'aspiraient plus qu'à se divertir ou occuper des postes de tout repos, de directeur ou d'administrateur de société. Enfin, en vue de faciliter l'investissement de cette masse fluctuante de capital argent, on fonda partout où cela n'avait pas encore été fait de nouvelles formes légales de sociétés à responsabilité limitée, et les devoirs des actionnaires, dont la responsabilité avait été jusque-là illimitée, furent aussi plus ou moins réduits (à 40% des souscriptions pour les sociétés par actions fondées en Allemagne après 1890).

Après cela, l'industrie se transforma progressivement en entreprises par actions. Toutes les branches, les unes après les autres, succombent à la fatalité. D'abord la sidérurgie qui nécessite d'énormes investissements de nos jours (et en premier les mines, là où elles n'avaient pas déjà été systématisées en actions). Puis l'industrie chimique, la construction de machines... Il y eut ensuite les trusts qui créèrent des entreprises géantes sous direction commune (par exemple, l'United Alkali). La firme individuelle courante n'est, de plus en plus, qu'une première étape pour porter l'entreprise à un ni-

touche des dividendes que l'on calcule d'après le temps du prêt de l'argent, et non d'après le rendement de la production. Certes, le marché fixe le prix des actions, et non le procès et les rapports de la production, mais ce qui détermine la valeur, c'est le temps abstrait et non plus le travail : il ne peut en être autrement quand les exploiters *oisifs* contrôlent l'économie. La socialisation véritable de la production ne peut être réalisée que par les producteurs, en partant de la production elle-même.

veau assez élevé pour qu'elle puisse être « fondée » en société par actions...

On retrouve le même phénomène dans l'agriculture. Les banques qui ont connu une extension énorme, surtout en Allemagne, sous toutes sortes de noms bureaucratiques, deviennent de plus en plus créanciers hypothécaires : par le truchement de leurs actions, la propriété suprême de la terre est transférée à la Bourse, et cela encore plus quand les biens tombent aux mains des créanciers. La révolution agricole de la mise en culture des steppes a agi puissamment en ce sens²²⁷ ... En outre, tous les investissements à l'étranger se font sous forme d'actions...

Enfin la colonisation qui est de nos jours une véritable succursale de la Bourse, dans l'intérêt de laquelle les puissances européennes ont

²²⁷ À ce stade, le capitalisme industrialise l'agriculture, c'est-à-dire la socialise. Mais il le fait à la manière bourgeoise qui mène à la ruine du producteur paysan évincé, et à celle de la terre, sans parler des produits de qualité toujours pire qui en résultent. La production monétaire et mercantile du capital crée à ce point une nouvelle contradiction : il lui faut désormais distribuer les forces productives et produire les articles, c'est-à-dire répartir en une production proportionnée, planifiée, les diverses branches de la production, selon les besoins sociaux. La contradiction est insurmontable pour lui, et la solution de celle-ci révèle la nature profonde de la société communiste qui résout le conflit entre production socialisée et distribution ou appropriation privée. En effet, le capitalisme évalue les besoins de la société sur la base de l'individu, de la famille qui le reproduit, c'est-à-dire de l'entité minuscule pour laquelle produisait l'économie parcellaire d'antan – les superstructures et le mode d'appropriation ont toujours un mode de production de retard dans les sociétés de classe : la micro-organisation du mode d'appropriation privé s'oppose à la macro-organisation socialisée des forces productives que l'ouvrier a créée ; l'appropriation privée par l'intermédiaire du marché et des revenus monétaires calculés à l'échelle personnelle forment une demande mesquine, atomisée : les cuisines sont privées, comme le mode de transport, les maisons. Les besoins sont lilliputiens face au volcan de la production sociale.

L'alpha et l'oméga du communisme, qui est absolument hors de portée des nains opportunistes sous-bourgeois, est qu'il faut socialiser et collectiviser la sphère privée, sur la base économique déjà développée des forces productives socialisées par le capital. À partir de cet acquis collectif, la consommation et les besoins deviendront grandioisement collectifs eux aussi et changeront complètement de nature : cf. MARX-ENGELS, *Utopisme et Communauté de l'avenir*, PCM, p. 37-44.

partagé l'Afrique il y a quelques années ; les Français ont conquis la Tunisie et le Tonkin. L'Afrique est directement affermée à des Compagnies (Niger, Afrique du Sud, Sud Ouest africain allemand et Afrique orientale allemande) ; le Mozambique et le Natal ont été accaparés par Rhodes pour le compte de la Bourse.

La taxe sur les transactions en Bourse ne touche que ce qu'on appelle les « placements de capital sûrs », et elle ne peut être établi de façon telle que les boursicotiers ne puissent l'éviter²²⁸. J'y suis opposé : 1/ parce que nous n'exigeons en général que des impôts directs, et rejetons toutes les taxes indirectes, et ce afin que le peuple sache et sente ce qu'il paie, et afin d'avoir effectivement prise sur le capital ; 2/ parce que nous ne pouvons voter le moindre centime à ce gouvernement.

Les criaileries contre la Bourse, vous les qualifiez à juste raison de petites bourgeoises. La Bourse ne fait que modifier la répartition d'une plus-value déjà extorquée aux ouvriers – et comment elle est faite, c'est ce qui peut les laisser indifférents en tant qu'ouvriers. Mais la Bourse modifie la répartition dans le sens d'une centralisation, elle accélère énormément la concentration des capitaux et, partant, est tout aussi révolutionnaire que la machine à vapeur... Si la Bourse n'avait pas créé les immenses fortunes en Amérique, la grande industrie et le mouvement social n'eussent pas été possibles dans cette nation de paysans...

Pour en revenir à la taxe boursière, il ne s'agit pas de nier l'« immoralité » et la filouterie de la Bourse ; nous pouvons même les dépeindre crûment comme le comble de l'avidité de s'enrichir capitaliste, puisque la propriété s'y dissout directement en vol ; mais ensuite, il faut conclure qu'il n'est absolument pas dans l'intérêt du prolétariat de briser cette jolie pointe avancée de l'économie actuelle. Elle doit plutôt s'épanouir très librement afin que le plus idiot lui-même se rende compte à quoi aboutit la présente économie.

²²⁸ Cf. Engels à Bernstein, 08 et 10-02-1883, in *Werke* 35, p. 428.

Les rapides progrès de l'industrie en Allemagne que tu me décris m'ont fort réjoui²²⁹. A tous les points de vue, ce pays traverse un second règne bonapartiste : la Bourse met en mouvement tous les capitaux qui sommeillent à moitié ou complètement, en les attirant à elle et en les concentrant rapidement entre quelques mains. Or, ces capitaux rendus disponibles préparent l'essor industriel (qui n'a nullement besoin d'être synonyme de vive animation des affaires) – et dès que le branle est donné, les choses se précipitent.

La Bourse est une institution où les bourgeois n'exploitent pas les ouvriers, mais s'exploitent entre eux ; la plus-value qui change de mains en Bourse est une plus-value déjà existante, fruit d'une exploitation passée des ouvriers²³⁰. Ce n'est que lorsque celle-ci est accomplie que les escroqueries en Bourse peuvent commencer. Tout d'abord, la Bourse ne nous intéresse que de manière indirecte – de même que son effet et action en retour sur l'exploitation capitaliste des ouvriers ne sont qu'indirects, s'effectuant par un détour. Si demander que les ouvriers s'intéressent directement aux éreintements que subissent à la Bourse les hobereaux, fabricants et petit-bourgeois, et qu'ils s'en indignent, doit signifier que l'on demande aux ouvriers de se saisir des armes pour défendre leurs exploités directs et leur garantir la possession de la plus-value extorquée à ces mêmes ouvriers – alors, merci beaucoup. En effet, la Bourse nous intéresse plutôt directement au sens historique : comme fruit le plus pur de la société bourgeoise, foyer de la pire corruption, serre chaude de Panama et d'autres scandales, c'est-à-dire aussi comme moyen par excellence de la concentration des capitaux, de la désagrégation et de la dissolution des derniers résidus de liens naturels dans la société bourgeoise et, en même temps, de la destruction de toutes les notions traditionnelles de morale et leur inversion en leur contraire. En somme, la Bourse agit

²²⁹ Cf. Engels à A. Bebel, 07-03-1883, *ibid.* p. 450.

Les marxistes ne se plaignent jamais de l'essor des forces productives, même sous la direction bourgeoise – au contraire. Car plus les indices grimpent, plus les antagonismes se gonflent et la base économique mûrit pour la crise révolutionnaire.

²³⁰ Cf. Engels à A. Bebel, 24-01-1893, in *Werke* 39, p. 14.

comme élément incomparable de destruction et comme facteur le plus puissant d'accélération de la future révolution, et dans ce sens historique elle nous intéresse aussi directement.

Le procès de centralisation du capital

[Retour à la table des matières](#)

À un certain point du progrès économique, le morcellement du capital social en une multitude de capitaux individuels, ou le mouvement de répulsion de ses parties intégrantes, vient à être contrarié par le mouvement opposé de leur attraction mutuelle²³¹. Ce n'est plus la simple concentration de moyens de production et de commandement sur le travail qui se confond avec l'accumulation, mais bien un procès foncièrement distinct. C'est l'attraction qui réunit différents foyers d'accumulation et de concentration, la concentration de capitaux déjà formés, l'abolition de leur autonomie individuelle, l'expropriation du capitaliste par le capitaliste, la transformation d'un grand nombre de petits capitaux en un nombre moindre de capitaux plus grands, en un mot la *centralisation* proprement dite. Ce procès se distingue du premier du fait qu'il ne présuppose qu'un changement dans la répartition des capitaux qui existent et fonctionnent déjà, et donc que son champ d'action n'est pas limité par la croissance absolue de la richesse sociale ou les limites absolues de l'accumulation...

Le capital pourra grossir ici par grandes masses en une seule main, parce que là il s'échappera d'un grand nombre de mains. Dans une branche de production particulière, la centralisation n'aurait atteint sa dernière limite qu'au moment où tous les capitaux qui s'y trouvent engagés ne formeraient plus qu'un seul capital individuel²³². Dans une société donnée, elle n'aurait atteint sa dernière limite qu'au moment où le capital national tout entier ne formerait plus qu'un seul ca-

²³¹ Cf. MARX, *le Capital*, I, tome 3, p. 67, Ed. Sociales, et *Werke* 23, p. 654-656 (chapitre 23 : *La loi générale de l'accumulation capitaliste*).

²³² Note d'Engels : Les trusts anglais et américains les plus récents poursuivent déjà ce but, en essayant d'unir toutes les grandes entreprises d'une branche commerciale en une grande société par actions, jouissant en fait d'un monopole.

pital entre les mains d'un seul capitaliste ou d'une seule société de capitalistes.

L'essor des *sociétés par actions* a les conséquences suivantes ²³³ :

1. Une extension énorme de l'échelle de la production et des entreprises que n'auraient pu atteindre les capitaux individuels. En même temps, des entreprises qui étaient jadis d'initiative gouvernementale se créent maintenant sous l'impulsion de la société.

2. Le capital qui, par nature, se fonde sur un mode social de production et implique une concentration sociale des moyens de production et des forces de travail, revêt directement la forme de capital social (capital d'individus directement associés) par opposition aux entreprises privées. C'est *l'abolition de la propriété privée à l'intérieur des limites du mode de production capitaliste lui-même*.

3. Le capitaliste réellement actif se mue en un simple manager ou directeur du capital d'autrui, et les propriétaires de capital en simples propriétaires, simples capitalistes monétaires. Même si les dividendes qu'ils touchent englobent l'intérêt et le gain d'entrepreneur ²³⁴, c'est-à-dire le profit total (car les appointements du manager ne sont – ou ne devraient être – que du simple salaire pour un certain type de travail qualifié, à l'instar de tout autre travail), ce profit ne sera plus empêché que sous la forme de l'intérêt, c'est-à-dire de simple rémunération pour la propriété du capital qui se trouve dès lors complètement séparée de sa fonction dans le procès réel de production, tout comme cette fonction, dans la personne du directeur, est séparée de la propriété du capital. Dans ces conditions, le profit (et non seulement une fraction de celui-ci, l'intérêt, qui tirait sa justification du profit de l'emprunteur) apparaît comme pure et simple appropriation du surtravail d'autrui qui dérive de conversion des moyens de production en

²³³ MARX, *le Capital* III, in *Werke* 25, p. 452-454.

²³⁴ Le capital monétaire, qui se fondait sur le principe de la propriété et sur l'utilité de ses fonctions pour justifier un intérêt sur la plus-value tirée de l'ouvrier par l'entrepreneur, démontre aujourd'hui bruyamment que ce qui fut déduction sur le profit est désormais pillage de la production, pour ainsi dire, autophagocytation du capital.

capital, c'est-à-dire de leur aliénation vis-à-vis des producteurs véritables, de leur opposition, en tant que propriété étrangère, à tous les individus réellement actifs dans la production – depuis le directeur jusqu'au dernier journalier.

Dans les sociétés par actions, il y a dissociation entre la fonction et la propriété du capital, c'est-à-dire que le travail lui-aussi est complètement séparé de la propriété des moyens de production et du surtravail. Ce *résultat*²³⁵ du développement suprême de la production capitaliste est un nécessaire point de transition pour la reconversion du capital en propriété de tous les producteurs. Celle-ci n'aura plus la forme de la propriété privée des producteurs individuels, mais celle de la propriété des producteurs associés, propriété directe de la société. Les sociétés par actions sont en outre le point de transition de la transformation de toutes les fonctions du procès de reproduction, rattachées jusque là à la propriété du capital, en simples fonctions des producteurs associés, en fonctions sociales...

[Note d'Engels dans le texte :] Depuis que Marx a écrit ces lignes, on sait que de nouvelles formes industrielles se sont développées, représentant la société par actions à la seconde et à la troisième puissance. La rapidité tous les jours plus grande avec laquelle on peut aujourd'hui augmenter la production dans tous les domaines de la grande industrie s'oppose à la lenteur toujours accrue avec laquelle s'étend le marché pour ces produits plus nombreux. Ce qui est produit au cours de quelques mois peut à peine être absorbé en quelques années. Il faut y ajouter la politique de protection douanière par laquelle chaque pays industriel se ferme aux autres et en particulier à l'Angleterre, ce qui accroît encore artificiellement la capacité de production intérieure. Les conséquences en sont : surproduction chronique générale, prix en baisse, profits en baisse et même tout à fait nuls ; bref, la célèbre liberté de concurrence est au bout de son latin et doit annoncer elle-même son évidente et scandaleuse faillite. Et ceci,

²³⁵ En somme, le résultat le plus haut du capitalisme en tant que base économique du socialisme est 1/ un niveau des forces productives socialisées extrêmement élevé ; 2/ l'expropriation de tous, y compris des capitalistes privés, le capital fonctionnant désormais avec « du capital d'autrui » – comme il fonctionne, depuis ses origines, avec du travail d'autrui.

parce que dans chaque pays, les grands industriels d'une certaine branche se réunissent pour former des cartels en vue de régulariser la production. Un comité fixe la quantité à produire par chaque établissement et répartit en dernière instance les commandes en cours. Dans certains cas, il y a même eu par moments des cartels internationaux, ainsi le cartel anglo-allemand de la production métallurgique. Mais même cette forme de mise en société de la production ne suffisait pas encore. L'opposition d'intérêts entre les diverses firmes ne la faisait que trop souvent éclater et rétablissait la concurrence. Aussi en vint-on, dans certaines branches, où le niveau de la production le permettait, à concentrer toute la production de cette branche en une seule grande société par actions à direction unique. Ceci s'est déjà réalisé à plusieurs reprises en Amérique ; l'exemple le plus important en Europe reste jusqu'ici l'United Alkali Trust, qui a réuni toute la production britannique d'ammoniaque entre les mains d'une seule firme. Les anciens propriétaires des différentes usines (plus de trente) ont reçu en actions la valeur estimée de l'ensemble de leurs installations, au total environ 5 millions de livres sterling représentant le capital fixe du trust. La direction technique reste toujours entre les mêmes mains, mais la direction commerciale est concentrée entre celles de la direction générale. Le capital circulant [floating capital] d'un montant approximatif de 1 million de livres sterling fut offert à la souscription du public. Le capital total s'élève donc à 6 millions de livres sterling. Dans cette branche qui est à la base de toute l'industrie chimique, la concurrence a donc été remplacée en Angleterre par le monopole, ce qui prépare de la façon la plus réjouissante le chemin à l'expropriation future par toute la société, la nation ²³⁶.

²³⁶ Une position fondamentale du marxisme est que *les formes de l'impérialisme monopoliste avancé, du dirigisme d'Etat, sont la condition la plus favorable pour la révolution socialiste*. Ce qui n'exprime rien d'autre que la théorie de l'accumulation progressive et de la concentration du capital, centre nerveux du marxisme révolutionnaire.

Il n'y a pas d'opposition entre les deux types ou les deux moments du capitalisme : le capitalisme libéral et le capitalisme monopoliste. Il s'agit de deux faces de la même forme, comme c'est clair dès les premiers essais de Marx et Engels sur l'économie bourgeoise, même avant 1850.

La concurrence pure, sans monopole, n'existe à aucune époque et en aucun lieu (la concurrence engendre le monopole et le monopole engendre la concurrence). Si le capitalisme développe au maximum le mercantilisme

La société par actions constitue une abolition du mode de production capitaliste qui s'effectue encore dans le cadre de ce mode de production lui-même, et c'est donc une contradiction s'abolissant elle-même et représentant manifestement un simple point de *transition vers une forme de production nouvelle*. C'est d'ailleurs en tant que contradiction de cette sorte que cette transition se présente aussi à la vue de tous : elle produit le monopole dans certaines sphères et provoque, de ce fait, l'ingérence de l'Etat ; elle recrée une nouvelle aristocratie financière, une nouvelle variété de parasites, en la personne de faiseurs de projets, fondateurs et directeurs qui n'en ont que le titre ; tout un système d'escroquerie et de trucage en relation avec des fondations, émissions et trafic d'actions. C'est là de la production privée sans le contrôle de la propriété privée...

Le système des actions porte déjà en lui la négation de l'ancienne forme où les moyens de production apparaissent comme propriété individuelle ; mais la transformation en sociétés par actions reste encore prisonnière des entraves capitalistes. C'est pourquoi, au lieu de surmonter la contradiction entre le caractère social de la richesse et l'appropriation privée de la richesse, il ne fait que la reproduire sous une forme nouvelle ²³⁷.

et dilate les marchés grâce à la concurrence, jusqu'à des limites géographiques insoupçonnées, il ne le fait que dans la mesure où il rompt les sphères de monopole préexistantes, dues à la circulation encore limitée des marchandises. Historiquement, si le capitalisme réclame la catégorie concurrence, c'est que la propriété féodale qui le précède réclame la catégorie monopole.

Marx prouva que, même si on admettait l'hypothèse d'une société purement concurrentielle, les thèses révolutionnaires étaient pleinement démontrées : la première était celle de la *rechute dans le monopolisme* et le totalitarisme économique. De plus, dans la théorie de la rente de nature bourgeoise, il donna toutes les équations qui expliquent le mouvement du capitalisme monopoliste et parasitaire que Lénine vérifia lors des périodes d'expansion mercantile qui préparent les guerres et les dictatures impériales.

²³⁷ C'est pour une telle raison que le pôle privé dans la société bourgeoise constitue le sommet et la pleine mise en œuvre de la propriété privée : si le pôle social y est puissamment développé, c'est seulement pour renforcer et enrichir au maximum les appropriateurs privés.

De cette constatation, on peut tirer la loi suivante : plus le capital se concentre de la sorte entre quelques mains, plus la richesse est centralisée par le Capital en général, si bien que la révolution se heurte à un ennemi puissant,

Conformément à ses statuts, le Crédit Mobilier ne peut dispenser ses faveurs qu'à des entreprises industrielles exploitées en société anonyme ou en société par actions à responsabilité limitée ²³⁸. Il devait

parfaitement dirigé et disposant de ressources énormes. A cette difficulté inouïe de conquérir le pouvoir correspond, en revanche, une facilité d'autant plus grande pour diffuser des rapports sociaux au plan économique. Le pouvoir politique est ainsi la clé de la destruction du pôle privé et de la conversion des rapports capitalistes en rapports socialistes.

Si la lutte est infiniment difficile pour renverser la bourgeoisie dans les pays de capitalisme développé – comme le démontre toute l'histoire du mouvement ouvrier, notamment au XXe siècle – la maîtrise de la transition socialiste y sera bien plus simple que dans un pays arriéré. Ainsi, dans la Russie de 1917, la conquête du pouvoir a été relativement aisée, mais la lutte économique a été infiniment difficile et a fini, en l'absence de l'aide du prolétariat d'Europe centrale et occidentale, par la défaite du communisme.

²³⁸ Cf. MARX, *le Crédit mobilier français*, 3e article, *New-York Tribune*, 11-07-1856, in *Werke* 12, p. 33-34.

Avec cet extrait sur l'industrialisme féodal, thème emprunté à Fourier, Marx décrit les phénomènes qui constituent non pas une involution du capitalisme (vers des formes de production révolues), mais bien sa dégénérescence sénile.

Dans son ouvrage sur *l'Impérialisme*, Lénine explique que la Bourse perd par la suite de sa force centralisatrice et directrice des investissements et de régulation des différentes branches de l'économie, parce que les gigantesques banques nationales et internationales drainent des masses énormes d'argent et épongent toutes les économies, jusque dans les ménages petit-bourgeois et ouvriers aristocratiques, et gèrent en plus les masses énormes de capitaux des trusts et autres cartels – ce qui les rend capables d'investissements énormes, avec les spéculations correspondantes. Leur liaison avec la Bourse est reconnue. Un autre facteur économique de direction et de contrôle – lié à la Bourse et aux banques géantes – est l'Etat qui intervient de plus en plus dans l'économie, avec ses plans et ses moyens de pressurer les petits revenus, avec les impôts et l'inflation qui rognent les salaires pour le compte des profits à l'heure où le taux de profit tend vers zéro. Cette évolution économique facilitera la tâche du prolétariat au pouvoir dans les pays développés – en compensation du retard accumulé politiquement –, car si la bourgeoisie intervient déjà despotiquement dans l'économie avec les institutions existantes, le prolétariat pourra à plus forte raison le faire avec ses moyens à lui. Si le pouvoir prolétarien utilisera crédit, banques et bourse dans les pays arriérés, où la centralisation et l'expropriation ne sont pas encore réalisées, tel ne sera pas le cas dans les pays développés, où l'argent, le capital et donc les banques et la Bourse seront supprimés. On ne jettera pas

s'ensuivre une tendance à fonder autant de telles sociétés que possible et à donner en outre cette forme à toutes les sociétés industrielles. On ne peut à présent nier que l'application de sociétés par actions dans l'industrie marque une nouvelle ère dans la vie économique des nations modernes. D'une part, cela a révélé la puissance productive de l'*association* à un point insoupçonné jusque-là, et éveillé à la vie des créations d'industries à une échelle telle que les efforts de capitalistes isolés n'eussent jamais pu atteindre. D'autre part, on ne doit pas oublier que les sociétés par actions réunissent non pas les individus, mais les capitaux. Par cette manipulation, les propriétaires ont été transformés en actionnaires, c'est-à-dire en spéculateurs. La concentration du capital s'est accélérée et a eu pour conséquence naturelle la ruine de la petite bourgeoisie. On a vu surgir des sortes de rois de l'industrie dont la puissance est en raison inverse de leur responsabilité – ne sont-ils pas responsables que dans les limites de leurs propres actions, alors qu'ils *disposent* pratiquement du capital entier de la société ? Ils forment un élément plus ou moins permanent, alors que la masse des actionnaires est soumise à un incessant procès de changement de sa composition. Disposant à la fois de l'influence et de la richesse de la société, ils sont en mesure de corrompre individuellement les membres rebelles de celle-ci. Au-dessous de ce comité directeur oligarchique se trouve un corps bureaucratique de managers et d'agents exécutants, et en dessous d'eux, sans transition, grandit une masse énorme, journellement plus nombreuse, de purs et simples travailleurs salariés, dont la dépendance et l'impuissance s'accroissent en même temps que les dimensions du capital qui les emploie, mais qui deviennent plus dangereux en proportion directe de la diminution du nombre des représentants de ce capital. Le mérite immortel de Fourier est

pour autant aux orties les moyens puissants et concentrés de contrôle et de direction de l'économie incarnés aujourd'hui dans ces institutions. Ce qui sera « aboli », ce sera la valeur d'échange comme mesure, critère de ce qu'il faut produire en qualité et quantité. Derrière l'argent, que la Bourse répartit dans les branches de production, il y a la force de travail, les matières premières, les machines, installations, etc. Ce sont ces facteurs physiques que le prolétariat au pouvoir pourra répartir en connaissance de cause, et la centralisation et socialisation obtenues par la Bourse, etc. seront des canaux par lesquels interviendra l'Etat révolutionnaire pour réguler l'économie par des moyens qu'il peut dominer – valeurs d'usage produites pour les hommes et non valeur d'échange, incontrôlable, dominant les hommes et se riant d'eux.

d'avoir prédit, sous le nom de *féodalisme industriel*, cette forme de l'industrie moderne...Il existait aussi auparavant des banques accordant leur crédit à des sociétés industrielles par actions. L'innovation, c'est une banque par actions tendant au monopole de l'activité, antérieurement éparpillée et multiforme, des prêteurs d'argent privés, et dont le principe directeur est la création d'un nombre énorme d'entreprises industrielles, non pas en vue d'investissements productifs, mais simplement de profits spéculatifs. L'idée nouvelle est de rendre le féodalisme industriel tributaire de la spéculation en Bourse.

Capitalisme d'État et socialisme

[Retour à la table des matières](#)

Les forces productives elles-mêmes poussent avec une puissance grandissante à la suppression de la contradiction [entre le mode de production et le mode d'échange], à leur affranchissement de leur qualité de capital, à *la reconnaissance effective de leur caractère de forces productives sociales*²³⁹. C'est cette réaction des forces productives en puissante croissance contre leur qualité de capital, c'est cette nécessité grandissante où l'on est de reconnaître leur nature sociale,

²³⁹ Cf. ENGELS, *Antidühring*, in *Werke* 20, p. 260-261.

Ces extraits d'Engels sur le repli du capital dans la forteresse de l'Etat, dès lors que les classes dominantes de la rente foncière comme du capital monétaire et industriel sont devenues superflues au fonctionnement de l'économie bourgeoise, sont, d'une part, la conclusion des recherches théoriques sur le développement contradictoire du capitalisme et, d'autre part, la constatation de faits qui se sont déroulés dans l'Angleterre développée du dernier quart du XIXe siècle, à savoir que la bourgeoisie cédait sa direction économique aux ouvriers – par exemple, quand ceux-ci devaient se substituer aux bourgeois déficients dans la gestion du port de Londres, la sidérurgie et les mines de charbon de Manchester et du Pays de Galles, etc. : cf. MARX-ENGELS, *le Syndicalisme*, tome 2, articles intitulés *la Démission de la bourgeoisie*, *la Grève des dockers londoniens*, *Classes sociales nécessaires et superflues*, p. 30-41.

Par là, Engels n'entend pas donner des solutions, mais des cas qui démontrent : 1/ que les ouvriers sont capables de se substituer efficacement aux bourgeois dépassés ; 2/ que ces exemples sont des incitations à des conquêtes plus larges ; 3/ que les conditions sont mûres pour renverser la bourgeoisie.

qui obligent la classe des capitalistes elle-même à les traiter de plus en plus, *dans la mesure où c'est possible à l'intérieur du rapport capitaliste*, comme des forces de production sociales...

Mais ni la transformation en sociétés par actions, ni la transformation en propriété d'Etat ne supprime la qualité de capital des forces productives. C'est évident pour les sociétés par actions. Or, l'Etat moderne n'est à son tour que l'organisation que la société bourgeoise se donne pour maintenir les conditions extérieures générales du mode de production capitaliste contre les empiétements provenant aussi bien des ouvriers que des capitalistes isolés. Quelle que soit sa forme, l'Etat moderne est une machine exclusivement capitaliste ; c'est l'Etat des capitalistes, le capitaliste collectif en idée. Plus il fait passer de forces productives dans sa propriété, et plus il devient aussi de fait capitaliste collectif et exploite plus de citoyens, tandis que les ouvriers restent des salariés, des prolétaires. Le rapport capitaliste n'est pas supprimé, mais poussé au contraire à son paroxysme. Cependant, élevé à ce paroxysme, il se renverse. Si la propriété d'Etat sur les forces productives n'est pas la solution du conflit, elle renferme en elle le moyen formel, la façon d'accrocher la solution ²⁴⁰.

²⁴⁰ Avec le passage à la propriété d'Etat, succédant en une série ascendante aux formes que sont la société par actions, le trust voire le monopole, tout est prêt – au plan économique – pour la conquête du pouvoir politique par le prolétariat et la substitution ultérieure du socialisme au capitalisme. Mais la révolution n'éclate pas mécaniquement, et Engels eut à combattre la tendance au sein de la social-démocratie allemande à surévaluer les avantages de l'étatisation pour l'avènement du socialisme.

Dans une lettre à Oppenheim du 24-03-1891, il dévoile le mensonge opportuniste d'hier et d'aujourd'hui : « *Nous voilà ici au point délicat : tant que les classes possédantes restent à la tête de l'Etat, toute étatisation n'est pas abolition mais pur changement de forme de l'exploitation* ».

Il n'y a pas à confondre les mesures de transition sous l'égide de l'Etat de la dictature du prolétariat avec les nationalisations actuelles (qui démontrent seulement que le capital est économiquement et socialement dépassé) : ce n'est que sous la direction prolétarienne qu'un nouveau mode de production sera mis en route.

Engels souligne qu'il est faux de considérer l'étatisation, en elle-même, comme un pas en avant économique, un stade préalable à la socialisation intégrale : « Il saute aux yeux que l'étatisation des chemins de fer [par Bismarck] ne sert qu'aux actionnaires à qui elle permet de vendre leurs actions au dessus de leur valeur, et qu'elle ne nous sert à rien à nous-mêmes : nous

Cette solution peut consister seulement dans le fait que la nature sociale des forces productives modernes est effectivement reconnue, que donc le mode de production, d'appropriation et d'échange est mis en harmonie avec le caractère social des moyens de production. Et cela ne peut se produire que si la *société* prend possession ouvertement et sans détours des forces productives qui sont devenues trop grandes pour toute autre direction que la sienne²⁴¹ ...

En convertissant de plus en plus la grande majorité de la population en prolétaires, le mode de production capitaliste crée en outre la force qui, sous peine de déchoir, est obligée d'effectuer cette révolution. En poussant de plus en plus à la transformation des grands moyens de production socialisés en propriété d'Etat, il montre lui-même la voie à suivre pour accomplir ce bouleversement.

la mènerons tout aussi rapidement avec les grandes compagnies existant en petit nombre qu'avec l'Etat à *condition d'avoir d'abord conquis celui-ci*. Les sociétés par actions ont déjà démontré à quel point le bourgeois est, comme tel, devenu superflu, à présent que toute la gestion est assurée par des fonctionnaires salariés – et l'étatisation n'ajoute aucun nouvel élément de démonstration » (cf. Engels à Bebel, 16-05-1882, in *Werke* 35, p. 323-324).

²⁴¹ Ainsi, les fonctionnaires salariés ou opérateurs économiques qui remplacent l'entrepreneur exproprié à la fin du cycle capitaliste ne sont pas de meilleurs administrateurs parce qu'ils ont « appris la technique et le métier » : ils ne sont que le pus de la décomposition de la puissante fonction *centrale* qui concentrait à l'origine toutes les fonctions du capital en une seule main. S'ils sont même de pires administrateurs, c'est parce que la distance entre la gestion privée et la production socialisée s'est énormément accrue, ce que nulle compétence n'est en mesure de combler, alors que le pouvoir économique, politique et social échappe des mains des appropriateurs bourgeois : à une production sociale et internationale correspond seulement une administration universelle, et des opérateurs qui exercent la gestion sociale pour le compte privé, même s'ils le font au niveau international, ne peuvent y satisfaire. L'antagonisme entre société et entreprise singulière (dotée d'un bilan autonome) s'aggrave précisément aujourd'hui que l'on produit pour le monde entier, puisque la direction particulière fait obstacle à l'usage des moyens universels, des ressources de toute la terre, et ignore les besoins de toute l'humanité. La solution est limpide : c'est à toute l'espèce humaine de décider, produire et diriger de façon communautaire à l'échelle du monde entier. Voilà le communisme – l'« impossible communisme ».

C'est alors qu'éclate la révolution prolétarienne ²⁴². Les contradictions se résolvent : le prolétariat s'empare du pouvoir public et, au moyen de cette puissance, transforme les moyens de production sociaux qui échappent des mains de la bourgeoisie en propriété publique. Par cet acte, il dépouille les moyens de production de leur qualité antérieure de capital et donne à leur caractère social pleine liberté de se réaliser dans le développement ultérieur. Il est désormais possible d'organiser la production sociale selon un plan concerté et établi à l'avance. Le développement même de la production fait de l'existence ultérieure des différentes classes sociales un anachronisme.

Dès qu'il n'y a plus de classe sociale à tenir dans l'oppression, dès que, avec la domination de classe et la lutte pour l'existence fondée sur l'anarchie de la production en vigueur jusqu'ici, sont éliminés également les collisions et excès qui en résultent, il n'y a plus rien à réprimer qui rende nécessaire un pouvoir de répression, un Etat ²⁴³. Le premier acte par lequel l'Etat apparaît comme représentant de toute la société – la prise de possession des moyens de production au nom de la société – est en même temps son dernier acte spécifique en tant qu'Etat. L'intervention d'un pouvoir d'Etat dans les rapports sociaux devient superflue, un domaine après l'autre, et il entre alors tout naturellement en sommeil. Au gouvernement des personnes se substitue l'administration des choses et la direction des processus de production : l'État n'est pas « aboli », il s'éteint...

La socialisation des hommes qui jusqu'ici se dressait en face d'eux, comme octroyée par la nature et l'histoire, devient maintenant leur acte propre et libre. Les puissances étrangères, objectives, qui dominaient l'histoire jusqu'à présent, passent sous le contrôle des hommes eux-mêmes. Ce n'est qu'à partir de ce moment que les hommes feront eux-mêmes leur histoire en pleine conscience, et les causes sociales mises en mouvement par eux auront alors, d'une façon

²⁴² Nous intercalons ici un court extrait qui met en évidence la tâche du prolétariat au pouvoir, qui consiste à utiliser la violence concentrée de l'Etat pour détruire les obstacles faisant encore obstacle au socialisme, et non à « construire » celui-ci. Cf. ENGELS, *le Développement du socialisme de l'utopie à la science*, in *Werke* 19, p. 228.

²⁴³ Cf. ENGELS, *Antidühring*, in *Werke* 20, p. 262, 264-265.

prépondérante et dans une mesure croissante, les effets recherchés par eux. C'est le bond de l'humanité du règne de la nécessité dans le règne de la liberté...

La mission historique du prolétariat moderne est d'accomplir cette mission émancipatrice du monde entier. La tâche du socialisme scientifique, expression théorique du mouvement prolétarien, est d'en déterminer avec précision les conditions historiques et, par là même, la nature, afin de donner à la classe qui a pour vocation de réaliser cette œuvre et qui est aujourd'hui une classe opprimée, la conscience des conditions et de la nature de son action propre.

LA SOCIÉTÉ COMMUNISTE

III. ÉVICTION PROGRESSIVE DE LA FORCE DE TRAVAIL

L'emploi des machines élimine la nécessité de consolider la répartition des groupes d'ouvriers aux mêmes machines, en enchaînant pour toujours, comme dans les manufactures, le même ouvrier à la même besogne. Puisque le mouvement d'ensemble de la fabrique procède de la machine et non de l'ouvrier, un changement continu du personnel n'amènerait donc aucune interruption dans le procès de travail... Enfin la rapidité avec laquelle les enfants apprennent le travail à la machine élimine même la nécessité d'en faire une vocation exclusive d'une classe particulière de travailleurs.

MARX, *le Capital*, Livre Ier, in *Werke* 23, p. 103.

[Retour à la table des matières](#)

Préliminaire

Dès lors que le capitalisme – de par son mouvement économique propre – a rendu superflues les classes dominantes de la société bourgeoise, il nous faut analyser comment s’effectue le passage au socialisme, à présent qu’existent les conditions matérielles de cette dernière révolution.

Machinisme et capitalisme d’État

[Retour à la table des matières](#)

Marx a établi la thèse que l’autonomie des superstructures n’est pas totale, mais déterminée en dernière instance par l’évolution des forces productives. Le secret de la marche du capitalisme d’État se trouve pour nous en partie dans le développement des machines dans la base économique qui supplantent les travailleurs, et en partie dans la course frénétique à la plus-value relative qui en dérive et concourt à la ruine de la loi de la valeur-travail, caractéristique du capitalisme²⁴⁴.

²⁴⁴ Dans les pages précédentes nous avons reproduit les passages d’Engels sur le *capitalisme d’État* qu’il décrit comme étape atteinte à la fin du siècle dans les différentes métropoles européennes sous la poussée des forces productives sociales. Mais ce serait une grave erreur de croire que cette superstructure soit la meilleure systématisation, enfin découverte, de la production et de la société bourgeoises. Aucune institution et aucun phénomène ne garde la même valeur ni la même signification dans un monde dans lequel la base économique change continuellement. Ainsi en va-t-il du capitalisme d’État qui s’avère une forme de plus en plus surannée et étroite du capital, tiraillé par des tensions et des contradictions qui le secouent et finalement le démolissent.

Ce processus ultime n’est pas progressif, comme c’est le cas dans le domaine de l’économie, mais débouche sur une rupture brusque et très violente puisque ce capitalisme d’État est une superstructure de constriction ar-

De ce procès fondamental, qui outrepassé les limites de la forme capitaliste, résulte l'expropriation des expropriateurs, et dans l'économie se dessine donc le moyen de dépasser le système capitaliste dans son ensemble. Les travailleurs sont poussés à la révolution non pas en vertu de leur nombre croissant ou de leur conscience plus claire, mais par l'exaspération jusqu'à l'insupportable des contradictions qui déchirent le capitalisme en crise et guerres de désagrégation du fait du cours économique marqué par l'éviction du travail vivant par la machine, c'est-à-dire par le capital lui-même. Il pourrait sembler que la substitution du machinisme capitaliste aux masses ouvrières renforce le capital, qui s'organise du reste comme capitalisme d'Etat. Or, pour défaire une telle mystification, il faut d'abord spécifier les conditions économiques, politiques et sociales de l'ensemble du procès qui prépare la révolution.

Pour éviter l'erreur de croire que le capitalisme d'Etat renforcerait finalement le camp bourgeois, il faut avant tout connaître les mécanismes de l'actuelle société, puisque l'étatisation n'est rien d'autre qu'une systématisation plus totalitaire d'une base plus contradictoire, une mesure superstructurelle de contrainte violente pour organiser le cours économique et politique. Il convient de ne pas confondre la cause du développement des forces productives sociales au-delà des limites capitalistes et l'effort pour conserver le système en voie de décomposition.

Nous avons relevé que l'expropriation des expropriateurs impliquée par le capitalisme d'Etat à la fin du cours bourgeois ne représente pas un renforcement de l'économie en vigueur, mais entraîne la nécessité de mesures d'organisation plus systématique au niveau des superstructures pour maintenir le règne du capital. Face à la désa-

tificielle, organisée socialement, pour tenir ensemble la société civile de façon totalitaire par la force légale et illégale, complète. Il n'apparaît donc pas comme le *nec plus ultra* de la forme capitaliste, son mode d'existence le plus rationnel et efficace. Aujourd'hui, la structuration nationale s'avère totalement insuffisante et inadéquate pour la croissance de l'industrie, puisque de larges secteurs de la production nationale sont supplantés par des organisations multinationales, et même de nombreuses machines étatiques parmi les plus développées du monde se sont désagrégées et fracturées en plusieurs parties dans la crise majeure qu'est la guerre impérialiste, l'alternative étant la révolution qui détruit soudainement la forme étatique en vigueur.

grégation croissante de l'économie bourgeoise – ce qui est premier et décisif – il ne reste d'autre solution à la classe dominante qu'un renforcement au niveau politique de l'Etat pour tenter de conjurer le fait que la direction économique lui glisse des mains. C'est ainsi qu'Engels, enregistrant la tendance des ouvriers à supplanter spontanément les bourgeois à la tête des entreprises, écrivait : « J'ai la ferme conviction que l'on ne pourra faire de réels pas en avant émancipateurs que lorsque la subversion économique aura rendu les ouvriers conscients de leur situation et ouvert ainsi la voie de la domination politique »²⁴⁵.

Lénine définit le capitalisme d'État comme « l'antichambre du socialisme », parce qu'apparaît alors de façon toute évidente la primauté sociale du prolétariat, dont Marx écrit le roman, de l'élimination de son autonomie individuelle à son abolition comme classe, en partant toujours du procès de travail où, en produisant, il intègre et socialise avec des résultats dissolvants pour les rapports bourgeois limités. Ce qui est central dans le capitalisme d'Etat, cette ultime étape de la société bourgeoise, c'est la pression générale pour outrepasser les limites bourgeoises, qui se vérifie dans le conflit entre l'ouvrier et la machine-capital, le drame social se dénouant de façon révolutionnaire quand, massivement chassé par les machines, le prolétariat lui-même est frappé par la dissolution des conditions bourgeoises, et donc poussé à la rébellion.

L'initiative semble appartenir au capital, mais c'est le travailleur qui en est l'auteur puisque c'est lui qui produit la plus-value et les machines qui le rendent lui-même superflu. De fait, c'est d'abord de cette manière négative que la classe ouvrière prépare tant la base économique nouvelle du communisme que l'élimination des rapports de la société bourgeoise, y compris des siens propres.

²⁴⁵ Cf. Engels à Max Oppenheim, 24-03-1891.

Capitalisme d'État et entreprise sans propriété ni finance

[Retour à la table des matières](#)

Au cours des chapitres précédents, Marx a décrit le mouvement par lequel l'économie bourgeoise s'est décomposée en ses trois éléments : propriété, finance et entreprise.

Le premier concerne en particulier la propriété de la terre, mais aussi des constructions et édifices à caractère immobilier et même des machines fixes et autres ouvrages permanents, tous éléments susceptibles de produire un loyer. La propriété donne donc lieu à un revenu, la rente, qui n'est finalement autre chose qu'un titre aliénable et échangeable, un phénomène social séparé de l'économie agraire et industrielle. Le second élément est le capital liquide, le capital d'exercice, qui sert en particulier à acquérir les matières premières et à payer les salaires à chaque cycle. Ce service est rémunéré par un intérêt, qui dérive de la circulation monétaire du capital et se trouve lui-aussi séparé de la production.

Le troisième élément caractéristique est l'entreprise, foyer vital de la production capitaliste. L'entrepreneur est non seulement le véritable facteur organisateur de la production, mais c'est lui qui encaisse la totalité du produit des ventes dont il lui reste en propre le profit d'entreprise. Nous avons vu comment l'essor capitaliste a rendu superflu l'entrepreneur en tant qu'élément organisateur, qui établissait les programmes, choisissait les éléments constitutifs du procès de travail et orientait la production vers telle ou telle denrée pour la placer aux meilleures conditions sur le marché. A ce point du développement capitaliste, survient une formidable simplification : c'est de la plus-value, réalisée dans le produit de l'entreprise sans plus d'intervention des capitalistes, que découlent les revenus parasites de toutes les classes dominantes désormais surannées, à savoir la rente, l'intérêt et profit. Et c'est ici que se greffe le point de départ de l'humanité future : la source de tout le produit, et donc aussi de ces revenus, est l'ouvrier qui fait du surtravail.

Mais considérons ici un autre résultat de l'entreprise moderne : celle-ci, où les tâches des capitalistes sont déjà remplies par des agents salariés, se passe aussi de toute propriété. Le capital fonctionne parfaitement sans l'apport des classes dominantes et de l'appropriation privée. Nous en avons des exemples partout – de Volkswagen à Renault²⁴⁶.

Nous citerons amplement et résumerons dans ce Préliminaire le travail de parti sur Propriété et capital, afin de saisir au mieux la fonction économique de l'Etat moderne.

²⁴⁶ Prenant pour exemple un modèle d'entreprise sans propriété, l'entreprise adjudicataire de l'industrie du bâtiment et des travaux publics, le texte *Propriété et capital* en énumérait les caractéristiques : « 1) Elle n'a pas d'atelier, d'usine, d'établissement propre, mais installe au coup par coup le « chantier » et les bureaux eux-mêmes en un lieu mis à sa disposition par le mandant, lequel s'attribue même une somme comptable pour ces installations, chantiers et constructions provisoires.
2) Elle peut posséder un outillage ou même des machines en propre, mais plus souvent, en se déplaçant dans des localités différentes et éloignées les unes des autres, elle les loue ou les achète et les revend sur place, ou bien parvient à s'en faire payer l'amortissement intégral.
3) Elle doit en théorie disposer d'un capital liquide à avancer pour les matières premières et les salaires, mais il faut noter : a) qu'elle obtient facilement ce capital des banques si elle prouve qu'on lui a « adjugé » une bonne affaire en donnant en garantie les mandats de paiements ; b) que dans les formes modernes, souvent sous l'effet des « lois spéciales », l'État finance, avance ou bien oblige des instituts de crédit à le faire ; c) que les « prix unitaires » sur la base desquels on paie à mesure les parties de l'ouvrage à l'entreprise (c'est-à-dire les *produits* véritables de l'industrie en question, écoulés et tarifés dès le début et en dehors de tout aléa commercial, alors même qu'ensuite il est très facile d'en obtenir l'augmentation dans la *comptabilité*) se forment en ajoutant aussi à tous les frais une part pour les « intérêts » du capital avancé, et seulement après tout cela le *bénéfice* de l'entrepreneur.

Dans cette forme typique, l'entreprise, la plus-value et le profit, en général très élevé, subsistent tandis que toute propriété de biens immeubles, de biens meubles comme l'outillage et même du numéraire, disparaît ». Cf. *Propriété et capital*, 2^e partie : *Encadrement dans la doctrine marxiste des phénomènes du monde social contemporain*, chapitre XII : *L'entreprise moderne sans propriété et sans finance – L'adjudication et la concession, formes anticipées de l'évolution capitaliste*, et chapitre XIV : *Capitalisme d'Etat*, in *Prometeo* (2^e série, 1952).

« Quand tous les rapports de propriété sont à la charge d'organismes publics et de l'État, le capitalisme respire le meilleur oxygène qui soit, les taux de rémunération atteignent des sommets et le surplus de frais retombe par voie indirecte sur les autres classes : pour une part minime sur celle des petits et grands propriétaires immobiliers, pour la plus grande part sur celle des sans réserves et des prolétaires... »

En effet, l'entreprise ne paie pas de taxe foncière puisqu'elle ne possède pas de biens immeubles et que les taxes sur les mouvements de la richesse mobilière lui sont remboursées, y compris celles figurant sous le nom d'« analyse des prix unitaires », en les incluant dans le poste des « frais généraux ». Dans ces formes la classe des entrepreneurs ne paie rien pour l'entretien de l'État ».

Or, dans la forme étatique du capitalisme, de telles conditions sont généralisées : la propriété du sol, des installations et de l'argent est accumulée pour être mise à la disposition des entreprises capitalistes de production ou d'affaires et de leur initiative.

Pour bien comprendre ce que signifient les concepts d'Etat capitaliste, de capitalisme d'Etat, ou d'étatisation, nationalisation et socialisation capitalistes, il faut relier à chaque fois les trois éléments essentiels de propriété, de finance et d'entreprise aux organes de l'Etat.

Il n'y a pas grand débat, même avec les économistes traditionnels, sur le fait que toute la propriété foncière pourrait être étatisée sans que, par là, on sorte des limites du capitalisme et sans que les rapports entre bourgeois et prolétaires aient à changer. La classe des propriétaires de biens immeubles disparaîtrait, et ceux-ci, étant financièrement indemnisés par l'État expropriateur, investiraient cet argent en devenant banquiers ou entrepreneurs²⁴⁷. Dans de nombreux pays

²⁴⁷ Au XXe siècle, on a la manie d'appeler socialisme toute réforme agraire, réalisée par l'Etat. Mais, à l'avance, Marx a réfuté une telle prétention : « Tous ces socialistes à la Collins ont ceci de commun : ils laissent subsister le salariat et donc aussi la production capitaliste, mais – par des jeux de passe-passe, ils illusionnent le monde, et eux-mêmes, sur la disparition nécessaire et automatique de toutes les difformités de la production capitaliste si l'on convertissait la rente foncière en impôts d'Etat. Ce n'est là qu'une tentative de socialisme larvé pour sauver la domination capitaliste et, en fait, pour lui créer une base nouvelle, encore plus large » (Marx à Sorge, 20-6-1881).

capitalistes, le sous-sol est nationalisé, et cédé en concessions ou en location : c'est le cas de nombreuses mines, de ports, docks, etc.

Mais l'Etat peut assumer non seulement la propriété des installations fixes et autres équipements mais encore la fonction du capital financier, en absorbant ou en encadrant les banques privées. Avec son monopole d'émission du papier-monnaie et les cartels obligatoires des banques soumises à une réglementation et discipline centrale, l'Etat peut donc représenter, plus ou moins directement, dans une entreprise, non seulement la propriété, mais encore le capital liquide. Nous avons donc graduellement : propriété privée, finance privée, entreprise privée ; propriété d'État, finance et entreprise privées ; propriété et finance d'État, entreprise privée.

Continuons à suivre la rigoureuse progression de Propriété et capital : «Dans la forme ultérieure et complète, l'État est aussi propriétaire légal de l'entreprise : soit il exproprie et indemnise le propriétaire privé, soit, dans le cas de sociétés par actions, il en acquiert toutes les actions. Nous avons alors l'entreprise d'État dans laquelle toutes les opérations d'achat des matières premières et de paiement des ouvriers se font avec l'argent de l'État, tout le produit de la vente des marchandises allant à ce dernier ». Les branches d'industrie où l'Etat est patron sont innombrables, et Marx a toujours souligné que ces formes n'étaient en rien socialistes. L'étatisation de tous les secteurs de l'économie productive ne constituerait pas davantage la réalisation des revendications socialistes. Ce système où toutes les entreprises de travail collectif seraient gérées par l'Etat s'appelle capitalisme d'Etat : ce terme signifie l'hypothèse que, tout le procès économique étant concentré entre ses mains, rentes, profits et intérêts passent par les caisses de l'Etat. Il n'aurait rien à voir avec le socialisme, étant une des formes historiques du capitalisme passé, présent et futur²⁴⁸.

²⁴⁸ Dans le domaine économique, l'État capitaliste est peut-être la première forme à partir de laquelle se met en mouvement l'industrialisme moderne. En effet, toutes les formes économiques apparaissent anticipées dans l'histoire : nous avons vu que c'est l'Etat, à l'aube du capitalisme qui a été le moyen le plus efficace d'accumuler et de drainer les capitaux vers les manufactures qu'il a créées. Cf. par exemple *Armement et investissement*, in *Battaglia Comunista*, n°17, 1951. « Pour construire un bateau, il faut un chantier avec de nombreux ouvriers ayant des compétences variées, avec

Qualifier cela de socialisme d'Etat, c'est croire qu'il suffit de substituer la propriété collective (publique) à la propriété privée grâce à des mesures législatives gouvernementales sans qu'il y ait lutte de classe, ni conquête du pouvoir par le prolétariat – ce qui est proprement la négation du marxisme. Le marxisme a d'ailleurs toujours combattu cette expression, car il ne peut y avoir de socialisme d'Etat pour deux raisons essentielles : l'Etat ne peut représenter la société, l'ensemble des hommes, mais il est toujours l'incarnation d'une classe dominante – en l'occurrence, la bourgeoisie ; et si, demain, l'Etat est celui du prolétariat, nous n'aurons une organisation productive socialiste que lorsque le prolétariat et l'Etat seront abolis, car socialisme égale société sans classes, et donc sans Etat.

Loin d'être du socialisme, c'est du capitalisme concentré au moyen d'un organisme unique, central qui multiplie la puissance du capital sous sa forme abstraite et générale, l'Etat réunissant en masses puissantes la propriété, la finance et domination du marché pour mettre ces énergies à la disposition de l'arbitraire d'entreprise et de l'affairisme capitaliste dominants. Il faut souligner que l'Etat ne peut gérer l'économie lui-même – quand bien même il est le propriétaire en titre du capital - mais qu'il en assure les meilleures conditions à l'initiative privée qui détient en fait la gestion de l'entreprise : « En réalité l'État moderne n'a jamais d'activité économique directe mais toujours déléguée par l'intermédiaire d'adjudications et de concessions à des groupes capitalistes. Il ne s'agit pas d'un procès par lequel le capitalisme et la classe bourgeoise seraient tenus à l'écart des po-

une pleine division du travail entre charpentiers, forgerons, calfats, voiliers, cordiers, etc. Et également, pour conduire le bateau sur la mer, il faut un équipage nombreux avec des spécialistes tels que gabiers, pilotes et ainsi de suite. Une telle organisation n'était pas à la portée d'une personne privée: aucun bourgeois n'était assez riche pour cela, les lois médiévales luttèrent pour interdire au marchand et au banquier tout enrôlement d'ouvriers, le seigneur terrien n'avait pas de droit sur la ville maritime jalouse de son indépendance ni n'aurait eu la technique appropriée à la construction et au pilotage de navires. Facile de déduire que le premier armateur, le premier investisseur de capital dans la navigation fut la Ville, la République: l'Etat, donc, premier capitaliste ».

Cette forme initiale peut réapparaître comme forme finale du capitalisme, et cette évolution est même gravée dans les lois marxistes de l'accumulation et de la concentration du capital, surtout en tenant compte des motifs évidents de la lutte de l'Etat bourgeois contre l'assaut du prolétariat.

sitions de privilège ; à cet abandon apparent de positions correspond une augmentation de la masse de plus-value, de profits accumulés, de l'omnipotence du capital et, par là même, des antagonismes sociaux ».

La production – et l'exploitation des ouvriers – continue donc de s'effectuer dans une multitude d'entreprises qui sont la source et la force vive du capital. Or, celles-ci continuent d'être en concurrence : les unes prospèrent, tandis que les autres déclinent, voire ferment leurs portes²⁴⁹. L'anarchie de la production, avec le gaspillage gigantesque de forces productives qu'elle implique, est ici poussée à son maximum.

La voie la plus rapide pour arriver à ce capitalisme d'Etat était de lier à l'Etat d'abord la propriété de la terre puis celle du capital lui-même. Du reste, celui-ci représentait déjà à l'aube de l'ère bourgeoise la serre-chaude où poussait à une vitesse accélérée un vigoureux et juvénile mercantilisme et industrialisme d'entreprise. Le marxisme a toujours souligné que la consommation des classes dominantes, c'est-à-dire le prélèvement de leurs revenus sur le capital à investir, ne pesait pas bien lourd eu égard à la source de gaspillage et de destruction de forces productives qui réside dans la concurrence et la compétition des entreprises en lutte les unes contre les autres. En effet, le capital ne peut surmonter l'opposition entre monopole et concurrence, les deux se manifestant de la manière la plus virulente

²⁴⁹ C'est ici encore que les ouvriéristes, les partisans des conseils ouvriers, des cellules de fabrique du parti à la Staline, allié à cette occasion avec Gramsci, se révèlent les ultimes défenseurs du bagne de l'usine : leur vision immédiate de l'organisation ouvrière confine le prolétariat, le parti politique, comme les syndicats, dans l'entreprise, au lieu de les hausser au niveau général de la classe. L'entreprise est le foyer du despotisme du capital sur les ouvriers. Y enfermer ceux-ci, c'est leur enlever toute marge de temps, de liberté et de possibilité de s'associer à volonté selon les besoins de la lutte, étant sous le contrôle direct du capital. La coopération, qui suscite l'unité et la collectivisation des ouvriers, ne peut se réaliser au niveau et à l'échelle de l'entreprise, dont les intérêts et les conditions particulières de lutte peuvent différer considérablement de l'une à l'autre et suscitent donc une volonté et un besoin de lutter qui n'est pas unitaire. Elle doit s'opérer au niveau – non pas économique – mais politique, du territoire et de toute la classe ouvrière avec un programme unitaire de caractère social qui puisse dépasser les intérêts immédiats locaux et particuliers – faute de quoi la classe ouvrière sera déchirée en tendances corporatistes qui sont même liées au despotisme politique du capital dans la société.

*quand ils sont solidement liés entre eux*²⁵⁰. Ainsi, l'anarchie de la production et la gabegie vont-ils croissant en Russie, par exemple, car le phénomène parasitaire y est des plus virulents.

Dégénérescence de la production capitaliste

[Retour à la table des matières](#)

C'est avec le capitalisme d'Etat que nous avons une forme aggravée de l'économie de marché et d'entreprise : à mesure que les entreprises, d'individuelles, deviennent des sociétés anonymes, cartels, trusts et enfin « publiques », la bourgeoisie (qui n'a jamais été une « caste », mais a surgi en défendant le droit à l'égalité totale et « virtuelle ») devient « un réseau de sphères d'intérêts qui se fixent dans le rayon de chaque entreprise ». Si c'en est fait, dans cette forme, des propriétaires, banquiers ou autres actionnaires, il y a plus d'opérateurs économiques, d'experts, d'affairistes et de businessmen que jamais. Or, ce « réseau d'intérêts » a des rapports étroits avec la bureaucratie d'Etat ainsi qu'avec « les cercles d'hommes politiques » - qui lui sont toujours plus soumis. Mais surtout ce capitalisme concentré se relie au capitalisme mondial – au point que l'on peut dire qu'il n'y a plus de nos jours de bourgeoisies nationales, mais une

²⁵⁰ On ne comprend la nature véritable du capital que si, au lieu d'opposer le système russe à l'occidental, on voit la même forme sociale dans tous les deux : par exemple, l'anarchie de la production avec le gaspillage provenant de l'attribution de concessions étatiques à des entités privées (c'est-à-dire locales et autonomes, dotées de bilans propres) n'est pas différente en Russie et en Occident. Malgré leur culte du libéralisme, les Etats-Unis, ce représentant suprême des nations bourgeoises, possèdent un indice d'étatisation très élevé : celui-ci est passé de 1% en 1800 à 61% en 1945. Pour calculer ce dernier nous ne retenons pas le critère juridique qui mystifie, mais nous prenons en compte la valeur de la production nationale qui passe effectivement entre les mains de l'Etat. Si cet indice diminue quelque peu en période de paix, il reprend sa course historique ascendante avec la crise – quelles que soient les rodomontades antiétatiques d'un Reagan... qui sont le pendant de celles, « socialistes », de Brejnev (mais il n'est pas facile d'introduire le bistouri dans la réalité économique russe).

Une telle vision rigoureusement scientifique est la prémisse pour discerner, dans la réalité économique et sociale, le communisme qui resterait sans cela dépourvu de base matérielle et pure affaire de volonté, donc utopique.

bourgeoisie mondiale (sans pour autant être unitaire, au contraire : elle est plus que jamais déchirée entre intérêts divergents et contradictions internes). Ce qui n'empêche que subsistent et fleurissent les Etats nationaux – ces chiens de garde et draineurs de la plus-value extorquée aux ouvriers – de la classe capitaliste mondiale.

Le texte Propriété et Capital conclut : « Pour affirmer donc la distance infranchissable entre capitalisme d'État et socialisme, ces deux distinctions courantes sont insuffisantes :

a) l'étatisation des entreprises n'est pas totale mais limitée à quelques-unes d'entre elles, parfois dans le but d'élever le prix de marché au bénéfice de l'organisme étatique, d'autres fois d'éviter les hausses excessives et les crises politico-sociales ;

b) l'État gestionnaire des entreprises nationalisées plus ou moins nombreuses est cependant l'État historique de la classe capitaliste, qui n'a pas encore été renversé par le prolétariat et dont toute la politique sert les intérêts contre-révolutionnaires de la classe dominante.

À ces deux critères importants il faut ajouter les suivants, non moins importants, pour conclure qu'on est en plein capitalisme bourgeois :

c) les produits des entreprises étatisées ont toutefois le caractère de marchandises, c'est-à-dire qu'elles sont mises sur le marché et peuvent être acquises avec de l'argent par le consommateur ;

d) les exécutants sont toutefois rémunérés en monnaie et restent donc des travailleurs salariés ;

e) l'État gestionnaire considère les différentes entreprises comme des sociétés et gérances séparées, chacune avec son propre bilan d'entrées et de sorties comptabilisées en monnaie dans ses rapports avec les autres entreprises d'État et dans tout autre rapport, et il exige que ces bilans présentent un bénéfice à leur actif ».

Dans les pays développés, où la révolution socialiste disposait depuis très longtemps déjà de tous les moyens matériels pour passer au socialisme, l'étatisation croissante qui encadre l'augmentation des forces productives a désormais l'effet d'un conservatisme exacerbé et de la dégénérescence de l'appareil productif. Pour des raisons de conservation sociale, l'Etat russe a distribué la terre en petits lo-

pins ²⁵¹ aux familles kolkhoziennes, ce qui assure l'appui des millions de petits propriétaires parcellaires contre le prolétariat de l'industrie concentré dans les villes. A cet idéal d'une agriculture parcellarisée, coopérative et kolkhozienne, l'Amérique a ajouté celui de l'industrie produisant des machines toujours plus nombreuses pour les consommateurs-possesseurs molécularisés en petites familles autonomes qui les utilisent, non pas productivement, mais antisocialement dans des unités si étroites que se trouvent stérilisés les produits de la grande industrie socialisée : frigidaires, congélateur (qui contiennent le poulailler en boîtes de conserves du kolkhozien russe) automobiles, sèche-cheveux, appareil de climatisation, machines sophistiquées pour la retransmission de spectacles, etc. etc. dépassent ainsi les machines destinées à la production. Le rendement supérieur de la production et de la technique associée a pour seul but une société statique de petits propriétaires qui consomment improductivement jusqu'à en crever physiquement et mentalement.

Ce capitalisme d'Etat d'un mode de production dégénéré et anti-social, gaspilleur et destructeur, se prête plus difficilement comme économie de transition au socialisme que le capitalisme anglais, américain, allemand ou français de la fin du siècle dernier : les besoins qu'il satisfait sont en effet aux antipodes de ceux que satisfera le socialisme. Ce n'est donc pas en ce sens-là qu'il représente une « fenêtre ouverte » sur le socialisme. D'ailleurs, dans le capitalisme drogué, ces fenêtres sont pleines de merde. Si progrès il y a eu, ce n'est donc pas au plan économique dans les métropoles blanches, mais dans le reste du monde, dans les continents de couleur où s'est déployé tout un réseau international de relations, aujourd'hui exploité par l'impérialisme, qui permet d'intervenir despotiquement dans toutes les activités productives de la planète. Ce sont ces cent et mille canaux qui enserrent désormais la terre entière qui constitueront demain, pour le prolétariat au pouvoir, les moyens pour régénérer et revitaliser – et non pour pomper et sucer – les énergies humaines et les ressources de la terre.

²⁵¹ Les guerres, comme la dilapidation du capital employé à des productions stériles, improductives, voire antiproductives, sont un moyen de décélérer l'accumulation explosive du capital qui ferait éclater les contradictions capitalistes plus rapidement : cf. le chapitre sur *la Drogue de la consommation et du luxe* in MARX-ENGELS, *la Crise*, 10/18, p. 260-268.

Définition du communisme et formes anticipatrices du futur

[Retour à la table des matières](#)

Voyons dans ce contexte la genèse de la production communiste et ses formes déjà existantes dans l'actuelle société bourgeoise. Commençons par quelques définitions : « Il est préférable de parler de production ou mieux d'organisation que d'économie communiste, afin d'éviter l'équivoque de la science bourgeoise qui définit comme fait économique tout processus relevant non simplement de la production liée au travail et à la consommation pour les besoins humains, mais contenant seulement une direction et une « impulsion » vers l'obtention d'un avantage avec une opération d'échange – ce qui exclut par conséquent tout ce qui est effectué par coercition ou par socialité spontanée »²⁵².

Un mouvement révolutionnaire définit d'abord de façon négative ses buts économiques, car il lui faut commencer par se délimiter et s'opposer à formes surannées qu'il trouve en face de lui. Comme la formule de la bourgeoisie était abolition du servage, celle des communistes est abolition du salariat. L'abolition de la propriété privée des moyens de production n'en est qu'une paraphrase, et il vaut mieux dire abolition de la propriété sur les produits, du caractère mercantile des produits, de l'argent, du marché, de la séparation entre entreprises, à quoi il faut ajouter de la division du travail qui fragmente la société en classes, et donc de l'Etat.

L'abolition de la séparation entre les entreprises souligne la différence totale avec la vision anarchiste d'un complexe d'associations autonomes de groupes de producteurs qui – selon le procédé proudhonien – échangent et passent contrat entre elles, les groupes ou conseils de producteurs en étant les arbitres. Ces « coopératives » relèvent de l'idéologie des producteurs propriétaires. La vision marxiste se greffe toujours sur le développement réel du capitalisme pour nier

²⁵² Cf. *Propriété et Capital*, chapitre XV : *La formation de l'économie communiste - Conditions du passage du capitalisme au communisme et exemples d'anticipation des nouvelles formes.*

ce dernier. C'est le « plan central unique » qui tend progressivement à devenir mondial qui est caractéristique de l'organisation communiste du travail et de la consommation.

Par opposition au plan unique de l'Etat actuel qui reste entièrement capitaliste, même s'il est centralisateur et s'étend aux fédérations et unions interétatiques qui subissent cahin-caha une seule et même discipline de production et de distribution (l'Europe des Neuf, par exemple), nous allons établir quelles sont les caractéristiques qui définissent une organisation sociale comme n'étant plus capitaliste.

Nous avons réfuté le prétendu caractère socialiste – ou pour partie socialiste, pour partie capitaliste – d'une société où sont présentes des entreprises d'Etat. Tant que les ouvriers ne sont pas au pouvoir, une telle économie n'a rien de socialiste, mais correspond actuellement à un capitalisme développé, où les secteurs de la propriété, de la finance, du capital, du marché se sont concentrés parallèlement à la centralisation de la puissance politique, militaire et policière qui exprime l'antagonisme de la bourgeoisie au prolétariat. Le processus de développement vers l'organisation communiste de la production et de la société commence, en opposition au capitalisme, avec la conquête du pouvoir politique par le prolétariat.

Mais la thèse juste n'est pas de dire que tout est capitalisme, plus ou moins concentré ou fragmenté, libéral ou dictatorial, libre ou planifié – jusqu'à la révolution violente qui brise l'Etat politique bourgeois. En fait, lorsqu'est érigée la dictature du prolétariat qui garantit l'orientation socialiste, nous avons substitution, secteur par secteur, des formes d'organisation communistes à celles du capitalisme, soit une économie pour partie capitaliste, pour partie communiste en transformation plus ou moins rapide vers le seul communisme.

Dans sa véritable acception, le terme abolition ne veut pas dire élimination d'un coup de la vieille forme et apparition de la nouvelle du même coup, mais il désigne un processus – progressif au niveau économique et brusque au niveau politique – de désaliénation de l'immense partie de l'édifice social que nous avons précédemment définie comme du communisme aliéné.

Dans toutes les formations sociales du passé se vérifie une telle maturation de la forme future, et il doit être possible de rencontrer

aussi dans le capitalisme avancé des anticipations de la société communiste future, que nous nommerons des îlots de communisme.

Par exemple, avant même la chute de la société esclavagiste, sa base productive était entrée en crise, et dans les campagnes surgissait le système des lopins et des tributs payés au propriétaire foncier qui correspond à la forme du servage dans le féodalisme²⁵³.

Le féodalisme chancela à son tour, parce que les manufactures démontrèrent qu'elles produisaient à des coûts moindres avec les travailleurs libres salariés que les corporations d'artisans. En somme, l'urgence de dépasser les formes surannées de production n'a pas le caractère d'une revendication idéaliste, mais se présente comme une évidence concrète qui condamne les formes de production dépassées, en montrant le rendement infiniment supérieur des formes nouvelles, même avant la révolution politique.

De fait, toute l'œuvre de Marx a consisté – comme le montre ce recueil – à opposer, sous toutes ses formes, capitalisme à communisme. Nous ne voulons mettre ici en évidence qu'un seul aspect de cette confrontation, en l'illustrant de quelques exemples d'anticipations du communisme. Le but en est d'abord de donner une idée plus claire de la nature du communisme, puis de réfuter la prétention selon laquelle tout ce qui est nationalisé sous le capitalisme, c'est-à-dire est du capital concentré et centralisé, serait du socialisme – ce qui aboutit à une vision tout à fait fautive de la future société communiste.

Ainsi trouverons-nous des îlots communistes non pas dans les entreprises étatisées en tant que telles, mais dans des secteurs particuliers de l'économie sociale où les rapports capitalistes sont d'ores et déjà supplantés par les rapports non-mercantiles du futur – même si ces derniers ne se développeront vers le communisme conscient et intégral que quand ils auront fait la jonction avec les formes communistes des organisations politiques du prolétariat.

Prenons l'exemple de la poste qui, dans la plupart des pays, est devenue service étatique avant la révolution bourgeoise. La poste fut d'abord privée : le courrier personnel des grands seigneurs ; elle alla

²⁵³ Cf. *Fil du Temps* n° 9 sur la *Succession des formes de production et de société dans la théorie marxiste*, p. 47 sur les *servi casati* de la Rome au déclin.

ensuite de pair avec le transport des personnes et des denrées. Elle était alors gratuite, donc non mercantile et non monétaire. Mais assez vite elle devint payante, le destinataire pouvant toutefois refuser et le pli et la taxe : dans ces conditions, elle ne pouvait être une affaire. L'invention du timbre porta « remède » à la difficulté : on paya d'abord, et le service devint étatique et mercantile – et il en va ainsi de tant de services publics, d'utilité générale, appropriés par l'Etat et aliénés.

Le télégraphe peut, lui aussi, être payant, mais la radio n'a pas de prix : on s'y abonne, en payant un impôt – non un prix, et l'écoute des radios étrangères reste gratuite. Les signalisations des radios amateurs, lors des naufrages et sinistres, restent volontaires et gratuits : aucune société ne peut se passer, dans les moments extrêmes de danger ou de catastrophe, des formes communistes de solidarité.

Dès 1844, Engels remarquait que la base du mercantilisme concurrentiel est le monopole – contradiction vivante, mais réelle. Tout ce qui peut être monopolisé acquiert une valeur marchande – et le capitalisme cherche avec frénésie à battre monnaie de tout ce qui lui tombe sous la main. L'air est plus vital que le pain, mais, ne pouvant être monopolisé, il n'a pas de valeur, et nous pouvons respirer sans entrer en rapports mercantiles avec les autres – bien que l'air soit de plus en plus empuanti par les miasmes délétères de l'économie mercantile.

En outre, l'usage des chemins, des routes, des rivières et des fleuves est illimité, comme le boire aux fontaines publiques ou l'utilisation des W.C. publics. Les hôpitaux pour les blessés recueillent celui qui se casse une jambe, mais ils ne refusent pas celui qui, à peine sorti, se casse l'autre. Le service d'extinction des incendies est non seulement gratuit, mais il ne suspend pas son intervention au motif d'éventuels sauvetages précédents au même lieu ou pour la même personne. Il y a donc des services non mercantiles et illimités, même s'il faut remarquer que le pompier ou l'infirmier sont payés en monnaie, salariés, et qu'il ne s'agit donc pas de secteur communiste. On constate certes que les îlots d'économie humaine, solidaire et désintéressée deviennent une peau de chagrin de nos jours, mais disons à l'honneur du capital que c'est le fait du capitalisme dégénéré qui laisse crever dans la rue – de New York, par exemple – les infirmes qui n'ont pas d'argent pour payer l'hôpital.

Dans la lutte contre les calamités naturelles, par exemple, comme les épidémies, inondations, tremblements de terre, éruptions, non seulement on ne demande pas de rémunérations aux sinistrés secourus, mais on cherche au moyen de dispositions centrales à mobiliser l'action de tous les habitants valides présents dans la zone, sans compensation, et les subsistances et autres secours sont distribués gratuitement à quiconque et sans prix.

On doit faire ici une nette distinction dans tous ces exemples entre la pure et simple action d'aide ou de soutien définie comme communiste en tant que geste de solidarité fraternelle désintéressée, et les soins, par exemple médicaux, délivrés contre rémunération. Nous défendons notre concept de mobile communiste « subjectif », par opposition aux constructions concrètes, solides et objectives soi-disant socialistes. En réalité, on ne pourrait plus vivre ni respirer sans cette bouffée de chaleur humaine du communisme.

On voit de façon évidente combien nos conceptions et revendications communistes se distinguent du modèle individualiste de vie élu par la pullulante aristocratie ouvrière des actuelles métropoles dans la fange de la dégénérescence bourgeoise du capital drogueur.

Les conditions du communisme sont plus mûres que jamais : « Il ne devrait y avoir aucun doute sur le fait que la « civilisation » capitaliste, qui, après sa phase d'accroissement gigantesque de la productivité du travail humain, devient productrice en série de destructions, de conflits, de guerres d'extermination, y compris des non combattants, doit être traitée aujourd'hui comme une catastrophe, un désastre permanent qui a envahi toute la surface terrestre »²⁵⁴.

Ce qui représente pour nous la calamité suprême aujourd'hui, c'est précisément le capitalisme et l'impérialisme. La lutte politique, théorique, militaire et sociale contre ce monstre est de haute urgence publique, et implique des millions et des millions d'êtres humains qui combattent sans contrepartie monétaire et mercantile pour la destruction de la forme sociale dépassée et l'instauration d'un monde meilleur. Ils sont tous communistes, et on ne leur demande pas ce qu'ils pensent dans les diverses circonstances. Comme nous l'avons tant de fois répété face à la question stupide : « existe-t-il aujourd'hui encore

²⁵⁴ Cf. *Propriété et Capital*, chapitre XV.

de « vrais » communistes parmi les masses anonymes et innombrables ? », est révolutionnaire celui qui tient le fusil brûlant dans ses mains – et on ne demande pas s’il pense « juste ».

En somme, il est évident que l’« impossible communisme » est réalisable et s’impose même dans la société capitaliste pour les exigences les plus urgentes et les plus vastes de la vie collective qui ne peuvent être satisfaites qu’en sortant des critères mercantiles et monétaires, avec le bilan actif et passif qui doivent se recouvrir. On ne peut, en fait, se passer d’activités humaines organisées collectivement, ignorant toute compensation en argent et s’abstenant d’établir une proportion entre moyens de subsistance, travail fourni et produit. Or, à côté de ce « secteur », le capitalisme sénile apparaît pour ce qu’il est – un fauve prédateur, un exploiteur inhumain, une époque sinistre et ravageuse.

Il apparaît que ces exemples communistes ne fourmillent pas dans les secteurs étatisés de l’industrie, de la finance ou de la propriété foncière, mais plutôt là où l’équation mercantile entre travail dépensé et produit obtenu est dépassée, là où se réalise la forme supérieure de gestion et de discipline physique des opérations humaines et sociales que l’on ne peut même pas représenter par une comptabilité double, avec un actif et un passif donnant la différence du profit, bref, partout où des formes anticipent la société et la production sociales, dirigées rationnellement, selon le meilleur intérêt général au travers de plans et de calculs où n’entre plus l’équivalent monétaire.

Vers l’abolition des classes

[Retour à la table des matières](#)

La démonstration décisive du communisme ne se lit pas dans l’existence actuelle d’îlots communistes, mais dans l’analyse scientifique de tout le mouvement de l’économie et de la société capitalistes vers leur propre abolition. Si Ricardo et les industriels bourgeois ont pu théoriser la caducité de la propriété foncière et souhaiter l’abolition de la classe des propriétaires fonciers, les prolétaires seuls peuvent constater que la bourgeoisie de la finance et de l’industrie devient à son tour superfétatoire. Mais il n’y a que les marxistes pour

voir une ultime évolution s'amorcer, avec le machinisme, dans la phase de la soumission réelle du travail au capital : le mouvement qui aboutit à l'abolition de toutes les classes, et notamment de la dernière – du prolétariat lui-même. Marx en a tiré tout le programme politique des mesures de transition que nous avons reproduit dans le recueil sur la Dictature du prolétariat.

C'est pourquoi, dans la Troisième Partie du présent recueil, nous suivons la dynamique économique qui sous-tend le programme de transition au communisme dans les pays de capitalisme développé quand le prolétariat a conquis le pouvoir.

Lorsque le capital arrive au comble du développement de son propre corps monstrueux – le capital fixe ou système de machines fonctionnant automatiquement – il a ouvert une fenêtre, selon Lénine, et, selon ses traducteurs, une avenue, sur le communisme. De fait, cette fois la brèche est de taille, car elle ne concerne pas le mode de distribution – par exemple, les sociétés par actions, le crédit –, mais la production, les forces productives elles-mêmes. C'est dire que toutes les superstructures et rapports de propriété sociaux qui sont déterminés par la base économique exigent impérativement d'être changés, et c'est, comme Marx le démontre, la mort de la forme capitaliste. L'automatisation de la production constitue une percée vers un avenir lointain pour l'humanité, le capitalisme étant incapable – de par ses lois de développement inégal – de la doter toute entière d'un niveau de production similaire pour tous les pays, toutes les branches de production et activités humaines. Cependant, cette anticipation matérielle confirme les perspectives de Marx relatives à la surabondance de richesses qui permettra de limiter le temps de travail à un minimum dérisoire pour en réduire l'excès et l'adapter aux besoins donnés, de sorte que l'humanité pourra accroître le temps (libre) pour son épanouissement intellectuel et spirituel, afin de satisfaire aux exigences nouvelles du développement social.

Le procès de production étant désormais entièrement socialisé, il secrète la société communiste : l'ouvrier lui-même est éliminé, révélant la dissolution complète de tous les rapports bourgeois. Le fait que le travailleur ne pèse plus dans le procès productif confirme la position de Marx selon laquelle ce n'est pas la position économique mais politique qui décide de la nature révolutionnaire du prolétariat : « l'ouvrier est révolutionnaire ou il n'est rien », c'est-à-dire que sans

son parti politique la classe ouvrière n'existe pas. *Cette formule ne fait pas abstraction de ce que c'est bien le travail du prolétariat productif qui a porté les forces productives à un tel sommet de leur développement qu'il rend nécessaire la forme communiste, après avoir sapé tous les rapports sociaux en vigueur. Il est idiot de raconter qu'aujourd'hui ce n'est plus à la classe ouvrière de faire la révolution. Si, pour parler crûment, l'immense majorité des ouvriers blancs est aristocratisée et même dégénérée, cela ne démontre pas l'incapacité révolutionnaire de la classe, mais découle seulement du fait que dans une partie du monde les conditions étaient trop mûres, alors que dans l'autre elles ne l'étaient pas encore assez. Avec l'irruption de la crise dans les métropoles, c'est cet obstacle qui est en train de sauter avec le processus de révolutionnement de la classe ouvrière elle-même que le Capital pousse à abolir. Ainsi est confirmée la thèse marxiste de la révolution qui dépouille tous les humains de leurs oripeaux de classe.*

Le capital étant arrivé au bout de sa course, un résultat grandiose est obtenu – les classes ont cessé d'être un facteur déterminant pour la croissance des forces productives et la satisfaction des besoins humains ; qui plus est, elles sont devenues une entrave : le propriétaire foncier, le bourgeois industriel et financier, voire l'ouvrier en tant que tel ne sont plus des figures productives nécessaires. Comme le dit Marx, la seule classe qui ait encore un avenir – en se métamorphosant – c'est le travailleur qui doit évoluer en producteur omnilatéral après avoir accompli la révolution politique et sociale de son émancipation.

Le capital n'a donc pas triomphé lorsqu'il a éliminé l'ouvrier du procès de production automatisé – au contraire, il s'est ruiné lui-même, car il ne peut vivre que de surtravail croissant. Le procès technologique, en outre, bien que dominé par l'orientation de la valeur d'échange, est devenu un procès scientifique, c'est dire qu'il fonctionne d'après la valeur d'usage impersonnelle, créée par le cerveau social de tous les travailleurs du passé et du présent, car les machines opèrent sur des matières à transformer selon des processus issus de l'expérience humaine dans son rapport avec la nature. Ce cerveau social est valeur d'usage et donc patrimoine collectif de l'humanité que les producteurs futurs réanimeront en se l'appropriant : la base économique et scientifique du communisme est prête. La taupe du tra-

vail a bien œuvré dans les ténèbres de l'enfer souterrain de la production des sociétés de classe.

TEXTES DE MARX-ENGELS

1. SUBSTITUTION DES MACHINES AUX OUVRIERS

Machinerie et application de forces gratuites à la production

[Retour à la table des matières](#)

John Stuart Mill observe : « *Il reste encore à savoir si les inventions mécaniques faites jusqu'à ce jour ont allégé le labeur quotidien d'un être humain quelconque* »²⁵⁵. Il aurait dû ajouter « qui ne vit pas du travail d'autrui ». Les machines introduites sur la base de la production capitaliste n'ont pas pour but d'alléger la peine ou le travail de l'ouvrier. « *Les denrées sont bon marché, mais elles sont faites de*

²⁵⁵ Cf. MARX, *Manuscrits inédits du Capital (1861-1863)* ; chapitre : *Machinerie et application de forces naturelles et de la science au procès de production (vapeur, électricité, agents mécaniques, chimiques, etc.)*.

Le mécanisme grâce auquel le capital, assoiffé de plus-value, évince les ouvriers, est simple : il « libère » de la main-d'œuvre chaque fois que le coût de la machine est moindre que celui de l'ouvrier. Mais, ce faisant il sape la loi fondamentale de la *valeur travail* et ruine la source vivante du surtravail.

À sa manière, le capital prépare ainsi la base matérielle de l'abolition du salariat, en donnant au procès de travail un caractère scientifique qui exige pour être dominé par l'homme une formation intellectuelle omnilatérale. De cette évolution technologique réelle, Marx a déduit sa *Critique du programme de Gotha* où il énonce quelles doivent être les mesures de transition au communisme supérieur, où le prolétariat, après s'être dépouillé de ses caractéristiques de force de travail mercantile, se transforme en libre producteur associé, puis en homme social. Rien ne sert donc d'opposer à Marx que l'abolition des classes et de la dernière de celles-ci, le prolétariat, est une utopie, c'est le capital qui, dans sa phase suprême, dissout systématiquement le capital variable (salariat) au profit de la plus-value avec le machinisme qu'il développe frénétiquement à mesure que baisse le taux de profit, afin de compenser par la *masse* des profits (donc de la production) la chute de leur taux.

chair humaine » (cf. *Sophisms of Free Trade*, London, 1850, 7^{ème} édition, p. 101).

Le but de la machinerie, pour dire les choses en général, consiste à faire diminuer la valeur des marchandises, donc leur prix, c'est-à-dire à raccourcir le temps de travail nécessaire à produire une marchandise, et absolument pas à raccourcir le temps de travail au cours duquel l'ouvrier est employé à produire cette marchandise moins chère. En effet, il ne s'agit pas de diminuer la journée de travail, mais – comme pour tout ce qui est aussi par ailleurs facteur du développement de la force productive sur la base capitaliste – de diminuer le temps de travail dont l'ouvrier a besoin pour reproduire sa force de travail ou, en d'autres termes, pour produire son salaire ; en somme, il s'agit de raccourcir la partie de la journée de labeur où il travaille pour lui, la partie *payée* de son temps de travail. En diminuant celle-ci, l'autre partie s'allonge, où il travaille gratuitement pour le capital, à savoir la partie *non payée* de sa journée de travail, son *temps de surtravail*...

Certes, ce n'est que dans peu de cas que le capitaliste visait *directement un abaissement des salaires* en introduisant des machines, mais il obtient toujours ce résultat en substituant au travail complexe du travail simple, en remplaçant par exemple le travail d'hommes adultes par celui de femmes et d'enfants. En outre, comme la valeur de la marchandise est fixée par le temps de travail *social moyen* qu'elle renferme, l'introduction de machines – tant que la plus grande partie de la production continue de s'opérer sur la base des moyens de production précédents – permet au capitaliste de vendre la marchandise *en dessous de sa valeur* sociale tout en la vendant *au-dessus* de sa valeur individuelle, c'est-à-dire au dessus du *temps de travail* qu'il faut pour la fabriquer dans le procès de production nouveau²⁵⁶. Ici donc la plus-value lui semble dériver de la vente, d'un avantage exorbitant sur les autres propriétaires de marchandises, de la montée du prix de la marchandise au-dessus de sa valeur, et non pas de l'abaissement du temps de travail nécessaire et de l'allongement du

²⁵⁶ Comme Marx le note dans ce même chapitre, *les répercussions en sont néfastes sur les ouvriers des autres capitalistes* : « Une des premières conséquences de l'introduction de nouvelle machinerie, avant qu'elle soit devenue dominante dans sa branche de production, est la prolongation du temps de travail des ouvriers qui continuent à travailler avec les anciens moyens de production imparfaits ».

temps de surtravail. Cependant, ceci n'est qu'une apparence. De par l'exceptionnelle force productive que le travail a obtenu ici à la différence du travail moyen dans la même branche d'industrie, il devient travail supérieur par rapport au travail effectué en moyenne, de sorte que, par exemple, une heure de travail de celle-ci égale 5/4 d'heure de travail du temps de travail moyen : c'est du travail simple à une puissance plus grande. Or, il se trouve que le capitaliste la paie comme le travail moyen. Il s'ensuit qu'un nombre moindre d'heures de travail équivaut à un nombre supérieur d'heures de travail du travail social moyen. Le capitaliste le paie comme travail moyen, et le vend pour ce qu'il est, du travail supérieur, dont une quantité déterminée équivaut à une quantité plus grande de travail moyen...

Pour être employée de façon capitaliste, après la phase initiale où elle n'est généralement rien d'autre qu'un instrument plus puissant du travail artisanal, la machinerie présuppose la *coopération simple* et, de fait, celle-ci apparaît comme un moment beaucoup plus important en elle que dans la manufacture basée sur la division du travail ²⁵⁷. Dans

²⁵⁷ Les machines impliquent au préalable la coopération simple, car elles surgissent sur cette base, en s'incorporant ses conquêtes successives.

Le capital est le monstre qui suce au fur et à mesure le travail des ouvriers : il est né du surtravail non payé des ouvriers et il l'extorque en proportion croissante. Au cours de la première phase historique du capital, celui-ci, pour se nourrir, se repaît de la *plus-value absolue*, c'est-à-dire d'un allongement croissant de la journée de travail et de la multiplication du nombre d'ouvriers qui font des journées de travail. Au cours de la phase de soumission réelle du travail au capital, celui-ci extorque la *plus-value relative*, en accroissant la productivité du travail en une même heure avec une diminution par ce moyen de la portion qui y revient au travail vivant. Pour ce faire, le capital se donne la forme de la machine qui se développe en matérialisant en elle les résultats sociaux du travail des ouvriers, à savoir les forces gratuites développées par eux, par exemple, la science, les procédés chimiques et physiques nés du travail collectif de l'atelier, la coopération, obtenue par le regroupement des ouvriers et la division du travail en opérations simples que peut désormais reproduire la machine. En somme, la machine, ce corps matériel du capital, naît des plus hautes conquêtes du travail vivant. Le capitalisme détruit de la sorte, au fur et à mesure le cerveau social vivant des ouvriers comme il détruit leur coopération pour se l'incorporer et les retourner contre leurs créateurs afin de les exploiter encore plus durement. On en vient, par exemple, au fait que dans l'atelier automatisé ce ne sont plus les ouvriers, mais les machines qui coopèrent entre elles selon des lois scientifiques.

cette dernière, la coopération simple ne se fait valoir que par le principe des multiples, soit là où non seulement diverses opérations sont réparties entre divers ouvriers, mais encore où les opérations s'effectuent d'après les nombres proportionnels suivant lesquels les ouvriers sont regroupés en nombre plus ou moins grand et soumis à ces opérations. Dans l'atelier *mécanique*, la forme la plus développée de l'utilisation capitaliste de la machinerie, il est essentiel que de nombreux ouvriers fassent la même opération. C'est même son principe fondamental...

« Dans l'enfance de la mécanique, un atelier de construction offrait à l'œil la division des travaux dans leurs nombreuses gradations : la lime, le foret, le tour, avaient chacun leurs ouvriers par ordre d'habileté ; mais la dextérité des limeurs et des foreurs est maintenant remplacée par des machines à raboter, à couper les rainures des arbres pour recevoir les coins, et à forer ; et celle des tourneurs en fer et en cuivre, par le tour à support automatique » (Ure).

La division du travail développée dans la manufacture ne se répète à l'intérieur de l'atelier mécanique qu'à une très faible échelle ; l'atelier mécanique rend caducs les principes les plus essentiels de la manufacture basée sur la division du travail. Enfin, l'emploi de la machinerie augmente la division du travail à l'intérieur de la société, la multiplication des branches d'activité particulière et des sphères de production indépendante.

Son principe de base est le remplacement du travail qualifié par du travail simple ; donc, aussi, la réduction de la masse du salaire moyen, réduction du travail nécessaire des ouvriers au minimum moyen et réduction des coûts de production de la force de travail aux coûts de production de la force de travail simple...

Le communisme est ainsi battu en brèche tant que le Monstre tout entier n'est pas abattu sous la forme politique de violence concentrée qu'il a dans la superstructure homicide de l'Etat. Il en va de lui comme de toutes les conquêtes - journées de huit heures, interdiction du travail de nuit des femmes et des enfants etc. -, tant qu'elles restent partielles, elles sont remises en cause au bout d'un certain temps par le capital lui-même qui pousse ainsi à des luttes pour des conquêtes toujours plus larges et plus radicales, tandis que sa propre base se rétrécit comme une peau de chagrin.

L'accroissement de la force productive par la coopération simple et la division du travail ne coûte rien au capitaliste. Ce sont des forces naturelles gratuites du travail social sous les formes déterminées qu'elles revêtent sous la domination du capital. L'utilisation de la machinerie ne met pas seulement en jeu les forces productives du *travail social* qui ne se trouvent pas dans le travail de l'individu isolé. Elle transforme encore de simples forces de la nature, telles que l'eau le vent, la vapeur, l'électricité, etc. en puissances du travail social, sans parler de l'utilisation des lois mécaniques qui agissent dans la partie active proprement dite, c'est-à-dire la partie des machines qui transforme de façon directe, soit mécaniquement soit chimiquement la matière première...

En somme, la machinerie – à la différence de la simple coopération et de la division du travail dans la manufacture – est force productive produite ; elle coûte²⁵⁸, et entre sous forme de marchandise (directement comme machine ou indirectement comme marchandise qui doit être consommée pour donner la forme exigée à la force qui met en mouvement) dans la sphère de la production, où elle agit comme portion du capital constant. Comme toute portion de celui-ci, elle transfère au produit la valeur qu'elle renferme elle-même, c'est-à-dire la renchérit du temps de travail que sa production a exigé...

Cependant, malgré la différence considérable de valeur entre la machine et l'outil de l'artisan ou l'instrument simple de travail, une portion de valeur moindre entre dans la marchandise pour la machine que pour l'instrument de travail et la force de travail que la machine remplace, et ceci en proportion où la valeur de la machine se répartit sur une somme globale plus grande de produits, de marchandises. En conséquence, la machinerie ne peut être appliquée – dans les conditions capitalistes – qu'à une production massive. Au reste, c'est elle qui rend possible la production à grande échelle...

Ce n'est qu'avec la machinerie que la production sociale sur une grande échelle obtient la force de faire entrer dans le procès de travail – et, en tant que moyens de production, ils y entrent intégralement -

²⁵⁸ Cela ne contredit pas le fait que la science, les forces naturelles et les puissances sociales du travail soient gratuites : les machines ne coûtent que le temps de travail nécessaire à les produire, la force productive supplémentaire qui leur vient de la science, etc. est gratuite pour le capital.

des produits représentant une grande quantité de travail passé, de grandes masses de valeurs, alors qu'une partie aliquote relativement faible en entre dans chaque procès de travail qui est en même temps procès de valorisation²⁵⁹. Le capital qui sous cette forme entre dans chacun des procès de travail est grand, mais la proportion dans laquelle sa valeur d'usage en est usée et consommée dans ce procès est relativement petite ainsi que, par conséquent aussi, la portion de sa valeur qui doit être remplacée. La machinerie agit entièrement comme moyen de travail, mais n'ajoute de valeur au produit que dans la proportion où le procès de travail la dévalorise, dévalorisation qui dépend du degré d'usure de sa valeur d'usage durant le procès de travail...

La partie du capital qui doit être anticipée en matière première augmente encore incomparablement plus vite eu égard à la partie avancée en salaire que c'était le cas avec la simple division du travail. A cela s'ajoute encore la masse nouvelle et relativement grande du capital avancé en moyens de travail, machines, etc. Avec l'essor de l'industrie le capital constant avancé augmente donc sans cesse par rapport au travail vivant²⁶⁰ ...

La plus-value ou surtravail – absolue ou relative – que le capital engendre en utilisant des machines ne découle pas de la force de travail que les machines remplacent, mais de la force productive qu'elles emploient... Si 250 ouvriers sont évincés et remplacés par un seul, la plus-value du capital provient de cet ouvrier unique, dont le surtravail se réalise en plus-value. Ce n'est pas la valeur d'usage de la machine (qui consiste dans le fait de remplacer du travail humain) qui détermine sa valeur, mais le travail exigé pour sa propre production. Or, cette valeur qu'elle possède avant son utilisation dans le procès de

²⁵⁹ C'est avec l'introduction des machines que la différence entre *le procès de travail* et *le procès de valorisation* devient très importante.

²⁶⁰ Le taux de profit – rapport entre le capital avancé et le profit – diminue donc fatalement au fur et à mesure de l'essor de la production capitaliste. En revanche, le taux de plus-value – rapport entre salaire et plus-value – ne fait qu'augmenter. Comme le communisme est don de tout le travail à la société, c'est-à-dire transformation de l'actuel surtravail en travail gratuit pour tous au profit de tous, on s'en rapproche donc toujours davantage. Tandis que la baisse du taux de profit mine de plus en plus les facultés de reproduction du mode capitaliste. De fait, ce qui importe aux bourgeois, c'est le rapport au profit avec tout leur capital avancé, parce que c'est dans ce rapport qu'ils touchent la plus-value et que se détermine l'efficacité de leur production.

production est la seule valeur qu'elle transfère au produit en tant que machine. Cette valeur, le capitaliste l'a payée en achetant la machine.

En supposant que les marchandises sont vendues à leur valeur, la *plus-value relative* que le capital crée par l'intermédiaire de la machine provient – comme dans l'utilisation de tous les autres combinaisons et procédés qui accroissent la force productive du travail et diminuent donc le prix du produit particulier – simplement de ce que les marchandises nécessaires à la reproduction de la force de travail s'en trouvent diminuées de prix, de sorte que le temps de travail nécessaire à la reproduction de la force de travail qui n'est qu'un équivalent du temps de travail contenu dans le salaire, est diminué, et qu'à durée égale de la journée de travail totale le temps de surtravail est allongé. Il s'ensuit quelques effets nouveaux. Cette diminution du temps de travail nécessaire est un résultat qui profite à toute la production capitaliste et les coûts de production de la force de travail en général en sont diminués, puisque nous avons supposé que la marchandise produite par la machine entre dans sa reproduction. Mais cela n'est pas une raison pour le capitaliste particulier d'introduire des machines – car c'est un résultat général qui ne lui profite pas en particulier...

L'expérience commune nous montre qu'aussitôt que la machinerie est employée de façon capitaliste (dès qu'elle sort de la phase infantile où elle n'apparaît que comme forme plus productive de l'ancien outil artisanal, toujours employée suivant l'ancien mode de production par des travailleurs indépendants et leur famille), aussitôt qu'elle prend donc, face à l'ouvrier, la forme autonome de capital, que le *temps de travail absolu* (la journée de travail globale) n'est pas raccourci pour autant, mais au contraire prolongé...

Ce n'est pas que la soif ardente de travail d'autrui (surtravail) soit spécifique de l'employeur de machines, c'est le mobile central de toute la production capitaliste. Mais comme le patron de fabrique s'en trouve dans une condition meilleure pour extraire du surtravail, il laisse évidemment libre cours à son penchant...

A cela il faut ajouter le fait suivant : même sans allongement de la journée de travail, il se trouve que l'utilisation de machines accroît le temps de travail absolu, et donc la plus-value absolue. C'est ce qui se produit par ce que l'on appelle une *condensation du temps de travail* en remplissant davantage de travail chaque pore de temps ; l'intensité

du travail augmente ²⁶¹. Ce n'est pas seulement la productivité (donc qualité) du travail qui augmente par suite de l'utilisation de machines, mais la *quantité de travail* en un laps de temps donné augmente encore. Les pores du temps sont pour ainsi dire resserrés par compression du travail. C'est ainsi qu'une même quantité d'une heure de travail représente par exemple 6/4 heures du travail moyen où l'on n'utilise pas de machines du tout ou des machines d'une perfection moindre.

Il y a deux raisons pour lesquelles la loi de la journée de dix-heures n'a pas réduit les gains des fabricants anglais malgré l'abaissement de la journée de travail :

²⁶¹ L'image de Marx est remarquable : la même heure devient de plus en plus dense, féconde à mesure que les conquêtes de toute l'humanité se condensent pour multiplier l'intensité de la vie qui coule dans l'heure en concentrant toutes les énergies du passé qui ne meurt plus mais accroît le dynamisme présent. Cependant, les producteurs en sont spoliés car ces énergies sont captées et transformées par le Monstre mécanique en capital mort. Mais, dans sa soif frénétique de s'amortir, le capital subit lui-même la contradiction selon laquelle la valeur d'usage de l'heure de travail s'accroît démesurément avec les capacités productives formidables de l'heure de travail moderne : s'accumule alors la montagne des objets (valeurs d'usage) qu'éruce le volcan de la production face au marais stagnant du marché et de la valeur d'échange entre équivalents, bien que les besoins humains soient innombrables et que la faim augmente dans le monde.

On ne peut rien comprendre à l'effet révolutionnaire des machines qui dévalorisent les produits au fur et à mesure de l'accroissement de la productivité, si l'on ne distingue pas sans cesse entre *valeur d'usage* et *valeur d'échange*. Toute la société communiste, représentée par le développement inouï des forces productives qui dépassent le mode d'appropriation capitaliste et cherchent à le faire éclater, se lit dans le développement gigantesque des valeurs d'usage qui font dévaloriser la marchandise capitaliste dans sa contradiction entre valeur d'échange et valeur d'usage. Au lieu de l'abondance, de la joie de vivre, de la sécurité du lendemain, nous avons comme résultat, sous le capitalisme, la surproduction destructrice.

1. l'heure de travail anglaise est supérieure à l'heure continentale ; elle est comme du travail compliqué par rapport à elle ²⁶². En d'autres termes, le fabricant anglais est par rapport au fabricant étranger comme quelqu'un qui a introduit de nouvelles machines se trouve par rapport à son concurrent manufacturier...

2. Ce qui est diminué en temps de travail absolu est gagné en intensification du temps de travail, une heure de travail étant à présent pratiquement égale à 6/5 heures de travail ou plus. Tout comme l'extension absolue de la journée de travail au-delà de certaines limites (au-delà de la journée naturelle) est vouée à l'échec en raison d'obstacles naturels, la journée de travail condensé a aussi ses limites.

²⁶² Le capital qui utilise le plus de machines et les plus perfectionnées de celles-ci, trouve un double avantage : 1. le travail qu'il occupe devient de plus en plus simple, donc est moins payé, et 2. il fait un surprofit par rapport à ses concurrents, puisqu'il a des coûts de production au-dessous de la moyenne sociale sur le marché national ou international. Ses échanges extérieurs sont gouvernés par cette loi dégagée par Marx dans les *Grundrisse* : « Deux nations peuvent procéder entre elles à des échanges d'après la loi du profit, de telle sorte qu'elles gagnent toutes deux, mais que l'une est constamment frustrée par l'autre... L'un des échangistes peut sans cesse s'approprier une fraction du surtravail de l'autre ... » (cf. t. 4, p. 171). Les lois de la production bourgeoise se renversent jusque sur le marché où s'applique l'échange entre « équivalents » ; une heure de travail étant très différente d'une nation ou d'une entreprise à l'autre, en régime privé, elle ne s'échange plus contre une heure de travail.

Dans le commerce mondial, la loi classique de la valeur-travail devient phénomène impérialiste au détriment des pays dépendants qui n'ont à échanger que leurs nombreuses heures de travail contre des marchandises produites avec très peu de travail hautement productif grâce à l'accumulation de machines, science, etc. Cet échange sert alors à transférer des fleuves de surprofit au pôle riche qui exploite au maximum la marge – aujourd'hui énorme – entre les productivités, grâce à la vente d'une valeur d'usage contenant très peu de valeur-travail contre une autre qui en contient beaucoup.

Les forces gratuites accumulées par les générations passées et la nature, qui minent la loi de la valeur mercantile et forment la base de la société communiste sans échange d'équivalents, sont ainsi exploitées par le capital pour piller les autres et accroître encore la misère dans la plupart des continents du monde écrasés par la concurrence des capitalismes les plus vieux et les plus forts.

On peut se demander si la masse de travail fournie à présent sous le régime de la loi de dix heures eût pu être possible avec la même intensité pendant 12 heures par exemple...

En tout cas cet effet de la diminution du temps de travail absolu nous montre que les fabricants imaginent toutes sortes de moyens pour prolonger le temps de surtravail relatif et de diminuer la partie nécessaire du travail. Cela nous montre en même temps comment la machinerie non seulement permet à un seul de faire le travail de plusieurs, mais aussi accroît le volume de travail exigé de lui, et donne donc une plus grande valeur à l'heure de travail, diminuant ainsi le temps relativement nécessaire à l'ouvrier pour la reproduction de son salaire...

Les machines sont inventées et appliquées contre les grèves, les revendications de hausse des salaires, etc.

Les grèves cherchent le plus souvent, soit à empêcher un abaissement des salaires, soit à forcer une hausse des salaires, soit enfin à fixer les limites de la journée de travail normale. Il s'agit toujours pour elles de limiter la masse absolue ou relative du temps de surtravail ou de faire en sorte que les ouvriers s'en approprient une partie. Pour y parer, le capitaliste introduit des machines. La machine apparaît alors comme le moyen de faire baisser le temps nécessaire de travail, de même c'est une forme, un moyen et une force du capital sur le travail pour écraser toute prétention du travail à son autonomie. La machine entre également en scène ici – y compris *au niveau de l'intention* – *comme une forme du capital hostile au travail...* En ce qui concerne l'invention d'une nouvelle machine pour tisser, Ure note : « *Ainsi la horde des mécontents, qui se croyaient retranchés d'une manière invincible derrière les anciennes lignes de la division du travail, s'est vue prise de flanc, et ses moyens de défense ayant été annulés par la tactique moderne des fabricants, elle a été obligée de se rendre à discrétion* » (*Philosophie des manufactures*, t.2, p. 142)... Et au sujet de « l'homme de fer » (renvideur automatique) : « *lorsque le capital enrôle la science à son service, la main rebelle de l'industrie apprend toujours à être docile* ».

« *La nécessité d'agrandir les métiers à filer, nécessité créée par les décrets des associations ouvrières, a donné depuis peu une impulsion extraordinaire à la science mécanique... En doublant la grandeur de*

son métier mull-jenny, le propriétaire peut se défaire des ouvriers médiocres ou mutins et redevenir maître chez lui, ce qui est un grand avantage » (p. 134). Cet expédient tend à « élever ou du moins à maintenir les gages de chaque fileur, mais en diminuant le nombre d'ouvriers nécessaires pour la même quantité d'ouvrage ; de manière que ceux qui étaient occupés prospéraient, tandis que la masse des ouvriers en pâtissait »²⁶³ (p. 133-134). « L'homme de fer... création destinée à rétablir l'ordre parmi les classes industrielles » (p. 138).

Corruption du mode de production capitaliste

[Retour à la table des matières](#)

Les machines étant considérées exclusivement comme moyens de rendre le produit meilleur marché, leur emploi se heurte à une limite : le travail dépensé à leur production doit être moindre que le travail évincé par leur usage²⁶⁴.

La valeur de la marchandise est déterminée par le temps de travail total, passé et vivant, qu'elle absorbe. L'augmentation de la productivité du travail réside précisément en ceci que la part du travail vivant est réduite et que celle du travail passé augmente, mais de telle sorte que la somme totale de travail contenue dans la marchandise diminue ; autrement dit, le travail vivant diminue plus que n'augmente le travail passé...

²⁶³ L'aristocratie ouvrière – dont la base machiniste est ici mise en évidence – ne sera pas, elle non plus, hors de portée des coups dévastateurs du capital : la chose est claire et inscrite dans le développement même de l'économie. Il ne sert à rien de se barricader dans les forteresses du « communisme d'usine » à l'heure de la crise.

²⁶⁴ Cf. MARX, *le Capital* I, in *Werke* 23, p. 414. Dans ces passages, Marx montre que les machines, en multipliant les forces gratuites au service du capital, corrompent sa loi fondamentale de la valeur-travail et mettent en branle la loi fatale de la baisse du taux de profit. En outre, elles évincent de plus en plus le travail vivant qui, de complexe, devient simple, d'un rôle actif déchoit au rang subordonné d'appendice de la machine, tandis que le luxe prévaut sur les articles nécessaires, comme les classes improductives sur les classes productives puisque les machines augmentent toujours la plus-value relative aux dépens du capital variable.

Pour qu'un nouveau procédé de fabrication puisse accroître réellement la productivité, il faut qu'il soit en mesure de transférer à la marchandise particulière une portion additionnelle de valeur moindre pour l'usure du capital fixe que ce qui est économisé à la suite de la diminution du travail vivant²⁶⁵. Il faut, en un mot, que la nouvelle méthode réduise la valeur de la marchandise. Il est évident qu'il le faut aussi quand, comme cela arrive dans certains cas, il faut ajouter à cette usure additionnelle de capital fixe une portion supplémentaire de valeur pour l'accroissement ou le renchérissement des matières premières et auxiliaires qui passent dans la valeur de la marchandise produite. Tous ces suppléments de valeur doivent être plus que compensés par la réduction de valeur provenant de la diminution du travail vivant.

Que la quantité totale de travail incorporée dans la marchandise diminue, c'est ce qui constitue la caractéristique essentielle de l'accroissement de la productivité, quelles que soient les conditions sociales de production. Dans une société où les producteurs régleraient leur production sur la base d'un plan établi à l'avance, et même dans la production mercantile simple, la productivité est nécessairement calculée d'après cet étalon. Mais qu'en est-il, au contraire, dans la production capitaliste ?

Supposons qu'on invente une machine qui diminue de moitié le travail vivant nécessaire pour chaque article, mais triple en même temps la fraction de valeur liée à l'usure du capital fixe. On aura alors : usure = 1 sh. $\frac{1}{2}$; matières premières et auxiliaires 17 sh. $\frac{1}{2}$, salaire 1 sh., plus-value 1 sh., total 21 sh. par rapport au coût de production précédent $\frac{1}{2}$ sh. + 17 $\frac{1}{2}$ + 2 + 2 de plus-value (égale au profit moyen), soit 22 sh., la valeur de la marchandise a diminué de 1 sh. et la nouvelle machine a accru nettement la productivité du travail. Cependant, le capitaliste fait un calcul tout à fait différent : 1 sh. $\frac{1}{2}$ d'usure, 17 sh. $\frac{1}{2}$ de matières premières et auxiliaires, 1 sh. de salaire, soit un total de 20 sh. Or, comme la nouvelle machine ne modifie pas le taux de profit, il doit obtenir 10 % de plus que le coût de produc-

²⁶⁵ Cf. MARX, *le Capital* III, in *Werke* 25, p. 271-272, chap. sur *le Développement des contradictions internes de la loi de la baisse tendancielle du taux de profit*. La démonstration selon laquelle la baisse du taux de profit conduit à la crise et à la mort du capitalisme, est exposée sur la base des textes de Marx-Engels dans le recueil sur *la Crise*, Ed. 10/18, p. 14-17, 55-66, 68.

tion, soit 2 sh. de sorte que le prix de production se retrouve inchangé à 22 sh. – ce qui est 1 sh. au-dessus de la valeur. Pour une société produisant dans des conditions capitalistes, la marchandise ne baissera *pas* de prix, et la nouvelle machine ne représente donc *aucune* amélioration. Le capitaliste n'a même pas intérêt à introduire la nouvelle machine²⁶⁶ ; qui plus est, étant donné que s'il l'adoptait, il dévaloriserait complètement l'outillage non encore usé qu'il emploie actuellement

²⁶⁶ Il serait tout à fait abusif et même erroné de déduire des conclusions de Marx que le capital ne produit pas assez de machines en général. On sait que la machinerie capitaliste a épuisé en deux générations une grande partie des ressources que la nature a élaborées au cours de millions d'années, et les pays développés étouffent sous le machinisme et la pollution qui en résulte. Certes, les machines en tant que telles sont innocentes d'un tel résultat. Mais ne sont-elles pas du *capital* matérialisé, gouverné par la folle *production pour la production* ? Et le capitalisme ne gonfle-t-il pas à outrance la section de la *production des moyens de production*, dans le seul but d'accroître la quantité de surtravail extorquée aux ouvriers ? Ce n'est donc pas qu'il ne produit pas assez de moyens mécaniques, mais les lois de ce mode de production lui commandent inéluctablement de les appliquer autrement que pour soutenir le travail là où il est pénible, et ailleurs que là où il produit les denrées les plus utiles, pour y élever la productivité du travail vivant, alors qu'il développe par priorité les secteurs du capital et du luxe. La remarque de Marx prend alors tout son sens : « *Dans une société communiste, l'emploi des machines aurait donc une tout autre latitude que dans la société bourgeoise* » (note pour la 2^e édition allemande du *Capital* I, in *Werke* 23, p. 414).

En somme, les effets les plus néfastes de ce machinisme se font sentir surtout là où il n'est pas introduit – dans les colonies et les campagnes en particulier. Un exemple classique en est celui du coton. Tandis que les machines évinçaient les ouvriers de Manchester, produisant des articles de plus en plus sophistiqués pour les classes oisives et improductives, le capitalisme anglais imposait le travail forcé, voire le travail esclavagiste de l'origine des sociétés de classe, pour la *culture* du coton chez les Noirs du Sud des États-Unis, en Égypte et en Inde. Là, pas de machines pour le cultiver; qui plus est, impossibilité de trouver assez d'ouvriers pour nettoyer le coton, les plaines de l'Inde ayant été vidées de leurs habitants morts de faim à la suite de la concurrence que leur firent les machines de Manchester qui produisaient pour l'Inde entière, etc. C'est que les machines créent des revenus et un marché pour les classes possédantes de plus en plus riches et exigeantes et qu'elles se concentrent dans ces pays privilégiés, ce qui condamne les pays pauvres à travailler les mains nues – quand la concurrence des métropoles ne leur en a pas ôté toute possibilité, comme aux ouvriers des métropoles mis au chômage.

puisqu'il le mettrait à la ferraille, il subirait même une perte positive – et il se gardera bien de commettre ce qui serait pour lui une sottise et une utopie.

La loi de la productivité croissante du travail ne s'applique donc pas de façon absolue pour le capital. Celui-ci n'accroît cette force productive non pas quand il peut réaliser une économie sur le travail vivant en général, mais seulement quand il peut réaliser sur la fraction *payée* du travail vivant une économie plus importante qu'il n'a ajouté de travail passé, comme nous l'avons brièvement indiqué au Livre I²⁶⁷. À ce point, le mode de production capitaliste tombe dans une nouvelle contradiction. Sa mission historique est le développement impitoyable et en progression géométrique de la productivité du travail humain. Il est infidèle à cette mission dès qu'il met – comme ici – obstacle au développement de la productivité, et démontre du même coup qu'il est devenu sénile et qu'il se survit de plus en plus.

On prétend toujours que les souffrances engendrées par les machines sont tout à fait temporaires²⁶⁸. Or, comme le développement du machinisme est constant, il prive constamment, là ou ailleurs, autant de travailleurs de leur emploi, même si par moments il procure un emploi à un grand nombre de bras. Il en résulte un constant excédent d'ouvriers chassés de leur travail et non – comme l'affirment les malthusiens – une surpopulation eu égard à la production du pays, puisque les machines, plus productives, créent une masse humaine dont le travail est devenu superflu.

²⁶⁷ Voir *le Capital* I, Editions Sociales, t. II, chap. XV, p. 76-77.

Pour conforter ces déductions essentielles de Marx, nous renvoyons le lecteur à ses analyses sur les effets et lois du machinisme, et notamment à sa réfutation de la prétendue loi de la compensation selon laquelle les machines créeraient au moins autant d'emplois, sinon plus, qu'elles n'en ont supprimés, cf. chap. XV sur *le Machinisme et la grande industrie*, notamment les § V-X, Editions sociales, livre Ier, tome 2, p. 58-182.

²⁶⁸ Cf. MARX, Extrait du protocole de la séance du Conseil Général de l'A.I.T. du 28.VII.1868, in *le Conseil Général de la Première Internationale*. 1866-1868, Editions de Moscou, p. 197.

Un pays est d'autant plus riche qu'une *portion moindre* de sa population crée le produit total ²⁶⁹. Il en va de même ici que pour le capitaliste particulier : moins il lui faut d'ouvriers pour produire un même excédent, tant mieux pour lui. Le pays est d'autant plus riche que sa population productive est faible par rapport à l'improductive, à production égale. En effet, le nombre réduit de la population productive ne serait que l'autre face qui exprime l'élévation de la productivité du travail... Le machinisme évince le travail et augmente le revenu net (chez Ricardo, la masse des produits consommés par les revenus) ; il réduit le nombre des ouvriers et augmente les produits qui sont consommés pour une part par les travailleurs et classes improductives, pour une autre part échangés hors du pays.

L'accumulation du capital provoque une révolution dans la composition organique du capital : la partie constante croît selon une progression plus rapide que la partie variable (salaires) ²⁷⁰. Mais cela n'empêche pas le revenu net de croître constamment, en valeur et en quantité. Toutefois, ce n'est pas pour autant que les salaires en général augmentent en proportion dans le produit total. En effet, ce sont les classes ne tirant pas leur revenu directement du travail qui s'accroissent considérablement et vivent mieux qu'avant, tandis que s'accroît aussi le nombre des travailleurs improductifs ²⁷¹ ...

²⁶⁹ Cf. MARX, *Théories sur la plus-value*, in *Werke* 26/1, p. 199.

²⁷⁰ Cf. MARX, *Théories sur la plus-value*, in *Werke* 26/2, p. 560, 569-570.

²⁷¹ Plus ce sont les machines qui remplissent la fonction de direction, de surveillance et de commandement des ouvriers, et plus le capitaliste perd ses fonctions de chef du procès de production, tandis que croît son revenu, son luxe qui pèse de plus en plus sur la reproduction du capital.

En somme, le capital, pour émasculer et corrompre les capitalistes, utilise la méthode révolutionnaire de la cour royale de la monarchie absolue qui dissout les puissances féodales en groupant princes, ducs, comtes, etc. dans les serres chaudes de la décomposition physique et morale des fastes royaux, après les avoir éloignés de leur champ d'activité local, en faisant remplir leurs fonctions par des agents stipendiés du pouvoir central. L'argent de la bourgeoisie montante contribua largement à ce procès de désagrégation qui touche aujourd'hui, à leur tour, les bourgeois qui ont cessé d'être les « ascètes » de l'accumulation de capital. Selon la formule de Marx, les ouvriers productifs (les plus mal payés de tous les ouvriers, ceux qui sont en grande partie étrangers à la nation qui les exploite) produisent à

Tout d'abord, la machinerie, tantôt ici, tantôt là, mais constamment, transforme une partie de la population en surnuméraires et jette des ouvriers sur le pavé. Elle engendre une surpopulation – et par conséquence une baisse des salaires dans certaines branches d'activités, tantôt ici, tantôt là – non parce que la population croît plus vite que les moyens de subsistance, mais au contraire parce que l'augmentation rapide des moyens de subsistance due au machinisme permet d'introduire plus de machines et *donc de réduire la demande immédiate de travail*, non parce que le fonds social décroît, mais parce qu'à la suite de sa croissance la fraction qui en est dépensée en salaires décroît relativement.

Même l'apologétique bourgeoise ne peut nier que les ouvriers sont asservis par les machines et que les travailleurs manuels ou artisanaux évincés et rendus superflus par le machinisme tombent dans la misère.

Ce qu'elle affirme – et c'est juste en partie – c'est 1/ que par suite du machinisme (et en général du développement de la force productive du travail), le revenu net (profit et rente) augmente de sorte que le bourgeois emploie plus de domestiques qu'auparavant ; s'il devait dépenser auparavant la majeure partie de son produit dans des activités productives, il peut à présent dépenser toujours plus dans des services improductifs²⁷². Cette transformation progressive d'une partie des ouvriers en domestiques est une belle perspective. En outre, ils peuvent se consoler de voir la croissance du produit net entraîner l'ouverture de branches nouvelles de travail improductif qui se nour-

la fois les conditions positives de la société communiste et les conditions négatives, désagréables de la société surannée.

²⁷² Marx établit, en s'appuyant sur les statistiques des professions en Angleterre, que les machines ont eu pour effet la forte croissance du nombre des domestiques et autres services, qui dépassait déjà, en 1861, celui des ouvriers productifs dans cette nation produisant des produits manufacturés pour le monde entier (voir *le Capital I*, chapitre XIII/6). Quand Marx parle de l'augmentation des *domestiques*, il faut entendre par là la forme sociale que prennent ceux-ci dans le capitalisme anonyme – de *personnel des services et tertiaires*. Ces services consomment, ou mieux détruisent, au moyen d'activités de luxe improductives, le temps libre créé par les ouvriers productifs. Et tant que l'aristocratie ouvrière des métropoles continuera à jouir de ces services pourris, on trouvera en elle le pilier de la conservation sociale.

rissent de leur produit et entrent en concurrence, pour ce qui est de leur exploitation, avec celles des classes directement exploiteuses ²⁷³.

2/ que par suite de cette stimulation donnée à l'accumulation sur cette nouvelle base qui, par rapport à l'ancienne, nécessite moins de travail vivant, les ouvriers évincés et paupérisés – ou pour le moins la partie de la population accrue qui les remplace – peuvent être absorbés par l'expansion des affaires dans l'industrie des machines ou dans les branches d'activité que celles-ci ont indirectement rendues nécessaires et qui ont été lancées, voire dans les nouveaux secteurs d'emploi ouverts par le capital additionnel pour satisfaire de nouveaux besoins ²⁷⁴. Telle est la seconde belle perspective, à savoir que la classe ouvrière doit supporter tous les désagréments temporaires (pri-

²⁷³ Les branches improductives consomment le capital en excédent dans la société ; elles ne reproduisent pas ce même capital, mais le gâchent au contraire dans des activités stériles du point de vue de la croissance des forces productives et donc de l'humanité. Ces activités improductives de luxe plus ou moins frelaté témoignent d'une surabondance de forces productives sociales qui permet déjà de jouir – comme si l'on était dans la société communiste qui vise à l'épanouissement de l'homme... Les forces gratuites, mises à la disposition de l'humanité par suite de l'efficacité énorme du travail social, sont proprement perverties et revalorisées dans une certaine mesure en occupant des bras qui restent néanmoins improductifs.

²⁷⁴ Ce procès, qui au début du capitalisme pouvait signifier un élargissement de la production sociale, se renverse dans la phase sénile et droguée en son contraire et devient une pure et simple manipulation pour maintenir un taux d'exploitation très élevé. Au lieu que les articles baissent de prix avec la productivité croissante qui dévalorise au fur et à mesure les marchandises – ce qui profite à tout le monde puisque les valeurs d'usage sont d'un accès de plus en plus facile (baisse de prix des moyens de subsistance, des moyens de communication collectifs, des loyers, des services publics, santé, écoles, etc.) – on maintient les prix et on investit le capital additionnel dans des secteurs improductifs ou de luxe. Outre que le cancer de l'inflation ronge l'appareil productif, celui-ci se corrompt par la production de camelote. L'ouvrier lui-même peut singer ici le bourgeois : au cours de ses vacances, il dépense les « hauts » salaires de l'inflation économique, rogne sur le nécessaire et abandonne le terrain des *choses gratuites qui lui serait plus avantageux*. Il « investit » son argent dans les agréments privés, résidence secondaire antiéconomique, hôtels, industrie automobile où il veut jouir en privé, individuellement, en devenant un consommateur passif et servi : son temps libre aide à la revalorisation temporaire du capital en développant les « activités » et services où se logent des classes moyennes, sous-bourgeoises, qui sont les pires ennemies du communisme et les fourriers du fascisme.

vation d'emploi, déplacement du travail à la suite des migrations du capital). Or, tout cela ne met pas fin pour autant au travail salarié ; au contraire, celui-ci est reproduit à une échelle toujours plus grande et croît absolument, même s'il diminue relativement par rapport au capital total accru qui l'emploie.

3/ que la consommation se raffine par suite du machinisme. Le meilleur marché des denrées de première nécessité permet d'élargir le cercle de la production de luxe. Et c'est ainsi que les ouvriers ont la troisième belle perspective que, pour obtenir la même quantité de moyens de subsistance, le même nombre d'ouvriers mettront les classes supérieures en état d'élargir, d'affiner et de varier la sphère de leurs plaisirs, approfondissant encore le fossé économique qui sépare les ouvriers de ceux qui se situent au-dessus d'eux. Belles perspectives, en vérité, et résultats enviables pour l'ouvrier, qui dérivent de l'essor de la force productive de son travail.

L'essentiel pour le capitaliste, c'est qu'il obtienne – à côté du travail qu'il paye – encore du surtravail qu'il ne paie pas²⁷⁵. Ce n'est pas là une supposition arbitraire, car le jour où le bourgeois ne recevrait continuellement de l'ouvrier qu'autant de travail qu'il lui en paie en salaire, ce jour-là il fermerait son atelier, puisque c'en serait fait de son profit.

Dans *le Capital*, Marx a résolu toutes ces contradictions. La formation de la plus-value (dont le profit du capitaliste forme une part importante) est maintenant expliquée de manière claire et évidente. La force de travail est payée à sa valeur, mais celle-ci est de beaucoup moindre à celle que le capital sait tirer de la force de travail. Or la différence – *le travail non payé* – constitue précisément la part du capitaliste, ou plus exactement, de la classe capitaliste...

C'est ce travail non payé qui, en somme, entretient tous les membres de la société qui ne travaillent pas. C'est avec lui qu'on paie les impôts de l'Etat et des communes, même s'ils sont versés par la classe des capitalistes, les propriétaires et les rentiers fonciers, etc.

²⁷⁵ Cf. ENGELS, Compte rendu du *Capital*, in *Werke* 16, p. 237-238.

C'est sur ce surtravail des ouvriers que repose tout l'état social existant ²⁷⁶.

À côté du plus grand nombre exclusivement voué à la corvée du travail, il se forme une classe libérée du travail directement productif qui se charge des affaires communes de la société : direction du procès de travail, administration de l'Etat et des affaires politiques, justice, science, beaux-arts, etc. ²⁷⁷ C'est la loi de la division du travail qui est à la base de la division en classes... Or, si la division en classes a eu une certaine justification historique, ce n'est que pour une période déterminée, pour des conditions sociales données : elle sera balayée par le plein épanouissement des forces productives modernes.

Dévalorisation du capital avec l'essor des forces productives

[Retour à la table des matières](#)

[Commençons par quelques citations] : « *Je considère les machines comme un moyen d'augmenter (virtuellement) les travailleurs sans avoir à en nourrir un plus grand nombre* » (James Steuart)²⁷⁸.

²⁷⁶ Lorsque les ouvriers auront percé le mystère de la plus-value, c'est-à-dire qu'ils seront conscients de ce que toute la richesse de la société provient de leur travail ou, mieux, de leur surtravail, l'heure de la déchéance des classes dominantes et parasites sera proche. Ils sauront où placer le levier révolutionnaire lorsqu'ils se seront convaincus que toute la superstructure de l'Etat etc. n'est qu'un poids mort, et sauront quelles parties de l'organisation économique sont improductives, voire antisociales, donc à abattre. Cette conscience surgit massivement dans la société aux périodes de crise profonde.

²⁷⁷ Cf. ENGELS, [Antidühring](#), in *Werke* 20, p. 262-263.

²⁷⁸ Cf. MARX, *Grundrisse*, Ed. 10/18, t. 4, p. 55, 61; t. V, p. 72, 73, 74; t. II, p. 124, 125, 126, 128-129.

Steuart illustre ici de manière suggestive quel est le but de l'introduction capitaliste des machines : augmenter la plus-value relative. Mais, en même temps, s'aiguise un double antagonisme : de plus en plus, la partie nécessaire du travail (capital variable) est grignotée par le surtravail (travail mort, capital fixe), et la valeur d'échange entre en conflit mortel avec la valeur d'usage dans le procès de production et dans la marchandise.

« Grâce à l'introduction des machines, un seul ouvrier put effectuer autant de travail en 1800 que quarante-six en 1785. En 1800, le capital investi dans les fabriques, les machines, etc. travaillant pour le commerce de la laine n'était pas inférieur à 6 millions de l.st., et le nombre total des personnes de tout âge employées en Angleterre dans cette branche était de 1 500 000 » (Tuckett).

La force productive avait donc augmenté de 4 600 %. Mais, par rapport au seul capital fixe, l'augmentation n'était que de 1/6, et par rapport au capital total (matières premières, etc.) peut-être de 1/20 seulement...

« Si une machine perfectionnée donnait le moyen de doubler toutes les marchandises d'une nation et même l'or existant, au moyen d'un capital et d'un travail égaux, *la richesse doublerait, mais la valeur resterait la même...* S'il fallait dix hommes pour faire tourner un moulin à blé, et qu'on découvrit que, par le moyen du vent ou de l'eau, le travail de ces dix hommes pourrait être épargné, la farine qui serait le produit de l'action du moulin tomberait dès ce moment de valeur en proportion de la somme de travail épargné ; et la société se trouverait enrichie de toute la valeur des choses que le travail de ces dix hommes pourrait produire, les fonds destinés à l'entretien des travailleurs n'ayant pas éprouvé par là la moindre diminution » (Cf. RICARDO, *Principles*, p. 320)...

En distinguant simplement entre la substance de la valeur et celle de la richesse, Ricardo ne résout pas la difficulté. La richesse bourgeoise et le but de toute la production capitaliste est la valeur d'échange, et non la valeur d'usage. Pour accroître cette valeur d'échange, il n'existe pas d'autres moyens – si l'on fait abstraction de

Dans *le Capital I*, Marx explique que la croissance de la masse des valeurs d'usage à la suite de l'augmentation incessante de la productivité du travail humain va de pair avec une baisse de la somme de leur valeur d'échange monétaire. Cette diminution de la valeur par unité de marchandise, le capital la compense en augmentant encore la quantité de marchandises, c'est-à-dire sa production. Cette dévalorisation continue de la marchandise produite condamne donc le capital à produire de plus en plus frénétiquement une masse croissante de marchandise (camelote). Or, comme la valeur d'échange ne suit pas la même croissance que la valeur d'usage, celle-ci s'accumule en montagne de surproduction sur le marché, déterminé pour ce qui est de la demande, par la valeur d'échange : c'est la crise.

l'escroquerie mutuelle – que d'augmenter les produits et de fabriquer davantage. Pour réaliser cette production additionnelle, il faut développer les forces productives. Mais en proportion de l'accroissement de la force productive d'une somme donnée de travail – d'une somme donnée de capital et de travail –, il y a diminution de la valeur d'échange des produits : une production double a la même valeur que la moitié auparavant...

Produire davantage de marchandises n'est jamais le but de la production bourgeoise. Le but de celle-ci, c'est de produire davantage de *valeurs*. L'accroissement réel des forces productives et des marchandises a donc lieu malgré elle : toutes les crises résultent de cette chasse à *l'augmentation des valeurs* qui se transforme, de par son propre mouvement, en augmentation des produits. Or, l'industrie bourgeoise se tourne et se retourne constamment dans cette contradiction...

Pour savoir combien la force productive du travail ajoute de *valeur* au capital, il faut d'abord calculer le rapport antérieur entre la portion de travail matérialisé revenant à l'ouvrier et son travail vivant. Cette portion s'exprime toujours par une *fraction de la journée de travail* : $1/3$, $2/3$, etc. ...

Si la force productive double – se multiplie par 2 –, il suffirait à l'ouvrier – s'il disposait du pouvoir sur sa production – de travailler la moitié du temps précédent pour avoir le même salaire. En réalité, le rapport antérieur, c'est-à-dire le temps qu'il lui fallait avant l'augmentation de la force productive, déterminera le temps désormais nécessaire : le multiplicateur de la force productive, divisera l'ancienne fraction. C'est pourquoi la valeur, ou le surtravail, n'augmente pas dans le même rapport numérique que la force productive. Si le rapport antérieur est de $1/2$ et si la force productive double, le temps de travail *nécessaire* (à l'ouvrier) sera ramené à $1/4$: la plus-value ne montera que du $1/4$ restant. Si la force productive quadruple, le rapport antérieur passera à $1/8$, et la valeur augmentera seulement de $1/8$. La valeur ne peut jamais être égale à la journée de travail tout entière, parce qu'une partie doit être échangée contre le travail matérialisé dans l'ouvrier...

Si la journée de travail nécessaire est de $1/2$ et si la force productive double, la partie revenant à l'ouvrier – le travail nécessaire – n'est

donc plus que de $\frac{1}{4}$, et la nouvelle valeur additionnelle est, elle aussi, exactement de $\frac{1}{4}$; mais la valeur totale est désormais de $\frac{3}{4}$. Alors que la plus-value a augmenté de $\frac{1}{4}$, la plus-value totale est égale à $\frac{3}{4}$, soit de 3 à 4.

En admettant maintenant que la journée de travail nécessaire soit au départ de $\frac{1}{4}$, et que la force productive double encore, le travail nécessaire n'est plus à présent que de $\frac{1}{8}$, et le surtravail ou plus-value additionnelle de $\frac{1}{8}$. En revanche, la plus-value globale est de 7 à 8... Dans le premier cas, elle est passée de $\frac{1}{2}$, ou $\frac{2}{4}$, à $\frac{3}{4}$; dans le second, de $\frac{3}{4}$, ou $\frac{6}{8}$, à $\frac{7}{8}$. Dans le premier cas, elle a donc augmenté de $\frac{1}{4}$; dans le second, de $\frac{1}{8}$, soit deux fois moins que dans le premier cas...

Si le *travail nécessaire* était déjà réduit à $\frac{1}{1\ 000}$ de la journée de travail, la plus-value totale serait de $\frac{999}{1\ 000}$. Si la force productive augmentait cette fois de mille fois, le travail nécessaire tomberait à $\frac{1}{1\ 000\ 000}$, et la plus-value totale s'élèverait à $\frac{999\ 999}{1\ 000\ 000}$...

Autrement dit, la plus-value totale a tout juste augmenté de $\frac{1}{10\ 001}$, bien que la force productive ait augmenté de mille fois. Avec une productivité accrue de mille fois, la plus-value totale n'augmente même pas de $\frac{1}{10\ 001}$...

En somme, si la partie de la journée de travail constituant l'équivalent de l'ouvrier, le travail nécessaire, est déjà faible, l'accroissement de la plus-value que le capital obtient en augmentant les forces productives sera minime²⁷⁹. Plus le capital est donc développée et a déjà créé de surtravail, et plus fertile doit être la force productive pour le valoriser, ne serait-ce que dans une faible mesure, c'est-à-dire pour ajouter une plus-value minime. En fait, sa barrière est toujours le rapport entre la fraction qui exprime le *travail nécessaire* et la journée tout entière. Il doit se mouvoir entre ces limites. Plus la

²⁷⁹ Le capital est lui même victime – et en meurt à la fin – du déchaînement des forces productives qu'il suscite dans sa mission historique : la valeur d'usage qui préfigure la société communiste l'emporte progressivement sur la valeur d'échange mercantile et monétaire du capitalisme. La dévalorisation gagne inexorablement le capital lui-même à mesure qu'il accroît sa production. Ce résultat provient de ce que le capital extorque une part croissante de surtravail, d'une part, et de ce que l'ouvrier accroît sans cesse sa capacité productive, d'autre part.

fraction revenant au travail nécessaire est déjà réduite, plus le surtravail est grand : l'augmentation de la force productive peut diminuer d'autant moins le travail nécessaire que le dénominateur de la fraction est déjà démesurément grand²⁸⁰.

L'autovalorisation du capital est d'autant plus difficile qu'elle a déjà atteint de grandes proportions. Ainsi, l'augmentation des forces productives deviendrait indifférente au capital, comme la valorisation, parce que les proportions de cette dernière seraient devenues minimales, et il cesserait donc d'être capital. Si le travail nécessaire était de 1/1000 et si la force productive *triplait*, il ne tomberait qu'à 1/3 000 et le surtravail n'aurait augmenté que de 2/ 3 000. Mais cela ne se produit pas parce que le salaire ou la part du travail dans le produit augmente, mais parce que, considéré par rapport au produit du travail ou à la journée de travail vivant, il est déjà tombé à ce niveau dérisoire.

²⁸⁰ À présent, la dévalorisation devient grave pour le capital : elle affecte directement la plus-value elle-même, et le pire c'est que les augmentations les plus spectaculaires de la production, voire ses multiplications dans son émulation la plus frénétique ne parviennent plus à compenser cette chute, une fois que l'accumulation capitaliste a déjà atteint un niveau extrêmement élevé. Toute l'expérience historique confirme que le capitalisme se meut avec une difficulté accrue au fur et à mesure de son développement : les crises décennales du siècle dernier sont maladie d'enfant à côté des destructions et guerres mondiales successives avec leurs millions de chômeurs et les milliards de miséreux en permanence de la maladie sénile du capital. C'est précisément ce faible taux d'accroissement de la plus-value lié à une augmentation énorme des capacités de la production qui explique la rapacité croissante des capitalismes surdéveloppés des métropoles impérialistes blanches qui sont à la chasse éperdue de surprofits dans les pays capitalistes moins développés où ce rapport n'est pas encore aussi défavorable.

Ce qu'ils obtiennent, c'est d'ajouter à leur quote-part de profit moyen (proportionnelle à leur participation au capital social total), une marge de surprofits formée de la plus-value des autres, voire des faillites (destruction de capitaux fixes et même circulants) de leurs concurrents qu'ils dépècent dans leur propre pays, dans d'autres nations, voire chez d'autres couches sociales. C'est ainsi que le communisme capitaliste dont parlait Marx, se transforme en destruction par le capital le plus fort d'innombrables concurrents – pour pouvoir survivre encore un peu : « les destructions violentes de capital dues non pas à des conditions extérieures, mais à celles de sa propre conservation, telle est la forme la plus frappante de l'avertissement qui lui est donné de céder la place à un mode de production supérieur, et de disparaître » (*Grundrisse*, t. 4, p. 17).

Mode de production, usage des machines et consommation

[Retour à la table des matières](#)

La productivité sans cesse croissante du travail fait que le capital trouve un obstacle dans le non-accroissement de la masse des matières premières et des machines²⁸¹. Aussi l'industrie s'engage-t-elle dans le développement suivant : la production devient de plus en plus production de matières premières pour l'industrie – matières premières pour l'instrument aussi bien que pour la matière à travailler – et en même temps, le matériau à travailler se rapproche de plus en plus de la simple matière première ; c'est dans ces branches que se développent le travail à une grande échelle et l'utilisation des machines. Le filage prend ainsi le pas sur le tissage, le tissage sur la teinture, etc. On voit passer au premier rang la production des métaux qui sont la matière première principale des instruments de travail.

²⁸¹ Cf. MARX, *Grundrisse*, Ed. 10/18, t. 4, p. 50-51.

Avec le besoin frénétique de produire sans cesse davantage, le capital doit utiliser des matières premières de moins en moins chères et de qualité de plus en plus mauvaise, et il s'emploie à produire une part croissante de celles-ci avec ses propres déchets et sous-produits, particulièrement ceux du pétrole. Le coton lui-même, exemple classique de Marx, finit par être remplacé par les fibres synthétiques. L'obstacle ne réside pas seulement dans la valeur d'usage : le capital se montre en outre incapable d'exploiter les matières premières du fait de leurs coûts de production croissants, dans des zones et conditions plus difficiles – et donc, du fait de ses propres entraves mercantiles (rente foncière, etc.).

Comme cela à déjà été noté, un obstacle du même ordre se vérifie aussi en ce qui concerne l'application des machines : les machines de certains secteurs et pays ne sont pas capables de suivre dans leur augmentation le rythme d'accroissement de la productivité du travail, et l'on assiste à la contradiction suivante que dans la plus grande partie du monde, les hommes valent si peu que les machines ne soutiennent pas la concurrence – et toute l'Asie a moins de tracteurs que la France qui produit en outre des automobiles à en crever.

Si le produit brut, servant de matière première à l'industrie, à son niveau le plus bas, ne peut augmenter assez rapidement, on recourra à des produits de substitution pouvant être augmentés rapidement (le coton remplacera la soie, la laine, le lin). Les pommes de terre se substitueront aux céréales dans les moyens de subsistance. Dans ce dernier cas, la productivité plus grande est obtenue par la production d'une substance de qualité inférieure, ayant moins de vertus nourissantes, bref d'un article comprenant des conditions organiques meilleur marché pour reproduire le travailleur.

Le prix des vivres a presque continuellement haussé, tandis que le prix des objets manufacturés et de luxe a presque continuellement baissé²⁸² ... À notre époque le superflu est plus facile à produire que le nécessaire. Aux diverses époques de l'histoire, les rapports réciproques entre les prix sont non seulement différents, mais encore opposés. Dans tout le Moyen âge, les produits agricoles étaient relativement à meilleur marché que les produits manufacturés. A l'époque moderne, ils sont en raison inverse. L'utilité des produits agricoles n'en a pas diminué pour autant depuis le Moyen âge.

En fait, l'usage des produits est déterminé par les conditions sociales dans lesquelles se trouvent placés les consommateurs, *et ces conditions elles-mêmes reposent sur l'antagonisme des classes*²⁸³.

²⁸² Cf. MARX, [*la Misère de la Philosophie*](#) in *Werke* 4, p. 92-93.

²⁸³ La consommation dépend du mode de production, et des conditions de classe dans lesquelles vit le consommateur. Aux conditions misérables qu'impose aux larges masses du monde le capital exploiteur et dilapidateur, Marx oppose le programme de la société communiste qui prend le contrepied des tendances antisociales du capitalisme : étant le haut développement des forces productives et afin de ne pas épuiser les matières premières non renouvelables, le communisme produira des articles exigeant des coûts de production élevés, c'est-à-dire beaucoup plus de travail qu'aujourd'hui – avec ce résultat : leur qualité sera élevée, et leur durabilité extrême. Finie la manie de gaspiller et de jeter les objets au rebut, afin de faire tourner le capital à un rythme frénétique et d'amortir le plus rapidement possible le capital pour recommencer un nouveau cycle de production, en prétendant vouloir donner du travail aux ouvriers. Et finie aussi la tendance à faire baisser de plus en plus les coûts de production pour l'homme ou, dans le jargon d'aujourd'hui, pour faire baisser toujours plus la part des moyens de subsistance (agriculture) pour le salaire (capital variable), et gonfler de plus en

Le coton, les pommes de terre et l'eau-de-vie sont des objets du plus commun usage. Les pommes de terre ont engendré les écrouelles ; le coton a chassé en grande partie le lin et la laine bien que la laine et le lin soient, en beaucoup de cas, d'une plus grande utilité, ne fût-ce que sous le rapport de l'hygiène ; l'eau-de-vie, enfin, l'a emporté sur la bière et le vin, bien que l'eau-de-vie employée comme substance alimentaire soit généralement reconnue comme un poison. Pendant tout un siècle, les gouvernements luttèrent vainement contre l'opium européen ; l'économie prévalut, elle dicta ses ordres à la consommation.

Pourquoi donc le coton, la pomme de terre et l'eau-de-vie sont-ils les pivots de la société bourgeoise ? Parce qu'il faut, pour les produire, le moins de travail, et qu'ils sont par conséquent au plus bas prix. Pourquoi le minimum du prix décide-t-il du maximum de la consommation ? Serait-ce par hasard à cause de l'utilité en tant qu'ils correspondent de la manière la plus utile aux besoins de l'ouvrier comme homme, et non de l'homme comme ouvrier ? Non, c'est parce que dans une société fondée sur la *misère*, les produits les plus *misérables* ont la prérogative fatale de servir à l'usage du plus grand nombre...

Dans une société à venir, où l'antagonisme des classes aurait cessé, où il n'y aurait plus de classes, l'usage ne serait plus déterminé par le *minimum* du temps de production ; mais le temps de production qu'on

plus l'éléphantiasis de l'industrie qui produit pour le capital, parce que la recherche du profit, la production pour la production, prime sur la production pour le producteur. D'où la revendication du programme révolutionnaire immédiat pour les pays de capitalisme développés : désinvestissement, c'est-à-dire diminution draconienne de la part qui va au capital ou à l'accroissement de la production, mesure qui implique l'élévation des coûts de production pour améliorer la condition des producteurs et accroître leurs capacités qui opèrent, en retour, comme une force productive plus grande.

Ces principes qui visent à la plus grande économie des ressources de la terre expriment, au fond, la supériorité du mode de production communiste qui réconciliera l'homme avec la Nature que les hommes n'exploiteront et ne pilleront plus, en épuisant et en ruinant la terre. Au contraire, au fil des générations nouvelles, le travail humain accroîtra le patrimoine collectif de l'humanité, et ne le dilapidera pas comme des consommateurs oisifs et dépenseurs. Or, tout cela va de pair avec une amélioration spectaculaire de la qualité des articles produits pour l'homme.

consacrerait aux différents objets serait déterminé par leur degré d'utilité sociale.

2. DÉVALORISATION DE LA FORCE DE TRAVAIL

Division du travail dans la société et dans l'entreprise

[Retour à la table des matières](#)

Pour M. Proudhon, les machines sont l'« antithèse logique de la division du travail » – et à l'appui de sa dialectique il commence par transformer les machines en atelier²⁸⁴ ... Les machines ne sont pas

²⁸⁴ Cf. MARX, *la Misère de la Philosophie*, in *Werke* 4, p. 148, 149, 154-155.

Reprenant les préjugés éculés sur « la machine auxiliaire de l'ouvrier », Proudhon affirme que la machine réunit en elle les opérations fastidieuses de détail que la mutilante division du travail imposait au travailleur, et « restaure » ainsi le travailleur qui n'a plus besoin de les accomplir. Pour Marx, il n'y a pas d'amélioration, ni de remède possible dans l'immédiate économie ou dans le capital lui-même. La solution ne peut se trouver dans la machine étant donné que le Capital est un rapport *social entre classes*. Ce rapport s'exprime dans un *objet*, la machine, sous une forme réifiée et aliénée qui se place donc au-dessus des ouvriers et les domine. Il faut, par conséquent, faire sauter ce véritable joug pour instaurer des rapports sociaux autres – *humains* – ce qui n'est possible qu'à l'échelle de toute la société. C'est pourquoi Marx affirme que l'économie est aujourd'hui *politique*, pour autant que les rapports sociaux aliénés qui échappent aux protagonistes humains remontent en tant que force de contrainte juridique, politique et idéologique dans les superstructures et dans l'Etat. La solution ne se trouve donc pas dans la production, mais au niveau de la société, et il est enfantin de prétendre attaquer ce rapport dans la machine. Le problème est politique parce que la solution réside dans un mode de production et de distribution *social entièrement* différent du capitalisme : le communisme, réalisable seulement à travers une révolution politico-sociale.

Une telle dialectique échappe complètement à Proudhon et à tant d'autres : lorsque la division du travail, la division en classes, etc. seront éliminées, les machines auront un usage et une fonction complètement différents ; l'évolution capitaliste même prépare une telle solution et démontre que la base économique est pratiquement déjà révolutionnée, mais *reste capitaliste à cause des rapports sociaux à l'extérieur de la fabrique* : « Tandis que le mode capitaliste d'emploi du machinisme est obligé de perpétuer la

plus une catégorie économique que ne l'est le bœuf qui tire la char-
rue ; elles ne sont qu'une force productive. L'atelier moderne, qui re-
pose sur l'application des machines est un rapport social de produc-
tion, une catégorie économique.

Voyons maintenant comment les choses se passent dans la brillante
imagination de Proudhon : « *Dans la société, l'apparition incessante
des machines est l'antithèse, la formule inverse du travail : c'est la
protestation du génie industriel contre le travail parcellarisé et homi-
cide. Qu'est-ce en effet qu'une machine ? Une manière de réunir di-
verses particules de travail que la division avait séparées. Toute ma-
chine peut être définie un résumé de plusieurs opérations. Ainsi donc
par la machine, il y a restauration du travailleur...* » (*Philosophie de
la Misère*, p. 135-136)...

La machine est, en réalité, l'assemblage des instruments de travail,
et pas du tout la combinaison des travaux pour l'ouvrier lui-même.
« *Quand, par la division du travail, chaque opération particulière a
été réduite à l'emploi d'un instrument simple, la réunion de tous ces
instruments mis en action par un seul moteur constitue une machine* »
(BABBAGE, *Traité sur l'économie des machines*, 1833). Outil
simple ; accumulation des outils ; outils composés ; mise en mouve-
ment d'un outil par un seul moteur qui est l'homme ; mise en mouve-
ment de ces instruments par les forces naturelles ; machine ; système
de machines ayant pour moteur un automate – voilà la marche des
machines...

Pour M. Proudhon, la concentration des instruments de travail est
négation de la division du travail. Dans la réalité, nous trouvons le
contraire. A mesure que la concentration des instruments de travail se
développe, la division du travail se développe, et vice versa²⁸⁵. C'est

*vieille division du travail avec sa spécialisation ossifiée, bien que celle-ci
soit devenue techniquement superflue, le machinisme lui-même se rebelle
contre cet anachronisme. La base technique de la grande industrie est révo-
lutionnaire* ». Cf. ENGELS, *Anti-Dühring*, III/3, p. 334, Editions Sociales,
1950.

²⁸⁵ Dans *le Capital* I (cf. *Werke* 23, p. 380-381) Marx distingue trois présupposés à l'application de la division du travail dans l'atelier : la conglomération d'ouvriers, la concentration d'instruments de travail et l'augmentation du matériau brut. L'exigence commune pour que ces différentes composantes existent comme capital est donc qu'elles soient *concentrées* au lieu d'être

ainsi que toute grande invention dans la mécanique est suivie d'une plus grande division du travail, et chaque accroissement dans la division du travail amène à son tour de nouvelles inventions mécaniques... En somme, l'introduction du machinisme a encore accru la division du travail au sein de la société, a simplifié la tâche de l'ouvrier au sein de l'atelier, a concentré le capital et dépecé davantage l'homme...

La concentration des instruments de production et la division du travail sont aussi inséparables l'une de l'autre que le sont, dans la sphère politique, la concentration des pouvoirs publics et la division des intérêts privés.

Dès que la *marchandise* devient la forme universelle du produit, ou que la production s'effectue sur la base de la valeur d'échange, c'est-à-dire de l'échange mercantile, la production de chaque individu devient unilatérale tandis que ses besoins deviennent multilatéraux²⁸⁶. Il faut donc le concours d'un nombre infiniment grand de branches de travail autonomes pour satisfaire les besoins, y compris les plus simples, de

dispersées. Le produit ou l'ouvrage lui-même est concentré et à la disposition du capitaliste, qu'il s'agisse d'un homme ou d'une entité. Dans la manufacture, qui est « le mode de production spécifique de la division du travail », l'agglomération des instruments ne fait encore que suivre celle des travailleurs et les outils connaissent surtout une simplification par suite de la différenciation due à la division du travail. On voit que la base est ainsi posée pour le stade ultérieur, celui de la machinerie.

²⁸⁶ Cf. MARX, *Manuscrits économiques inédits (1861-1863)*, chapitre sur la *Division du travail*.

La contradiction entre travail toujours plus *unilatéral* pour l'ouvrier et les besoins de plus en plus *diversifiés* pour le bourgeois tient au fait que la production est mercantile et obéit à la demande solvable et au *marché*. Il en résulte l'antagonisme entre production et distribution. La solution – rendre omnilatérales pour tous aussi bien l'activité productive que la jouissance – exige la destruction du mode d'appropriation mercantile, car ce ne sont pas – comme le pense Proudhon – la technique, l'introduction de machines qui soulageraient l'ouvrier. Ce n'est qu'en cessant de donner priorité à l'argent, à la valeur d'échange, donc en détruisant le marché qui exige que tout soit mué en marchandises (même la force de travail humaine), que l'on parviendra à obtenir que l'activité aussi bien que les besoins soient multilatéraux de sorte que la société ait pour but de développer les potentialités universelles, contenues dans l'homme social, et non plus privé.

l'individu... Ce présupposé d'un produit universellement produit en tant que marchandise, passé donc par la médiation des conditions de la production des marchandises, par la circulation dans laquelle elles entrent, sous-entend une division omnilatérale du travail social, ou un détachement des travaux se conditionnant et se complétant les uns les autres en branches de travail indépendantes, reliées seulement par la médiation de la circulation, par l'achat et la vente. Cela revient à dire encore que le face à face général des produits comme marchandises présuppose celui des activités qui les produisent...

« Le travail qui nourrit, habille et loge la totalité des habitants d'un pays, est une charge imposée à la société en masse, mais qu'elle rejette sur une partie seulement de ses membres » (G. Garnier, t. V de sa traduction d'A. Smith, p. 2-5). Plus le progrès industriel de la société est grand, plus ses prétentions matérielles s'accroissent « et plus, par conséquent, il y aura de travail employé à produire et préparer les moyens de subsistances en général, à les rapprocher des consommateurs. Dans le même temps, cependant, et par suite de ces mêmes progrès, la classe des gens délivrés de ces travaux manuels augmente dans sa proportion avec l'autre classe. Celle-ci a donc à la fois plus de gens à approvisionner et un approvisionnement plus abondant et plus élaboré à fournir à chacun d'eux.

A mesure que la société prospère, c'est-à-dire qu'elle augmente en industrie, en commerce, en population, etc., l'homme voué à une profession mécanique a moins de temps à épargner. Plus la richesse augmente, plus le temps de l'ouvrier prend de valeur (il est plutôt la valeur) pour le reste de la société. En conséquence, plus la société avancera vers un état de splendeur et de puissance, moins la classe ouvrière disposera de temps pour l'étude et le travail intellectuel et spéculatif »²⁸⁷. C'est dire que le temps libre de la société repose sur

²⁸⁷ La division du travail mutilante dans la production a pour effet que l'ouvrier éreinté et réduit à un geste unilatéral ne peut non plus se développer humainement en dehors de la production ; or, cette même division du travail qui accroît la productivité ouvrière et diversifie les produits du travail profite aux classes non productives qui achètent les articles les plus variés sur le marché, et peuvent se développer à leur façon hors des contraintes de la production. Faire participer un peu plus l'ouvrier productif aux articles sur le marché ne changerait rien à son unilatéralité, déterminée par la division du travail dans la production. Au reste, cette hypothèse est exclue au niveau

l'absorption du temps des ouvriers contraints au travail forcé, et c'est ainsi que les ouvriers perdent l'espace nécessaire au développement spirituel, à savoir le *temps*.

« D'autre part, moins la classe ouvrière a le temps pour exploiter le domaine de la science, plus il en reste à l'autre classe d'hommes, dégagés de tout souci quant à la production, l'élaboration, le transport des objets de leur subsistance journalière, d'autres étant chargés pour eux des mutilantes opérations mécaniques. Au reste, comme toutes les autres divisions du travail, celle qui existe entre le travail mécanique et le travail intellectuel s'aggrave de plus en plus à mesure que la société avance vers un état plus opulent » ...

« L'intelligence de la plupart des hommes se forme nécessairement par leurs occupations de tous les jours. Un homme qui passe toute sa vie à remplir un petit nombre d'opérations simples, dont les effets sont peut-être aussi toujours les mêmes ou très proches d'être les mêmes, n'a pas lieu de développer son intelligence, ni d'exercer son imagination à chercher des expédients pour écarter des difficultés qui ne se rencontrent jamais ; il perd donc naturellement l'habitude de déployer ou d'exercer ses facultés, et devient en général aussi stupide et aussi ignorant que possible... L'uniformité de sa vie sédentaire corrompt naturellement et abat son courage ; elle dégrade même la vigueur de son corps, et le rend incapable de déployer sa force avec quelque vigueur et quelque constance dans tout autre emploi que celui auquel il a été élevé... Il n'en est pas ainsi dans les sociétés qu'on appelle communément barbares ; les occupations variées de chaque individu l'y obligent à exercer sa capacité par des efforts continuels, et les occupations de chaque individu, dans une société agreste, ne laissent pas que d'être fort variées bien qu'il n'y ait pas de grande diversité d'activité dans la société en général. Au contraire, dans une société civilisée, quoiqu'il y ait peu de variété dans les occupations ordinaires de la majeure partie des individus, il y en a une

de la société et de la classe entière, comme le montre bien le sort des smicards et travailleurs étrangers qui forment la masse des ouvriers productifs, sans parler des chômeurs des périodes de crise, même pour les privilégiés pays développés du capitalisme.

presqu'infinie dans celles de la société en général »²⁸⁸ (A. SMITH, *An Inquiry* etc., t.V, ch. I, p. 181-184).

Un certain rabougrissement de corps et d'esprit est inséparable de la division du travail dans la société²⁸⁹. Mais comme la période manufacturière pousse beaucoup plus loin cette division sociale, en même temps que, par la division qui lui est propre, elle attaque l'individu à la racine même de sa vie, c'est elle qui la première fournit et le matériau et le déclenchement initial d'une pathologie industrielle.

« *Subdiviser un homme, c'est l'exécuter s'il a mérité une sentence de mort ; c'est l'assassiner s'il ne la mérite pas. La subdivision du travail c'est l'assassinat d'un peuple* » (D. URQUHART, *Familiar Words*, Londres, 1855, p. 119). Hegel avait des idées très hérétiques

²⁸⁸ Ce n'est qu'à partir du point de vue de la classe du *travail productif*, par delà les formes limitées d'aujourd'hui et d'hier, que l'on peut déchiffrer la direction de la marche de l'humanité. Marx, partant de la critique du capital, soulève le voile avant tout sur les côtés les plus sordides du mode de production actuel, afin d'y déceler les tendances qui poussent à l'évincement du capital par le communisme. Sa confrontation plonge jusque dans les sociétés précapitalistes : si, sous le capitalisme, la société est plus riche, plus dynamique, plus puissante, mais au détriment de l'individu écrasé, affaibli et robotisé, « dans les périodes antérieures de l'évolution, l'individu jouit d'une plénitude plus grande justement, parce que la plénitude de ses conditions matérielles n'est pas encore dégagée, en lui faisant face comme autant de puissances et de rapports sociaux, indépendants de lui. Mais *il est tout aussi ridicule d'aspirer à cette plénitude du passé que de vouloir en rester au total dénuement d'aujourd'hui* » (*Grundrisse*, 10/18, t. 1, p. 163).

C'est une seule et même cause qui a provoqué la débilité de l'individu moderne et la richesse omnilatérale de la société : la division capitaliste du travail. Déjà celle-ci amorce sa propre abolition en suscitant la concentration, la mobilité des travailleurs qui *tend* à surmonter leur unilatéralité, les opérations productives étant si simples que le « mécanicien » peut aussi bien produire des saucisses que des lames à raser. Le communisme abolira la division du travail en développant la formation scientifique et technique de tous pour permettre à l'homme de s'approprier toutes les richesses créées par le travail. Il ne s'agit donc pas de sauver l'individu morcelé et écrasé, mais de lui substituer l'homme social, ouvert sur le monde entier, s'identifiant à l'espèce humaine, et non s'en séparant pour s'en distinguer et se mettre en valeur aux dépens des autres et de l'espèce.

²⁸⁹ Cf. MARX, *le Capital* I, in *Werke* 23, p. 384 et 382.

sur la division du travail : « *Par hommes cultivés, dit-il dans sa Philosophie du droit, on doit d'abord entendre ceux qui peuvent faire tout ce que les autres font* »...

Tout l'ensemble de connaissances, de clairvoyance et de volonté que le paysan ou l'artisan indépendants peuvent développer, y compris à petite échelle, un peu comme le sauvage exerce tout art de la guerre à la façon d'une ruse personnelle, tout cela n'est plus maintenant requis que pour le tout de l'atelier. L'échelle des potentialités spirituelles de la production s'agrandit d'un côté parce que de beaucoup d'autres côtés elles disparaissent. Ce que les travailleurs partiels perdent se concentre face à eux, dans le capital. L'un des produits de la division manufacturière du travail est de leur opposer les potentialités spirituelles du procès matériel de production comme une propriété d'autrui et un pouvoir qui les domine. Ce processus de scission commence avec la coopération simple, là où le capitaliste représente face aux travailleurs singuliers l'unité et la volonté du corps de travail social. Il se développe dans la manufacture qui mutile l'ouvrier en en faisant un travailleur partiel. Il s'achève dans la grande industrie qui sépare la science, en tant que potentialité productive autonome du travail, et la met de force au service du capital.

La productivité croissante du capital s'exprime directement dans la masse croissante du temps de surtravail qu'il s'approprie ou, en d'autres termes, de la masse croissante de profit qui est masse de valeurs²⁹⁰. Cette masse de valeurs est non seulement croissante, mais une même quantité de valeurs se présente en une masse toujours plus grande de valeurs d'usage. Il y a donc (abstraction faite du salaire), augmentation du revenu de la société, de la partie qui n'est pas reconvertie de nouveau en capital, c'est-à-dire de la substance dont profitent la couche sociale qui ne participe pas directement à la production matérielle, ceux qui s'occupent des affaires relatives à la circulation (commerce, trafic monétaire), les oisifs qui ne font que consommer et la partie qui s'occupe des services dans la population. Cette seule dernière partie s'élève, par exemple, en Angleterre à un million de personnes de plus que tous les ouvriers employés dans les fabriques de

²⁹⁰ Cf. MARX, *Manuscrits économiques inédits (1861-1863)*, chapitre sur la *Division du travail*.

tissus et de filés qui représentent la première industrie du pays. Lorsque la société bourgeoise se détache de la féodale, toutes ces fractions non productives de la société diminuent fortement, mais elles se remettent à croître de nouveau démesurément à un stade ultérieur du capital, avec le luxe, la richesse et l'étalage des richesses. La classe ouvrière qui n'a rien à voir avec toute cette bande doit la nourrir et travailler pour elle qui ne participe pas directement à la production. La même chose vaut de l'armée.

Bien que la masse des ouvriers croisse en nombre absolu, elle baisse de manière relative au capital constant qui absorbe son travail et aussi à la partie de la population qui ne participe pas directement, voire pas du tout, à la production : « Au fur et à mesure qu'avance la société, étant donné que des perfectionnements toujours plus nombreux et efficaces accroissent la productivité de chaque ouvrier, le nombre de ceux qui travaillent diminue proportionnellement... La propriété s'accroît en raison des améliorations apportées aux moyens de production – *et son seul résultat devient la promotion de la paresse*. A mesure que croît la propriété, la société dispose d'une capacité supérieure de faire vivre les oisifs et d'une industrie improductive (de luxe) » (Piercy Ravenstone, *Thoughts on the Funding System, and its Effects*, London, 1824, p. 11-13).

Ce qui nous frappe dans la division du travail, comme dans toutes les formes de la production capitaliste, c'est son caractère antagonique ²⁹¹.

1. Dans la division du travail *au sein* de l'atelier, les ouvriers sont répartis quantitativement selon certains nombres relatifs tels que l'ensemble de la production et le produit des travaux combinés l'exigent – avec sévérité et ordre entre les diverses opérations. En revanche, si nous considérons l'ensemble de la société, – la division sociale du travail – il se trouve tantôt trop de producteurs dans une branche d'activité, tantôt dans une autre. La concurrence grâce à laquelle le prix de la marchandise monte ici au-dessus de la valeur et

²⁹¹ Cf. MARX, *Manuscrits économiques inédits (1861-1863)*, chapitre : *Digression sur le Travail Productif*.

descend là au-dessous d'elle nivelle constamment cette inégalité et disproportion, mais la reproduit constamment à une échelle plus grande. C'est l'oscillation des prix marchands due à la concurrence qui règle et fixe la distribution des masses de producteurs entre les branches de production déterminées, en suscitant sans cesse l'émigration et la migration dans les sphères de production particulières. La prétendue loi de l'offre et de la demande détermine les prix, d'une part, et en est déterminée elle-même d'autre part. Sans entrer dans le détail de la question, il saute aux yeux que cette distribution anarchique au sein de la société se distingue nettement de la distribution systématique et rigoureuse au sein de l'atelier.

2. Au sein de la société, un produit doit parcourir diverses branches d'affaires représentant pour lui de simples phases de sa production avant qu'il obtienne sa forme ultime, dans laquelle est finalement réalisée sa valeur d'usage. Ainsi, par exemple, la culture du lin, puis son filage et son tissage, dont l'un sert d'intermédiaire à l'autre pour réaliser à la fin un produit en coopération, au moyen *de la circulation de marchandise*²⁹². Le lin entre comme marchandise chez le fileur, le fil

²⁹² La division du travail *au sein de la société* qui se fonde au début sur le marché détermine ensuite celle qui règne *au sein de l'entreprise* où – en contradiction avec la loi mercantile fondamentale du capital – les ouvriers coopèrent pour produire selon les exigences de la valeur d'usage. En raison de sa nature foncièrement mercantile, le capital s'avère incapable de surmonter la division mercantile précapitaliste (où le tisserand échange son produit pour avoir, mettons, du pain), en dépit du fait qu'il a éliminé les métiers, réduit en moyenne le travail à un élément simple et mécanisé, voire a socialisé la production, puisqu'il tire ses matières premières et auxiliaires, ses procédés techniques, ses combinaisons du travail etc. du monde entier sur la base et en vue du marché mondial.

Le capital est incapable d'unifier la production entière à l'échelle de l'humanité en une seule et même entreprise, car il lui faudrait pour cela se dépouiller de sa forme mercantile *et perdre ainsi sa forme de capital constant*, celle-ci n'existant que parce qu'une entreprise vend à l'autre des machines, des installations productives, des matières premières et auxiliaires ; autrement il ne subsisterait plus que du travail ajouté : *le capital constant* serait égal à zéro, et le capitaliste s'avèrerait superflu : cf. MARX-ENGELS, *la Crise*, 10/18, p. 249-263. En effet, dès lors qu'au plan théorique on considère le capital général, abstrait, s'étendant à toute la société, il n'y a plus de capital constant, mais uniquement du travail et la plus-value se présente alors clairement comme du simple travail non payé. Ce qui apparaît, dans un cycle isolé, comme capital constant, détenu par le propriétaire de

comme marchandise chez le tisserand. C'est par la médiation de l'achat et de la vente de marchandises qu'est établie la connexion qui existe intérieurement – comme nécessité interne – entre ces branches de production gérées indépendamment les unes des autres.

En revanche, la division du travail au sein de la manufacture implique la combinaison *directe* des diverses opérations qui créent un produit déterminé²⁹³. Ce produit ne devient *marchandise* que comme résultat de ces opérations combinées. En revanche, la partie de produit que crée chaque opération parcellaire n'est pas une marchandise. Ici la coopération n'est pas médiatisée par le fait que le produit de l'un des procès entre à l'origine comme marchandise dans l'autre. C'est bien plutôt la combinaison *directe* des travaux qui est impliquée ici, afin que leur produit commun entre sur le marché comme marchandise.

3. ... Dans l'atelier, les différentes opérations sont systématiquement séparées selon un plan, et différents ouvriers y sont affectés suivant une règle qui se présente face à eux comme une loi coercitive, étrangère, qui leur est imposée du dehors. Face au travailleur indivi-

l'entreprise privée, n'est que le produit accumulé de travaux précédents, payés *et non payés*. Ce n'est que l'échange mercantile de capital à capital, d'entreprise à entreprise qui justifie les notions de capital fixe et constant, mais cela n'ajoute rien, aucune valeur au produit – au contraire. C'est la raison pour laquelle le communisme abolira l'autonomie des entreprises, et assignera centralement les moyens et matières de production ainsi que les forces de travail, selon les besoins non pas du marché, mais du développement des hommes.

²⁹³ Une fois éliminée la division du travail dans la société, on pourra s'appuyer sur la coopération, aujourd'hui encore aliénée, des ouvriers dans le procès de production déjà socialisé. La révolution communiste consiste dans l'acte politique de destruction des rapports monétaires et mercantiles de l'ensemble de la circulation bourgeoise (dans laquelle la valeur d'échange représente la médiation universelle organisée par les superstructures politiques et juridiques) et dans l'extension à toute la société des rapports de valeur d'usage qui sont d'ores et déjà en vigueur dans le procès de travail social avec la combinaison des diverses opérations productives.

Dans le procès de travail, comme dans la nature, les métabolismes naturels créent des valeurs d'usage plus nombreuses – par exemple, dix kilos de pommes de terre de semence deviennent cent kilos lors de la récolte – et toutes les opérations qui collaborent à ce résultat ignorent le principe mercantile de l'échange entre équivalents, qui préside à la division sociale du travail.

duel, la connexion des travaux combinés, leur unité, se présente aussi comme *volonté*, unité personnelle, commandement et surveillance générale du capitaliste ; de même que leur propre coopération ne leur apparaît pas comme leur action propre, leur existence propre, mais comme l'existence du capital qui les tient ensemble, une forme d'existence du capital dans le procès de travail. Dans la société, en revanche, la division du travail apparaît libre, c'est-à-dire ici *continue*, liée certes par une connexion interne, mais qui se présente autant comme le produit des circonstances que comme celui de l'arbitraire des producteurs de marchandises indépendants les uns des autres.

Si la division du travail – en tant que mode de production spécifiquement capitaliste – la division du travail au sein de l'atelier, s'oppose à la division du travail dans l'ensemble de la société, si elles sont essentiellement différentes, elles se conditionnent pourtant toutes deux réciproquement²⁹⁴. Cela signifie en fait que la grande industrie

²⁹⁴ La division technique du travail dans l'entreprise, indispensable pour développer pleinement le travail social capitaliste au-delà des étroitesse de la liberté et de l'autonomie du producteur parcellaire, conduit à ce bague qu'est l'entreprise moderne, à la décadence intellectuelle du travailleur, à la réduction en pièces de l'homme ravalé à une brute ou à une pièce de machine. Elle conduit au « despotisme dans l'entreprise » que le communisme brisera en brisant le système d'entreprises en tant qu'unités séparées ayant chacune une économie et un bilan séparés, et en réduisant au minimum le temps social de travail.

En détruisant ce despotisme et l'anarchie correspondant de la production et de la distribution dans la société, pour les remplacer par une organisation unique sur des bases rationnelles, en ôtant aux objets d'usage comme au travail leur caractère de marchandise, le communisme abolira finalement la division sociale du travail et ne liera plus toute sa vie, ni même pour toute une journée, aucun individu à la même fonction professionnelle. Il suffit pour cela que les producteurs soient formés dans tous les arts et sachent manier les diverses machines – aujourd'hui réduites à quelques lois fondamentales à la portée de tous – pour que l'individu devienne parfaitement mobile et capable de passer d'un procès technique de travail à l'autre : il faut donc avant tout reconquérir le temps libre pour cette formation universelle.

Pour ce qui concerne le processus historique par lequel le travail mutilé et rogné par la division du travail s'émancipe en homme social sachant faire tout ce que font les autres, cf. MARX-ENGELS, *la Critique de l'Education et de l'Enseignement*, PCM, p. 13-19. La mobilité et la formation polytech-

et la libre concurrence sont toutes deux des formes, des configurations de la production capitaliste qui se conditionnent mutuellement...

Il est clair 1/ que cette division du travail [dans l'atelier] présuppose la division sociale du travail. C'est seulement à partir de la particularisation du travail social développée dans l'échange des marchandises que les branches de travail se scindent de telle sorte que chaque branche particulière est ramenée au travail spécialisé au sein duquel peut alors avoir lieu la division au sein de ce travail spécialisé, son analyse. 2/ Il est tout aussi évident que la deuxième division du travail doit à l'inverse élargir la première de façon récurrente. *Premièrement*, dans la mesure où elle a en commun avec toutes les autres forces productives de viser à raccourcir le travail requis pour une valeur d'usage déterminée, donc de libérer du travail pour une nouvelle branche de travail social. *Deuxièmement*, et cela lui est spécifique, dans la mesure où elle peut, dans son analyse, diviser une spécialité de telle sorte que les différentes *composantes de la même valeur d'usage* sont désormais produites en tant que marchandises différentes et indépendantes les unes des autres²⁹⁵, ou encore dans la mesure où les *différentes sortes de la même valeur d'usage*, qui toutes autrefois revenaient à la même sphère de production, échoient désormais par l'analyse de chacune à différentes sphères de production.

nique qui réunit activité manuelle et intellectuelle en sont des éléments essentiels.

²⁹⁵ C'est parce que le capitalisme est foncièrement et irréversiblement mercantile qu'il tend de plus en plus à fragmenter les opérations de chaque procès technique en actes simples et en sphères de production indépendantes. Si le marché est assez vaste, s'il existe un large débouché, une opération simple peut s'autonomiser et se changer en une nouvelle marchandise, même s'il ne s'agit pas d'une nouvelle valeur d'usage. Par exemple, le boulanger produira pour une autre entreprise, ne faisant plus que la pâte qui entrera dans la confection de tartes ou de pizzas. Ceci démontre bien que la division du travail n'est pas dictée par les procédés techniques que rien n'empêcherait d'être unifiés du début à la fin si la société formait un seul et même travailleur social.

Au contraire, c'est la fonction commerciale qui l'emporte de plus en plus avec le gonflement de la stérile sphère de la circulation, alors que la force de travail est de plus en plus dévalorisée dans la production et qu'à la fin une machine pourra se substituer au geste humain. En somme, c'est l'échange sur le marché qui détermine la division croissante du travail dans la société et la fabrique.

Communisme mystifié dans le procès de travail ET de valorisation

[Retour à la table des matières](#)

Le capital, pas plus que l'argent, n'est un objet²⁹⁶. Dans l'un et dans l'autre, des rapports de production déterminés entre *individus* apparaissent comme des rapports se nouant entre *objets et individus*. Autrement dit, des rapports sociaux déterminés semblent être des *propriétés sociales naturelles* des objets...

La conversion de l'argent en capital s'articule en deux procès autonomes qui appartiennent à deux sphères absolument différentes et séparées l'une de l'autre. Le premier correspond à la sphère de la *circulation des marchandises* et se déroule donc sur le *marché* : c'est l'*achat-vente de la force de travail* ; le second, c'est l'*utilisation* ou la *consommation de la force de travail* achetée, autrement dit le *procès de production*. Dans le premier procès, le capitaliste et l'ouvrier se font face uniquement comme possesseurs de marchandises – de l'argent et de la force de travail. Leur transaction, comme celle de tous les acheteurs et vendeurs, est un échange d'équivalents. Dans le second, l'ouvrier opère, *pour un temps* comme élément vivant du capital : *la catégorie de l'échange mercantile en est tout à fait exclue*. En effet, avant même que la production commence, le capitaliste s'est approprié par l'achat tous les facteurs matériels et personnels de la

²⁹⁶ Cf. MARX, *un Chapitre inédit du Capital*, 10/18, p. 162-190, chapitre *Procès de circulation et procès de production*.

C'est l'opposition entre valeur d'usage et valeur d'échange qui fera sauter à la fin les rapports capitalistes de production : les produits perdant nécessairement, avec un développement considérable des forces productives, leur caractère de marchandises qui s'échangent contre équivalent, ils seront de nouveau créés pour leur seule *valeur d'usage*, leur utilité pour l'homme. Le capital mystifie les rapports en imposant à la valeur d'usage la forme mercantile pour pouvoir être reconnue en régime capitaliste.

Nous allons voir maintenant comment le capital mystifie le procès de travail, qui procède selon la valeur d'usage sur des valeurs d'usage, pour le comprimer dans les limites bornées de la valeur d'échange qui lui est inhérente, sans pouvoir brimer à la fin ces forces productives généreuses qui produisent sans équivalent ce que le capital transforme en surtravail.

production. Cependant, bien qu'existant indépendamment l'un de l'autre, ces deux procès se conditionnent réciproquement : le premier introduit le second, et celui-ci accomplit le premier.

Dans le premier procès – *l'achat et la vente de la force de travail* –, le capitaliste et l'ouvrier se manifestent uniquement comme acheteur et vendeur de marchandises. Ce qui distingue cependant l'ouvrier des autres vendeurs de marchandises, c'est la *nature particulière, la valeur d'usage spécifique*, de la marchandise qu'il vend ... encore et toujours, il est obligé de vendre sa propre force de travail qui devient ainsi marchandise.

En effet, en face de lui, il trouve à titre de propriété d'autrui toutes les conditions de production, les moyens de production aussi bien que les moyens de subsistance et l'argent. Bref, toute la *richesse objective* s'oppose à l'ouvrier comme propriété des possesseurs de ces marchandises...

L'homme ne peut vivre que s'il produit des moyens de subsistance, mais il ne peut les produire que s'il détient des moyens de production, conditions matérielles du travail. Il est facile de comprendre que si l'ouvrier est dépouillé des moyens de production, il l'est aussi des moyens de subsistance, de même qu'inversement, s'il est privé des moyens de subsistance, il ne peut créer ses moyens de production.

Ce qui d'emblée, dans le premier procès – avant même la transformation *réelle* de l'argent ou de la marchandise en capital – imprime aux conditions de travail le caractère de *capital*, ce n'est pas la nature de l'argent, des marchandises ou des valeurs d'usage matérielles en tant que moyens de subsistance et moyens de production ; c'est le fait que cet argent et ces marchandises, ces moyens de production et ces moyens de subsistance se dressent comme des puissances autonomes, personnifiées par leurs propriétaires en face de la *capacité de travail*, dépouillée de toute richesse matérielle ; le fait que les conditions matérielles, indispensables à la réalisation du travail, soient *étrangères (entfremdet)* à l'ouvrier et, qui plus est, apparaissent comme des *fétiches* doués d'une volonté et d'une âme propres ; le fait enfin, que des *marchandises* figurent comme acheteuses de personnes.

En réalité, l'acheteur de la capacité de travail n'est que la personification du travail *objectivé*, dont une fraction est cédée à l'ouvrier sous forme de moyens de subsistance pour que la force vivante du

travail s'incorpore à l'autre fraction, et qu'au moyen de cette incorporation, le capital se conserve toute entier et croisse même au-delà de sa masse initiale.

Ce n'est pas l'ouvrier qui acquiert les moyens de subsistance et de production, ce sont les moyens de subsistance qui achètent l'ouvrier, afin d'incorporer sa force de travail aux moyens de production.

Les *moyens de subsistance* sont la forme matérielle particulière d'un capital qui existe en face de l'ouvrier, avant que celui-ci ne les acquière par la vente de sa capacité de travail. Ainsi, lorsque commence le procès de production, la force de travail est déjà vendue, et les moyens de subsistance sont déjà passés – *de jure* du moins – dans le fonds de consommation de l'ouvrier. Comme on le voit, ces moyens de subsistance ne constituent pas un élément de procès de travail. Celui-ci – outre l'activité de la force de travail – n'exige rien d'autre que la matière et les moyens de travail...

Avec la *valeur d'échange* de son salaire (valeur de sa force de travail-marchandise), l'ouvrier achète les moyens de subsistance entrant dans sa consommation ; la portion du capital dépensée en salaire apparaît donc formellement comme n'appartenant plus au capitaliste, mais à l'ouvrier. Mais la *valeur d'usage* de cette marchandise (les *moyens de subsistance*) revêt, avant l'entrée dans le procès de production, une forme tout différente de celle qu'elle revêt au sein de ce procès où elle devient force de travail en activité, travail vivant créateur...

A présent, une partie de la *valeur d'usage* sous laquelle apparaît le capital au sein du procès de production, c'est la *force de travail vivante*, qui plus est, c'est la capacité de travail tout à fait spécifique qui est *adaptée à la valeur d'usage* particulière des moyens de production et de la matière première à transformer. La force de travail vivante est la faculté de travail qui opère utilement et change les moyens de production en éléments (moments) matériels de son activité, en transformant la forme primitive de leur valeur d'usage en la forme nouvelle du produit. C'est ainsi que les valeurs d'usage subissent, au sein du procès de travail, une authentique métamorphose de nature mécanique, chimique ou physique.

Dans la marchandise, la valeur d'usage n'est rien d'autre qu'un objet donné ayant telle ou telle propriété. A présent, dans le procès de

travail il y a transformation en une valeur d'usage nouvelle plus grande (produit) des objets (valeurs d'usage) qui ont servi au travail vivant, activité créatrice, de matières premières et de moyens de travail. L'une des parties du capital – la force de travail, et grâce à elle le capital tout entier – se transforme en une grandeur variable, non pas du fait de l'argent (grandeur de valeur constante) ou des moyens de subsistance qui peuvent le figurer et sont également des valeurs constantes, mais de l'échange d'un élément – la faculté de travail vivante – dont la valeur d'usage crée un produit plus grand qui est transformé en valeur sur le marché.

En toute occurrence, cet élément variable entre, comme facteur, dans le procès de production et présente une grandeur fluide, en devenir, donc une grandeur aux limites variables, et nullement une grandeur devenue fixe...

Du point de vue personnel et réel, le travail est la fonction de l'ouvrier et non du capitaliste. Du point de vue de l'échange, l'ouvrier représente pour le capitaliste *ce qu'il en obtient* dans le procès de travail, et non ce qu'il est (moyens de subsistance) dans le procès de l'échange en face du capitaliste...

Dans le procès de travail, l'ouvrier comme tel entre avec les moyens de production en un rapport normal et *actif*, déterminé simplement par la nature et le but du travail. Il les approprie et les traite en simples moyens et matières du travail, si bien qu'ils cessent d'exister à part, tournés qu'ils étaient sur eux-mêmes et doués d'une âme propre ; bref, ils ne sont plus séparés du travail. A présent, le travail est rétabli dans son union avec les conditions objectives qui sont la simple matière et les organes de son activité créatrice. La peau que l'ouvrier tanne, il la traite comme pur objet de son activité productive, et non comme capital : il ne tanne pas la peau du capitaliste²⁹⁷.

²⁹⁷ Dans le livre I du *Capital* (Ed. Sociales, t. 1, p. 303), cette formule est traduite comme suit : « *Dans une tannerie, par exemple, il tanne le cuir, non le capital* ».

En somme, dans le procès de production toutes les opérations sont effectuées conformément à la *valeur d'usage*, à l'efficacité et l'utilité les meilleures pour transformer la matière première en produit, tandis que tous les rapports et métamorphoses dans la société capitaliste sont effectuées au moyen de l'*échange* mercantile, de l'argent, forme sociale qui convient au monde bourgeois. Il saute aux yeux que cette forme mercantile, capitaliste,

Pour autant que le procès de production n'est que *procès de travail*, l'ouvrier y consomme les moyens de production comme de simples *aliments* du travail ; en revanche, pour autant qu'il est aussi procès de valorisation, le capitalisme y consomme la force de travail de l'ouvrier, en s'appropriant le travail vivant comme sang vital du capital. La matière première ne sert qu'à absorber le travail d'autrui, l'instrument de travail faisant office de conducteur, de véhicule de ce procès d'absorption. En incorporant à ses éléments matériels la force de travail vivante, le capital devient un monstre animé, et se met à agir « comme s'il était possédé par l'amour ».

Pour le socialisme, qui veut émanciper la force de travail humaine de sa condition actuelle de *marchandise*, il est de la plus haute importance de se rendre compte que le travail n'a pas, ne peut pas avoir de valeur²⁹⁸ ...De cette compréhension suit encore l'idée que la répartition, pour autant qu'elle sera régie par des préoccupations purement économiques, se règlera sur l'intérêt de la production, et que la production sera le plus favorisée par un mode de répartition permettant à *tous* les membres de la société de développer, de maintenir et d'exercer leurs facultés autant que possible dans tous les sens...

Seule une société qui fait engrener harmonieusement ses forces productives l'une dans l'autre selon un grand plan unique peut permettre à l'industrie de s'installer à travers tout le pays, avec cette dispersion qui est la plus convenable à son propre développement et au maintien ou au développement des autres éléments de la production...

Déjà l'industrie capitaliste s'est rendue relativement libre des barrières locales que représentaient les lieux de production de ses matières premières. L'industrie textile, par exemple, travaille des matières premières importées en grandes quantités. Les minerais de fer

qui marque – à l'entrée et à la sortie de la production et dans toutes les relations sociales non productives – de son sceau les conditions matérielles et intellectuelles des hommes, peut parfaitement être éliminée – en tant que produit historique artificiel, de création purement sociale – et remplacé par une autre forme qui régule de façon bien meilleure tout l'ensemble du métabolisme social, d'autant plus qu'il est démontré que le procès de production se passe d'ores et déjà des rapports mercantiles.

²⁹⁸ Cf. ENGELS, [Antidühring](#) in *Werke* 20, p. 186, 276.

espagnols sont travaillés en Angleterre et en Allemagne, les minerais de cuivre d'Espagne et d'Amérique du Sud en Angleterre. Chaque bassin charbonnier fournit en combustible bien au-delà de ses limites une périphérie industrielle qui croît d'année en année. Sur toutes les côtes d'Europe, les machines à vapeur sont actionnées par du charbon anglais et, çà et là, allemand et belge.

Lorsqu'elle sera libérée des entraves de la production capitaliste, la société pourra aller bien plus loin encore. En produisant une race de producteurs *formés dans TOUS les domaines* et s'étant assimilé les bases scientifiques de toute la production industrielle, dont chacun aura parcouru dans la pratique toute une série de branches productives *d'un bout à l'autre*, elle suscite une nouvelle force productive qui compensera très largement le travail exigé pour le transport à plus grande distance des matières premières ou des combustibles ²⁹⁹.

²⁹⁹ Il saute aux yeux que la division du travail *dans la société* qui s'effectue au moyen de l'échange sur le marché, avec l'argent, conditionne la division technique du travail à laquelle les ouvriers sont soumis dans la production, qui fonctionne déjà selon la valeur d'usage. Cela veut dire que le procès de travail lui-même doit être bouleversé de fond en comble, puisque la société ne peut s'émanciper sans émanciper chaque individu de la mutilante fragmentation des tâches dans le procès de travail.

Engels montre ici que l'argument des *éventuelles* pertes liées à la suppression de la division du travail ne peut plus être opposé au communisme : « *Il n'est pas vrai que la suppression de l'ancienne division du travail soit une revendication uniquement réalisable aux dépens de la productivité du travail. Elle est au contraire devenue une condition de la production elle-même, du fait de la grande industrie* » (*Antidühring*, p. 274).

La *coopération* ne pourra être réappropriée par les travailleurs, dans l'atelier comme dans la société, qu'à partir du moment où la valeur d'usage, l'utilité et le besoin des hommes, auront évincé la valeur d'échange, l'argent et le marché, et avec eux, l'antagonisme entre les entreprises concurrentes, aux comptes mercantiles *autonomes*. Telle est la condition pour que la répartition des forces productives soit réalisée de façon humaine à toutes les échelles.

La base productive pour la société communiste existe donc bien *dans le sein* de la production capitaliste. Il ne s'agit pas de construire le communisme, mais de détruire les rapports mercantiles pour permettre l'essor d'une coopération entre tous les hommes aussi bien à l'échelle de la production qu'à celle de la distribution.

Abolition de la division du travail par sa propre dialectique

[Retour à la table des matières](#)

La manufacture est – par opposition à l’atelier mécanique ou la fabrique – le mode de production ou la forme d’industrie qui correspond spécifiquement à la division du travail³⁰⁰. Elle apparaît de façon autonome comme la forme *la plus développée* du mode de production capitaliste, avant l’invention de la machinerie proprement dite (bien qu’elle connaisse déjà l’emploi de machines et notamment de capital fixe)...

Le procès de travail n’est pas encore disséqué en ses parties constitutives indépendamment de l’ouvrier qui l’effectue ; mais dans le système des machines, l’organisme décompose un procédé en le réduisant à ses principes constitutifs et en soumettant l’exécution de toutes ces parties à une machine automatique, et l’on peut ensuite confier toutes ces opérations élémentaires à une personne douée d’une capacité tout à fait ordinaire, après l’avoir soumise à un bref essai.

La manufacture ne pouvait ni s’emparer de la production sociale dans toute son ampleur, ni la révolutionner dans toute sa profondeur³⁰¹. Comme œuvre d’art économique, elle culminait sur la large base des corps de métiers des villes et de leur corollaire, l’industrie domestique des campagnes. Cependant dès qu’elle atteignit un certain niveau de développement, sa base technique entra en conflit avec les besoins de la production qu’elle avait elle-même créés.

Une de ses créations les plus parfaites fut l’atelier de production des instruments de travail, et notamment de l’appareillage mécanique complexe déjà employé dans certaines manufactures : « *A l’aube du machinisme, dit Ure, un tel atelier offrait à l’œil la division des travaux dans leurs multiples gradations – la lime, le foret, le tour,*

³⁰⁰ Cf. MARX, *Manuscrits inédits du Capital (1861-1863)*, chapitre : *la Division du travail*.

³⁰¹ Cf. MARX, *le Capital I*, in *Werke* 23, p. 390, 407.

avaient chacun leurs ouvriers hiérarchiquement organisés par ordre d'habileté » (*Philosophie des Manufactures*, p. 21).

Cet atelier, produit de la division du travail manufacturière engendra à son tour les *machines*. Celles-ci éliminèrent l'activité des métiers comme principe régulateur de la production sociale. C'est ainsi que le capital a lui-même balayé toute justification technique d'annexer à vie l'ouvrier à une fonction de détail, tandis que tombaient les entraves que ce même principe posait encore à la domination du capital...

Les moyens de travail acquièrent dans la machinerie une existence matérielle qui détermine la substitution de la force humaine par des forces naturelles, et celui de la routine par la science. Dans la manufacture, la structuration du procès de travail social est purement subjective, étant combinaison d'ouvriers parcellaires. En revanche, dans le système des machines la grande industrie tient un organisme de production tout à fait objectif ou impersonnel que l'ouvrier trouve déjà en face de lui comme condition matérielle toute prête de son travail. Dans la coopération simple, et même dans celle caractérisée par la division du travail, c'est toujours plus ou moins fortuitement que l'ouvrier isolé est évincé par le travailleur collectif. Or, à quelques exceptions près, *le système des machines n'opère que si le travail est d'ores et déjà collectif ou socialisé*. Le caractère coopératif du procès de travail devient donc désormais une nécessité technique dictée par la nature même de l'instrument du travail.

Ure, qui est le Pindare de la fabrique automatique, la décrit comme « *la coopération de différentes classes d'ouvriers, adultes et non adultes, qui surveillent avec diligence et assiduité un système de machinerie productive, mis continuellement en action par une force centrale (premier moteur)* » ; et d'autre part, comme « *un énorme automate composé d'une infinité d'organes mécaniques et auto-conscients qui opèrent de concert et sans interruption en vue de produire un seul et même objet, tous ces organes étant subordonnés à une force motrice qui se meut d'elle-même* »³⁰².

³⁰² Cf. MARX, *le Capital* I, in *Werke* 23, p. 441- 445.

Or, ces deux définitions ne sont nullement identiques. Dans l'une, le *travailleur collectif combiné*, le *corps social de travail* apparaît comme le sujet dominant et l'automate mécanique comme l'objet ; dans l'autre, c'est l'automate lui-même qui est le sujet, les ouvriers, organes conscients, sont simplement adjoints à ses organes inconscients et subordonnés avec eux à la force motrice centrale. La première définition s'applique à toute utilisation en grand de la machinerie ; la seconde caractérise son utilisation capitaliste, et donc le système moderne de la fabrique...

Avec l'outil de travail, c'est aussi la virtuosité à le manier qui passe de l'ouvrier à la machine. La capacité de production de l'outil est affranchi des limites humaines de la force de travail. Ainsi se trouve supprimée la base technique sur laquelle reposait la division du travail dans la manufacture...

L'utilisation des machines supprime la nécessité propre à l'exploitation manufacturière de fixer la distribution des ouvriers par une appropriation permanente des mêmes ouvriers à la même fonction. Etant donné que le mouvement global de la fabrique ne part pas de l'ouvrier, mais de la machine il peut y avoir un changement constant de personnes sans interruption du procès de travail. Ure le reconnaît. Selon lui, les ouvriers « *peuvent être déplacés en cas de nécessité d'une machine à l'autre selon la volonté du responsable* », et il triomphe : « *un tel changement est en contradiction manifeste avec la vieille routine qui divise le travail et assigne à tel ouvrier la tâche de façonner la tête d'une épingle, et à tel autre, celle d'en aiguiser la pointe* » (p. 22). Il aurait dû se demander plutôt pourquoi cette « vieille routine » n'est abandonnée qu'en « cas d'urgence » dans la fabrique automatique...

Bien que du point de vue technique la machinerie fiche en l'air l'ancien système de division du travail, celui-ci a d'abord continué à se traîner dans la fabrique, par habitude, comme tradition héritée de la manufacture, pour ensuite être reproduit et consolidé par le capital, sous une forme encore plus écœurante, comme moyen d'exploitation de la force de travail. De la spécialité consistant à manier toute sa vie un outil partiel, on a fait celle de servir toute sa vie une machine partielle. On abuse de la machinerie pour transformer l'ouvrier, dès l'enfance, en partie d'une machine partielle.

Si la nature même de la grande industrie nécessite le changement dans le travail, la fluidité des fonctions, la mobilité universelle du travailleur, elle reproduit d'autre part, sous sa forme capitaliste, l'ancienne division du travail avec ses particularités ossifiées³⁰³.

Cette contradiction absolue entre les nécessités techniques de la grande industrie et les caractères sociaux qu'elle revêt sous le régime capitaliste finit par détruire toutes les garanties de vie du travailleur, toujours menacé de se voir retirer, avec le moyen de travail les moyens d'existence et d'être rendu lui-même superflu par la suppression de sa fonction parcellaire; nous savons aussi que cet antagonisme fait naître la monstruosité d'une armée industrielle de réserve, tenue dans la misère, afin d'être toujours disponible pour la demande capitaliste; qu'il aboutit aux hécatombes périodiques de la classe ouvrière, à la dilapidation la plus effrénée des forces de travail et aux ravages de l'anarchie sociale, qui fait de chaque progrès économique une calamité publique. C'est là le côté négatif.

Mais si la variation dans le travail ne s'impose encore qu'à la façon d'une loi physique, dont l'action, en se heurtant partout à des obstacles, les brise aveuglément, les catastrophes mêmes que fait naître la grande industrie imposent la nécessité de reconnaître le travail varié et, par conséquent, le plus grand développement possible des diverses aptitudes du travailleur, comme une loi universelle de la production sociale, et il faut à tout prix que les circonstances s'adaptent au fonctionnement normal de cette loi. C'est une question de vie ou de mort. Oui, la grande industrie oblige la société sous peine de mort à remplacer l'individu morcelé, porte-douleur d'une fonction productive de détail, par l'individu intégral qui sache tenir tête aux exigences les plus diversifiées du travail et ne donne, *dans des fonctions alternées*, qu'un libre essor à la diversité de ses capacités naturelles ou acquises.

³⁰³ Cf. MARX, *le Capital I*, Ed. Sociales, t. 2, p.165-166.

Dans ce passage, Marx nous donne une grande leçon de dialectique. Le capital prépare paradoxalement la société communiste par des catastrophes toujours plus amples. Ces contradictions développées au maximum sont synonyme de guerre civile et révolution.

La division du travail, née de la manufacture, se répète *au sein* de l'atelier mécanisé, mais à une échelle bien plus réduite ; par ailleurs, l'atelier mécanisé met en pièces les principes les plus essentiels de la manufacture reposant sur la division du travail ³⁰⁴. Enfin, l'utilisation de la machinerie accroît la division du travail au sein de la société et multiplie les échanges entre les branches d'affaires particulières et les sphères de production indépendantes ³⁰⁵.

³⁰⁴ Cf. MARX, *Manuscrits inédits du Capital (1861-1863)*, chapitre : *Machinerie*.

³⁰⁵ Cette division croissante du travail dans la société aggrave l'anarchie de la production qui jure avec la réglementation et l'économie si strictes dans les entreprises. Le *gaspillage* social énorme qui résulte de ce contraste toujours plus grand trouve sa source dans le fait que le capital est forcé de maintenir la séparation entre les entreprises autonomes – au sein desquelles s'exacerbe le *pillage* de la force de travail des ouvriers. Ces entreprises qui développent leur activité dans les secteurs les plus divers de la production connaissent des mouvements économiques aussi très divers. Ce sont les mouvements de l'argent qui répondent à ces déséquilibres, d'où la nécessité de l'argent pour la production dans le capitalisme – et c'est là d'ailleurs où il fonctionne comme capital. L'argent ne garantit pas la rétribution du salaire, pas plus qu'il n'assure l'*économie* la meilleure de la production comme complexe social, mais il donne une continuité de marche à l'entreprise locale et particulière – d'où le rôle croissant de la finance dans l'industrie à mesure que le capital se développe.

Abolir la monnaie et le marché reviendrait donc à éliminer les barrières qui séparent les entreprises qui se concurrencent ou font des affaires ensemble (ce qui revient au même puisqu'elles cherchent toujours à gagner sur le dos des autres). Mais cela implique d'unifier la production, c'est-à-dire collectiviser progressivement l'économie et la distribution à l'échelle mondiale – ce serait le communisme. Il n'en faut pas moins, n'en déplaise aux ouvriéristes, pour débarrasser l'humanité des stigmates de la division du travail, et cela passe, répétons-le, par une révolution dont l'épicentre n'est pas l'entreprise, mais la société civile et politique.

Abolition du capital-argent

[Retour à la table des matières](#)

Nous étudierons le capital-argent considéré comme composant du capital social total ³⁰⁶.

Au cours de l'étude de la rotation du capital individuel, le capital-argent est apparu sous deux aspects.

Premièrement : c'est sous cette forme que tout capital individuel entre en scène et inaugure son procès de capital. Il apparaît donc comme le *primus motor* [moteur premier] qui donne l'impulsion au procès tout entier.

Deuxièmement : selon la durée de la période de rotation et le rapport réciproque de ses deux composants, période de travail et période

³⁰⁶ Cf. MARX, *le Capital II*, in *Werke* 24, p. 354-358.

Dans ce passage, Marx fait une incursion dans le stade inférieur du socialisme pour montrer comment celui-ci supplée à l'argent qui, dans le capitalisme, constitue le moyen par excellence d'échange entre les entreprises de toutes tailles dont le temps de rotation ou de reproduction est très variable, les unes tournant dix fois par an et d'autres une fois en 5, voire 10 ans (selon la nature du procès de travail, il faut attendre 1 an pour récolter le blé, tandis qu'une table est fabriquée en 1 jour) – ce qui implique l'intervention de l'argent en attendant que l'entreprise puisse vendre son produit après une si longue immobilisation de son capital dans la production.

Pour calculer l'ampleur des productions ou branches d'activités qu'il faut développer ou diminuer selon les besoins à satisfaire, la société – *et elle seule en est capable* parce qu'elle a surmonté toutes les limitations de classe et d'entreprise, etc. – n'emploiera plus les critères de la valeur ou des mesures monétaires. Elle comptera et évaluera tout sur la base purement physique de la force de travail (temps) et de la valeur d'usage (utilité).

Marx analyse le rôle du capital-argent dans la régulation et distorsion des mouvements économiques plus ou moins amples liés à la reproduction du capital. En effet, dans l'économie capitaliste les entreprises (capitiaux productifs) sont autonomes et en concurrence tout comme les diverses sphères de la production (agriculture, chimie, sidérurgie, etc. etc.). C'est dans cette organisation surannée en entreprises, en contraste avec cette production hautement socialisée et concentrée, que prennent leur origine les perturbations propres à la sphère financière (spéculations, krach, inflation, etc.).

de circulation, l'élément de la valeur-capital avancée, qui doit être sans cesse avancé et renouvelé sous la forme argent, varie en fonction du capital productif qu'il met en mouvement, c'est-à-dire en fonction de l'échelle de production ininterrompue. Mais, quel que soit ce rapport, en toutes circonstances la portion de la valeur-capital en mouvement, qui peut remplir constamment la fonction de capital productif, a pour limite la portion de valeur-capital avancée, qui doit toujours exister sous la forme argent à côté du capital productif. Il ne s'agit ici que de la rotation normale, d'une moyenne abstraite. Nous avons fait abstraction d'apports supplémentaires de capital-argent destinés à compenser des arrêts dans la circulation.

Sur le premier point : la production de marchandises suppose leur circulation et la circulation des marchandises suppose que la marchandise se présente sous forme d'argent, c'est-à-dire qu'elle suppose la circulation de l'argent ; le dédoublement de la marchandise en marchandise et argent est une loi de la manifestation du produit comme marchandise. De même, la production capitaliste suppose, tant au point de vue social qu'individuel, le capital sous forme monétaire ou capital-argent comme *primus motor* pour toute nouvelle affaire à ses débuts et comme moteur permanent. Le capital circulant, en particulier, suppose l'apparition toujours renouvelée, à intervalles assez brefs, de capital-argent comme moteur. Toute la valeur-capital avancée, c'est-à-dire tous les éléments du capital consistant en marchandises : force de travail, moyens de travail et matériaux de production, doivent faire l'objet d'achats sans cesse renouvelés à l'aide d'argent. Ce qui est dit ici du capital individuel vaut pour le capital social qui fonctionne simplement sous la forme de nombreux capitaux individuels.

Suivant la durée de la période de rotation, il faut une masse plus ou moins grande de capital monétaire pour mettre en mouvement le capital productif³⁰⁷. Par ailleurs, comme cette période de rotation se divise

³⁰⁷ Tout ce qui ne touche pas directement le procès de production qu'il organise avec le maximum de rigueur et d'efficacité dans le cadre de l'entreprise, le capital ne fait que le gêner plus ou moins. Marx en trouve la raison dans la contradiction fondamentale qui sera fatale au capital : la production socialisée s'oppose de plus en plus à la distribution ou appropriation privée. Or,

en temps de travail et en temps de circulation, il faut un capital plus grand sous forme monétaire pour la période où il est latent ou en suspens.

Dans la mesure où la période de rotation est déterminée par la durée de la période de travail, elle est – toutes les autres conditions étant égales – fixée par la nature matérielle du procès de production, et non par la forme sociale qui lui est spécifique. Cependant, sur la base de la production capitaliste, des opérations plus amples et de durée relativement longue nécessitent des avances de capital sous forme monétaire en grande quantité et à long terme. Dans de tels secteurs, la production dépend donc des limites dans lesquelles tel ou tel capitaliste dispose de capital monétaire. Cette limite est rompue par le système du crédit et les associations qui s’y rattachent – par exemple, les sociétés par actions. Des perturbations sur le marché monétaire paralysent donc l’activité de telles entreprises qui, elles-mêmes, provoquent des perturbations sur le marché monétaire.

Considérons un instant la question [de la rotation du capital variable] au niveau de la société³⁰⁸. Mettons qu’un ouvrier touche 1 £ par semaine pour 10 heures de travail par jour. Dans la section du capital à rotation longue comme dans celle à rotations brèves, 100 ouvriers sont employés pendant l’année... Dans les deux secteurs, cette force de travail est fixée à une tâche, et la société ne peut en disposer ailleurs. Pour autant la chose est la même pour la société : dans les deux secteurs, les 100 ouvriers touchent un salaire annuel de 5.000 £ (ou 10.000 pour les 200 ouvriers réunis) et soustraient à la société des moyens de subsistance pour cette somme. Sous cet aspect encore, la chose est toujours la même pour la société puisque dans les deux cas les ouvriers payés chaque semaine soustraient à la société les moyens de subsistance contre lesquels ils jettent, dans les deux cas également, l’équivalent monétaire semaine après semaine dans la circulation.

c’est celle-ci qu’éliminera en priorité le prolétariat révolutionnaire pour développer la société communiste, car c’est le secteur de la répartition qui est la source de tous les maux, avec l’argent, le marché et la marchandise: « *La distribution est la puissance en action de la propriété privée* » (Marx, *Théories sur la plus-value*, in *Werke* 26/2, p. 110).

³⁰⁸ Cf. MARX, *le Capital* II, in *Werke* 24, p. 315-337.

Mais voici où commence la différence : 1. L'argent que l'ouvrier de la section à rotation courte jette dans la circulation n'est pas seulement – comme pour l'ouvrier de l'autre section – la forme argent de la valeur de sa force de travail, c'est-à-dire moyen de paiement pour le travail qu'il a déjà fourni puisque, dès la deuxième période de rotation après le démarrage de l'entreprise, c'est la forme argent de *la valeur qu'il a lui-même produite* (soit le prix de sa force de travail + la plus-value) au cours de la première période de rotation et qui sert à payer son travail au cours de la seconde. Il n'en est pas du tout de même pour l'ouvrier de la section à rotation longue du capital. Pour l'ouvrier de cette section, l'argent qu'il touche est certes moyen de paiement pour le travail qu'il a déjà fourni, mais son travail n'est pas payé par son *propre produit transformé en argent* (par la forme argent de la valeur qu'il a lui-même produite). Cela ne peut se faire qu'à partir de la seconde année lorsque l'ouvrier de la section à rotation longue est payé sur le produit de l'année précédente alors converti en valeur monétaire.

Or, il se trouve que plus est courte la période de rotation – c'est-à-dire plus sont brefs les intervalles entre les échéances de sa reproduction dans l'année –, et plus rapidement la partie variable du capital anticipé au début par le capitaliste sous forme monétaire se convertit en forme argent du produit (qui inclut la plus-value) créé par l'ouvrier pour remplacer ce capital variable. En conséquence : plus court est le temps pour lequel le capitaliste est forcé d'avancer de l'argent sur ses propres fonds, plus faible est le capital qu'il avance par rapport au volume atteint par la production, de sorte que plus grande est comparativement la masse de plus-value qu'à un taux donné il retire chaque année puisqu'il peut acheter plus fréquemment la force de travail de l'ouvrier avec l'argent tiré de la vente de la valeur produite par l'ouvrier lui-même et mettre en mouvement son travail.

Pour une échelle donnée de la production, la grandeur absolue du capital variable sous forme argent (comme du reste aussi du capital circulant en général) diminue en proportion du raccourcissement de la période de rotation tandis que le taux annuel de plus-value augmente. Or, pour un volume donné du capital anticipé, l'échelle de la production augmente. En conséquence, pour un taux de plus-value donné, la masse absolue de la plus-value produite en une période de rotation augmente aussi et, du même coup, s'élève le taux annuel de la plus-

value par suite du raccourcissement des périodes de reproduction. De toute l'étude précédente il résulte en général que selon la durée variable de la période de rotation, il faut anticiper un volume tout à fait variable de capital-argent pour mettre en œuvre dans la production une même masse de capital circulant et de travail, à degré égal d'exploitation ouvrière³⁰⁹.

2. Et cela se rattache à la première différence – dans l'une comme l'autre des deux sections, l'ouvrier paie les moyens de subsistance qu'il acquiert avec le capital variable, devenu simple moyen de circulation entre ses mains. Ce n'est pas qu'il soustraie simplement du blé, par exemple, au marché, il le remplace par un équivalent en argent. Or, pour ce qui est de l'ouvrier de la section à rotation longue, l'argent qui sert à retirer les moyens de subsistance du marché et à les payer n'a pas – comme pour l'ouvrier de l'autre section – la forme monétaire d'un produit jeté par lui sur le marché au cours de l'année ; il fournit certes de l'argent au vendeur de ses moyens de subsistance, mais non pas de la marchandise – moyens de production ou de subsistance – que le vendeur puisse acheter avec l'argent reçu – ce qui était en revanche le cas pour l'ouvrier de la section à rotation brève.

En somme, on retire au marché de la force de travail des moyens de subsistance pour elle, du capital fixe sous la forme de moyens de travail, des matières de production – et, pour les remplacer, on jette

³⁰⁹ Chaque entreprise devant être rentable en privé, l'argent doit lui être avancé (crédit) pour lui permettre d'attendre jusqu'au moment – parfois fort long – où le produit fabriqué devient marchandise, étant commercialisé.

La spéculation peut alors lancer de grandes quantités d'argent dans des travaux à long terme aux dépens de la production de moyens de subsistance ; de plus, avec ses bénéfices rapides qui engraisent une poignée de parasites, la spéculation suscite une expansion de la section dédiée à la jouissance des classes privilégiées dont les revenus augmentent, encore aux dépens de la production de moyens de subsistance de ceux qui produisent. Dans ce passage, nous considérons le premier cas (gonflement de la section des moyens de production), et nous aborderons dans le passage suivant le second cas (section du luxe).

Suite à ces manipulations, la production capitaliste perd donc complètement de vue la valeur d'usage, les besoins essentiels des masses, pour développer la *sphère du capital* (production des moyens de production et des moyens de luxe). Le capital devient toujours plus affairiste et se gangrène – aux dépens de sa source vive, le travail.

sur le marché un équivalent en argent. Cependant, dans l'année, nul produit n'arrive sur le marché pour remplacer les éléments matériels du capital productif qu'on lui a soustraits ³¹⁰.

Supposons qu'au lieu d'être capitaliste, la société soit communiste : tout d'abord, il n'y a plus de capital-argent, ni donc les déguisements des transactions introduits par son truchement. La chose se réduit simplement à ceci : la société doit calculer d'avance la quantité physique de travail, de moyens de production et de subsistance qu'elle peut, sans aucun dommage, employer à des branches d'activité, telles par exemple la construction de chemins de fer qui pendant un temps assez long – un an ou même davantage – ne fournissent ni moyens de production ou de subsistance, ni effet utile quelconque, mais au contraire enlèvent à la production annuelle totale du travail, des moyens de production et de subsistance.

En revanche, dans la société capitaliste où la raison sociale ne s'affirme qu'après coup, de graves perturbations peuvent et doivent se produire sans cesse. D'une part, il s'exerce une pression sur le marché

³¹⁰ Ce n'est pas que le capital à rotations brèves soit moins antisocial que celui à rotation longue. Le premier, dont les produits sont rapidement commercialisables, poussera par son accumulation frénétique à forcer avant tout la consommation des riches ou des aristocratisés (ouvriers) qui *consommeront pour consommer*. Tandis que le capital à rotation longue surproduira toutes sortes de travaux publics (Concorde et Mirage, abattoirs géants et infrastructures sidérurgiques jamais utilisés, etc. etc.) et absorbera massivement forces de travail, machines, installations productives, matières premières, etc. détournées des productions utiles pour les masses pauvres, parce que *l'on produit pour produire*. Bref, les productions dilapidatrices se développent aussi bien dans l'une et l'autre des deux sections qui se complètent dans l'anarchie ruineuse de la production.

Dans ces conditions, le capitalisme sénile dégénère toujours plus, *après avoir sacrifié la valeur d'usage à la valeur d'échange*, les besoins essentiels de l'humanité à l'argent et à son corollaire le profit. L'économie drastique de matières premières, de machines et de forces de travail *à l'intérieur de l'entreprise* jure, de manière éclatante, avec le gaspillage effréné *dans la société*, et jusque dans les plans de production bourgeois qui prévoient de fabriquer tel produit plutôt qu'un autre dans l'enfer de l'entreprise rationalisée. Le caractère nettement antisocial de la production prouve que le capital a fait son temps et doit être évincé : c'est une question de survie pour l'humanité qui a faim, et voit en face d'elle la production dilapider les ressources et richesses existantes.

financier alors qu'à l'inverse les facilités offertes sur le marché financier suscitent en masse des entreprises spéculatives, soit précisément les conditions qui pèseront plus tard sur le marché. Le marché financier est soumis à des pressions parce qu'il faut en permanence, pour un temps assez long, des avances de capital-argent sur une grande échelle. A cela s'ajoute que les industriels et les commerçants lancent sans cesse dans la spéculation sur les chemins de fer, etc. le capital monétaire nécessaire pour mettre en œuvre leur propre industrie et le remplacent par des emprunts contractés sur le marché financier. D'autre part, le capital productif disponible de la société est lui aussi soumis à des pressions. Du fait que l'on soustrait sans cesse au marché des éléments du capital productif en lui substituant un équivalent purement monétaire, la demande solvable s'accroît sans fournir aucun élément à l'offre. Il s'ensuit une hausse des prix pour les moyens de subsistance aussi bien que pour les matières de production. Il s'y ajoute des transferts considérables de capital tant que dure la spéculation. Une bande d'escrocs, de promoteurs, d'ingénieurs, d'avocats, etc. s'enrichit.

Machinisme et gonflement des productions antisociales

[Retour à la table des matières](#)

Il existe deux moyens d'empêcher que le capital ne soit contraint à rendre aux ouvriers une partie de plus en plus grande de ce qu'il leur vole – ce qui devrait se produire, selon l'auteur du pamphlet, par suite de l'accroissement du surproduit ou du surtravail³¹¹. Le premier, c'est

³¹¹ Cf. MARX, *Théories sur la plus-value*, in *Werke* 26/3, p. 237-242.

Marx commente ici le pamphlet : *The source and Remedy of the National Difficulties, etc.* (Londres, 1821), dont il tient l'auteur anonyme pour un défenseur du point de vue du prolétariat industriel.

Outre une excessive transformation en capital fixe en vue de diminuer la portion du capital qui revient, sous forme de moyens de subsistance, aux ouvriers, Marx étudie la croissante conversion de capital productif en articles de luxe qui a le même effet sur le revenu ouvrier. L'agriculture, qui produit systématiquement selon une lente rotation annuelle et dans la mesure où elle fournit pour l'essentiel la consommation des ouvriers, est toujours sacrifiée par le capital au profit de l'industrie : non seulement elle se développe *au rythme très lent des salaires*, mais la rente foncière y effectue

de convertir le surproduit en capital fixe, ce qui évite que le fonds réservé au travail – ou la partie du produit consommée par l'ouvrier – s'accroisse au fur et à mesure de l'accumulation du capital.

Le second est le commerce extérieur qui permet au capitaliste d'échanger le surproduit contre les articles de luxe étrangers, et de le consommer donc lui-même. De cette manière, la partie du produit consistant en moyens de subsistance peut croître absolument, sans devoir retourner aux ouvriers sous forme de salaire en une proportion quelconque à son accroissement.

Il faut noter que la première voie, qui n'agit que périodiquement, mais finit par paralyser son effet (du moins dans la mesure où le capital fixe se compose de machines, etc. qui, elles-mêmes, entrent dans la production des moyens de subsistance), conditionne la transformation du surproduit en capital, alors que la seconde conditionne la consommation par les capitalistes, leur consommation croissante et la *non re-conversion* du surproduit en capital. Si ce même surproduit restait dans sa forme d'existence immédiate, il faudrait qu'une importante portion en soit échangée avec les travailleurs sous forme de capital variable. La conséquence serait la hausse du salaire du travail et la baisse de la plus-value absolue ou relative. Voilà le véritable secret, chez Malthus, de la consommation croissante des « riches », *afin que la portion du produit qui s'échange contre du travail, qui se trans-*

encore des prélèvements énormes pour constituer une demande solvable (clientèle) pour les articles de luxe.

Ceux qui créent toute la richesse – les ouvriers productifs – sont ainsi privés des fruits de l'efficacité de leur travail et placés dans des conditions toujours plus amères d'exploitation à mesure que les plus parasites en recueillent une part croissante, et que la production elle-même devient dilapidatrice et prédatrice des ressources d'autrui (peuples de couleur pour ce qui est des matières premières, etc.) alors que la consommation pour la vie quotidienne devient aussi vicieuse et gaspilleuse que les grands travaux qui entament la croûte terrestre en provoquant des catastrophes qui sont de nouveau l'occasion de grosses affaires.

En opposition à la forme capitaliste qui dégénère, Marx explique que la société communiste est *régénération* de l'humanité. L'économie dirigée par les riches qui, non seulement ne travaillent pas, mais encore commandent selon leur arbitraire le travail d'autrui, fait faillite : « *La société ne retrouvera son équilibre que le jour où elle aura trouvé son centre de gravitation : le travail* » (*Postface de 1875 à Révélations sur le procès des communistes à Cologne*) – avec la dictature du prolétariat productif.

forme en capital, qui a une valeur élevée, rapporte de hauts profits, absorbe beaucoup de surtravail. Avec cette différence que celui-ci ne permet pas aux capitalistes industriels de consommer mais prévoit pour ces fonctions de propriétaires fonciers, des oisifs, etc., car les instincts d'accumulation et de dépense, s'ils étaient réunis dans une seule et même personne, se joueraient mutuellement des tours.

Le salaire n'est pas déterminé par la partie de la masse du produit total qui peut être consommée comme capital variable ou peut être transformée en capital variable, mais par la portion de la masse qui est effectivement convertie en capital variable. Une partie peut aussi en être mangée, sous sa forme naturelle, par les laquais et les parasites capitalistes, et une autre peut être consommée, par l'intermédiaire du commerce extérieur, sous forme de produit de luxe.

Voici ce qui échappe à notre pamphlétaire : par l'introduction de machines, une certaine quantité de travailleurs se voit constamment chassée de l'emploi qu'elle occupe, de sorte que la population est rendue surabondante ; le surproduit trouve donc du travail nouveau contre lequel il peut s'échanger sans qu'il y ait eu accroissement de la population et sans qu'il soit nécessaire d'allonger le temps de travail absolu...

Si le surproduit est considérable et qu'une partie en doive être employée comme capital, il faut une augmentation de la demande de travail et donc aussi une croissance de la partie du surproduit qui est échangée comme salaire (supposé que la production de ce surproduit n'a pas jeté sur le pavé bon nombre d'ouvriers). Dans tous les cas, ce n'est pas la *grandeur absolue* du surproduit, quelle qu'en soit la forme, même celle des moyens de subsistance nécessaires, qui force à le dépenser comme capital variable et fait ainsi augmenter le salaire. C'est, au contraire, la soif de capitaliser qui pousse le capitaliste à dépenser une grande partie du surproduit comme capital variable et qui *donc*, avec l'accumulation du capital, ferait augmenter le salaire si les machines ne rendaient pas constamment surnuméraire une fraction de la population ouvrière, et si (et cela aussi se trouve spécialement renforcé par le commerce extérieur) une portion de plus en plus grande du capital ne s'échangeait contre du capital, et non pas contre du travail.

En somme, *la partie du surproduit qui est déjà produite directement sous une forme où elle ne peut servir que comme capital, et la partie du surproduit qui acquiert cette forme par l'échange avec l'étranger croissent plus vite que la portion qui doit être échangée contre la force de travail immédiate...*

La transformation des moyens de subsistance en articles de luxe par le biais du commerce extérieur, comme le conçoit le pamphlet, est importante par elle-même.

En effet, ce qui s'applique à la conversion des moyens de subsistance nécessaires en articles de luxe par le truchement du commerce extérieur s'applique en général à la production de luxe, dont la multiplication et l'extension sans limites ont pour condition le commerce extérieur. Les ouvriers employés dans la production de luxe produisent certes du capital pour ceux qui les emploient, mais la nature de leur produit empêche qu'il puisse être reconverti en capital³¹², sous forme de capital constant ou de capital variable.

Si nous laissons de côté la partie des produits de luxe qui est envoyée à l'étranger pour y être échangée contre des moyens de subsistance qui entrent en partie ou en totalité dans le capital variable, ces produits ne représentent que du *surtravail*, qui plus est, du *surtravail sous la forme immédiate de surproduit*, où les riches le consomment en échange de leur revenu. Sans doute ces produits de luxe ne représentent-ils pas seulement le surtravail des ouvriers qui les ont produits. Ceux-ci fournissent en moyenne le même surtravail que les ouvriers dans les autres branches d'industrie. Or, comme le tiers du pro-

³¹² Les articles de luxe sont donc stériles. Mais cela n'apparaît pas pour le capitaliste, qui ne s'intéresse qu'à la valeur d'échange, à l'argent et au profit, ni pour le client aisé qui a des moyens financiers et dont les besoins immédiats sont couverts. Il faut se placer au niveau de l'ensemble de la *reproduction* sociale et de la valeur d'usage pour se rendre compte de l'improductivité du secteur de luxe : « Dans l'étude de la plus-value en tant que telle, la nature physique (valeur d'usage) du produit, donc du surproduit, est indifférente. Cependant si l'on considère le procès de *reproduction* réel, elle devient essentielle, soit pour comprendre les formes mêmes, soit pour se rendre compte de l'*influence que la production de luxe*, etc. exerce sur la production. Ici encore, nous avons un exemple de l'importance ECONOMIQUE de la valeur d'usage » (*Théorie sur la plus-value*, in *Werke* 26/3, p. 248). Voir à ce sujet *la Critique de Malthus*, p. 235-242.

duit représentant le tiers du travail additionnel est la matérialisation de ce surtravail et les deux tiers restants sont la reproduction du capital avancé, je peux considérer le surtravail des producteurs de moyens de subsistance nécessaires qui constituent le salaire pour les producteurs des articles de luxe comme le travail nécessaire de la classe ouvrière tout entière.

En conséquence, le surtravail de ceux-ci se représente : 1. dans la partie des moyens de subsistance nécessaires qui est consommée par les capitalistes et leur appendice ; 2. dans la totalité des articles de luxe. Mais, par rapport au capitaliste particulier ou aux différentes branches de production, les choses apparaissent autrement, car à leurs yeux une partie des articles de luxe qu'ils produisent ne représente qu'un équivalent pour le capital avancé.

Si une portion trop grande du surtravail prend la forme des articles de luxe, il est évident que l'accumulation et le taux de reproduction stagnent, parce qu'une partie trop minime du produit est reconvertie en capital. Si une partie trop faible prend la forme d'articles de luxe, l'accumulation du capital, c'est-à-dire de la partie du surproduit qui peut de nouveau, en nature, servir de capital, procéderait plus vite que l'accroissement de la population, et le taux de profit baisserait – à moins qu'il n'y ait un marché extérieur pour les moyens de subsistance nécessaires ³¹³.

³¹³ La contradiction entre les classes dominantes, fondées sur les rapports de distribution privés, et le prolétariat productif, fondé sur le travail socialisé, se manifeste par un renversement et une perversion de tous les rapports sains : la consommation des privilégiés est considérée comme plus importante que la production (idéal dégénéré de la société de consommation contre l'idéal révolutionnaire bourgeois de Ricardo : la production pour la production) ; l'impéritie domine la gestion rationnelle, le jouisseur et l'oisif déterminant grâce à l'argent, par leur consommation futile et dépravée, quels seront les produits à créer, les secteurs à développer ; et le luxe inutile passe avant la consommation essentielle – comme la course à l'armement, les moyens de guerre et de génocide préoccupent davantage les gouvernements que le pain, l'habillement et le logement des masses humaines. L'essor vertigineux du luxe et de la dilapidation à la fin du capitalisme n'est pas art de vivre, raffinement et jouissance plus grands, mais morbide dissolution. La critique froide et objective, basée sur l'analyse rigoureuse des mécanismes de la production, permet à Marx non seulement de déterminer scientifiquement la distribution et la consommation de plus en plus dégéné-

Si une grande partie du capital consiste en machines, matières premières, matières instrumentales, etc., alors une faible partie de la totalité de la classe ouvrière sera occupée à reproduire les moyens de subsistance qui entrent dans la consommation des ouvriers³¹⁴. Mais cette diminution relative de la reproduction du capital variable n'est pas la raison de la diminution relative de la demande de travail, elle en est à l'inverse l'effet. De même : parmi les ouvriers occupés à produire des articles de consommation entrant dans le revenu en général, une grande partie produira des articles entrant dans la consommation, dans la dépense de revenu des capitalistes, propriétaires fonciers et leurs serviteurs (Etat, église, etc.), plutôt que des articles destinés au revenu des ouvriers. Mais c'est encore un effet, et non la cause. Un changement du rapport social entre ouvriers et capitalistes, un révolutionnement des rapports régissant la production capitaliste changerait aussitôt cela. Le revenu serait « réalisé dans des marchandises différentes » pour reprendre une expression de Ricardo.

Il n'y a là rien qui serait imposé par les conditions physiques, pour ainsi dire, de la production. Les ouvriers, s'ils commandent, s'il leur est permis de produire pour eux-mêmes, mettront très vite et sans grande peine le capital (pour parler comme les économistes vulgaires) au niveau de leurs besoins. Voilà la grande différence : est-ce que les moyens de production existants font face aux ouvriers comme capital, et ne peuvent donc être utilisés par eux *que* dans la mesure où cela est nécessaire pour augmenter la plus-value et le surproduit pour leurs employeurs ? Est-ce ces moyens de production qui *les* emploient, ou bien est-ce eux, comme sujets, qui emploient les moyens de production afin de créer de la richesse pour eux-mêmes ? Naturellement, dans ce raisonnement on suppose que la production capitaliste a déjà porté les forces productives du travail en général au niveau nécessaire où cette révolution peut entrer en scène.

rées, mais encore d'établir quel sera leur dépassement en raison de leur propre dialectique toute matérielle, dans une société supérieure – d'où l'intérêt des descriptions minutieuses des conditions capitalistes. La morale et l'éthique n'ont rien à voir dans la dénonciation de la réalité dissolue du capitalisme en décomposition.

³¹⁴ Cf. MARX, *Théories sur la plus-value*, in *Werke* 26.2, p. 583.

Chapitre de l'automation : procès de travail et capital fixe

[Retour à la table des matières](#)

Dès lors qu'il est accueilli dans le procès de production du capital, l'instrument de travail subit de nombreuses métamorphoses, dont l'ultime est la machine, ou mieux, le *système automatique de machines*, mû par un automate qui est la force motrice se mettant elle-même en mouvement³¹⁵. Ce n'est qu'en devenant *automatique* que la machinerie trouve sa forme la plus achevée et la plus adéquate, et qu'elle se transforme en le système de la machinerie. Cet automate se compose de nombreux organes mécaniques et intellectuels, ce qui détermine les ouvriers à n'en être plus que des accessoires conscients.

Dans la machine – et davantage encore dans le système de la machinerie automatique –, le moyen de travail est transformé jusque dans sa valeur d'usage et sa nature physique, en un mode d'existence correspondant au capital fixe et au capital en général. Le procès de production capitaliste abolit la forme revêtue par l'instrument de travail immédiat : il est désormais conforme au capital lui-même et son produit. La machine n'a plus rien de commun avec l'instrument du travailleur individuel. Elle diffère entièrement de l'outil qui transmet l'activité du travailleur à l'objet. En effet, l'activité se manifeste bien plutôt comme le seul fait de la machine ; l'ouvrier ne fait que surveiller l'action transmis par la machine aux matières premières et la protéger contre les dérèglements.

Avec l'outil, c'était tout le contraire : le travailleur l'animait de son art et son habileté propre, car le maniement de l'instrument dépendait de sa virtuosité. Désormais la machine, qui possède habileté et force à la place de l'ouvrier, est elle-même au contraire le virtuose, les lois de la mécanique qui agissent en elle l'ayant dotée d'une âme. Pour rester constamment en mouvement, elle doit consommer, par exemple, du charbon et de l'huile (matières instrumentales), comme il faut à l'ouvrier des denrées alimentaires.

³¹⁵ Cf. MARX, *Grundrisse der Kritik der politischen Ökonomie*, Rohentwurf von 1857-1858, p. 584-594, 596-598, 599-600, 601-602.

L'activité de l'ouvrier, réduite à une pure abstraction, est déterminée en tous sens par le mouvement des machines : l'inverse n'est plus vrai. La science contraint, de par leur construction, les éléments inanimés de la machine à fonctionner en automates utiles. Cette science n'existe donc plus dans le cerveau des travailleurs : au travers de la machine, elle agit plutôt sur eux comme une force étrangère, comme la puissance même de la machine³¹⁶.

L'appropriation du travail vivant par le travail objectivé – de la force et de l'activité valorisantes par la valeur en soi – est inhérente à la nature du capital. Cependant, avec la production basée sur la machinerie, elle devient le fait du procès de production lui-même, tant pour ce qui est de ses éléments physiques que pour ce qui est de son mouvement mécanique.

Le procès de production cesse dès lors d'être un procès de travail au sens où le travail en constituerait l'unité dominante. Le travail n'apparaît plus aux nombreux points du système mécanique que

³¹⁶ La science, force gratuite du cerveau collectif de l'humanité travailleuse, est valeur d'usage productive de richesses, mais elle ne produit pas de valeur d'échange.

Cette science est donc subversive du mode de production capitaliste : elle ne peut en être prisonnière qu'un temps, car elle ruine ensuite la valeur bourgeoise. Ou bien, dans les limites capitalistes, elle devient dangereusement folle et désagrégatrice : elle fabrique des bombes et de la camelote toujours pire, elle ruine la terre et l'ouvrier avec sa technique monstrueuse, et c'est le moyen d'expropriation des masses déshéritées – des continents de couleur après celles des continents blancs au siècle dernier. La science, produit de l'homme social par delà les générations, abrutit l'ouvrier que les machines évincent et réduisent au travail le plus simple, celui d'appendice de la mécanique. Il ne s'agit plus de briser les machines, dit Marx, mais de les faire tourner pendant quelques heures et de redonner l'hégémonie à l'homme en s'appropriant la science, non pas en la servant dans la production, mais en la rendant vivante dans le temps libre. Cela suppose la dictature du prolétariat qui arrache le monopole du savoir aux oisifs dans la société, non pas en faisant suivre les cours des grandes écoles ou des universités, mais en combinant travail manuel et intellectuel, en passant par toutes les branches d'activité, en lisant dans le livre ouvert de la société et de la production sans barrières, non pas passivement en tant que consommateur d'écrits, mais activement comme producteur, homme social sachant tout faire et non pas connaissant tout sans rien savoir faire, selon l'idéal bourgeois universitaire.

comme être conscient, sous forme de quelques travailleurs vivants. Eparpillés, soumis au processus d'ensemble de la machinerie, ils ne forment plus qu'un élément du système dont l'unité ne réside pas dans les travailleurs vivants, mais dans la machinerie vivante (active) qui, par rapport à l'activité insignifiante du travail vivant, apparaît comme un organisme gigantesque. A ce stade, le travail objectivé apparaît réellement dans le procès de travail comme la puissance dominante vis-à-vis du travail vivant alors que, jusque-là, le capital n'était que la puissance formelle et s'appropriait ainsi le travail.

Le procès de travail n'étant plus qu'un simple élément du procès de valorisation, il se réalise – même du point de vue physique – une transformation de l'outil de travail en machinerie et du travailleur en simple accessoire vivant de celle-ci ; il n'est plus qu'un moyen de son action.

Comme nous l'avons vu, le capital tend, de toute nécessité, à augmenter les forces productives et à diminuer au maximum le travail nécessaire. Cette tendance se réalise par la transformation de l'instrument de travail en machinerie. Au sein de celle-ci, le travail objectivé apparaît physiquement comme la force dominante en face du travail vivant : non seulement il se l'approprie, mais encore il le domine activement dans le procès de production réel. Dans le capital fixe développé en machinerie, le capital qui s'approprie l'activité productrice de valeur agit en un procès reliant la valeur d'usage du capital à celle de la force du travail³¹⁷. Ainsi, la valeur objectivée dans la ma-

³¹⁷ Dès lors que le capitaliste monétaire et industriel est évincé, c'est bel et bien le monstre mécanisé du capital fixe qui s'approprie le produit. Le capital lui-même est dépersonnalisé et, pour ainsi dire, déCLASSÉ. Dans sa forme la plus avancée dans la production, le capital est EN TRAIN *de s'abolir* lui-même – comme il l'a fait sporadiquement dans les coopératives ouvrières de production et, plus systématiquement, dans les superstructures du crédit et des sociétés anonymes, etc. L'écroulement de la loi de la valeur d'échange entre équivalents, dans la suite du texte, est la démonstration d'un tel mouvement qui débouche sur le communisme – « sous peine de mort », dit Marx. De fait, le capitalisme devient de plus en plus parasitaire puisque les secteurs automatisés qui sont en contradiction avec sa loi fondamentale de la valeur-travail sont précisément ceux qui submergent de masses énormes de richesses les métropoles blanches qui les monopolisent en vertu non plus de leur contribution laborieuse, mais du mode d'appropriation capitaliste suranné. Ce n'est pas encore que le capitalisme en général soit mort, mais son

chinerie s'y présente comme la condition préalable : en face d'elle, la force valorisante de l'ouvrier individuel s'efface, étant devenue infiniment petite.

La production en grande série, inhérente au système de la machinerie, élimine de la même façon tout rapport du produit avec le besoin direct du producteur, c'est-à-dire la valeur d'usage immédiate. La forme et les conditions de sa production exigent que le produit ne représente qu'un simple support pour la valeur d'échange, son utilité n'en étant qu'une condition.

Dans la machinerie, le travail objectivé n'est pas un simple produit servant d'instrument de travail, c'est la force productive elle-même. Pour le capital, le développement du moyen de travail en machinerie n'est pas du tout fortuit, c'est la transformation historique des instruments de travail traditionnels en moyens adéquats à la forme capitaliste. L'accumulation du savoir, de l'habileté ainsi que de toutes les forces productives générales du cerveau social sont alors absorbées dans le capital qui s'oppose au travail : elles apparaissent désormais comme une propriété du capital et plus précisément du *capital fixe*, dans la mesure où il entre dans le procès de travail comme un moyen de production effectif.

La machinerie apparaît comme la forme la plus adéquate du *capital fixe*, et celui-ci comme *la forme la plus adéquate du capital en général*, si l'on considère le capital dans son rapport avec lui-même. Mais d'autre part, il se trouve que, dans la mesure où le capital fixe est attaché à une valeur d'usage particulière bien déterminée, il ne correspond plus à la notion de *capital* qui, à titre de valeur, est indifférent à toute forme déterminée de valeur d'usage. Sous ce rapport, le *capital circulant* sera donc la forme la plus adéquate pour le capital, si l'on considère le capital dans son mouvement et son rapport avec l'extérieur.

Comme le machinisme se développe avec l'accumulation de la science sociale qui est force productive générale, ce n'est pas dans le travail, mais dans le capital que s'exprime le résultat du travail social universel. Et, de fait, la force productive de la société se mesure d'après le *capital fixe* qui en est la matérialisation tandis qu'à son tour

développement actuel et réel montre que s'il continue à se développer il détruira ce qui lui reste de base de valeur et de profit.

la force productive du capital se développe grâce à ce progrès général que le capital s'approprie gratuitement.

Ce n'est pas le lieu ici d'entrer dans le détail de l'évolution du machinisme ; il nous suffit d'en considérer l'aspect général en mettant en évidence que du point de vue physique, le *moyen de travail* perd sa forme immédiate dans le *capital fixe*, où le capital s'oppose matériellement à l'ouvrier. La science se manifeste dans les machines et lui apparaît comme étrangère et extérieure : le travail vivant se trouve subordonné au travail matérialisé qui opère de manière autonome. Or donc, l'ouvrier devient superflu dès lors que son action n'est pas déterminée par le besoin du capital.

Le capital ne s'est donc développé complètement dans ses formes de production spécifiques qu'à partir du moment où l'instrument de travail a perdu sa forme immédiate pour revêtir celle de *capital fixe*, sous forme de machine en face du travail au sein du procès de production. L'ensemble du procès de production n'est plus alors subordonné à l'habileté de l'ouvrier, il est devenu une application technologique de la science.

Le capital tend donc à conférer à la production un caractère scientifique et à réduire le travail immédiat à n'être qu'un simple accessoire de ce procès. On constate, comme pour la transformation de la valeur en capital, que celui-ci implique au préalable un certain développement historique des forces productives – parmi lesquelles la science – avant de les faire progresser, à leur tour, selon un rythme accéléré.

Le volume quantitatif et l'efficacité (intensité) avec lesquels le capital se développe sous sa forme fixe, indiquent très précisément le degré où le capital est capital et s'est soumis le travail vivant, en même temps que le procès de production en général. Ils expriment, en outre, le niveau de l'accumulation des forces productives objectivées du travail passé.

Grâce à la machinerie et à d'autres formes concrètes du capital fixe (chemins de fer, etc.), le capital acquiert une forme adéquate comme valeur d'usage au sein du procès de production. Mais cela ne signifie nullement que cette valeur d'usage – la machine – soit toujours du capital, ni que la machinerie soit synonyme de capital. Pas plus que l'or ne cesserait d'avoir une valeur d'usage en cessant d'être de la *monnaie*, les machines ne perdent leur valeur d'usage en cessant

d'être du capital ³¹⁸. Même si la machinerie est la forme la plus adéquate de la valeur d'usage du capital fixe, il ne s'ensuit nullement que sa subordination aux rapports sociaux capitalistes représente le mode de production le plus adéquat et le dernier pour son utilisation.

On sait que le temps de travail – simple quantité de travail – est pour le capital le seul principe déterminant. Or, le travail immédiat et sa quantité cessent à présent d'être l'élément déterminant de la production et donc de la création des valeurs d'usage. En effet, il est réduit, quantitativement, à des proportions infimes et, qualitativement, à un rôle certes indispensable, mais subalterne eu égard à l'activité scientifique générale, à l'application technologique des sciences naturelles et à la force productive qui découle de l'organisation sociale de l'ensemble de la production – autant de dons naturels du travail social, encore qu'il s'agisse de produits historiques. C'est ainsi que le capital, comme force dominante de la production, *œuvre lui-même à sa dissolution*.

Ayant fait du procès de travail un procès scientifique qui s'assujettit les forces de la nature et les fait agir au service des besoins humains, la transformation du procès de production apparaît comme

³¹⁸ Ceux qui adorent aujourd'hui les merveilles de la technique, ceux qui ne jurent que par la Science en général et celle des universités et laboratoires bourgeois en particulier, sont évidemment ceux qui vivent aux crochets de la haute productivité technique du capital – les classes moyennes et autres mangeurs de plus-value qui ont le front d'appeler les ouvriers à défendre ce qui forme le corps même du capital : le progrès technique, la productivité et la haute capacité de fabrication. Loin d'être éblouis par ces valeurs, de craindre et de révéler la puissance de la technique et de la civilisation mécanique de l'industrialisme surproducteur du Capital, les révolutionnaires y voient la pire aliénation. Les masses ne pourront renverser le monstre capitaliste qu'en ayant le mépris de la technique aliénée d'aujourd'hui : « *L'âge capitaliste est plus riche en superstitions que tous ceux qui l'ont précédé. L'histoire révolutionnaire ne le définira pas comme l'âge du rationnel, mais comme celui de la camelote. De toutes les idoles que l'homme a connues, c'est celle du progrès moderne de la technique qui tombera des autels avec le plus de fracas* » (cf. *Politique et construction*, in *Prometeo*, n° 3-4, 1952). Il n'y aura donc pas de reprise révolutionnaire si les masses ne témoignent pas un dégoût égal, tant pour les formes actuelles de domination, que pour les traditions et idées du passé : « *le communisme est la rupture la plus complète avec les préjugés des sociétés de classe* », dit Marx dans le *Manifeste*.

une propriété inhérente au *capital fixe*, en opposition au travail vivant. Désormais, le travail individuel cesse, en général, d'apparaître comme productif. Le travail de l'individu n'est plus productif que dans les travaux collectifs s'assujettissant les forces de la nature. La promotion du travail immédiat au rang de travail social montre que le travail isolé est réduit à l'impuissance vis-à-vis de ce que le capital représente et concentre de forces collectives et générales.

Par ailleurs, c'est grâce à une propriété inhérente au *capital circulant* qu'une branche de production peut poursuivre son activité en liaison avec le travail fourni par une autre.

Dans ce que nous avons appelé la petite circulation, le capital avance à l'ouvrier le salaire qu'il échangera contre les produits nécessaires à sa consommation. L'argent qu'il obtient n'a ce pouvoir que parce que, simultanément, il s'effectue du travail dans une branche voisine. C'est uniquement parce que le capital s'approprie son travail qu'il peut lui donner, sous forme d'argent, une assignation sur le travail d'un autre. Mais cet échange de son propre travail n'apparaît pas déterminé tout simplement par la coexistence simultanée du travail d'autres ouvriers dans d'autres branches, mais par l'avance que lui fait le capital.

Il semble donc que c'est grâce au capital circulant en général et à la portion de capital circulant qu'il touche en particulier que l'ouvrier peut procéder à l'opération vitale consistant à se nourrir pendant la production. Cette consommation n'apparaît pas comme un échange vital entre les forces de travail qui coopèrent, mais comme l'échange nutritif du capital, le mode d'existence du capital circulant ³¹⁹.

³¹⁹ Du point de vue social, politique et historique, en tant que puissance dominante, le Capital revêt la forme de la machinerie, du *capital fixe*. Du point de vue économique, comme mesure dans le procès de production du *capital pour le capital* (puisque le travail vivant lui-même doit prendre la forme du capital variable), le Capital revêt la forme spécifique (adéquate) du *capital circulant*, c'est-à-dire du produit social global d'un cycle – en opposition, donc, à la masse historique accumulée dans le capital fixe, qui mesure son efficacité dans le procès de production. Même si la machine (aujourd'hui capital fixe) est en mesure de contribuer – comme la nature et la force de travail vivante – à produire et à multiplier des valeurs d'usage, et peut sous certains aspects transmettre de la valeur d'échange qui est et reste produite par le travail vivant, elle n'est pas capable d'en produire elle-même. Avec une

Ainsi, toutes les forces du travail sont transposées en celles du capital : dans sa partie fixe, est absorbée sous forme matérialisée la force productive du travail (indépendante et extérieure à lui) ; dans sa partie circulante, on trouve, d'une part, que l'ouvrier lui-même a produit les conditions de renouvellement de son travail et d'autre part que l'échange des conditions de son travail s'effectue grâce à l'existence du travail dans d'autres branches.

Mais tout se passe comme si le capital faisait les avances à l'ouvrier et assurait la simultanéité de l'activité dans toutes les branches. (C'est, en réalité, dans le chapitre consacré à l'accumulation qu'il faudra traiter de ces deux points.) Sous la forme circulante, le capital se pose comme l'intermédiaire entre les divers travailleurs.

Le *capital fixe* en tant que moyen de production dont la forme la plus adéquate est la machinerie, ne produit de valeur, c'est-à-dire n'accroît la valeur du produit, que sous deux aspects :

1. Pour autant qu'il a lui-même une valeur, c'est-à-dire qu'il est lui-même un produit du travail et contient donc une certaine quantité de travail sous forme objectivée ;
2. Dans la mesure où il accroît le taux du surtravail par rapport au travail nécessaire, en rendant le travail capable, à la suite de l'accroissement de sa force productive, de créer en un temps plus réduit une masse plus grande de produits nécessaires à la subsistance de la force vivante du travail.

C'est donc un mot d'ordre bourgeois parfaitement absurde qui prétend que l'ouvrier partage avec le capitaliste parce qu'au moyen du capital fixe (qui n'est, au demeurant, que le produit du *travail d'autrui* approprié par le capital), ce dernier diminuerait pour lui le temps de travail ou lui rendrait le travail plus facile (avec la machine, il enlève bien plutôt au travail toute indépendance et tout caractère attrayant).

telle prétention, les bourgeois sont tombés au niveau des rentiers de la propriété foncière qui fondent leurs exigences sur la *propriété* de la terre : ils prétendent en effet que la propriété juridique, mais sans fonction productive, leur confère le pouvoir de s'approprier le produit du processus économique. Il est clair que cette prétention, n'ayant rien à voir avec une fonction dans la production, ne relève donc que d'un rapport de forces au niveau des superstructures de l'Etat bourgeois sanctionnant un mode de production suranné dans son ensemble, sinon dans tous ses points et secteurs particuliers.

C'est tout le contraire : le capital n'utilise les machines que dans la mesure où elles permettent à l'ouvrier de lui consacrer une plus grande partie de son temps, de travailler plus longtemps pour le capitaliste et moins longtemps pour lui-même. Grâce à elles, la durée nécessaire à produire un objet déterminé est, effectivement, réduite à un minimum, *mais c'est uniquement pour qu'un maximum de travail valorise un maximum d'objets*. Le premier cas est important parce que le capital – sans qu'il en ait d'ailleurs la moindre intention – réduit à un minimum le travail humain, la dépense de forces. Le travail émancipé saura tirer parti de ce service rendu qui est d'ailleurs la condition de son émancipation...

Lorsqu'il n'est pas utilisé, il perd sa valeur d'usage, – et sa valeur d'échange ne se transmet pas au produit.

Ainsi, plus le capital fixe se développe sur une large échelle au sens où nous l'entendons ici, plus *la continuité du procès de production*, ou le flux constant de la reproduction, devient une condition et une contrainte extérieure du mode de production capitaliste.

Même à ce niveau, le capital, avec les machines, continue réellement et directement à s'approprier le travail vivant bien que la production soit un procès d'analyse découlant directement de la science et une application des lois mécaniques et chimiques permettant à la machine d'effectuer le même travail que l'ouvrier autrefois. Néanmoins, la machinerie ne connaît un tel développement que lorsque l'industrie a déjà atteint un niveau très élevé que le capital a capté toutes les sciences à son service et que, de plus, la machinerie disponible lui procure déjà d'appréciables ressources.

L'invention devient alors une branche des affaires, et l'application de la science à la production immédiate détermine les inventions en même temps qu'elle les sollicite ³²⁰. Mais ce n'est pas ce qui a ouvert

³²⁰ La manie des sociétés d'appropriation privée est toujours, dans un but basement intéressé, de chercher à créer des revenus et des sinécures. Ainsi s'est développée la législation sur les brevets et la propriété intellectuelle. Or, la science et l'art sont par définition des actes sociaux et ils sont avilis et changés en leur contraire par l'appropriation privée. Quoiqu'il en soit, le capital a d'ores et déjà organisé le travail des chercheurs en tendant à en payer le temps, sans leur attribuer de droits rentiers sur l'*exploitation* de leurs inventions. Mais de toute façon, le capital ne peut ainsi résoudre la contradic-

la voie suivie en général par la machinerie, ni davantage celle où elle progresse en particulier. Car cette voie est un procès d'analyse, celui de la division du travail, par exemple, qui transforme de plus en plus les gestes de l'ouvrier en opérations mécaniques, si bien qu'à un point donné la mécanisation a pu prendre la relève : Cf. *l'économie d'énergie* (Angl.).

Le mode déterminé du travail est donc ici transféré de l'ouvrier au capital sous la forme de la machine, et la force du travail vivant se trouve dévalorisée du fait de ce transfert. Ce qui était activité du travailleur vivant devient activité de la machine.

C'est pourquoi l'ouvrier ressent brutalement l'appropriation de son travail par le capital : celui-ci absorbe du travail vivant – « comme si l'amour possédait son corps »³²¹.

Contradiction entre la loi de la valeur et le capital automatisé

[Retour à la table des matières](#)

-Contradiction entre le principe de base (mesure de la valeur) de la production bourgeoise et le développement de celle-ci. Machines, etc.

L'échange de travail vivant contre du travail objectivé, c'est-à-dire la manifestation du travail social sous la forme antagonique du capital et du salariat, est l'ultime développement du *rapport de la valeur* et de la production fondée sur la valeur.

tion entre travail intellectuel et manuel qui fait qu'une minorité s'approprie le savoir, les masses en étant frustrées.

Il est possible de rédiger – comme Marx a voulu le faire – une histoire du travail, du savoir-faire et de la production sur les bases desquels s'érigent aussi bien une histoire de la science appliquée et théorique qu'une histoire de l'art dont les produits ne sont explicables que si l'on tient compte du dur chemin que se frayent *tous* les vivants – et tous les jours – avec la contribution de tous : *Œuvres et Journées*, cf. *Fil du Temps*, n° 13 sur *la Question philosophique dans la théorie marxiste*, p. 47-49.

³²¹ L'expression est de Goethe, « Faust », 1^o partie, troisième acte.

La prémisses de ce rapport est que la masse du temps de travail immédiat, la quantité de travail utilisée, représente le facteur décisif de la production de richesses. Or, à mesure que la grande industrie se développe, la création de richesses dépend de moins en moins du temps de travail et de la quantité de travail utilisée, et de plus en plus de la puissance des agents qui sont mis en mouvement pendant la durée du travail. L'énorme efficacité de ces agents est, à son tour, sans rapport aucun avec le temps de travail immédiat que coûte leur production. Elle dépend plutôt du niveau général de la science et du progrès de la technologie, ou mieux de l'application de cette science à la production. Le développement des sciences – parmi lesquelles celles de la nature ainsi que toutes les autres – est, bien sûr, fonction du développement de la production matérielle.

Et l'agriculture, par exemple, devient une simple application de la science du métabolisme matériel et le mode le plus avantageux de sa régulation pour l'ensemble du corps social.

La richesse réelle se développe maintenant, d'une part, grâce à l'énorme disproportion entre le temps de travail utilisé et son produit et, d'autre part, grâce à la disproportion qualitative entre le travail, réduit à une pure abstraction, et la puissance du procès de production qu'il surveille : c'est ce que nous révèle la grande industrie.

Le travail ne se présente plus comme une partie constitutive du procès de production. L'homme se comporte bien plutôt comme un surveillant et un régulateur vis-à-vis du procès de production. Cela vaut non seulement pour la machinerie, mais encore pour la combinaison des activités humaines et le développement de la circulation entre les individus ³²².

³²² Avec l'ouvrier devenu superflu, c'est aussi le temps de travail vivant qui cesse d'opérer comme étalon de la valeur et de la richesse. Comme Marx l'explique, c'est le capital fixe qui prétend désormais mesurer (sous prétexte qu'il les créerait aussi) la valeur et la richesse, puisqu'il prévaut massivement face au travail vivant devenu dérisoire. Cependant, le capital ne peut changer sa loi fondamentale de la valeur-travail : il ne peut que la dissoudre et la détruire et – avec elle – c'est le capitalisme lui-même qui meurt.

Mais il est significatif de suivre la dialectique de la dissolution de la loi de la valeur, fondement du mode de production capitaliste.

1. Dans la manufacture, le capital pose le *travail vivant* comme étalon de la valeur et de la richesse sociale ;

Le travailleur n'insère plus, comme intermédiaire entre le matériau et lui, l'objet naturel transformé en outil ; il insère à présent le procès naturel qu'il transforme en un procès industriel, comme intermédiaire, entre lui et la nature dont il s'est rendu maître. Mais lui-même trouve place à côté du procès de production, au lieu d'en être l'agent principal.

Ce bouleversement étant effectué, ce n'est plus le temps de travail utilisé ni le travail immédiat effectué par l'homme qui apparaissent comme le fondement principal de la production de richesse ; c'est l'appropriation de sa force productive générale, son intelligence de la nature et sa faculté de la dominer, à travers son existence de corps social ; en un mot, le développement de l'individu social représente le fondement essentiel de la production et de la richesse.

Le vol du temps de travail d'autrui sur lequel repose la richesse actuelle apparaît comme une base misérable par rapport à la base nouvelle, créée et développée par la grande industrie elle-même.

Dès lors que le travail, sous sa forme immédiate, a cessé d'être la source principale de la richesse, le temps de travail cesse et doit cesser

2. Dans les fabriques mécanisées, il réduit sans cesse le travail nécessaire pour libérer du surtravail, afin de l'incorporer au capital fixe qui gonfle démesurément et ne cesse d'absorber un taux croissant de travail vivant pour le transformer en *capital mort*. Le capital fixe (mort) prétend dès lors être la mesure de la valeur, et il nie que le travail vivant soit l'étalon de la richesse. Cette prétention, il la fonde sur le fait qu'il a socialisé le travail vivant et l'a réduit à une abstraction sociale, le temps de travail *moyen* nécessaire qui nie toutes ses particularités et ses individualités spécifiques. Les marchandises elles-mêmes ne se déterminent plus par le travail que chacune d'elles renferme effectivement et particulièrement : leur valeur est calculée en moyenne, à partir de la masse annuelle de marchandises d'une entreprise. C'est un premier pas vers la dissolution de la loi de la valeur-travail.

3. L'antagonisme entre travail vivant nécessaire et surtravail (travail mort) aboutit à une proportion dérisoire, puis à la disparition complète du travail nécessaire et à la victoire complète du surtravail, provoquant une révolution qualitative dans l'économie. L'antagonisme millénaire se résout de manière positive : *tout le temps de travail devient donc gratuit du producteur à la société*, tandis que les limitations de l'argent, du marché, de l'échange entre équivalents ou non sont balayées, donnant une liberté illimitée de mouvement au mode de production nouveau. Sans que l'on prenne plus la peine de compter chez les individus la contribution à l'effort commun, *chacun donne selon ses capacités, et reçoit selon ses besoins*.

d'être sa mesure, et la valeur d'échange cesse donc aussi d'être la mesure de la valeur d'usage. Le *surtravail des grandes masses* a cessé d'être la condition du développement de la richesse générale, tout comme le *non-travail de quelques-uns* a cessé d'être la condition du développement des forces générales du cerveau humain ³²³.

La production basée sur la valeur d'échange s'effondre de ce fait, et le procès de production matériel immédiat se voit lui-même dépouillé de sa forme mesquine, misérable et antagonique. C'est alors le libre développement des individualités. Il ne s'agira plus dès lors de réduire le temps de travail nécessaire en vue de développer le surtravail, mais de réduire en général le travail nécessaire de la société à un minimum. Or, cette réduction suppose que les individus reçoivent une formation artistique, scientifique, etc., grâce au temps libéré et aux moyens créés au bénéfice de tous.

Le capital, lui, est une contradiction en procès. D'une part, il pousse à la réduction du temps de travail à un minimum et, d'autre part, il pose le temps de travail comme la seule source et la seule mesure de la richesse. Il *diminue* donc le temps de travail sous sa forme nécessaire *pour l'accroître* sous sa forme de surtravail. Dans une proportion croissante, il pose donc le surtravail comme la condition – question de vie ou de mort (Fr.) – du travail nécessaire.

³²³ Ce texte démontre – tout comme la réalité du capitalisme des pays développés d'aujourd'hui en proie à la surproduction et au manque de débouchés – que le capitalisme ne tombera pas du fait qu'il « exploite trop » les ouvriers qu'il emploie, mais parce qu'il a enfanté dans son sein une forme de production qui le nie et le dépasse, en toutes les caractéristiques et lois spécifiques du capitalisme.

Les ouvriéristes qui voudraient donner tout le produit de son travail à l'ouvrier individuel, devraient au préalable retransformer le procès de production du capital en procès de travail et retomber au niveau du travailleur immédiat, c'est-à-dire parcellaire, artisanal ou manufacturier. Ce serait – sous prétexte de justice répartitive absurde – retourner en arrière, au niveau individuel, et non plus social, collectif, du travail.

En fait, dans la grande industrie mécanisée, il est impossible d'apprécier la contribution individuelle au produit – les matières premières, les machines, qui érucitent massivement des produits ne sont pas l'œuvre des ouvriers de l'usine, mais de la société tout entière. Il n'est même plus possible de parler de rapport entre capital variable et capital constant ou produit au niveau de l'ouvrier individuel ou de l'entreprise. Le pas suivant est de socialiser la distribution après la production.

D'une part, il éveille toutes les forces de la science et de la nature ainsi que celles de la coopération et de la circulation sociales, afin de rendre la création de la richesse indépendante (relativement) du temps de travail utilisé pour elle. Avec cela, il prétend mesurer d'après l'étalon du temps de travail, les gigantesques forces sociales ainsi créées, et les enserrer dans des limites étroites nécessaires au maintien, en tant que valeur, de la valeur déjà produite. Les forces productives et les rapports sociaux – simples faces différentes du développement de l'individu social – apparaissent uniquement au capital comme des moyens pour produire à partir de sa base étriquée. Mais, en fait, il s'agit de conditions matérielles, capables de faire éclater cette base.

« Une nation est réellement riche si, au lieu de 12 heures, elle en travaille 6. La richesse consiste à commander non pas la production de surtravail (richesse réelle), mais la production de temps disponible pour chaque individu et pour toute la société, en dehors du temps employé à la production immédiate »³²⁴.

³²⁴ Cf. *The Source and Remedy of the National Difficulties*, Londres, 1861, p. 6. L'auteur est l'un de ces socialistes qui, directement à la suite de Ricardo, ont théorisé le mode de production *existant* en vue de le développer dans l'intérêt des classes laborieuses.

Marx s'appuie ici sur une conclusion fondamentale de l'un des théoriciens anonymes du prolétariat pour marquer la continuité du programme impersonnel de classe dans la définition décisive du mode de production communiste.

Si le mode de production aliéné du capitalisme se fondait sur la loi selon laquelle le temps de travail (d'autrui) est la mesure et la source de toute richesse, le communisme renverse la valeur traditionnelle des sociétés de classe mercantiles et monétaires en proclamant que le temps libre sera la source de la richesse parce qu'il crée la plus grande force productive : l'épanouissement de l'homme social (universel). Et de fait, dans le communisme, le temps de travail direct pour produire les valeurs d'usage matérielles sera ramené à une toute petite fraction de la journée, le temps libre, gaspillé auparavant par les classes oisives (qui ne participent pas elles-mêmes aux procès de travail immédiat) étant approprié désormais par tous au bénéfice de tous. Le surtravail a perdu désormais son caractère antagonique et repoussant en devenant travail gratuit de tous au profit de chacun.

Le capital fixe qui opprimait auparavant l'humanité se métamorphose, grâce à la capacité du travail vivant – devenu principe premier, reconnu consciemment et systématiquement par la forme de société nouvelle – à res-

La nature ne construit ni machines, ni locomotives, ni chemins de fer, ni télégraphes électriques, ni métiers à tisser automatiques, etc. Ce sont là des produits de l'industrie humaine, de la matière naturelle, transformée en instruments de la volonté et de l'activité humaines sur la nature. Ce sont des *instruments du cerveau humain, créés par la main de l'homme*, des organes matérialisés du savoir.

Le développement du capital fixe indique le degré où la science sociale en général, le savoir, sont devenus une *force productive immédiate*, et, par conséquent, jusqu'à quel point les conditions du procès vital de la société sont soumises au contrôle de l'intelligence générale et portent sa marque ; jusqu'à quel point les forces productives sociales ne sont pas seulement produites sous la forme du savoir, mais encore comme organes immédiats de la praxis sociale, du procès vital réel...

Le développement de la grande industrie a pour conséquence que sa base, à savoir l'appropriation du temps de travail d'autrui, cesse de représenter ou de créer la richesse ³²⁵. Le travail immédiat en tant que

susciter le travail mort d'hier ou des générations passées. Dès lors, le travail incorporé à la terre ou dans les instruments et moyens de travail (capital fixe ou mort d'aujourd'hui) contribuera, pour sa part très large, à la production de valeurs d'usage, en rendant vivant et effectif le travail mort de toute l'humanité depuis ses débuts.

³²⁵ À défaut d'un autre terme, Marx utilise celui de *richesse*. En fait, de manière technique, il ne faudrait employer le mot de richesse qui dérive de riche qu'en rapport avec la forme actuelle de production et d'extorsion du travail d'autrui. C'est un mot typique des sociétés de classe, et la société communiste se forgera une autre langue, nouvelle et mondiale, comme son mode de production : cf. *Fil du Temps*, n° 5 sur *les Facteurs de race et de nation dans la théorie marxiste*, chap. *Préhistoire et langage, Travail social et parole, Base économique et superstructure, Staline et la linguistique, Thèse idéaliste de la langue nationale*, p. 27-46.

En fait, la propriété comme la richesse n'ont de sens que par rapport à l'individu singulier (privé) pour autant qu'il peut exclure les autres de l'accès à son bien. Lorsque la propriété et la richesse seront détachées de l'individu et rendues au corps social, il n'y aura plus de mesure de temps et de valeur, ni donc de soustraction de travail d'autrui : il n'y aura plus ni riches, ni richesses (donc ni pauvres, ni pauvreté). Il faudra alors forger un mot nouveau, car le sens de la richesse est relatif aux hommes, alors que, sous le communisme, il doit être relatif à la nature. En effet, si dans les sociétés de classe, *riche* signifie puissant, efficient, savant et pléthorique de

tel cesse d'être le fondement de la production puisqu'il est transformé en une activité qui consiste essentiellement en surveillance et régulation ; tandis que le produit cesse d'être créé par le travailleur individuel immédiat, et résulte plutôt de la *combinaison* de l'activité sociale que de la simple activité du producteur.

Hodgskin en tire la conclusion suivante : lorsque se développe la division du travail, « chaque ouvrier ne produit plus qu'une partie d'un tout. *Chaque partie n'ayant ni valeur ni utilité par elle-même, il n'y a rien que l'ouvrier puisse s'attribuer personnellement, rien dont il puisse dire : ceci est mon produit, cela, je veux le prendre pour moi* » (Angl.).

Dans l'échange direct entre producteurs, le travail individuel immédiat se trouve réalisé dans un produit particulier (et non dans une partie du produit) et son caractère social commun – objectivation du travail général et satisfaction du besoin général – n'est posé qu'au travers de l'échange.

C'est le contraire qui se produit dans le procès de production de la grande industrie. Lorsque la force productive du moyen de travail a atteint le niveau du procès automatique, la prémisse est la soumission des forces naturelles à l'intelligence sociale, *tandis que le travail immédiat de l'individu cesse d'exister ou, mieux, est transformé en travail social. C'est ainsi que disparaît l'autre base de ce mode de production*³²⁶. Au sein du procès de production du capital, le temps de travail servant à produire du capital fixe est au temps de travail servant à produire du capital circulant ce que *le temps de surtravail est*

biens matériels, tout cela se tourne contre les pauvres qui deviennent les moyens d'enrichir le riche encore plus, alors que dans la société communiste, où l'abondance sera collective et le lot de tous, la puissance, l'efficacité et le savoir ne seront tournés qu'en direction de la Nature pour les besoins de l'homme et son épanouissement.

³²⁶ Le capital est dès lors au bout de sa course, *mort* jusque dans le procès de production. Des exemples pratiques le démontrent : il existe depuis assez longtemps déjà aux USA (patrie des machines qui remplacent la main-d'œuvre manquante et les ouvriers bien payés) des usines *sans fenêtres* qui fabriquent des moteurs. Comme la poussière atmosphérique trouble les travaux mécaniques de précision, la production s'en fait dans une ambiance conditionnée pour ce qui est la température, l'humidité, etc. – du bain on passe à la tombe.

au temps de travail nécessaire. A mesure que la production servant à satisfaire les besoins immédiats devient plus efficiente, on peut en orienter une plus grande partie vers la satisfaction des besoins de la production elle-même, à savoir vers la fabrication de moyens de production.

Du point de vue physique, la production de *capital fixe* peut être orientée soit vers la production de valeurs d'usage immédiates, soit vers la production de valeurs indispensables à la reproduction immédiate du capital, c'est-à-dire ne représentant en l'occurrence au sein même de la création de valeur que la valeur d'usage. Par contre, lorsque la production du *capital fixe* n'est pas orientée vers la valeur en tant qu'objet immédiat, mais vers la production de moyens servant à créer de la valeur, la production de valeur se trouve posée matériellement, dans l'objet de la production, comme but de la production, c'est-à-dire dans l'objectivation de force productive, de force du capital qui produit de la valeur.

C'est dans cette mesure que dans la production du *capital fixe*, *le capital se pose comme fin en soi et devient efficace en tant que capital, et ce, avec une puissance plus grande que dans la production de capital circulant.* Donc en ce sens aussi, le volume du capital fixe et la part que sa production occupe dans la production générale indiquent la *mesure du développement* de la richesse basée sur le mode de production du capital...

L'épargne véritable

[Retour à la table des matières](#)

*L'épargne véritable. – Économie. – L'épargne du temps de travail équivaut à un développement des forces productives. – La suppression de la contradiction entre le temps libre et le temps de travail. – Conception véritable du procès de production social*³²⁷.

³²⁷ Cette ultime synthèse de Marx est très puissante, et nous en soulignerons seulement quelques aspects. L'épargne impersonnelle, productive des richesses et du développement humain, oppose à l'alternative bourgeoise entre consommation et abstinence les brillantes solutions au difficile problème du capital fixe : son humanisation ; le rôle du temps libre comme base

La véritable économie (épargne) porte sur l'épargne du temps de travail avec le minimum et la réduction à un minimum des frais de production. Or, il se trouve que cette économie correspond au développement de la force productive. Economiser ne signifie donc pas *renoncer à la jouissance*, mais développer la puissance et les capacités de la production, et donc en même temps les capacités et les moyens de jouissance.

La capacité de jouissance est une condition de jouissance, et même son moyen premier : cette capacité correspond au développement d'une disposition individuelle ; elle est une force productive.

Economiser du temps de travail équivaut à accroître le temps libre, c'est-à-dire le temps servant au développement complet de l'individu, ce qui agit en retour sur la force productive du travail et l'accroît.

Du point de vue du procès de production immédiat, l'économie de temps peut être considérée comme production de *capital fixe*, un *capital fixe qui est l'homme lui-même* (Angl.). Il va de soi, au demeurant, que le temps de travail immédiat ne peut rester enfermé dans sa contradiction abstraite au temps libre – comme c'est le cas dans l'économie bourgeoise. Certes, le travail ne peut devenir jeu, comme le voudrait Fourier³²⁸ qui a eu le grand mérite de démontrer que le but ultime exige le dépassement non seulement de la distribution actuelle,

matérielle pour le développement de la seule force productive encore capable d'être élevée à un niveau supérieur, les facultés de l'homme ; l'interaction entre discipline dans l'appropriation du savoir faire des générations passées, et création de formes et richesses nouvelles, tant dans la pratique que dans la théorie.

³²⁸ Cf. Charles FOURIER, *le Nouveau Monde industriel et sociétaire ou invention d'industrie attrayante et naturelle distribuée en séries passionnées*, réédition Anthropos, Paris, 1967, vol.VI.

On notera que Marx, sur la base de l'analyse réelle du développement des forces productives du *travail*, donne quelques petits coups de pouce pour préciser la vision que l'humanité a, depuis les utopistes, de la société communiste. C'est son objectivité parfaite qui atteint une efficacité maximale : pour les descriptions de la phase supérieure du communisme à laquelle nous fait parvenir la pointe avancée de l'automation, il laisse la parole aux utopistes qui ont dépeint de façon insurpassable le but et les aspirations des classes laborieuses opprimées dans les sociétés de classe : merveilleuse invariance de la théorie de l'émancipation de la classe du Travail, par delà les siècles et les pays.

mais encore du mode de production lui-même en une forme supérieure. Le temps libre – pour le loisir aussi bien que pour les activités supérieures – transformera tout naturellement celui qui en jouit en un individu différent, et c'est cet homme transformé qui se présentera ensuite dans le procès de production immédiat. Ce dernier est à la fois discipline, si on le considère dans la perspective de l'homme en devenir, et en même temps exercice pratique, science expérimentale, science matériellement créatrice et s'objectivant, dans la perspective de l'homme tel qu'il est au terme de ce devenir, dans le cerveau duquel existe le savoir accumulé de la société. Pour l'un et l'autre, dans la mesure où le travail exige qu'ils mettent pratiquement la main à la pâte et se meuvent librement, comme dans l'agriculture, il y a en même temps un exercice.

Le système de l'économie bourgeoise suit un développement progressif et développe, de la même façon, sa propre négation, comme ultime résultat³²⁹. Nous avons encore affaire ici au procès de produc-

³²⁹ En renversant la loi mercantile selon laquelle le temps de travail est la source de toute richesse, le capitalisme lui-même prépare la loi communiste selon laquelle le temps libre est la source de toutes les richesses, et l'abolition de la contradiction entre travail et jouissance, entre production et consommation, entre travail physique et intellectuel, entre discipline et création libre, entre souffrance et joie : selon Marx, le Prométhée prolétarien a résolu les énigmes millénaires de l'histoire des sociétés de classe.

Avec l'application concentrée et systématique du machinisme, le capitalisme ne vit plus de son progrès, mais des zones de son arriération puisque c'est là seulement où subsiste encore la loi de la valeur-travail : l'impérialisme étouffe alors l'humanité pour appauvrir encore davantage les plus pauvres et les plus dépourvus en vue de transférer de la plus-value à ceux qui ne peuvent plus en produire dans leurs secteurs les plus avancés, où l'on détruit au fur et à mesure les produits dévalorisés parce qu'ils ne contiennent pratiquement plus aucun travail humain. L'excès de la richesse ici crée la surproduction et donc le chômage et la misère des masses, tandis que l'excès de pauvreté là engendre les mêmes maux : la base de la révolution anticapitaliste s'élargit, en même temps que les antagonismes insolubles pour la bourgeoisie fournissent les moyens adéquats pour résoudre la crise historique et mettre en adéquation surproduction et surpopulation, tout en améliorant encore radicalement les conditions de vie de l'humanité, non pas par un coup de bâton magique, mais après la longue phase de la dictature du prolétariat qui devra au préalable régler ses comptes avec les horribles séquelles capitalistes dont les pires ne sont pas dues aux manques de moyens productifs, mais au contraire à leur excès, ce qui entraîne aujourd'hui la des-

tion immédiat. Si nous considérons la société bourgeoise dans son ensemble, la société, c'est-à-dire l'homme dans ses rapports sociaux, apparaît toujours comme résultat dernier du procès de production. Tout ce qui, tel le produit, etc., a une forme solide, n'apparaît que comme un moment, lequel s'évanouit dans ce mouvement. Le procès de production immédiat lui-même n'apparaît ici que comme un moment. Les conditions et les objectivations de ce procès en sont elles-mêmes pareillement des moments et n'apparaissent comme sujets de ce procès que les individus, mais les individus dans des relations mutuelles qu'ils reproduisent aussi bien qu'ils en produisent de nouvelles. C'est donc leur *propre* procès en mouvement constant à travers lequel ils se renouvellent tout comme le monde de la richesse qu'ils créent...

« Certes, l'existence que mène la plupart des ouvriers sous le système actuel ne vaut pas d'être vécue. Mais on ne saurait rendre les individus responsables des changements qui donnent lieu à de tels résultats ; ils agissent au contraire *dans l'ordre normal des choses, qui est une étape nécessaire et préparatoire à la grande et décisive révolution sociale en marche*. Sans d'importants capitaux, on ne pourrait créer de grands établissements ; on ne saurait faire admettre aux hommes la *grande efficacité des combinaisons nouvelles, ni en démontrer la valeur supérieure*, ni qu'on peut produire plus de richesses dans l'année qu'on ne peut en consommer, *ni démontrer que la richesse doit atteindre une qualité supérieure à celle que l'on produit actuellement*.

« C'est ce nouveau système chimique et mécanique de la manufacture qui permet d'élargir les capacités humaines, de préparer les hommes à comprendre et à adopter *d'autres principes et pratiques*, et de préparer ainsi, dans l'économie, le changement le plus bienfaisant que le monde ait connu. Et c'est ce nouveau système manufacturier qui crée la nécessité d'une classification nouvelle et supérieure de la société » (cf. OWEN, *Six Lectures Delivered at Manchester* 1837, p. 57, 58).

truction de la terre, de la nature, des ressources en matières premières, en énergie et en forces de travail.

Table des matières

Présentation

Le « Capital » rouge

Trois moments de la dissolution du capital

En passant par la politique

Marx : dictature du prolétariat et transition au communisme

Alliance avec Ricardo

Renversement de la loi de l'appropriation

Théorie de la plus-value, base vitale du communisme

Surtravail : valorisation et dévalorisation

Dévalorisation et société communiste

Dénouement par le surtravail

Héroïque prolétariat

Parti, anticipation réelle de la société communiste

I. BASE ECONOMIQUE ALIENÉE DU COMMUNISME

TEXTES DE MARX-ENGELS

1. Le communisme dans la base productive

Nécrologie du capitalisme

Prolétariat, producteur du communisme

Processus d'aliénation et de désaliénation

Ferments communistes dans la grande industrie

La coopération

Division du travail

Démystification du capital

2. Organisation active et consciente du communisme

Luttes économiques et revendications communistes

De la revendication économique à la revendication politique et sociale

Dépassement des limites des syndicats

La synthèse : le parti et l'Internationale

Le développement du communisme conscient et organisé

II EVOLUTION VERS LE COMMUNISME AU SEIN DU CAPITALISME

1. Elimination de la classe des propriétaires fonciers

Preliminaire :

Elimination des diverses fractions bourgeoises

Mystification de la propriété

La propriété foncière enseigne

TEXTES DE MARX-ENGELS

Victoire du travail sur la rente

Propriété foncière et capital

Incapacité du profit à triompher de la rente

Agriculture et capitalisme et communisme

2. Rapports de circulation et de distribution aliénés du communisme

Preliminaire :

Présupposés mercantiles et monétaires du communisme

Marché mondial et limites du capital

Du communisme primitif au communisme universel

TEXTES DE MARX-ENGELS

A. Tendence universelle du capital dans la circulation

Les hommes produisent leurs rapports sociaux sous forme aliénée
avant de se les

soumettre

La plus-value, moteur du révolutionnement dans la circulation

Le marché mondial, présupposé opposé du communisme

B. Elimination des capitalistes industriels et monétaires

Antagonismes dévastateurs au sein même du capital

Dévalorisation dans le procès de circulation

Crédit, moyen capitaliste d'abolir la circulation

Crédit et future société communiste

Antagonisme entre argent et procès de production capitaliste

Le capitalisme n'existe plus

C. Formes du communisme bourgeois

Nivellement et capitalisme communiste

Régulation des capitaux et dissolution mercantile du profit

Socialisation à la manière bourgeoise

La Bourse

Le procès de centralisation du capital

Capitalisme d'Etat et socialisme

III. EVICTION PROGRESSIVE DE LA FORCE DE TRAVAIL

Preliminaire :

Machinisme et capitalisme d'Etat

Capitalisme d'Etat et entreprise sans propriété ni finance

Dégénérescence de la production capitaliste

Définition du communisme et formes anticipatrices du futur

Vers l'abolition des classes

TEXTES DE MARX-ENGELS

1. Substitution des machines aux ouvriers

Machinerie et application de forces gratuites à la production

Corruption du mode de production capitaliste

Dévalorisation du capital avec l'essor des forces productives

Mode de production, usage des machines et consommation

2. Dévalorisation de la force de travail

La division du travail dans la société et dans l'entreprise

Communisme mystifié dans le procès de travail ET de valorisation

Abolition de la division du travail par sa propre dialectique

Abolition du capital argent

Machinisme et gonflement des productions antisociales

Chapitre de l'automation : procès de travail et capital fixe

Contradiction entre la loi de la valeur et le capital automatisé

L'épargne véritable

FIN